ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO

EV4

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. . . . . . .

Marc. Manil. Aſtronom. lib. 1. v. 63. 64.

JANVIER 1757.

TOME VI.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LIVRES NOUVEAUX

Qui ſe trouvent chez le même Libraire.

	Prix reliés.
ELÉMENS des Sciences & des Arts Littéraires, traduits de l'Anglois de Benjamin Martin, *in*-12. 3 vol.	7 l. 10 ſ.
Théorie nouvelle du Flux menſtruel, avec un Traité des maladies de la tête, traduits du Latin de M. Robert Emett, Médecin de la Société Royale des Sciences à Montpellier, *in*-12. 1 vol.	2 l.
Nouveaux Elémens d'Odontologie, contenant l'Anatomie de la Bouche, ou la deſcription de toutes les parties qui la compoſent, &c. avec pluſieurs Obſervations, par M. Lecluſe, *in*-12. 1 vol. avec fig.	2 l. 10 ſ.
Suite du Parallele pour la Pierre, par M. Le Dran, *in*-12. 1 vol.	3 l.

AVIS.

C'EST chez VINCENT, Libraire à Paris, que l'on ſouſcrit pour ce Journal. Le prix de la ſouſcription eſt de 7 liv. 4 ſ. pour toute l'année. Les perſonnes de Province qui voudront le faire venir par la Poſte, ne payeront que 4 ſ. de port chaque mois, en quelque Ville du Royaume qu'elles ſoient.

On le trouve chez les Libraires des différentes Villes de France & des Pays étrangers.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME,

MONSEIGNEUR

LE COMTE

DE CLERMONT,

PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Ce Recueil d'Obſervations de Médecine n'a été entrepris que pour le bien de l'humanité. C'eſt une Collection de cures intéreſſantes, de remedes ſinguliers, une ſuite de faits ſouvent nouveaux, quelquefois mer-

veilleux, & toujours relatifs à la ſanté & à la vie des hommes. Je n'avois pas beſoin, MONSEIGNEUR, *d'autre titre, pour faire paroître cet Ouvrage, ſous les auſpices de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME : *tout ce qui eſt vraiment utile, eſt ſûr de ſon ſuffrage ; de-là naît le goût particulier qu'Elle a pour tous les objets qui ont rapport à la Médecine. Le nom de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *placé à la tête de ce Journal, ſuffit,* MONSEIGNEUR, *pour lui donner la plus grande célébrité, & pour lui aſſurer l'eſtime du Public. Puis-je adreſſer cet hommage à un Prince qui ait plus de juſteſſe dans le diſcernement, plus de droiture dans l'eſprit, plus d'amour pour les Arts & les Sciences?*

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
VANDERMONDE.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR DU JOURNAL.

PARMI les différens objets dont on a bien voulu nous gratifier l'année derniere, il n'y en a point qui ait paru plus ſouvent ſur la ſcéne que la ſenſibilité des parties ; c'eſt une matiere de la derniere importance pour la théorie & la pratique de la Médecine & de la Chirurgie. Nous ne craignons pas d'ennuyer le Public par cette répétition ; car les différens Auteurs qui en ont traité, ſont tous illuſtres & connus très-avantageuſement. Comme on pourroit croire qu'ils ſe trouvent quelquefois en contradiction les uns avec les autres, & que leur autorité eſt d'autant plus reſpectable, qu'ils en appellent tous à l'expérience, nous avons cru ne devoir abandonner ce ſujet, que quand il ſera ſuffiſamment éclairci, ou du moins amplement diſcuté. Nous avons encore des expériences très-intéreſſantes ſur la même matiere, que nous ferons paroître ſucceſſivement, afin de préſenter une eſpece de corps de doctrine ſur cette partie qui eſt un des fondemens de l'œconomie animale ; &

afin qu'on puiſſe y recourir avec utilité. Immédiatement après nous donnerons au Public des Obſervations fort curieuſes & fort utiles ſur quelques maladies ſingulieres.

Comme nous cherchons de jour en jour à nous rendre dignes du ſuffrage du Public, nous nous ſommes impoſés une tâche nouvelle relative aux maladies épidémiques. Nous publierons dans la ſuite un état du barométre & du thermométre, par lequel on pourra plus facilement comparer les effets de l'air & des ſaiſons ſur le corps humain, & par conſéquent prévenir les maladies qui en dépendent, ou du moins les guérir plus promptement & plus ſûrement.

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FIN des Expériences ſur l'Irritabilité, Par M. LORRY, *Médecin de la Faculté de Paris.*

APrès l'examen du cœur, je me ſuis porté à celui des vaiſſeaux dont il eſt l'origine, & à toutes les parties contenues dans la poitrine. J'ai pris dans un chien, auſſi peu épuiſé qu'il m'a été poſſible de le trouver, le tronc de l'aorte deſcendante au-deſſus du diaphragme, & j'ai jetté ſur toute ſa circonférence de l'eſprit de nître; cette artere s'eſt contractée de près d'un tiers de ſon diamétre. J'ai attaqué tout auſſi-tôt la veine-cave au même endroit : elle s'eſt auſſi contractée; mais j'ai

vu très-clairement qu'elle le faiſoit plus foiblement que l'artere, quoique quelques Auteurs ayent prétendu le contraire. Il peut y avoir dans le corps, des veines dont la contraction ſoit plus forte que celle des arteres qui leur correſpondent : car encore une fois la ſtructure du corps eſt ſi variée, qu'il eſt impoſſible d'atteindre à toutes les différences de chacune de ſes parties. Le Créateur a proportionné leur force à leurs uſages ; & ceux qui voudront travailler ſur cet objet, trouveront encore long-tems des richeſſes à acquérir, pourvu qu'ils ne déduiſent pas de leur expérience des concluſions trop précipitées.

Voici ce qui regarde les autres parties de la poitrine. Dans les expériences que j'ai tentées ſur la plévre, il m'a été aiſé d'appercevoir 1° que ſon écartement, quand elle eſt coupée, eſt fort conſidérable : 2° que quand un irritant chymique agit ſur ſa ſubſtance, elle ne paroît pas ſe contracter très-fort ; mais les muſcles intercoſtaux qui ſont ſous cette membrane, ſe contractent évidemment dans leur ſubſtance, la froncent & la rident en étoile : cependant cette contraction eſt plus évidente dans le médiaſtin, quoique la choſe dût paroître plus ſurprenante, puiſque cette membrane non ſeulement n'a aucun ſentiment, mais même elle n'a aucune qualité qui ſemble la rendre propre au mouvement. Encore une fois,

quelque analogie ou quelque identité de ſubſtance qui ſe trouve entre deux parties, c'eſt agir avec précipitation, que de vouloir en conclure leurs propriétés.

A l'égard du mouvement contre nature des parties contenues dans la tête, je me ſuis, je crois, expliqué ailleurs avec aſſez de clarté ſur cet article, pour n'avoir rien à y ajouter.

Pour les nerfs qui en dépendent, & qui ſont les routes du cerveau aux différentes parties, j'ai dit ce qu'on devoit penſer de leur ſentiment qui eſt extrêmement vif. On excite par leur irritation un mouvement dans les muſcles & dans les parties auxquelles ils tendent, ſans cependant exciter dans leur ſubſtance le moindre ébranlement. Je propoſe ſeulement l'expérience ſuivante à répéter, parce que je crois en avoir apperçu la vérité. Après avoir coupé un nerf, en irritant la partie ſupérieure de ce nerf, c'eſt-à-dire, celle qui communique avec le cerveau, j'ai vu évidemment dans la partie coupée un ſoubreſault & une rétraction : le nerf ſemble ſe criſper & s'accourcir, ſans que je puiſſe attribuer la cauſe à aucun méchaniſme évident; mais on ne découvre rien de ſemblable, tant que le nerf eſt entier. J'ai répété ſur le diaphragme & les nerfs diaphragmatiques l'expérience de Bellini, & je l'ai trouvé très-vraie. J'ai comparé l'écartement des nerfs & celui des

autres parties, & j'ai obſervé qu'il étoit très-différent dans différens nerfs, ſans pouvoir déterminer juſqu'à préſent ſi cette tenſion ſi variée peut faire une différence dans l'uſage auquel ils ſont deſtinés.

Les phénomenes de cette contraction que nous avons remarqués dans différentes parties du corps, ſont variés par leur grandeur & par leur étendue. Mais en premier lieu, dans les parties qui ne ſont pas muſculaires, l'eſpace ſe raccourcit en tout ſens autour de la partie irritée, & forme une eſpece de figure circulaire : elle s'étend moins loin dans les fibres muſculaires ; affectant toutes celles qui ſont irritées, elle ne m'a paru gagner que lentement les circonvoiſines. Ce phénomene eſt évident, ſur-tout dans les inteſtins dont j'ai ſouvent irrité une très-petite portion ; cette portion étoit reſſerrée comme avec un fil, ſans que le reſſerrement ſe fît par des dégrés qui diminuaſſent inſenſiblement.

En ſecond lieu, quelque forte que ſoit la contraction, elle ne s'étend guéres au tiers de la ſubſtance. Si on ajoute un irritant, juſqu'à un certain dégré, l'irritation augmente toujours ; paſſé ce dégré, elle s'étend plutôt qu'elle n'augmente.

En troiſieme lieu, il étoit impoſſible qu'on en excitât la moindre trace après la mort. M. Zimmermann & quelques autres Auteurs nous ont rapporté pluſieurs exemples de mou-

vemens excités dans les animaux après leur mort : je connois ces exemples, & je ne prétends attaquer ni leur validité ni leur mérite ; mais on ne peut réveiller aucun mouvement conſtant, & qui ſuive les régles que nous établiſſons ici. De ces mouvemens, les uns ſont purement méchaniques, les autres ſont produits par un reſte de vie qui n'eſt pas parfaitement éteinte.

Enfin la contraction eſt conſtante. Pour m'aſſurer de cette propriété, j'ai fait trois eſpeces de tentatives. J'ai adouci l'irritant, auſſi-tôt qu'il a eu produit ſon effet : j'ai examiné l'état de la partie après la mort, & je l'ai examinée dans le ſujet vivant.

Pour la premiere expérience, ayant jetté de l'eſprit de nître ſur un inteſtin qui ſe contracta, j'ai lavé auſſi-tôt les parties avec de l'eau tiéde, l'animal étant plein de vie. Quoique les acides ſe délayent dans l'eau, j'ai trouvé que leur impreſſion s'affoiblit à la vérité, mais peu ſenſiblement, & la contraction ſubſiſte.

Pour la ſeconde expérience, j'ai gardé un inteſtin ainſi contracté deux jours après la mort de l'animal : quoique la partie fût abſolument flétrie, elle gardoit ſa contraction, mais plus lâche. Il eſt vrai que les acides minéraux ont auſſi la propriété d'aſtreindre.

Enfin j'ai déja parlé de la troiſieme expérience, dans laquelle ayant ouvert promp-

tement le bas-ventre à un chien, je recouſus ſa plaie ; & au bout de trois jours, l'animal donnant tous les ſignes extérieurs de ſanté, je retrouvai, en l'ouvrant, les inteſtins encore contractés : ils l'étoient à la vérité plus foiblement, & je ſuis perſuadé que la chaleur humide du bas-ventre, & plus encore les reſſources infinies & inconnues de la nature auroient continué à opérer le rétabliſſement dans l'état naturel. C'eſt une matiere à ſuivre en particulier.

Voilà quel eſt le réſultat de mes expériences ſur le dégré & les différences de l'irritabilité conſidérée en général : car pour le détail de cette matiere, je ne l'ai pas même effleuré. Toutes les concluſions que je déduis de ces recherches, ſe réduiſent à celles-ci : on doit diſtinguer dans l'irritation deux effets différens l'un de l'autre. Le premier eſt le ſentiment qui s'excite, à l'occaſion de l'impreſſion des objets extérieurs. Le ſecond eſt le mouvement créé pour le bien général de l'œconomie animale, qui ſe produit par l'action des irritans, ſans la participation du moins apparente de la partie deſtinée à ſentir : cette propriété ne doit pas paroître plus ſinguliere, que les mouvemens compoſés qui s'excitent malgré nous, pour nous procurer, par exemple, un éternuement, ſouvent par une cauſe ſi légere, qu'elle ne ne tombe pas ſous nos ſens. Cette mo-

bilité paroît être un appanage propre aux parties qui par elles-mêmes ont une contraction naturelle ; mais cette contraction naturelle ne dépend pas de cauſes méchaniques : elle eſt du reſſort de la ſenſibilité, & elle ceſſe évidemment après la mort. J'ai vu cette ceſſation bien évidente dans une expérience que j'ai tentée dans d'autres vues ſur un grand chien ; je l'avois tué, ne pouvant venir à bout de m'en rendre le maître autrement. J'injectai dans l'œſophage de ce chien, qui venoit de mourir, une quantité d'eau conſidérable ; mais petit-à-petit, mon deſſein étoit de voir ſi je pourrois faire paſſer de l'eau dans la veſſie urinaire. Son ventre paroiſſoit à l'extérieur extraordinairement gonflé : quand je le crus aſſez gonflé pour mon deſſein, je l'ouvris, & je fus fort étonné de voir que toute l'eau que j'avois ſeringué, étoit exactement contenue dans l'eſtomac, ſans qu'une ſeule goutte eût paſſé par le pylore. Les impulſions que j'avois faites en dernier lieu, avoient produit un ſi terrible effort, que les tuniques intérieures de l'eſtomac étoient rompues, & ce viſcere étoit ſi dilaté, qu'il occupoit une grande partie du bas-ventre. D'où vient cette inaction dans l'eſtomac, ſi ce n'eſt du défaut de contractilité qui n'exiſte plus dans un animal mort ? En un mot, le dégré de mobilité en irritation paroît avoir une analogie marquée avec le

dégré de mobilité dans l'état naturel, quoiqu'il ſoit très-eſſentiellement différent du mouvement muſculaire. Une autre concluſion que je me crois en droit de déduire, c'eſt que ce n'eſt pas le nombre des nerfs qui conſtitue le dégré du ſentiment : la dure-mere eſt fort ſenſible, & cependant peut-être aucune autre partie n'eſt-elle ſi deſtituée de nerfs ; le tiſſu cellulaire en a qui ne lui communiquent ni ſentiment ni mouvement. C'eſt une diſpoſition particuliere qui fait, par exemple, que la peau eſt plus ſenſible dans certains endroits, que dans d'autres, & cette diſpoſition eſt rendue évidente par l'Anatomie. Il n'y a peut-être pas dans tout le corps de parties plus évidemment ſenſibles, que toutes les membranes qu'on appelle veloutées, qui tapiſſent l'intérieur des viſceres, qui peuvent & contenir & expulſer des matieres qui ſont ſujettes à devenir très-âcres : là on voit les nerfs ſe terminer en papilles ſans nombre. Y a-t-il dans les parties ſenſibles une diſpoſition qui ſoit comparable à cette organiſation des nerfs ? C'eſt ce que l'Anatomie n'a pas encore décidé, non plus que cette queſtion tant de fois renouvellée, tant de fois anéantie : Si des nerfs, les uns ſont deſtinés au mouvement, les autres le ſont au ſentiment ; objet important de recherches, & ſur leſquelles l'expérience peut, à ce que j'eſpere, faire quelque choſe indépendamment de l'inſpection.

Il ne nous reſte à préſent que la recherche des cauſes de la ſenſibilité à parcourir, & heureuſement il n'y a preſque point de queſtion ſur cette matiere : il eſt démontré que les nerfs en ſont & la ſource & l'inſtrument. Mais Stenon a le premier, je crois, fait une expérience qui paroît démontrer que le ſang a quelque part à la production du ſentiment. En liant l'aorte dans un chien vivant au-deſſus des iliaques, le ſentiment & le mouvement périſſent dans toutes les extrémités inférieures. Les Auteurs qui prétendent le plus vivement que le ſang n'a aucune part dans la production du ſentiment, n'ont point conteſté cette expérience ; on l'a ſeulement expliquée. M. Kau, neveu du grand Boerhaave, l'a en dernier lieu répétée avec le même ſuccès ; je l'ai faite auſſi. M. Kau nous a rapporté tout ce qu'il a obſervé pendant tout le tems que l'animal a vécu : pour moi, je vais rendre compte de ce que j'ai vu dans l'inſtant même.

J'ai ſaiſi, le plus promptement que j'ai pu, dans un chien vif & d'une taille médiocre, l'aorte au-deſſus des iliaques ; je l'ai ſerrée avec un double fil, de façon qu'il ne pût plus y avoir de communication entre les parties ſupérieures & les inférieures. J'ai auſſi-tôt rompu les liens qui attachoient les extrémités inférieures : l'animal a fait encore quelques mouvemens, mais ils n'ont pas ſub-

ſiſté, &, comme l'a fort bien décrit M. Kau, ces extrémités ſe ſont retirées. J'ai diſſéqué la peau, & l'animal a encore donné quelques ſignes de douleur, mais foibles, légers, & point du tout comparables à ceux qui s'excitent ordinairement dans ces animaux. J'ai découvert un muſcle, & je l'ai irrité; alors il s'eſt excité dans ce muſcle, que le défaut de ſang faiſoit blanchir, une vive contraction pareille à celle qui s'y excite ordinairement, quand on jette deſſus un irritant. J'ai piqué le tendon, & l'animal a paru, par les efforts qu'il faiſoit dans les extrémités ſupérieures, ſentir un peu la piquure; mais la propriété de ſe contracter ſubſiſta bien plus évidemment & ſans aucune diminution, pendant plus d'une demi-heure que dura l'expérience.

S'il m'eſt permis de dire mon avis ſur une matiere auſſi conteſtée entre des perſonnages de la plus grande autorité, cette expérience ne me fait pas conclure que le concours du ſang ſoit un inſtrument néceſſaire à la ſenſibilité: elle démontre qu'il ne peut ſubſiſter de ſentiment conſtant & régulier ſans le concours du ſang dans une partie, ſenſible d'ailleurs. En effet, quoique le cerveau & les nerfs fourniſſent de leur côté tout ce qui eſt néceſſaire à la ſenſibilité, ſi le ſang ne circule pas dans la partie, comment peut-on s'attendre que ſans la liqueur eſſentielle à la vie, on trouve quelque effet de ceux qui n'appartiennent

tiennent qu'à une vie parfaite ? Il y concourt de cette façon ſans doute ; mais il ne faut le regarder que comme une condition néceſſaire, & non pas comme une cauſe dont la ſenſibilité ſoit l'effet.

Telles ſont les Obſervations que j'ai faites ſur la ſenſibilité en général. Je ne les ai point rendues publiques, par envie de me mêler dans des conteſtations qui exigeroient & plus de loiſir, & plus de ſçavoir que je n'en ai. Je ne ſuis que le ſimple Narrateur des faits que j'ai obſervés. J'avouerai même, ſi l'on veut, que des expériences faites ſur un animal vivant & ſouffrant, ne peuvent nous donner que des concluſions fautives, pour décider de la ſenſibilité d'une machine dont l'harmonie eſt parfaite, & dont toutes les fibres ſe répondent exactement. J'irai plus loin : il n'eſt pas impoſſible que la vive douleur que l'on eſt obligé de faire ſouffrir à ces animaux, en leur ouvrant la peau, n'amortiſſe le ſentiment de quelques parties. L'expérience a appris qu'une forte douleur dans une partie excite l'apathie ou l'immobilité dans quelqu'autre. C'eſt ainſi que dans la violente douleur de l'inflammation, fût-ce du panaris, l'eſtomac ne digere pas ; au contraire un peu d'aliment reçu dans l'eſtomac fait quelquefois ceſſer une violente douleur de tête. Quels ſont donc les avantages de ces expériences ? En voici, je crois, pluſieurs.

Premiérement, les Auteurs qui ont parlé de la ſenſibilité juſqu'à préſent, n'ont pas aſſez diſtingué la ſenſibilité proprement dite, de la mobilité des parties.

En ſecond lieu, on a trop confondu la propriété générale de ſentir, avec le ſentiment des parties qui n'appartient qu'à elles. Les Anciens donnoient trop dans ce qu'ils appelloient *facultés*; nous n'y donnons pas aſſez. Pour s'en convaincre, il faut lire ce que dit Gliſſon ſur la veine-porte, ce que dit Martine dans ſon excellente Diſſertation, écrite en Anglois, ſur les purgatifs. Il faut ſe rappeller que le mercure affecte principalement les glandes ſalivaires; que le venin des cantarides ne ſe porte que ſur les voies urinaires, & n'attaque pas même des poitrines délicates.

Ce n'eſt pas tout; l'hiſtoire de la ſenſibilité ne ſe perfectionnera pas tant par ces ouvertures d'animaux vivans, mais dans un état contre nature, que par les ſources que je prendrai la liberté d'indiquer, en finiſſant. Une Obſervation longue & conſtatée, l'ouverture des cadavres après les maladies bien obſervées, les expériences avec des médicamens avalés, pris en lavement, injectés, appliqués, feront des ſources fécondes qui nous feront connoître les rapports des parties ſenſibles entr'elles & avec les corps de la nature. M. Kau a rendu de grands ſer-

vices pour la connoiſſance de cette irritabilité particuliere. M. Van-Swieten, comme tous ceux qui ont obſervé la nature, nous a de même tranſmis des faits qui peuvent ſervir à cette hiſtoire. Quand un Auteur illuſtre voudra traiter les maladies particulieres de quelque organe, comme M. Senac a traité celles du cœur, il nous tracera les loix de l'irritation particuliere à ce viſcere, ſes rapports avec les autres organes, comme M. Senac l'a fait ſur cette importante partie. Petit-à-petit l'hiſtoire de l'irritabilité prendra une forme conſtante : les Obſervations de MM. Simſon, Whitt, Douglas, ceſſeront d'être des faits iſolés ; leur rapport avec d'autres apprendra dans quelle claſſe ils doivent être rangés.

OBSERVATION

Sur un homme frappé du tonnerre, par M. HENRY, Chirurgien à Auxerre.

Le tonnerre eſt de tous les météores celui qui eſt le plus fécond en merveilles ; c'eſt un Protée dont on ne peut ſuivre la marche, & dont on a ſouvent bien des peines à ſe garantir. Par ſes éclats il répand la terreur dans le cœur de la plûpart des hommes, & par ſes effets il devient un ſujet d'a[illegible]iration

pour les Philoſophes. Des exemples ſans nombre ont prouvé que l'on étoit bien loin de connoître les propriétés de ce feu céleſte ; que ſa formation, la promptitude de ſa chûte & ſa variété infinie dans ſon action ſur les corps étoient preſque incompréhenſibles. L'Obſervation qui ſuit, en eſt une preuve manifeſte.

Le 23 du mois de Juin dernier, un charetier du Hameau de S. Gervais, accoûtumé à boire, comme le font les gens de ſon métier, s'enyvra, étant aſſez éloigné de chez lui. Il voulut ſe mettre en route pour revenir ; il ſe ſentit ſi accablé, qu'il fut obligé de ſe coucher à l'ombre d'un arbre dans le milieu de ſon chemin. Bientôt après, il s'éleva un orage conſidérable. Le tonnerre tomba ſur l'arbre, le dépouilla de ſes feuilles, le réduiſit en charbon, & finit par exercer ſa fureur ſur ce pauvre miſérable. Il lui fit d'abord une ouverture entre les deux omoplates, de cinq à ſix pouces de longueur : il perça l'habit, la veſte & la chemiſe, ſans pénétrer plus avant ; il ſe gliſſa ſous la chemiſe, à droite & à gauche, le long du dos, des lombes, des feſſes, des cuiſſes & des jambes, & ſortit ſous les deux talons. D'abord il brûla tous les poils qui étoient répandus ſur ſon paſſage ; mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il grilla l'épiderme, depuis les omoplates juſqu'aux talons, en le rédui-

ſant en petits rouleaux d'égale groſſeur, & ſéparés réguliérement de quatre doigts en quatre doigts les uns des autres. La chemiſe, la culote, les jarretieres & les bas n'ont pas été endommagés, à l'exception de la portion de la chemiſe par où le tonnerre eſt entré. En ſortant, il y a apparence qu'il a emporté les deux ſouliers; car on les a trouvés à dix pas de-là à moitié brûlés & coupés en morceaux. Un moment après, quelques perſonnes ayant vu cet homme ſans connoiſſance, & qui ſe rouloit dans le chemin, comme un furieux, le menerent à la maiſon la plus voiſine, pour tâher de lui donner du ſecours. On vint ſur le champ me chercher. Je trouvai cet homme dans un délire ſi violent, qu'il falloit cinq hommes pour le contenir. Je le ſaignai du bras copieuſement : le ſang ſortoit en ſautillant, comme ſi j'avois ouvert l'artere. Le tranſport ſe calma. Je réitérai la ſaignée : le lendemain elle produiſit de très-bons effets; car la raiſon revint trente-ſix heures après au malade. Ce fut pour-lors qu'il reſſentit des douleurs très-vives, occaſionnées par les brûlures que le tonnerre lui avoit faites. Je fis tout ce que je pus pour les calmer : elles jetterent pendant quelque tems beaucoup de ſéroſités, & ſe diſſiperent entiérement quinze jours après; & le malade fut parfaitement guéri.

LETTRE

A l'Auteur du Journal, ſur une maladie accompagnée de ſymptomes extraordinaires & ſur l'efficacité des ſeuls humectans dans les maladies hyſtériques, par M. POMME le fils, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, à Arles.

MONSIEUR,

Par les deux Obſervations que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, & que vous avez inſérées dans les Journaux d'Avril & de Juillet de l'année derniere, j'ai voulu prouver l'efficacité des ſeuls humectans dans les maladies hyſtériques. Comme je crains de n'y avoir pas encore réuſſi, je vous envoie le précis d'un Ouvrage que je fis imprimer ici en 1754.

Dans le courant de l'année 1744, Mademoiſelle *** âgée de dix-neuf ans, d'un tempérament bilieux & ſanguin, fut attaquée d'une douleur violente au gros doigt du pied droit, qui lui ôta le ſommeil & l'appétit. Cette douleur ſe ſoutint ainſi un mois & demi, & elle n'augmenta que pour lui cauſer une foibleſſe, dont elle ne revint qu'après bien des cordiaux, pour entrer dans des

convulſions affreuſes, accompagnées de ſymptomes auſſi irréguliers que terribles. Si on pinçoit légérement quelque partie de ſon corps, ſi on verſoit deſſus une ſeule goutte d'eau, le mal redoubloit avec une fureur capable d'allarmer. C'étoit une machine détraquée, où tout alloit à l'aventure par ſauts & par bonds, avec une irrégularité qu'on ſent mieux, qu'on n'exprime. La ſaignée arrêta le cours de ces déſordres, ſans fixer celui des eſprits effarouchés, & le délire parut avec une hémiplégie qui occupoit tout le côté droit. Le bras étoit plié ſur la poitrine, ſans qu'on pût l'étendre d'une ligne; le ventre étoit élevé tout le long de la ligne blanche; la cuiſſe & la jambe faiſoient par leur roideur une piéce continue. Elle reſta onze jours dans cet état, ſans prendre aucun aliment, la mâchoire & la langue ayant part à cette hémiplégie. Pluſieurs Médecins aſſemblés à cet effet convinrent que cette maladie tiroit ſon origine de l'érétiſme des nerfs & de la ſéchéreſſe des fluides, & qu'elle ne pouvoit être combattue que par les humectans. Les bains agirent d'abord avec ſuccès, puiſqu'ils diſſiperent le délire : on ne vit plus des crachemens de ſang, des vomiſſemens, des ſuffocations, & autres ſymptomes auparavant inſéparables de la ſaignée aux jours critiques; mais ils ne rendirent qu'imparfaitement la ſoupleſſe aux membres

érétiſés. Il étoit bien difficile à une fille, d'un caractere vif & ardent, de ſe maintenir dans les bornes d'un régime ſévere, de prévoir bien des accidens, & de divertir les penſées fâcheuſes qui pouvoient déranger l'œconomie de l'eſprit & l'équilibre de ſa ſanté; auſſi étoit-elle ſouvent en bute à divers paroxiſmes, dont un fut ſi fort, qu'on déſeſpéra de ſa vie. Elle étoit plongée dans un aſſoupiſſement léthargique ſi violent, qu'une épingle profondément enfoncée dans la chair, étoit inacceſſible à ſes ſens; les plus forts irritans n'opérerent qu'après douze jours, & une hémorragie du nez débarraſſant le cerveau d'un ſang épais, noir & gluant, en détruiſit la ſource. Le feu des entrailles que la privation entiere de tout aliment avoit allumé pendant cet intervalle, dépouilla ſa langue de ſa premiere peau, & la rendit paralitique. Huit années entieres ſe ſont écoulées dans une alternative de chûtes & de rechûtes; preſqu'à chaque mois il falloit la ſaigner, c'eſt-à-dire, lui procurer un délire & des convulſions affreuſes qui laiſſoient des ébranlemeus terribles. Dans ces triſtes conjonctures, elle me fut confiée : l'ouvrage étoit pénible, & je ne l'aurois jamais entrepris, ſi je n'avois été animé par l'envie de m'inſtruire, & par une eſpérance ſecrette du ſuccès, que je ne pouvois attribuer qu'au déſir que j'en avois conçu. Une ébullition

de ſang qui augmentoit ſenſiblement avec des taches qui imitoient celles de la rougeole, & la fiévre, ſymptome étranger, loin de me rebuter à l'entrée de ma carriere, qui fut le 16 Novembre 1752, m'engagerent à aller en avant. Je ne doutai pas que la ſaignée ne calmât ces troubles, & qu'elle ne prévînt auſſi les engorgemens dont la raréfaction du ſang sembloit nous menacer; mais à peine le ſang ſortoit-il de la veine, que les facultés de l'œil, de l'oreille, du nez, de la bouche & de la langue lui furent ravies par les convulſions, auſſi bien que toutes les autres parties du côté droit, faiſant par leur roideur une piéce continue. Quoique ces déſordres, dont la vue & le récit effrayent, fuſſent d'une moindre conſéquence que ceux que la ſaignée avoit prévenus, il falloit pourtant les calmer. J'eus recours aux bains aux bouillons de poulet; je ne regardai point la rigueur de la ſaiſon comme un obſtacle à l'efficacité de ces humectans. Je ne me trompai point; car à peine fumes-nous arrivés au douzieme jour, que nous entendîmes des éclats très-douloureux dans les inteſtins, peu de tems après dans la cuiſſe, ſemblables au froiſſement d'un parchemin fort ſec, ou au bruit, quoique plus fort, des phalanges des doigts rudement déplacées. Je conclus que ce bruit, ſi agréable à un Médecin dans ces circonſtances,

prenoit ſa ſource dans l'impulſion violente & ſenſible du ſang, qui forçoit le paſſage dans ſes canaux fermés & raccornis. Le lendemain, la force du ſang détruiſit bruſquement la réſiſtance dans le bras, qui en éclatant ſe mouvoit contre les parois de la baignoire. De cette façon cette fille ſe retira avec le ventre, la cuiſſe & le bras flexibles, quoique paraliſés ; mais le délire parut, accompagné de circonſtances auſſi irrégulieres que l'hémiplégie dont j'ai déja parlé. Cette affligée fut en proie à de pareilles vexations juſqu'au mois de Juillet, auquel la ſéchéreſſe & la chaleur, plus conſidérables qu'elles ne ſont ordinairement, ayant fomenté une étrange effervеſcence dans le ſang, lui ſuſciterent un ſymptome peut-être inouï. Ce ſang rudement fouëté dans ſes vaiſſeaux, dont les tuniques étoient en contraction, fit bruſquement irruption au jour périodique dans la matrice, & ſuinta à travers l'œil & les vaiſſeaux cutanés du crâne, de l'oreille, du nez, du nombril, du jarret & du pied, toujours du côté paralyſé ; ce qui donna lieu à la catalepſie. Pour combattre un hydre dont les têtes renaiſſoient tous les jours, il falloit oppoſer avec les mêmes armes des plus puiſſantes encore, pour m'aſſurer de la défaite de ce monſtre. En effet, à la faveur de la diéte blanche, des glaçons qui ſe fondoient dans ſa bouche, ſans en ſentir le froid, des

bains de douze heures par jour pendant dix mois entiers, (le terme ne ſera pas long, ſi on conſidere que pendant neuf ans le mal n'avoit eu que de petits intervalles;) à la faveur, dis-je, de ces humectans, j'eus la ſatisfaction de voir que les ſaignées étoient exemptes de convulſions; les membres éré-tiſés éclaterent avec moins de douleur, & les éclats des méninges diſſiperent le dé-lire : la nature ſurchargée ſe débarraſſa alors par un long vomiſſement d'une matiere de couleur de limon, & le ſommeil que les narcotiques avoient en vain rappellé, re-vint. Le ſang avoit donc perdu de ſa fou-gue; mais ſon épaiſſiſſement & la ſéché-reſſe des vaiſſeaux étoient encore des obſ-tacles au flux menſtruel. Ce fut dans cet inſtant critique que je plongeai la malade dans le bain; l'évacuation fut ſi abondante, que l'eau en fut teinte. La puiſſante harmonie du violon acheva de rétablir les fonctions du cerveau, de l'œil, de l'oreille & du nez par pluſieurs petits éclats; & les rudes ſe-couſſes d'une voiture rendirent au bras & à la jambe paralyſée la liberté de ſes mou-vemens, tout comme aux parties intérieures du bas-ventre la libre circulation de ſes li-queurs par les mêmes éclats, quoique plus douloureux. C'eſt par ces voies que cette Demoiſelle fut comme miraculeuſement ré-tablie. J'ai paſſé ſous ſilence une quantité de

faits, tous plus extraordinaires, pour ne pas paſſer les bornes d'une Lettre ; on peut avoir recours à l'original, que l'on trouvera chez Faure, Libraire, à Montpellier.

Vous obſerverez, Monſieur, que cette maladie, à laquelle on ne peut refuſer le caractere d'hyſtérique, n'a été portée à ce haut dégré de force, que parce qu'elle a été attaquée dans les commencemens par des cordiaux ſans nombre & les anti-hyſtériques ordinaires. Les différentes Conſultations de pluſieurs Médecins ont toujours été remplies des remedes anti-hyſtériques : c'eſt par leurs mauvais effets que j'ai jugé que cette maladie ne pouvoit être combattue que par les humectans ; & c'eſt par ma conſtance à les employer, que je ſuis venu à bout d'en détruire la cauſe, qui conſiſte, ſelon nos Auteurs les plus célébres, tels qu'Hoffmann & Sydenham, *in motu nervorum ſpaſmodico* (a), ou bien, *in ſpirituum ataxiâ* (b). Qui donc pourra relâcher cette tenſion ſpasmodique, enchaîner ces eſprits effarouchés & en appaiſer la fougue ? Sera-ce des remedes volatils, ou des remedes humectans ? Je vous en laiſſe le Juge ; mais avant que de vous déclarer, jettez les yeux, je vous prie, ſur

(*a*) Hoffmann, *Tractatus de malo hyſterico*, ſectio 1, cap. 4.

(b) Sydenham, *in Epiſtolâ ad Guillelmum Cole*, M. D. tom. 1, pag. 230.

l'excellente Obſervation de M. Hazon, Docteur Regent de la Faculté de Médecine de Paris, inſérée dans le Journal de Février de l'année derniere, pag. 110.

J'ai l'honneur d'être, &c.

POMME.

OBSERVATION

Sur la fiévre miliaire des femmes en couche, par M. BONTÉ, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, à Coutances.

La claſſe des fiévres éruptives eſt fort étendue : le danger n'eſt pas égal dans toutes ; le traitement varie, ſelon leurs eſpeces. Nous avons dans les Auteurs modernes des Obſervations en grand nombre ſur la plûpart de ces maladies, & des régles de pratique aſſez ſûres. La miliaire eſt une de celles qui paroit avoir été la plus négligée. Les Grecs & les Arabes ne paroiſſent pas l'avoir connue ; elle a commencé à l'être dans le dernier ſiécle : elle s'eſt répandue d'abord dans la Saxe ; bientôt après elle a régné dans les pays voiſins. Hoffmann en a parlé comme d'une maladie nouvelle dans l'Electorat de Brandebourg. L'illuſtre Commentateur de

Boerhaave rapporte, en traitant des aphtes ; que cette maladie eſt aujourd'hui fort commune à Vienne en Autriche. La Hongrie & l'Italie n'en ſont pas exemptes ; nous en voyons des traces dans les Obſervations des épidémies de ces contrées. Hamilton qui a écrit ſur cette maladie, l'a vue ſouvent en Angleterre. Elle n'eſt pas rare en France. J'ai eu occaſion de faire dans ma pratique quelques Obſervations ſur cette maladie, que je me fais un devoir de communiquer dans ce Journal.

Les femmes en couche ſont très-ſujettes à la miliaire, & ſpécialement celles qui ont eu des lochies peu abondantes, ou chez leſquelles elles ont été ſupprimées. Un tempérament lâche & mol, une conſtitution délicate & vaporeuſe y diſpoſent ; les alimens dépravés, le mauvais régime qu'elles ont obſervé dans leur groſſeſſe, concourent à la produire. Hoffmann regardoit l'uſage du caffé comme une des cauſes qui la rendoit plus commune : cette opinion a ſi peu de fondement, qu'elle attaque des femmes qui à peine connoiſſent cette boiſſon. La température de l'air, la ſituation du terrein peuvent l'introduire plus fréquemment dans certains endroits : nous avons deux villages, à quelques lieues d'ici, où elle regne preſque toujours ; elle ſe complique quelquefois avec d'autres maladies. Hamilton l'a vue avec la

petite verole. Une Dame, de mes proches parentes, l'a eu compliquée avec la fiévre rouge. L'hiſtoire de ſa maladie eſt aſſez ſinguliere, pour mériter d'être rapportée.

Cette Dame étoit tombée pendant quelques mois dans une mélancolie profonde, cauſée par de cruelles inquiétudes : elle étoit le jouet d'une affection hyſtérique qui ſe métamorphoſoit de mille façons différentes. L'art avoit enfin vaincu le Protée. Elle eut une fauſſe couche de deux mois ; quinze jours après, elle fut atteinte d'une fiévre rouge-pourprée qui la réduiſit à l'extrémité. Vers le déclin de cette fiévre, il parut autour du col, des épaules & des reins quantité de puſtules miliaires. Dans cet état de la maladie, la langue étoit encore couverte d'aphtes ; il découloit continuellement des narines une ſéroſité claire, âcre & corroſive ; les articulations étoient tendues & gonflées ; les ſens intérieurs étoient aſſez libres. Les organes de la vue & de l'ouïe étoient les ſeuls dont elle pouvoit jouir. Le ſentiment de l'odorat & du goût étoit ſi obſcur, le tact ſi confus & émouſſé, qu'elle ſe rappelloit avec peine ſon premier état ; le parallele qu'elle en faiſoit avec celui où elle étoit réduite, lui inſpiroit même des doutes, ſi dans la maladie elle n'auroit pas perdu quelque partie de ſon être : elle eſſayoit ſouvent ſes ſens, & cherchoit, pour ainſi dire, à ſe reconnoî-

tre. Bientôt cet état d'anéantiſſement ſe diſſipa ; les ſens dont elle étoit privée, ne lui furent rendus, que pour la mettre à la plus rude épreuve. Les alimens les plus ſuaves devenoient irritans ; elle ne pouvoit toucher aucun corps, ni en être approché, ſans reſſentir les plus vives douleurs, qui ceſſerent, lorſque des urines troubles & épaiſſes eurent occaſionné la diminution du gonflement des jointures.

Cette maladie eſt ſujette à récidives. J'ai traité une femme, âgée de quarante ans, qui l'a eue trois à quatre fois dans des intervalles aſſez courts. Cette femme étoit accouchée à terme, il y avoit trois mois ; les lochies avoient coulé en petite quantité ; les régles n'avoient point reparu depuis ſes couches : elle étoit reſtée dans un état languiſſant, ſe ſentant des douleurs accablantes par-tout. Elle fut ſaiſie d'une fiévre aiguë avec des friſſonnemens irréguliers. Je fus appellé le ſeptieme jour ; le pouls étoit petit & fréquent. Elle reſſentoit des douleurs dans les articulations, qui lui permettoient à peine de changer de place dans ſon lit. Elle étoit couverte de puſtules miliaires dont l'irruption étoit aſſez inconſtante, paroiſſant & s'oblitérant aſſez irréguliérement : elle avoit eu beaucoup de vomiſſemens & de foibleſſes avant leur ſortie. Sa maladie fut terminée au bout de trois ſemaines ; il lui reſta ſeulement encore un

ſentiment

ſentiment de douleur dans les articles : deux mois à peine ſe paſſerent, qu'elle ſe renouvella ; mais alors elle fut de moindre durée. J'ai appris depuis qu'elle avoit eu une ou deux rechûtes ſemblables.

Les ſymptomes que j'ai obſervés dans la miliaire des femmes en couche, ſont à-peu-près les mêmes : ils n'ont pas été à la vérité portés au même degré dans les unes que dans les autres ; leur nombre n'a pas été non plus égal. Je n'ai point été témoin de ceux qui avoient précédé l'éruption ; elle étoit déja commencée, lorſque j'ai été appellé. Les parens, les malades elles-mêmes me rapportoient qu'elles avoient eu des foibleſſes, un grand ſentiment d'anxiété, des ſuffocations, des palpitations, des friſſons entrecoupés, des envies de vomir, des vomiſſemens : quelques-uns de ces ſymptomes perſiſtoient encore dans le tems de l'éruption ; elle commence & finit dans des tems aſſez incertains ; elle ne ſuit aucun ordre : quelquefois elle ſe déclare le ſeptieme jour après les couches ; d'autres fois elle ne paroît que le quatorzieme. Les puſtules ſe préſentent d'abord au col, aux épaules, enſuite à la poitrine & aux bras : elles ſont dans les unes confluentes, dans les autres diſcrettes. Elles ſont d'abord ſéreuſes, remplies d'une liqueur diaphane qui ſe trouble enſuite & devient blanche ; elles exhalent

conſtamment une odeur de vinaigre corrompu. La peau eſt toujours moite : il n'y a le plus ſouvent aucun délire, ou il eſt paſſager ; un découragement, un abattement total, ſemblent être inſéparables de cette maladie. La langue eſt humide & blanche ; il n'y a aucune ſoif : le ſommeil eſt interrompu & agité ; le pouls eſt fréquent, mol & petit. Les malades ſe plaignent de palpitations, d'anxiétés, de ſuffocations qui rendent la reſpiration laborieuſe dans bien des momens ; une foule de ſymptomes hyſtériques ſemble jouer les malades & le Médecin. Le ventre ordinairement n'eſt pas libre. Les urines ſont pâles & cruës, peu différentes de l'état naturel. Le tems de la deſſication n'eſt pas fixe ; les écailles ſéches de l'épiderme occaſionnent des démangeaiſons vives. Le déclin de la maladie laiſſe de nouvelles douleurs à eſſuyer ; il ſurvient pour l'ordinaire un gonflement dans les articulations, aſſez ſemblable à celui qu'on obſerve dans le rhumatiſme goutteux. La peau eſt d'une couleur luiſante, ſans qu'il y ait d'ædême, (j'ai remarqué que cette couleur étoit ſouvent le caractere des inflammations lymphatiques :) cette enflûre eſt plus ou moins grande ; elle paſſe d'une jointure à l'autre, & eſt aſſez rebelle. Les douleurs ſont aiguës : elles rendent les malades comme immobiles ; le moindre mouvement

les augmente. Des urines épaiſſes, troubles & bourbeuſes ſoulagent dans ces circonſtances, & diſſipent même le mal. Ne reconnoît-on pas ici la vérité de ces deux aphoriſmes d'Hyppocrate? *Laſſatis per febres ad articulos abſceſſus fiunt: Ab abſceſſu ad articulos liberat urina multa, craſſa & alba prodiens*. C'eſt ainſi que nous voyons dans les accès de goutte des urines troubles modérer les douleurs, & dans la petite vérole l'enflûre des extrémités arriver dans la fiévre ſecondaire.

Les fiévres miliaires des femmes en couche ſont pour l'ordinaire aſſez dangereuſes : leur prognoſtic eſt fort incertain; l'inégalité & l'inconſtance des ſaiſons en augmentent le danger. On l'a vue en Allemagne faire de grands ravages en pareilles circonſtances. Les ſymptomes en varient à l'infini; l'humeur qui les occaſionne, eſt ſujette à des métaſtaſes qui menacent à chaque inſtant d'une mort prochaine, & ſouvent la cauſent ſubitement. Je fus appellé dans un village diſtant d'une lieue de cette ville, pour y voir une femme âgée de vingt-huit ans, le quatorzieme jour de ſes couches : toute l'habitude du corps étoit couverte de puſtules miliaires; les unes étoient ſéches, les autres encore blanches & remplies d'un ichor ſéreux. La tête étoit aſſez libre, mais la malade fort abattue & dans un découragem[illegible] porté

même au déſeſpoir, ſans ſouffrir cependant aucunes douleurs : le pouls étoit petit & concentré, la langue humide, le ventre bouffe & météoriſé. Elle avoit les extrémités froides, des ſanglots, des ſoubreſaults dans les tendons, des friſſons & des tremblemens univerſels. On attribuoit ces accidens à une peur qu'elle avoit eue la veille, plutôt qu'à la maladie qui en étoit la vraie cauſe. Dans une circonſtance auſſi critique, je lui preſcrivis une potion cordiale antiſpaſmodique à laquelle je fis ajouter le camphre. Comme elle n'avoit point été à la garderobe depuis ſon accouchement, je conſeillai un lavement, lorſqu'elle paroîtroit avoir repris un peu de force. Le lendemain, on vint me dire qu'elle étoit mieux ; mais les mêmes accidens étant reparus, elle périt le ſoir preſque tout d'un coup.

La connoiſſance æthiologique d'une maladie doit avoir une liaiſon néceſſaire avec les ſymptomes, & la pratique dont le ſuccès confirme la théorie. Les circonſtances qui ont précédé la maladie, celles qu'on obſerve lorſqu'elle attaque le malade, ſervent à nous faire connoître alors l'état des humeurs & leurs conſtitutions particulieres : guidés par ces principes, cherchons à dévoiler maintenant les cauſes de la miliaire. Les poiſons de quelque origine qu'ils ſoient, affectant toujours les nerfs, la premiere

ſcene ſe paſſe dans le ſyſtême nerveux ; il en eſt de même des levains des fiévres éruptives, ils ont entr'eux de commun d'affecter la peau. La différence de l'éruption & de ſes ſuites dépend de leurs caracteres. Celui de la petite vérole eſt inflammatoire, il ſemble attaquer ſinguliérement la partie rouge du ſang : dans la miliaire l'expoſition des ſymptomes paroît indiquer que la partie ſéreuſe & lymphatique eſt ſpécialement vitiée : les femmes qu'elle attaque ſont nouvellement accouchées, & les lochies coulent peu. Cet état nous porte à croire que l'humeur laiteuſe y a beaucoup de part ; en effet cette humeur retenue dans la maſſe du ſang peut y produire mille déſordres, altérée par nombre de cauſes qui ont précédé l'accouchement. Par la température même régnante de l'air, elle ne tarde gueres dans des tempéramens lâches & foibles à ſe corrompre & à infecter la lymphe ; ſon caractere propre la fait tourner vers l'acide, que l'odeur des ſueurs annonce ſenſiblement. La ſéroſité ſurabondante chargée de parties groſſieres & vitiées, s'arrêtant dans les émonctoires de la peau, y forme des phlyctenes d'abord tranſparentes ; quelqu'unes des parties de l'humeur du lait les plus diviſées, à l'aide de la ſéroſité qui leur ſert de véhicule, ſe portent bientôt avec elles à la peau, & les puſtules alors blanchiſſent ;

tandis que les autres mêlées avec la lymphe forment des ſtaſes & des irritations particulieres dans différentes parties, d'où naît un trouble général dans l'économie animale.

L'ordre que j'ai ſuivi dans la méthode curative de la fiévre miliaire des femmes en couche, ſervira de régle à celui que j'ai choiſi dans l'expoſition des médicamens que j'ai employés pour ſatisfaire aux indications qui ſe préſentent à remplir.

Les remédes chauds, volatils & alexipharmaques, ſont trop incendiaires pour être employés. Le caractere de cette maladie éruptive ſembleroit parler en leur faveur; mais loin d'aider l'éruption ils la troublent, ils excitent un mouvement trop grand dans le ſang, & en développant l'acrimonie de l'humeur qu'ils portent ſur les nerfs, il rendent les accidens plus graves. Je ne me ſuis ſervi que des diaphorétiques les plus doux pour ſoutenir l'éruption, & aider pour ainſi dire, le dépôt laiteux à la peau. La décoction de raclure de corne de cerf & de ſcorzonere, m'a bien réuſſi. Les remédes teſtacés, ſi vantés par les Auteurs qui ont parlé de cette maladie, chargent inutilement les premieres voies, & ne produiſent aucun effet ſenſible ſur le ſang.

Les vomitifs & les purgatifs, n'ont pas lieu dans le tems de l'éruption miliaire; ils occaſionneroient une métaſtaſe funeſte, ils

ſeroient capables d'empêcher l'éruption de la matiere morbifique qui, ſe jettant ſur quelque viſcere intérieur, pourroit cauſer une mort indubitable ; quelque ſymptome urgent les rend cependant quelquefois néceſſaires. J'ai vu une femme le neuvieme jour de ſes couches attaquée de la fiévre miliaire, à qui je fus obligé de donner un vomitif. L'éruption commençoit, elle avoit beaucoup de nauſées, des vomiſſemens bilieux accompagnés de foibleſſes : la langue étoit chargée, la bouche fort amere ; ces indications me porterent à lui preſcrire une once & demie de vin ſtibié dans l'eau de chardon bénit. Après l'évacuation les accidens ceſſerent, l'éruption acheva de ſe faire heureuſement, à l'aide des diaphorétiques. La maladie fut traitée enſuite ſuivant la méthode que j'indiquerai plus bas, & elle guérit parfaitement. Les momens où on doit preſcrire les évacuans dans le tems de l'éruption ſont difficiles à ſaiſir, & exigent une grande prudence ; mais après l'éruption faite ils deviennent néceſſaires : l'humeur dépoſée à la peau doit alors être regardée comme étrangere, la réſorbtion augmente le mauvais caractere de la lymphe avec d'autant plus d'énergie qu'elle eſt devenue plus âcre par ſon ſéjour. Nous devons donc chercher à l'évacuer en partie par les ſelles. Les purgatifs ne doivent point être irritans, mais

choiſi parmi les minoratifs, ce ſont ceux que j'ai employés ; les pilules de Bécher conviennent lorſqu'ils n'y a pas à craindre de trop échauffer : nous devons ici imiter la pratique reçue aujourd'hui des plus habiles Praticiens, de purger de bonne heure dans la fiévre ſuppuratoire de la petite vérole, dans l'eſpece ſur-tout confluente & lymphatique. Dans la miliaire, comme dans cette fiévre éruptive, n'y a-t-il pas lieu de penſer qu'une partie de l'humeur s'eſt dépoſée dans les glandes des inteſtins qui ont une ſymphatie ſi particuliere avec la peau.

Les reins ſont un émonctoire qui ſupplée aux excrétions cutanées. La matiere laiteuſe portée à la peau, celle qui eſt encore mêlée avec la lymphe s'évacue par cette voie avec avantage ; nous voyons après la ceſſation des ſueurs les femmes en couches uriner beaucoup ; s'il y a quelque part un dépôt laiteux à craindre, ou déja formé, tous les Praticiens s'accordent à preſcrire des diurétiques ; nous pouvons encore appliquer ici la comparaiſon que nous avons déja établie avec la petite vérole. Lorſque la ſalivation ceſſe & que l'enflure des mains s'affaiſſe, les urines deviennent abondantes au grand ſoulagement des malades. L'art a imité la nature en preſcrivant alors des diurétiques ; ils conviennent ici d'autant mieux qu'ils ſont propres à rendre les lochies plus abondantes,

ſi on les marie avec des emménaguogues doux. Je me ſuis ſervi avec ſuccès d'apozêmes compoſés avec les racines de chiendent & de roſeau, les feuilles de ſcolopendre & d'armoiſe, auxquels j'ajoutois le borax ou le tartre vitriolé, avec le ſyrop d'armoiſe compoſé du *Codex*. La nature dicte elle-même cette méthode : *Naturæ monitis parendum* (*ait Bagl.*) *non imperandum*. Lorſque les urines ſont abondantes ainſi que les lochies, la miliaire ne ſurvient pas, ou ſi elle arrive, elle eſt alors plus bénigne & moins ſujette à récidives.

Les ſymptomes hyſtériques qui ſe rencontrent ordinairement dans toutes les maladies dont les femmes vaporeuſes ſont attaquées, embarraſſent fort les Médecins dans la pratique ; ils en impoſent ſouvent aux plus éclairés, & rendent les prognoſtics très-obſcurs. Dans certaines occaſions, des maladies légeres en paroiſſent devenir plus graves ; dans d'autres, le danger en ſemble affoibli. Il n'y a point de maladie dans laquelle ils ſoient en ſi grand nombre que dans celle-ci, plus on l'obſerve, plus ils paroiſſent s'y multiplier. Les narcotiques ne me paroiſſent pas propres à y remédier, il ne s'agit pas de moderer un mouvement du ſang trop violent, il ne regne point dans le ſyſtême nerveux une tenſion générale ; ce ſont des ſpaſmes particuliers qui dépendent

de l'irrégularité & du déſordre du fluide animal : on peut tout au plus les mêler avec les antiſpaſmodiques, qui ſont dans ce cas les remédes appropriés. La violence des ſymptomes, le degré de fiévre, leurs effets doivent en régler le choix ; les eaux de tilleul, de fleurs d'oranges, de méliſſe, ſervent de baſe ordinairement aux potions dont je me ſers ; j'y mêle quelquefois la liqueur anodyne d'Hoffman, la teinture de Caſtoreum, de ſaffran, le camphre ; j'ai donné d'autrefois la poudre antiſpaſmodique, du *Codex*, celle de guttete, de contrayerva.

Nous avons dit en parlant des ſymptomes qu'on obſerve dans le déclin de la fiévre miliaire des femmes en couche, qu'il arrivoit preſque toujours un gonflement dans les jointures qui dépend de l'engorgement qui ſe fait alors dans les arteres lymphatiques des ligamens, des membranes & des glandes, des articulations par la lymphe qui arroſe les parties devenue trop âcre & trop épaiſe. J'ai alors ſouvent continué l'uſage des apozêmes altérans ; j'y ajoutois le petit lait mêlé avec la décoction d'eſquine, ou le petit lait ſeul avec le ſyrop antiſcorbutique du *Codex*. Dans les douleurs rebelles j'ai eu recours à la tiſane des bois ſudorifiques.

Quoique la méthode indiquée m'eût réuſſi dans pluſieurs maladies de cette eſpece, une

circonſtance particuliere m'engagea à la varier. Je vis une femme âgée de trente-cinq ans, le neuvieme jour de ſes couches, attaquée d'une miliaire confluente, le mois de Décembre 1755. Les lochies couloient alors en blanc, elle ſe plaignoit d'une foibleſſe extrême, d'une anxiété inexprimable, d'une douleur ſourde dans le bas-ventre & l'eſtomac, avec un grand dégoût, la langue étoit chargée, elle étoit dans des veilles continuelles, l'éruption n'étoit point entiérement faite. Les puſtules étoient la plûpart l'impides, quelqu'unes cependant étoient déja blanches, elles exhaloient une odeur aigre; je me contentai de lui preſcrire à ma premiere viſite une boiſſon propre à faciliter l'éruption; deux jours ſe paſſerent ſans rien ajouter au traitement qu'un lavement avec la décoction d'armoiſe, de mercuriale & quelqu'autres feuilles émollientes pour aider la liberté du ventre, les douleurs qu'elle y reſſentoit, celles de la région épigaſtrique ne diminuerent point: elle avoit des redoublemens que je tachai d'enlever par un minoratif; ils furent à la vérité diminués, mais ils continuerent cependant à ſe faire ſentir le ſoir, ils commençoient par un reſſerrement à la gorge & des foibleſſes réitérées. J'eus recours aux anti-hyſtériques, ils me réuſſiſſoient, mais leur effet étoit momentané; ce n'étoit pas aſſez de ſuſ-

pendre les accidens, il falloit en prévenir le retour, je me déterminai à donner à la malade une cuillerée toutes les deux heures d'une infuſion d'un gros de ſerpentaire de virginie, dans ſix onces de vin mêlée avec la décoction de deux gros d'écorce du Perou dans une livre d'eau : le ſuccès répondit à mon attente, Monſieur Vanſwieten avoit déja fait uſage du quinquina dans les fiévres de cette eſpece, ſon autorité ne contribua pas peu à me décider. Le retour des accidens, pour ainſi dire périodique, la qualité anti-acide de ce médicament, ſa vertu tonique, ſon efficacité reconnue à combattre les reſtes du virus de la petite vérole, & à prévenir & arrêter la gangrêne, sembloient me promettre d'avance un heureux ſuccès. J'y joignis la ſerpentaire de Virginie, comme un des meilleurs anti-hyſtériques & toniques qu'on puiſſe employer dans la miliaire pour rétablir la conſtitution naturelle du ſang, & ranimer les oſcillations des ſolides ſi lâches & languiſſantes.

Il me reſte à parler de deux moyens que je n'ai point encore eu occaſion d'employer dans le traitement de ces fiévres, la ſaignée & les véſicatoires : la ſaphêne doit ſans contredit être pratiquée lorſque les lochies ſont ſupprimées tout-à-coup, & que quelques viſceres intérieurs ſont menacés d'engorgement. Quant aux véſicatoires ils pour-

ſoient ici, comme dans les autres fiévres éruptives, être employés dans les cas d'aſſoupiſſement, dans la rentrée des puſtules miliaires, avec d'autant plus de raiſon que les forces étant épuiſées & abbatues, il eſt beſoin d'un ſtimulus actif & puiſſant pour les relever.

DESCRIPTION d'un enfant né avec trois jambes, par M. LIESCHING, Médecin à Tubingue, le 15 Novembre 1755.

Le pere de cet enfant eſt marié pour la cinquieme fois; il a déja eu deux enfans avec ſa derniere femme: celui dont il s'agit eſt le troiſieme auquel il a donné la naiſſance. Cet homme jouit d'une bonne ſanté; il paroît très-bien conformé, ainſi que les deux autres enfans du dernier lit. La mere, avant d'être enceinte de ce troiſieme enfant, étoit attaquée d'une épilepſie qui la quitta dès l'inſtant qu'elle eut conçu, de façon qu'elle en eſt entiérement délivrée aujourd'hui; ce qui eſt très-eſſentiel à obſerver. Cet enfant eſt une petite fille. L'accouchement fut laborieux; car elle ſe préſenta par les jambes, & ſa conformation extraordinaire n'augmenta pas peu la difficulté du travail;

Au reſte la mere s'eſt très-bien portée pendant toute ſa groſſeſſe : elle n'a été tourmentée d'aucun ſonge déſagréable ; elle n'a point eu d'imagination déréglée & ſuperſtitieuſe. Elle fut cependant un jour un peu épouvantée à l'aſpect d'une chevre qui ſe préſenta à elle tout d'un coup ; mais l'eſprit n'en fut pas frappé.

La petite fille dont je vais donner la deſcription, a déja un an : elle a les parties extérieures de la génération très-bien conformées ; le reſte du corps reſſemble à celui de toutes les autres femmes. Elle n'a eſſuyé aucune maladie depuis ſa naiſſance, & elle eſt en bonne ſanté. Le pied ſurnuméraire de cette petite fille eſt preſqu'auſſi fort que le pied doit l'être à cet âge : cette jambe eſt ſurmontée d'une tumeur conſidérable ſéparée exactement par le milieu en deux parties ; elle repréſente aſſez naturellement les feſſes. Poſtérieurement, cette tumeur eſt attachée à l'épine ; antérieurement, elle s'étend juſqu'à la région iliaque & aux aînes. Il ne paroît pas par le tact que cette tumeur ſoit garnie de muſcles ; elle n'a que les tégumens communs qui la recouvrent, & des vaiſſeaux qui rampent à ſa ſurface & forment un deſſein aſſez ſingulier. Cette tumeur eſt extrêmement molle, quand on la touche, de façon qu'elle ſemble ſuivre tous les mouvemens de la reſpiration : quand l'en-

ſant pouſſe quelques cris, elle ſe gonfle extraordinairement ; c'eſt au-deſſous de cette groſſeur contre nature que la jambe eſt attachée. Dans la partie moyenne & poſtérieure du fémur, on trouve un enfoncement ; dans la partie antérieure oppoſée, on voit une protubérance en forme de verrue. Les parties molles de la tumeur empêchent le pied de ſe porter en avant ; il reſte retiré vers le fémur : l'article eſt ſouple cependant, & les jointures ſont mobiles. Le pied n'a que le gros doigt qui ſoit bien formé ; à la place des autres, on ne trouve qu'une maſſe charnue détachée des articulations, & qui reſte flotante.

Nota. Il y a pluſieurs exemples de ces ſortes d'enfans venus au monde avec des parties ſurnuméraires. M. Geoffroi fait mention d'une pareille monſtruoſité, *Hiſt. de l'Acad. des Sciences, ann.* 1723. Voyez Hartmann, *E. N. C. Dec. II. ann.* 10; Vogland, *E. N. C. Dec. I. ann.* 111; Rzzſaynski, *in Hiſt. natur. Polonienſ.* pag. 353. M. Morand a auſſi obſervé deux fémurs dans un ſujet, *Mem. de l'Acad. des Sciences, ann.* 1733. Voyez Aldrovandus, *de monſtris*, pag. 555; M. Hatté, Médecin de Paris, *Journal de Médec.* tom. II. p. 227. &c.

OBSERVATIONS

Sur la réunion des parties de l'inteſtin après l'opération des hernies avec gangrene, par M. LAPEYRE, *Chirurgien Major de l'Hôtel-Dieu & de l'Hôpital Militaire de Caën, & Démonſtrateur en l'Univerſité de la même ville.*

Une cure extraordinaire ne doit point ſervir de régle ni ne peut être convertie en méthode, lorſqu'elle n'eſt appuyée par aucun fait qui lui reſſemble. Ce n'eſt que ſur des exemples réitérés, ſur une réuſſite ſoutenue & bien prouvée, qu'un Chirurgien peut ſe déterminer à entreprendre avec une eſpérance de ſuccès quelque traitement particulier. La réunion parfaite des parties de l'inteſtin, dans l'opération des hernies avec grangrene, eſt encore aujourd'hui regardée comme fort problématique en Chirurgie. Si après avoir aſſemblé un certain nombre d'Obſervations ſur cette matiere, le problême n'eſt point exactement réſolu, l'idée au moins, de l'extraordinaire ou de l'impoſſible, n'empêchera plus des tentatives qui pourront encore être heureuſes en pareil cas. Le célebre M. de la Peyronie rapporte pluſieurs faits de la réunion de l'inteſtin, dans le premier

premier Tome des Mémoires de l'Académie de Chirurgie ; & ce n'eſt que pour appuyer la poſſibilité de ces cures, que je donne ici les deux Obſervations ſuivantes, qui ſont à-peu-près ſemblables aux ſiennes.

Louis Drouet, âgé de trente-ſix ans, d'un tempérament maigre & ſanguin, étoit incommodé dès ſa tendre jeuneſſe d'une hernie ou deſcente de boyau au pli de l'aîne, du côté gauche : par ſucceſſion de tems elle devint complette, ce qui ne l'empêcha pas de jouir d'une bonne ſanté juſqu'à l'année 1752, que cet homme fut porté vers la fin de Juillet à l'Hôtel-Dieu de cette Ville. Il avoit des vomiſſemens convulſifs & continuels, le ventre tendu, le pouls petit, ſerré & d'une foibleſſe extrême. La tumeur étoit d'un volume conſidérable, rénitente, ſphacelée. Cet état d'épuiſement & de pourriture m'annonçoit, preſque certainement, la mort prochaine du malade. Je fis donner, quoique ſans eſpoir, un cordial, & je fis faire des fomentations ſur le ſcrotum avec l'eau-de-vie camphrée. La nuit fut plus calme par la ceſſation des vomiſſemens, & la nature ayant fait effort, il ſurvint une évacuation abondante. On fut fort étonné, quand on s'apperçut qu'il s'étoit fait une ouverture de la tumeur par laquelle il avoit ſorti une ſi grande quantité de matieres ſtercorales que le malade en étoit infecté dans ſon lit. Le lendemain, ne

le trouvant plus lors de ma viſite ordinaire, je le crus mort, vu l'état dans lequel je l'avois laiſſé la veille. On m'apprit dans l'inſtant tout ce qui étoit arrivé. Mon premier mouvement fut d'examiner le mal. Je remarquai qu'il s'étoit fait une ouverture à la partie inférieure du ſac herniere, de la grandeur d'un écu de trois livres, par où paſſoit une portion conſidérable de l'inteſtin iléon, qui lui pendoit entre les cuiſſes. Le ventre s'étoit détendu; les fréquens vomiſſemens & la grande évacuation qui venoit de ſe faire avoient fort affoibli le malade. Il étoit cependant néceſſaire de donner iſſue à la pourriture qui ſéjournoit dans la poche, pour empêcher le progrès de la gangrene; il falloit en même tems travailler au rétabliſſement des parties leſées. En conſéquence j'ouvris la tumeur depuis l'anneau juſqu'au bas du ſcrotum: je trouvai une portion conſidérable de l'épiploon, environ un pied de l'inteſtin iléon & le teſticule gangrénés; ayant baſſiné & nettoyé le ſac avec le vin chaud, & l'eau-de-vie; j'obſervai que l'anneau devoit s'être conſidérablement relâché, puiſqu'il permettoit un libre paſſage aux matieres ſtercorales; je remarquai encore une adhérence très-forte, tant de l'épiploon que de l'inteſtin, dans toute la circonférence de l'anneau. Cette adhérence qui avoit été la cauſe du mal, en s'oppoſant à la

rentrée des parties qui étoient dehors, devenoit alors ſi néceſſaire à la guériſon du malade, qu'il auroit fallu travailler à la procurer ſi la nature n'y avoit pourvu. Outre qu'elle facilitoit la ſortie des matieres ſtercorales, en aſſujettiſſant l'inteſtin & en l'empêchant de rentrer dans la capacité, elle pouvoit encore aider beaucoup à la réunion des parties de ce viſcere, pour peu quelles euſſent d'inclination à ſe rejoindre; ſi le contraire de cette réunion fut arrivé, il en ſeroit réſulté, au pis aller, une incommodité fâcheuſe à la vérité pour le malade, mais pourtant indiſpenſable.

Sur ce principe, je retranchai tout ce qui étoit gangréné: par cette ſection, j'enlevai une portion conſidérable de la membrane de l'épiploon, la longueur d'un pied de l'inteſtin iléon, le teſticule & ce côté du ſcrotum qui formoit la tumeur. La plaie fut panſée avec des plumaceaux trempés dans l'eau-de-vie camphré, & par-deſſus le bandage ordinaire ou le couvre-bources. La quantité d'ordures qui ſortoit continuellement empêchoit l'effet des remedes; on y ſuppléa par les fréquens panſemens. Ces amples évacuations durerent trois ou quatre jours; le ventre s'étant enfin vuidé, & étant revenu en ſon premier état, on éloigna alors les panſemens proportionnellement à la diminution des matieres & de la ſuppuration. Le régime fut

ſéverement obſervé, & j'eus la ſatisfaction, ainſi que Meſſieurs Riboult des Pins & le Querru (*a*), de voir la nature ſe réparer de jour en jour, tant par la ſéparation de la pourriture que par la régénération des chairs. Dès le vingtieme jour de l'opération, il ſortoit peu de matieres ſtercorales par la playe; elles n'avoient ni la même conſiſtance ni la même odeur; il parut enſuite une matiere ichoreuſe; ſix ſemaines aprės l'opération il n'en paſſa plus du tout. Le malade enfin a été guéri en deux mois & demi, ſans qu'il ſoit arrivé aucun accident grave, par la grande attention que l'on a eu de faire obſerver le régime, & d'empêcher les indigeſtions, qui dans ces maladies ſont d'une très-dangereuſe conſéquence, comme on le va voir dans l'Obſervation ſuivante.

Le ſieur Belamy, Marchand Bijoutier de la Paroiſſe de S. Pierre de Caën, âgé de trente-huit à quarante ans, d'un tempérament robuſte & ſanguin, fut attaqué le premier Mai 1754, de coliques violentes dans le bas-ventre. Elles furent ſuivies d'une vive douleur dans l'aine, du côté gauche. Il parut à l'inſtant & pour la premiere fois, une hernie avec étranglement. Malgré tous les

(*a*) M. Riboult des Pins, Docteur aggrégé de l'Univerſité de Caën, Médecin ordinaire de l'Hôtel-Dieu & de l'Hôpital Militaire.

M. le Querru, Docteur aggrégé de la même Faculté, qui a préſidé à la cure.

ſecours que l'on avoit donnés au malade, il vomiſſoit depuis le premier moment de ſon accident les matieres ſtercorales.

Tel étoit ſon état lorſque je fus prié de le viſiter le treizieme jour de ſa maladie. Il ſe plaignoit beaucoup du ventre ſur-tout à l'endroit de ſa hernie. L'ayant examiné, je trouvai qu'on y avoit appliqué un bandage herniere, dont la pelotte par ſa compreſſion, applatiſſoit la tumeur & ſe nichoit dans le centre : je l'ôtai & le malade fut ſoulagé; la tumeur auſſi-tôt s'étant relevée prit la forme d'une hernie complette. Ce changement ſubit me fit preſſentir qu'il y avoit gangrêne à l'inteſtin, que la compreſſion du bandage ſur l'anneau empêchoit l'iſſue des matieres, & conſéquemment s'oppoſoit à l'élévation de la tumeur. Jugeant du danger par ſon état, je propoſai une conſultation, à laquelle ſe trouverent MM. Boullard & Cambon.

Le réſultat de cette conférence fut, qu'il valloit mieux tenter un remede incertain, que d'abandonner le malade. Je procédai à l'opération à la maniere ordinaire. Dès que le ſac herniere fut ouvert, les matieres ſtercorales parurent. Je continuai la dilatation depuis l'anneau juſqu'au bas du ſcrotum; il ſortit environ une pinte de matieres : je nettoyai toutes ces parties avec le vin chaud & l'eau-de-vie. Une portion de la membrane

de l'épiploon, & à-peu-près deux pouces de l'inteſtin iléon, ſe trouverent pourris en deux ou trois endroits; les excrémens paſſoient aſſez librement au travers de cet inteſtin, ſa continuité n'étoit pourtant pas totalement détruite. Je remarquai encore, que le ventre, quoique plein, n'étoit ni tendu ni douloureux; de-là je jugeai que la gangrene n'avoit point pénétré dans l'intérieur, & qu'elle s'étoit fixée à la partie externe de l'anneau, à la circonférence duquel l'inteſtin ſe trouva adhérent.

Encouragé par l'exemple du malade, qui fait le ſujet de la premiere Obſervation, je traitai celui-ci à-peu-près de même, tant par rapport aux remedes que par rapport au régime. La plaie fut panſée tout uniment, plus ou moins ſouvent, ſelon le plus ou le moins d'abondance des matieres; la ſuppuration ne tarda point à s'établir. Trois ſemaines après l'opération les excrémens ſe ſéparerent, une moitié paſſa par la plaie, & l'autre par la voie ordinaire; au bout de trois autres ſemaines ils reprirent leur cours accoutumé; la plaie fut fermée en peu de tems, & le malade guérit.

Cette cure s'étoit faite ſans nul accident dans l'eſpace de deux mois & demi. Le malade perſuadé qu'il n'avoit plus rien à caindre, abandonna le régime & reprit ſon genre de vie ordinaire. Il en étoit au troiſieme mois

du jour de l'opération, lorſqu'un ſoir on lui ſervit de la morue à ſon ſouper. Il en mangea peu : il paſſa la nuit aſſez tranquillement. Vers le matin il fut éveillé par des coliques violentes, dont l'effort répondoit à l'endroit de la cicatrice. Elles furent ſuivies de vomiſſemens, dans leſquels le malade rendoit juſqu'aux excrémens. La force de ce mal faiſoit appréhender la déchirure de la cicatrice du côté de la face interne de l'anneau. L'épanchement des matieres ſtercorales dans le bas-ventre, auroit ſans doute fait périr le malade. Malgré l'uſage des remedes généraux, ces accidens continuerent juſqu'à ce que la portion indigeſte arrêtée au coude que forme la cicatrice de l'inteſtin avec l'anneau, eût enfin franchi ce détroit, ou fut revenue par les vomiſſemens.

Heureuſement pour le malade que le contraire de ce que je craignois arriva. Dans un violent effort la cicatrice de l'inteſtin ſe déchira du côté de la face externe. Il ſe forma une tumeur le long de la gaine des vaiſſeaux ſpermatiques. Je la dilatai ; les excrémens reprirent leur cours par cette voie. Peu après ils diminuerent tant par le régime que par le rétréciſſement de la plaie qui, malgré les ſecours de l'Art, a reſté fiſtuleuſe juſqu'au mois de Septembre 1755, qu'elle s'eſt totalement cicatriſée. Depuis ce tems le ma-

lade n'a plus été ſujet aux coliques, & il jouit d'une bonne ſanté.

On ſera peut-être ſurpris que le premier malade ait été guéri ſans retour, tandis que le dernier a eu une rechute des plus fâcheuſes. L'étonnement ceſſera, ſi l'on fait attention à la nature des hernies de l'un & de l'autre. Le premier portoit la ſienne dès l'enfance; l'anneau s'étoit dilaté peu-à-peu, & proportionnellement aux parties qui ſortoient: cet anneau s'étoit, pour ainſi dire, accoutumé à cette dilatation qui, l'étendant inſenſiblement au-delà de ſon ton, lui fit enfin perdre ſon reſſort. La réunion des deux bouts de l'inteſtin, après l'opération, n'a pu & n'a dû ſe faire qu'avec l'anneau, & dans l'étendue de ſa circonférence: le diamettre de l'anneau a par conſéquent été le diametre de la cicatrice; d'où il réſulte que l'un étant fort dilaté, l'autre a néceſſairement été de même; il ne s'eſt formé ni coude ni étranglement aſſez ſenſible pour s'oppoſer au paſſage des matieres ſtercorales de quelque eſpece qu'elles ayent été.

Le contraire a dû arriver à l'égard du ſecond malade, dont l'hernie étoit naiſſante & incomplette: ſon anneau n'ayant, en comparaiſon de celui du premier, ſouffert qu'une dilatation légere & momentanée, étoit auſſi beaucoup plus reſſerré; l'étran-

glement à l'endroit de la cicatrice, a par conſéquent été plus conſidérable ; il n'a pas tardé à être fermé dès qu'il s'eſt préſenté un corps étranger, trop gros & trop dur pour prendre la forme de ce détroit ; l'embarras qui s'eſt fait dans cette partie, a néceſſairement donné lieu à l'accident qui vient d'être rapporté. Ce qui fait voir qu'il eſt d'une conſéquence infinie dans ces ſortes de maladies d'être fort réſervé ſur l'uſage des alimens.

METHODE de préparer l'œthiops martial en très-peu de tems, par M. MAJAULT, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, ancien Médecin des armées du Roi, & un des Médecins de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Le mars réduit en poudre noire & très-fine, nommée œthiops martial par M. Lemery le fils, inventeur de cette préparation, eſt une des meilleures que l'on ait imaginée, parce qu'elle remplit le mieux les vues que le Médecin ſe propoſe, lorſque pour la guériſon de quelque maladie, il juge néceſſaire d'employer des préparations de fer.

Quoique M. Lemery ſoit entré dans un détail très-circonſtancié de la préparation de ſon œthiops martial, dans un Mémoire inſéré dans le Recueil de l'Académie des Scien-

ces, nous croyons qu'il n'eſt pas inutile de retracer ici en peu de mots cette préparation, d'autant plus qu'elle conduit à l'intelligence de ce que nous nous propoſons de dire à ce ſujet.

On met de la limaille de fer dans de l'eau commune, de façon que l'eau la ſurnage de quelques travers de doigt : on remue le mêlange de tems en tems, c'eſt-à-dire, tous les dix, douze ou quinze jours; on ajoute de l'eau, ſi elle s'évapore, & l'on a la précaution de ne jamais laiſſer la limaille, ſans qu'elle ne ſoit couverte. Par cette manœuvre, le fer ſe convertit inſenſiblement en poudre noire. Lorſque l'on s'apperçoit que l'eau eſt fort chargée de cette poudre, on l'enleve par le lavage, parce qu'elle eſt aſſez fine pour reſter nageante dans l'eau pendant l'eſpace de quelques minutes, & par le moyen du filtre, on ſépare cette poudre de l'eau dans laquelle elle étoit ſuſpendue : on fait ſécher rapidement cette poudre noire qui reſte ſur le filtre; car ſans cette précaution, ce mars très-diviſé ſe rouilleroit, & la partie rouillée ſeroit un fer preſque décompoſé qui ceſſeroit d'être œthiops martial. Enſuite on triture dans un mortier de marbre, ou l'on paſſe ſur le porphyre ce mars noir qui, en ſéchant ſur le filtre, s'y eſt un peu durci; & l'on a une poudre dont les parties ſont auſſi fines que l'eſt le noir de fumée.

En traitant de la même maniere le mars reſté dans le vaſe, avec le tems on le convertit auſſi en poudre noire ; mais ce tems eſt long, & l'Artiſte qui n'a pas ſçu prévoir qu'il aura beſoin d'œthiops martial, ſe trouve dans l'impuiſſance de fournir aux déſirs du Médecin.

Pour obvier à cet inconvénient, je vais tracer une méthode de faire de l'œthiops martial très-promptement, ou une préparation de fer qui lui reſſemble à tous égards, & qui par conſéquent remplira toutes les vues que l'on ſe propoſe, lorſque l'indication préſentera la néceſſité de faire uſage du mars de M. Lemery.

Prenez du vitriol de mars, nommé communément couperoſe verte ; faites-le diſſoudre dans une ſuffiſante quantité d'eau ; laiſſez-y tremper des lames de fer nouvellement limées, afin de ſéparer de votre vitriol les portions de cuivre dont il eſt communément chargé. Lorſque vous vous ſerez aſſuré que votre vitriol ne contiendra aucune portion cuivreuſe, filtrez votre diſſolution par le papier gris, & précipitez-en le fer avec une ſuffiſante quantité d'huile de tartre faite par défaillance ; mettez le tout ſur un filtre garni de papier gris : lorſque tout ce que le mélange contenoit d'humidité ſera filtré, jettez à pluſieurs repriſes de l'eau chaude & très-limpide ſur ce qui ſera reſté ſur le filtre, afin de dépouiller le précipité de tout le tartre

vitriolé qu'il pourroit contenir ; faites-le ſécher, & vous aurez une eſpece de chaux de fer. Le fer dans cet état, quoique très-diviſé, ne reſſemble pas du tout à celui de M. Lemery ; toutes les parties de ce dernier peuvent être attirées par l'aiman : ce fer peut être pénétré par tous les diſſolvans qui lui ſont propres ; il a enfin toutes les propriétés du métal. Celui qui eſt précipité du vitriol, étant dans un état de chaux métallique, n'a nullement les qualités de l'œthiops martial, & ne peut en avoir les propriétés.

Ces deux préparations ne ſont donc différentes que parce que le mars dans celle de M. Lemery contient tout ſon phlogiſtique, & que l'autre eſt privé de ce principe qui donne la malléabilité aux métaux ; principe cependant néceſſaire, ſans lequel le fer eſt regardé par les Médecins Chymiſtes qui en ont le mieux connu les vertus, comme un remede duquel on ne ſçauroit tirer un grand avantage.

Cela poſé, il eſt donc queſtion de rendre le phlogiſtique au précipité martial. Nous allons tracer la méthode dont nous nous ſommes ſervis, & qui, quoique ſimple, nous a toujours bien réuſſi.

Mettez le précipité martial dans une cuiller de fer ; humectez-le d'huile d'olives, de façon qu'il en ſoit bien imbibé, ou plutôt que le mêlange ait la conſiſtance d'une bouillie

très-claire : il vaut mieux mettre plus que moins de ce corps gras, afin qu'il ſurnage la chaux martiale ; que la cuiller contienne environ trois à quatre fois plus que votre mêlange. Alors faites bouillir votre huile à un feu aſſez vif, pour qu'elle s'enflamme ; continuez de tenir le mêlange ſur le feu, juſqu'à ce que l'huile ſoit toute conſumée par l'inflammation. Tenez encore un inſtant votre cuiller ſur le feu, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que vous ne voyiez plus de fumée : alors retirez-la, de peur qu'elle ne rougiſſe ; car le feu, en rougiſſant votre mars, lui enleveroit le phlogiſtique que vous travaillez à lui donner, & le feroit d'autant plus facilement, que les parties de votre fer ſont très-tenues.

La chaux martiale qui ne pouvoit pas être attirée par l'aiman, acquiert cette propriété, du moins en partie, dans cette opération ; preuve inconteſtable que le phlogiſtique qui lui manquoit, a commencé à lui être rendu, & que cette opération eſt un des moyens de lui faire recouvrer ſûrement ſon état métallique.

Comme il eſt vraiſemblable cependant que toutes les portions de la chaux de fer n'ont pas reçu par ce premier travail tout le phlogiſtique qu'il leur faut pour les conſtituer métal, ce que la couleur de cette chaux indique, car elle n'a point acquis par

cette premiere opération la couleur noire qui eſt une des qualités de l'œthiops martial, il eſt important de repéter encore deux ou trois fois la combuſtion de l'huile, en remuant bien le mêlange avec une ſpatule de fer, avant que de l'expoſer au feu, & en obſervant les mêmes précautions que la premiere fois : la poudre martiale ſera alors de couleur noire, & on pourra être aſſuré que toute la chaux de fer aura acquis les propriétés de ce métal. Il ſera poſſible d'en établir la preuve, en faiſant l'eſſai avec un couteau aimanté, qui alors produira ſur ce mars reſſuſcité tous les effets que l'aiman opere ſur le mars de M. Lemery.

On broyera légérement ſur le porphyre ce mars ainſi préparé, pour ſéparer les portions qui ne font pas corps entr'elles, & qui cependant paroiſſent réunies & ne font que des grumeaux.

Nous avons préferé l'huile d'olives à tous les autres corps gras, parce que nous avons expérimenté qu'elle ne laiſſe preſque point de charbon, après avoir été conſumée par l'inflammation. On peut s'aſſurer de la vérité de ce que nous avançons, en faiſant l'eſſai avec une certaine quantité d'huile d'olives, qu'on diſſipera par l'inflammation, dans une cuiller de fer bien propre.

Quoiqu'on ne puiſſe pas nous conteſter que la méthode que nous propoſons de ren-

dre le phlogiſtique au fer réduit en poudre très-fine, ne ſoit ſuivie de réuſſite, on pourroit cependant nous objecter,

1° Que la couleur noire que le mars acquiert dans notre opération, vient de la partie charbonneuſe dont l'huile peut laiſſer des impreſſions au mars. Mais nous avons remarqué qu'une once d'huile d'olives que l'on détruit par l'inflammation, laiſſe à peine des veſtiges de charbon, & que la petite quantité qui pourroit s'y former, ne peut ſuffire pour colorer le mars : c"eſt donc à la reſtitution que l'on fait du phlogiſtique à la chaux martiale, que notre mars doit ſa couleur noire.

2° Qu'il eſt à préſumer que la cendre de l'huile peut ajouter à notre préparation des principes étrangers au mars. Cette ſeconde objection tombe auſſi par l'expérience que nous avons rapportée de ce qui reſte après la combuſtion de l'huile ; expérience qu'on pourra répeter, & qui fournira le même produit, ſi l'on prend, ainſi que nous l'avons fait, la précaution de ne faire uſage que d'une cuiller bien avivée & d'huile d'olives très-propre.

On pourroit aſſurer que l'œthiops de M. Lemery contient au moins, & plus que le nôtre, ſi nous oſons le dire, de principes étrangers au mars, qu'il doit aux parties ſalines & terreſtres, dont l'eau commune ſe trouve ordinairement chargée.

On peut par le même procédé rendre le phlogiſtique à toutes les chaux martiales précipitées d'eau acide quelconque ; & ſi nous avons donné la préférence aux précipités du mars diſſous par l'acide vitriolique, c'eſt parce que cette préparation eſt plus ſimple & moins coûteuſe.

OBSERVATIONS

Sur quelques maladies épidémiques qui ont régné dans la Provence depuis 1748, par M. DARLUE, Docteur en Médecine, à Caillan.

La connoiſſance des cauſes générales qui ont influé ſur les maladies épidémiques que nous avons eſſuyées depuis quelques années dans cette Province, peut ſe déduire aiſément de celles que nous préſentent la ſituation du pays, la température de l'air qu'on y reſpire, les viciſſitudes annuelles des ſaiſons, les productions qu'on y voit naître, le génie & les mœurs des habitans. Un air conſtamment chaud, humide & pluvieux en été, qui a fait monter la liqueur du thermométre juſqu'au trentieme dégré, preſque toujours tempéré en hyver, à moins que les vents impétueux du nord & d'eſt n'altérent ſubitement ſes qualités ſans gradation ſenſible;

ſenſible ; des froids cuiſans alors que nous avons éprouvés l'année derniere, égaux en certaines heures du jour à celui de 1709 ; des neiges, des pluies ſucceſſives qui nous amenent de grandes cruës d'eau, & font preſque toujours déborder nos rivieres ; un dérangement marqué dans les ſaiſons par un paſſage ſubit du chaud au froid, du ſec à l'humide, ſont, je penſe, les principales cauſes d'où ſont émanées tant de fiévres rhumatiſmales, de catharres ſuffocans, de péripneumonies, de pleuréſies gangréneuſes, que nous avons vu régner les hyvers précédens ; des angines, des dyſſenteries rebelles à la ſuite d'une petite vérole maligne confluente, des fiévres éréſipélateuſes, putrides, pétéchiales, peſtilentielles, &c. qui leur ont ſuccédé en été, dans des tempéramens ardens, vifs & colériques, tels que ceux de nos citoyens

Indépendamment du vice général que les viciſſitudes des ſaiſons procurent preſque toujours à l'air environnant d'une vaſte étendue de pays, pourquoi les maladies qui en ſont le produit, ne regnent-elles pas également alors dans tout ce climat ? Une ville ſeule, un bourg iſolé, une campagne entiere ſeront dévaſtés par l'épidémie, tandis que les citoyens d'un pays voiſin, également expoſés à ces inclémences meurtrieres, jouiront d'une ſanté conſtante. Quelle

peut être la cauſe d'une exception ſi commune en pratique ? N'eſt-ce pas la ſituation diverſe de ces lieux, la variété de leur aſpect, de la poſition de leurs côtes, plus ou moins expoſées à l'action d'un air nuiſible, la qualité du terrein, des rivieres qui le baignent, des alimens dont on s'y nourrit, des eaux qu'on y boit, & des paſſions particulieres des habitans, qui rendent ceux-ci plus ſuſceptibles de l'épidémie, que leurs voiſins ? C'eſt à quoi je penſe qu'un Obſervateur un peu exact doit faire quelque attention.

Nous eſſuyâmes, le premier mois de l'hiver de 1748, un froid vif & ſec, qui ne fit pourtant point deſcendre la liqueur du thermométre au-deſſous du ſixieme dégré ; des vents du nord & nord-oüeſt ayant ſoufflé très-long-tems, le rendirent permanent juſqu'en Avril, & retarderent beaucoup la naiſſance des feuilles & des fleurs qui, naturellement plus précoces dans cette Province, écloſent même dès l'entrée de Février. A ce froid ſuivi dans quelques jours d'une chûte des neiges, ſuccéderent preſque ſubitement des brouillards que des vents d'eſt & de nord-eſt, chauds & humides, amenoient réguliérement tous les matins, & qui durant partie de Juin & de Juillet cauſerent non ſeulement beaucoup de mal aux plantes naiſſantes, mais encore aux habitans de Grimaud, qui furent preſque les ſeuls, de

quantité de villages circonvoiſins, à ſe reſſentir de l'épidémie.

Ce bourg ſitué ſur le penchant d'un côteau, à demi-lieue de la mer, dominé par quantité de collines au nord, a ſon oppoſition principale à l'eſt & au ſud, dont les vents n'y ſoufflent jamais, ſans être chargés d'un amas conſidérable de vapeurs qui rendent toujours l'air qu'on y reſpire denſe & nébuleux. Diverſes eſpeces de mouſſe qui végetent ſur les toits des maiſons, & les recouvrent ſans exception, dénotent encore mieux cette humidité de l'air. Les habitans n'y boivent que de l'eau de puits, dont quelques-unes ſont blanchâtres & crétacées, dépoſant un ſédiment terreux par l'évaporation. Ils s'y nourriſſent d'alimens farineux, de beaucoup de fruits en été, ſouvent peu meurs & indigeſtes : ils ont communément les fibres du corps lâches & mollaſſes ; la couleur du viſage pâle, & ſont ſujets à des fiévres intermittentes erratiques, aux obſtructions, à la cachexie, &c.

La fiévre qu'on vit naître dès le printems, commençoit d'abord par un abattement général ; un mal être dans tout le corps. La perte d'apétit, le dégoût, des nauſées à l'aſpect où l'odeur des bouillons s'enſuivoient bientôt. La fiévre s'allumoit avec un ſentiment de froid, une douleur de tête opiniâtre & des redoublemens vers le ſoir : le

pouls étoit alors un peu haut & fréquent ; mais cela paſſé, on le remarquoit toujours foible, petit, irrégulier, & ſouvent intercadent : une chaleur âcre & brûlante ſe répandoit ſur la peau, des ſueurs fœtides terminoient quelquefois les redoublemens ; des cardialgies, des douleurs ſourdes avec un ſentiment de peſanteur ſur l'eſtomac, pendant leſquelles les malades inquiets n'avoient aucuns repos dans leurs lits, étoient les ſymptômes ordinaires qui accompagnoient cette fiévre.

La plûpart vomiſſoient des vers ronds & longs à tous les bouillons qu'on leur préſentoit ; ils rendoient pareillement quantité de matieres verdâtres, érugineuſes par bas, toujours farcies d'un nombre conſidérable de ces vers en vie, tantôt ſéparés, tantôt amoncélés en peloton, & ſi virulentes qu'elles leur faiſoient pouſſer les hauts cris, à moins que les délires qui ſuivoient ne les empêchaſſent de ſe plaindre.

Une vieille femme ayant rendu le tænia de la longueur de trois aulnes, on n'en trouva dans ſon cadavre aucun reſte, quoi qu'on eut ſoin d'ouvrir tous les inteſtins en long ; mais bien quantité d'aſcarides répandus dans les inteſtins grêles ; un plus grand nombre amoncelés dans les replis du colon, & preſque tous colés à ſes parois avec une bile verte & gluante. Le duodenum fort

diſtendu, & ſes tuniques enflamées en plu-ſieurs endroits. Le volume du foie tuméfié, ainſi que la véſicule du fiel remplie d'une bile de même couleur que les ſelles, & l'eſto-mac marqué de quelques taches livides & gangréneuſes vers ſa courbure.

La langue de blanche & viſqueuſe qu'elle ſe montroit au commencement, ſe couvroit dans peu d'une croute verte & ſale, deve-noit tremblante & plus épaiſſe dans la plû-part ; l'aphonie, un délire continuel, le grin-cement des dents, les convulſions de la mâ-choire inférieure en étoient les ſuites. Preſ-que tous vomiſſoient des vers, d'autres avoient une diarrhée bilieuſe ; leurs urines ſe montroient crues juſqu'au dix-ſeptieme jour, qu'elles dépoſoient un ſédiment épais & rougeâtre, communément d'un bon pré-ſage, pourvu qu'il fut de durée. Tandis que les convulſions, la rigidité des tendons, leur ſautillements, le hoquet, le bégayement, étoient de très-mauvais ſignes. Ceux qui en périrent en petit nombre pourtant, paru-rent ſuccomber aux progrès d'une inflamma-tion gangréneuſe dans les viſceres, ainſi que l'ouverture des cadavres le juſtifia plei-nement. Les femmes rendirent le plus de vers dans cette maladie, auſſi en furent-elles plus communément attaquées ; on en conta plus de cinq cens, qu'une d'elles rendit par haut & bas dans l'eſpace de vingt-un jours ;

que les abondantes évacuations qu'elle fut obligée de ſoutenir, jetterent dans une convaleſcence laborieuſe, ſuivie de la fatuité & d'une entiere inanition, dont elle ſe releva pourtant à la faveur d'un régime analeptique & reſtaurant. Cette fiévre devenoit contagieuſe, & ſe communiquoit à tous ceux qui ſoignoient les malades, ſur-tout lorſqu'ils étoient renfermés dans des appartemens peu aérés.

Les remedes dont nous tirames les plus grands ſecours furent principalement les émétiques antimoniaux, & les minoratifs placés dans des intervalles réglés. La foibleſſe du pouls, l'abattement, les ſyncopes ne permirent que peu de ſaignées; il falloit même avoir ſouvent recours aux cordiaux appropriés, pour ſoutenir les forces des malades; leur aider à ſupporter les évacuations réitérées, & prévenir les ſyncopes que ces matieres fœtides & ſeptiques amenoient conſtamment pour peu qu'on les rémuat. Le ſang étoit d'une couleur terne & obſcure, ſans preſque aucune liaiſon dans ſes principes, montrant un caractere marqué de diſſolution.

Les vers qui étoient également ſymptome & cauſe de la grandeur du mal, étoient combattus par les anthelmentiques les plus connus; nous obſervames que les malades retiroient un plus grand ſoulagement des po-

tions huileuſes, aigrelétes, nîtreuſes, &c. que des infuſions des plantes ameres. Quelques grains de camphre diſſouts dans ces potions, nous amenoient toujours après un minoratif une fourmilliere de ces inſectes morts. Les lavemens mucilagineux, les fomentations anodines, les tiſanes anti-ſeptiques ; le petit lait fait avec le vinaigre nous ſervoient également, le lait avec le ſucre donné par bas, étoit un des appas qui les attiroit le plus.

La virulence des matieres nous interdit conſtamment les remedes mercuriaux, & quelques malheureux ſuccès ſervirent bientôt à redreſſer notre pratique. J'en rapporterai un pour exemple.

M. Guerin, Prêtre de S. Tropez, d'un tempérament mélancolique, âgé de 30 ans alors, eut la maladie courante à ſon tour ; la fiévre n'ayant pas laiſſé d'augmenter malgré les évacuations réitérées par haut & bas, il demanda du conſeil vers le ſeptieme ou huitieme jour. Il fut délibéré de lui donner un minoratif, qui n'agit pas aſſez tôt au gré des conſultans, qui étoient bien aiſe d'en voir l'effet avant de partir, on voulut en accélerer l'action par un bol mercuriel, ſurchargé de quelques grains de ſcamonée ; le tout contre mon avis. A peine ce bol fut-il diſſous dans l'eſtomac, que le malade fut pris de convulſions, qui partoient de

l'épine du dos, & lui agitoient les genoux & les jambes d'une façon extraordinaire. Inſenſiblement tout le tronc participa au déſordre des parties inférieures ; le bras, la mâchoire, le cou furent convulſifs à leur tour. On crut que ce ſymptome dépendoit d'une irritation que les vers occaſionnoient ſur les tuniques des inteſtins ; on les abbreuva de pluſieurs lavemens pris au hazard, mais fort inutilement. Le hoquet ſe manifeſta, une pâleur cadavéreuſe ſe répandit ſur ſon viſage ; ſon corps ſe couvrit d'une ſueur froide, les yeux parurent caves enfoncés, le bas-ventre ſe tendit, le pouls oblitéré à chaque inſtant le fit croire au dernier ſoupir. Abandonné d'un chacun il n'eut pas d'autre ſecours que ceux que je m'obſtinai à lui donner par un ſeul motif d'humanité.

Je crus devoir m'oppoſer aux irritations qu'un purgatif draſtique amenoit ſur les fibres nerveuſes de l'eſtomac, le mercure doux ſur-tout, qui par ſon mêlange avec les ſels tranchans d'une bile ſeptique & érugineuſe, prend alors une qualité déletére. Les huileux, les lavemens anodins, les potions calmantes & ſédatives me ſeconderent à propos ; après deux jours d'une pareille manœuvre, les convulſions ne reparurent plus que vers les redoublemens, & ceſſerent peu-à-peu. Les minoratifs acheverent la cure. Quelques autres ne furent pas ſi heureux.

La ſaiſon ayant un peu varié ſur la fin de Juillet par quelques vents de ſud & de ſud-eſt, qui nous amenerent de petites pluies, la maladie parut ſe terminer. J'obſervai ſeulement, qu'en Août & Septembre la même température ſubſiſtant de tems à autre, une fiévre double tierce avec des intermittences réglées lui ſuccéda. Le froid qui duroit deux ou trois heures étoit ſuivi d'un abattement général, d'un vomiſſement d'une bile verte, d'une ſoif inextinguible, l'anxieté, les ſyncopes marquées dans la fiévre putride exiſtant également. Une ſueur fœtide & gluante terminoit le paroxiſme, & de-là juſqu'au nouvel accès, les malades paroiſſoient ſtupides, & demeuroient dans l'entiere inanition.

Cette fiévre, qui ſe déclara dans un moindre dégré, parut cependant être la même que ci-deſſus, & elle exigea auſſi le même traitement que la fiévre putride à quelques modifications près ; & lorſqu'on vouloit en prévenir les retours par des doſes réitérées de quinquina, on ne tardoit pas à ſe reprocher les funeſtes ſuccès d'une méthode ſi précipitée. Le paroxiſme de la fiévre paroiſſoit bien reculer de quelques heures ; mais après deux ou trois jours d'un pareil traitement, les malades tomboient au ſortir du froid dans une léthargie mortelle ; le hoquet, les mouvemens convulſifs, & l'in-

flammation du bas ventre terminoient bientôt leur peu de vie.

On fut plus heureux en expulſant doucement les mauvais ſucs, en corrigeant leur putréfaction, en ſoutenant les forces des malades, & lorſqu'on avoit inſiſté quelque tems ſur cette pratique, la fiévre cédoit aiſément au quinquina. Les pluies que nous avons eues vers la fin de Septembre, ayant donné une nouvelle température à l'air, les maladies ceſſerent heureuſement.

Telle fut la nature de cette fiévre putride & vermineuſe, qui dût ſa principale origine à l'action d'un air humide & chaud, & aux vapeurs nébuleuſes qui en altérerent la conſtitution. La méchanique de cet événement ſe comprend aiſément par l'effet que la chaleur & l'humidité font ſur les fibres du corps humain en diminuant leur mouvement tonique, en les relâchant, & principalement dans ceux qui par leur tempérament les ont moins capables de reſſort & de tenſion, en diſpoſant les humeurs à la ſtagnation, à la putréfaction en un mot. La qualité des alimens, la mauvaiſe nourriture rendent encore le mal plus dangereux, & ſervent à développer cette fourmillere d'inſectes qui ne ſont jamais plus abondans que dans la corruption des ſucs de l'eſtomac.

Les mercuriels dont je ne ſçais ſi la vertu anthelmintique eſt bien conſtatée, quoiqu'on

les vante beaucoup dans cette occaſion, manquerent pourtant comme nous avons vu ci-deſſus : nous n'employames point non plus les véſicatoires ; quoique le pouls foible des malades, une tendance à l'aſſoupiſſement paruſſent les exiger. La qualité de leur ſang viſiblement diſſous, la chaleur âcre & brûlante de la peau, la virulence des déjections nous les interdirent abſolument, & nous remarquames qu'ils amenoient une putridité corroſive, qui faiſoit ſouvent dégénérer les ulceres de la cuticule en gangrene. Il n'en fut pas de même dans une autre épidémie, plus funeſte encore que celle-ci ; quoique dépendante d'une même origine, ou après les ſecours généraux, les véſicatoires nous ſervoient le plus. Tout cela prouve, ce me ſemble, que dans de pareilles maladies, on ne doit pas s'en tenir à une méthode générale, & que les remedes qui ont été favorables dans une occaſion peuvent manquer dans une autre. C'eſt à l'expérience à nous éclaircir alors, & l'on peut ſe flatter d'y parvenir, lors qu'également attentif à obſerver les cauſes éloignées de ces maux, que ſoigneux à déduire les principales indications curatives, ſur les bons & les mauvais effets des remedes, on ſçait ſe corriger à propos de ſes fautes, & tirer parti même des plus mauvais ſuccès.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Paris pendant l'année 1756.

Par M. ***

AVERTISSEMENT.

Les Obſervations qui ont pour objet la perfection de la connoiſſance des météores, ſe font mieux à la campagne dans des lieux ſans abri ; mais celles par leſquelles on ſe propoſe d'examiner l'effet de l'air ſur les hommes réunis & raſſemblés en une nombreuſe ſociété, doivent être faites dans les villes, puiſque c'eſt des différentes qualités de cet air que dépend leur état de ſanté ou de maladie.

Nous étant propoſés de faire connoître les maladies populaires qui ont régnées dans la ville de Paris que nous habitons, nous avons dû pour cette raiſon préférer les dernieres Obſervations aux premieres. Celles que nous donnerons par la ſuite, rempliſſent donc notre objet : elles ont été faites, à-peu-près dans le centre de cette ville, ſur deux thermométres de M. de Reaumur, exactement vérifiés & expoſés au Nord vers l'Eſt, à l'air libre, en dehors d'une fenêtre au premier étage.

*M. *** qui nous a communiqué ces Obſervations, marque de deux heures en deux heures ſur ſon Journal toutes les variations que l'air éprouve, tant dans ſa température, que dans le cours des nuages, les*

pluies, les vents, &c. Mais comme la plûpart de ces détails, utiles à la Phyſique, ſont moins néceſſaires & importans pour la Médecine, l'Obſervateur a bien voulu les retrancher, & nous donner un réſultat abrégé, ſans rien négliger d'eſſentiel, de ce qui s'eſt paſſé chaque jour dans l'air.

Par rapport aux Obſervations faites au thermométre, il diviſe le jour en trois parties, ſçavoir, le matin, le midi & le ſoir, & il marque dans trois colomnes différentes la température obſervée dans ces trois différens tems, qui donnent le plus grand chaud & le plus grand froid du jour : la quatrieme colomne eſt deſtinée à marquer les jours du mois. A l'égard des météores, telles que les pluies, les vents, &c. il diviſe le jour en deux parties ſeulement, le matin & le ſoir, rapportant ſes Obſervations à ces deux tems; & il ne marque les heures préciſes des phénomenes, que lorſque leur ſingularité ſemble l'exiger.

Les dégrés de température de l'air, qui ſont au-deſſus du terme de la congélation, ſe marquent par des chifres ſimplement; & ceux qui ſont au-deſſous, ſont marquées par des chifres précédés d'un zero.

NOVEMBRE.

Jours du mois.	*A 6 h. du matin.*	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	
1	5	9	8	Tems couvert le matin par un vent foible d'E. S. E. Pluie fine, depuis midi juſqu'à 10 h. du ſoir, par un vent qui varioit du O. au N-O.
2	8	8	6	Brouillards médiocres le matin & le ſoir. Vent à l'Eſt le matin, & à l'Oueſt le ſoir.
3 4				} Pendant ces deux jours, *idem.*

Jours du mois.	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	
5	3	7	6	Tems couvert. Brouillard médiocre. Vent foible, changeant de l'O. à l'O. S-O.
6	6	8	5	Tems couvert par un vent fort de l'O. S-O. Pluie médiocre, par intervalles, tout le jour.
7	3½	7	3	Tems ſerein le matin par un vent foible de l'O. Tems couvert depuis midi juſqu'à la nuit. Vent de N. à 4 h. du ſoir.
8	2	5	2½	Tems ſerein par un vent foible du N. Brouillard léger.
9	½	4	1	Tems ſerein, légérement embrumé. Vent foible de l'E. N-E.
10	0 1	2	0 ½	Tems ſemblable.
11	0 2	3	0	*Idem*, par un vent d'E. médiocre.
12	0 1⅔	3½	1	*Idem.*
13	½	2	4	Tems couvert par un vent foible de l'E. S-E. Pluie fine dès le matin. Brouillard médiocre.
14	3	4	4	Tems ſerein par un vent foible de l'E. Brouillard médiocre.
15	3	6	6	Tems couvert par un vent foible de l'E. S-E. Brouillard épais à 5 h. du ſoir. Bruine.
16	7½	10	9	Tems couvert par un vent fort du S. Pluie fine à 11 h. du matin & à 6 h. du ſoir.
17	8	9	7	Tems ſemblable. Pluie petite dès le matin.
18	5½	8	4	Tems d'O. médiocre. Pluie médiocre, par intervalles, tout le jour.
19	2	3	1	Tems couvert par un vent médiocre du N. N-O.

Jours du mois.	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	
20	0	2	$\frac{1}{2}$	Tems ſemblable le matin. Neige à 2 h. du ſoir par un vent médiocre de l'Oueſt.
21	0	1	0	Brouillard épais le matin. Vent médiocre de l'O.
22	0 3	$\frac{1}{2}$	0	Tems ſerein le matin, couvert à 9 h. Vent médiocre du N-E.
23	0	$\frac{1}{2}$	0	Tems couvert par un vent foible du N. Neige le matin & le ſoir, & pluie fine vers le milieu du jour.
24	0 1	0	0 1	Tems ſerein par un vent médiocre du N.
25	0 2	0	0 2	Brouillard épais par un vent médiocre du O.
26	0 2	0	1	Tems ſemblable le matin par un vent foible de l'E. Tems couvert à midi par un vent de Sud.
27	1	4	1	Petite pluie le matin par un vent foible de N-O. Brouillard très-fort à 7 h. du ſoir. Bruine.
28	0 2	0 1	0 1	Brouillard très-épais par un vent foible de N-O.
29	0 2	0 1	0	*Idem.*
30	0	1	0	*Idem*, par un vent du N.

Pendant ce mois le thermométre n'a pas deſcendu plus bas que deux dégrés au-deſſous du terme de la congélation, & n'a monté que de dix dégrés au-deſſus.

Le vent a ſoufflé rarement du N. ou du S. mais communément de l'Oueſt vers le Sud, & du Nord vers l'Oueſt, ou de l'Eſt vers le Sud.

Il y a eu dix jours de pluie, dont deux de neige; neuf jours de tems ſerein, & ſept de brouillards épais, qui ont rendu ce mois fort humide.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1756.

Il n'y a point eu pendant ce mois d'épidémie particuliere ; les principales maladies que l'on a obſervées, ſont des fiévres putrides dont les ſuites ont preſque toujours été fâcheuſes, des fiévres tierces, doubles tierces, & quelques fiévres quartes qui n'ont pas eu un caractere particulier & qui ont cédé aux remedes ordinaires : on a remarqué cependant qu'il étoit eſſentiel d'unir les purgatifs aux apéritifs dans ces ſortes de maladies. Il a régné auſſi quelques fluxions de poitrine ſymptomatiques, occaſionnées par la ſaburre des premieres voies, que les émétiques & les purgatifs précédés d'une ou deux ſaignées, ſelon la néceſſité, faiſoient diſparoître très-promptement. Le froid, du 20 au 30, a produit des pleuréſies, des vraies péripneumonies, dont quelques-unes étoient accompagnées de crachemens de ſang ; elles n'ont exigé que le traitement ordinaire.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du mois de Janvier. A Paris, ce 23 Décembre 1756.

LAVIROTTE.

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FEVRIER 1757.

TOME VI.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LIVRES NOUVEAUX.

INTRODUCTION à la Minéralogie, ou connoiſſance des eaux, des minéraux & des métaux, avec une deſcription abbrégée des opérations de Métallurgie : Ouvrage poſthume de M. Henckel, traduit de l'Allemand, chez Cavelier, Libraire, rue S. Jacques, 2 vol. *in*-12. Le prix rel. 5 l. 4 ſ.

Nouveaux Elémens d'Odontologie, par M. Jourdain, Expert pour les dents, reçu à S. Côme, *in*-12. chez Deſprez, Libraire, rue S. Jacques. Le prix broché, 1 l. 10 ſ.

Amputation à lambeaux, ou nouvelle méthode d'amputer les membres, par Pierre Verduyn, *in*-8°. chez Vincent, libraire, rue S. Severin. Le prix broché, 3 l.

Collection de Théſes ſur les points les plus importans de la Chirurgie théorique & pratique publiées par le Baron de Haller, rédigées en François par M.*** *in*-12. tome I. chez Vincent, *ſous preſſe.*

Eſſai ſur les vertus de l'Eau de chaux pour la guériſon de la Pierre, par M. Robert Whytt, Docteur en Médecine, de la Société Royale de Londres, &c. traduit ſur la ſeconde édition de l'Anglois, par M. Roux, Docteur en Médecine ; auquel on a ajouté une méthode de diſſoudre la Pierre par la voie des injections, *in*-12, chez Vincent, relié, 2 l. 10 ſ.

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OBSERVATIONS
Sur la Maladie noire.

Par M. VARNIER, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, de la Société Royale des Sciences, de la Société Littéraire de Châlons en Champagne, & Médecin à Vitry-le-François.

LA maladie noire, ſuivant Hippocrate, Hoffman, M. De Sauvages, quelques autres Auteurs, & les différentes Obſervations que j'ai faites, eſt un abbattement total, une foibleſſe, un épuiſement, ſans cauſe apparente ni connue, accompagnés de déjections noires, exceſſivement fœtides & cor-

rompues, dont l'odeur eſt abſolument cadavereuſe : *Et ubi quidem nigrum cruentum domuerit, cadaveris fœtorem refert Hipp. de morbo nigro.* Ces excrémens au premier coup d'œil font connoître que leur ſubſtance eſt du ſang deſſéché & pourri ; alors la cauſe eſt connue, c'eſt une hémorragie intérieure : on ne doit plus être en peine ſur celle de la foibleſſe où ſe trouve le malade, laquelle procede de la perte de ſang & de ſon exceſſive corruption dans la cavité des inteſtins ; corruption qui intéreſſe les nerfs & le cerveau : de-là les défaillances & les lipotimies, comme dans la gangrene, les fiévres putrides & malignes. Le pouls dans la maladie noire eſt ordinairement petit, concentré, & ſans fiévre ſenſible.

DIFFERENCES.

Dans la dyſſenterie, les déjections ſont ſanglantes & muqueuſes ; il y a teneſme, douleurs, tourmens du bas-ventre & fiévre : elle ſuppoſe toujours inflammation de la membrane interne des inteſtins.

Dans les hémorroïdes, le ſang eſt fort coulant & fleuri, en allant à la ſelle, ou ſans y aller, ſuivant la poſition des hémorroïdes.

Dans le flux hépatique, les déjections ſont comme des lavures de chair crue.

La paſſion hypochondriaque affecte pour l'ordinaire le corps & l'eſprit ; il y a conſ-

tipation habituelle. Les malades vont difficilement à la ſelle : ils ont des vents qui les tourmentent par haut & par bas, *ructus & flatus*, des douleurs dans l'hypochondre droit ; leurs goûts ſont bizarres ; il eſt rare qu'ils ne délirent ſur quelques objets. Ils ont des peines d'eſprit qui les fatiguent plus que leur mauvaiſe diſpoſition du corps. Leurs déjections ſont quelquefois noires, poiſſeuſes, & d'autant plus fœtides, qu'elles ont ſéjourné plus long-tems : c'eſt-là ce qui peut en impoſer ; mais leur conſiſtance qui reſſemble plus à de la poix qu'à du ſang cuit, leur odeur qui eſt celle des excrémens ordinaires, portée au plus haut dégré, à cauſe de leur long ſéjour, en font faire la différence. Au reſte cette mauvaiſe odeur ne parvient jamais à la cadavereuſe ſur laquelle j'inſiſte, comme dans la vraie maladie noire dont il eſt ici queſtion ; il n'y a que les parties molles des animaux & le ſang qui dans leur corruption prennent ce dégré de puanteur cadavereuſe aiſée à diſtinguer. La couleur de la peau des hypochondriaques ne fait pas ici une difficulté ; ce n'eſt pas de cette couleur ſuperficielle de la peau que ſe tire le nom de la maladie noire dont je parle : ainſi il eſt aiſé de reconnoître cette maladie, & de la diſtinguer de toutes celles-là, & de bien d'autres dans leſquelles les déjections ſont différentes.

OBSERVATIONS ET CURES.

Je n'ai encore obſervé que quatre fois cette maladie bien caractériſée depuis près de vingt-deux ans que j'exerce la Médecine ; je n'en ai pas même ouï parler dans les Hôpitaux que j'ai ſuivis long-tems à Paris, à Montpellier, & ailleurs ; preuve aſſez évidente que cette maladie n'eſt pas commune.

La premiere fois que je l'ai obſervée, a été en l'année 1740, dans la perſonne de M. de Vilaire, Ecuyer, Seigneur de Vilaire-ſur-Marne près de Vitry, homme gras & replet, âgé de près de ſoixante ans. Il ſe trouva accablé, épuiſé, ſans en pouvoir deviner la cauſe, s'évanouiſſant de tems en tems, ſans fiévre ni aucunes douleurs : ne pouvant plus y tenir, il ſe mit au lit. On nous envoya chercher, mon Confrere & moi. En arrivant, on nous fit voir un baſſin preſque plein de matieres noires, en partie dures, en partie déliées, d'une puanteur cadavereuſe inſoutenable ; ce que nous reconnûmes ſur le champ pour être du ſang corrompu qui par ſon ſéjour, la force des inteſtins & la chaleur du lieu, avoit pris cette couleur & ce dégré énorme de fœtidité : nous ne doutâmes nullement que tout cela ne fût le produit d'une hémorragie de la membrane interne des boyaux. Nous tirâmes nos indications de la corrup-

tion ou de l'alcaliſation de cette matiere, *ex alcalino ſpontaneo*, comme dit Boerhaave. Nous lui preſcrivîmes la limonade pour boiſſon ordinaire, & pour nourriture les bouillons de veau & de poulet; ce qui devoit être d'autant plus efficace, que cette corruption pouvoit être regardée comme ſuperficielle dans la cavité du canal, ſur laquelle l'acide du limon devoit agir ſur le champ, & en altérer auſſi-tôt la mauvaiſe qualité : de plus pour vuider la collection de ce ſang corrompu, nous preſcrivîmes des lavemens émolliens à prendre de tems en tems. Le cinquieme jour, le malade fit uſage d'une eau de caſſe approprié à ſon état, qu'il prit à pluſieurs repriſes & pluſieurs jours de ſuite, ſuivant ſes forces : il vuida par l'effet de ce remede une quantité incroyable de ce ſang noir & puant. Au huitieme jour, les ſelles prirent une nuance plus claire : ſucceſſivement les choſes allerent de mieux en mieux, & le malade ſe rétablit parfaitement & ſans rechûte.

La ſeconde perſonne que j'ai vu attaquée de cette maladie, a été un pauvre vieux homme, dans le fauxbourg de cette ville, appellé Le Hamois, couché ſur la paille, manquant de tout, épuiſé depuis long-tems, & qui ne voulut point aller à l'Hôpital. Il mourut, après avoir langui aſſez long-tems d'épuiſement & de gangrene interne.

Le troiſieme malade que j'ai obſervé, attaqué de la maladie noire fut, au mois de Novembre de l'année 1754, Laurent Ergo l'aîné, Couvreur, demeurant à Vitry, rue des Haut-Pas, grand homme maigre & fort ſobre. Il y avoit près de quinze jours qu'il ſe ſentoit affoiblir de jour en jour, ſans en deviner la cauſe, s'évanouiſſant de tems en tems, & ſans ſouffrir aucunement. Revenu de ſes foibleſſes, il ſe remettoit à l'ouvrage. Enfin excédé de fatigues & d'épuiſement, il ceſſa ſon travail de journée, & garda la chambre. Dès le premier jour, il eut une ſyncope conſidérable, de laquelle étant revenu, il dit qu'il avoit beſoin d'aller à la ſelle. Sa femme ne lui permit pas de ſortir de ſa chambre, & l'obligea de ſe mettre à ſon aiſe ſur un pot. On peut juger quelle fut ſa ſurpriſe, en le voyant à moitié plein d'un ſang preſque noir comme du boudin, d'une puanteur inſupportable. Elle fut ſi effrayée, qu'elle m'envoya chercher ſur le champ. Je la raſſurai, & lui dis que ce mal m'étoit connu, que ſon mari ſeroit bientôt ſoulagé, prenant toujours mon indication de la corruption, ou de l'alcaliſation des matieres contenues dans le canal inteſtinal : je lui conſeillai l'uſage du ſyrop de limon pour boiſſon ordinaire, délayé dans beaucoup d'eau : on lui donna quelques lavemens émolliens pour faire ſortir le gros des ma-

tieres corrompues ; mais le ſyrop de limon étant de quelque dépenſe pour ces gens-là, je fis faire un ſyrop de vinaigre, en fondant ſimplement une livre de ſucre dans une chopine de vinaigre, dont on lui donnoit une cuillerée dans chaque gobelet d'eau commune ; boiſſon qu'il ne trouva pas déſagréable.

Outre la vertu des acides connue pour corriger, ou au moins contrebalancer la force de la corruption des matieres & de ce ſang extravaſé, ils ont encore la propriété de raffermir les fibres relâchées, & de donner plus de conſiſtance au ſang & aux autres liqueurs : par conſéquent ils préſervent de la continuation de l'hémorragie. Ainſi il n'y a pas dans la nature de remede plus approprié à une telle indiſpoſition, qui rempliſſe mieux & tout à la fois les indications qui ſont à remplir dans une affection auſſi dangereuſe & auſſi effrayante.

Le nommé Ergo continua de vuider de ces matieres noires pendant deux ou trois jours, tombant en défaillance de tems en tems. Quand je crus le tiſſu des inteſtins aſſez raffermi par la boiſſon acide, pour ne plus craindre la continuation de l'épanchement du ſang, je me hâtai de lui faire adminiſtrer une eau de caſſe, pour chaſſer cette corruption, & prévenir par ſon élimination le déſordre qu'elle auroit pu produire par ſon

ſéjour. Il prit cette douce médecine pendant pluſieurs jours de ſuite, juſqu'à ce qu'il ne parût plus de matieres noires dans ſes ſelles, & qu'elles ne répandiſſent plus cette odeur inſupportable dont je parle. Il eſt à remarquer que le malade ne ceſſa de tomber en ſyncope, qu'après l'effet du premier minoratif : en huit à dix jours, il fut parfaitement guéri. Il garda la maiſon quelques jours pour recouvrer ſes forces, & après il ſe remit à l'ouvrage à l'ordinaire. Le 26 d'Octobre de l'année derniere, cet homme eut une rechûte, pour laquelle on vint me chercher avec aſſez de précipitation : il avoit eu déja deux foibleſſes ; ſes déjections étoient noires comme de l'encre. Il eut envie d'aller à la ſelle, & on me fit voir un demi-pot de ce ſang noir & recuit dont je fais ici mention. Une livre de ſucre fondu dans une chopine de vinaigre dont il a bu juſqu'à la fin ; une cuillerée dans chaque gobelet d'eau froide pour toute boiſſon ; le bouillon pour nourriture ; le troiſieme jour un minoratif : voilà quel fut ſon traitement. Le jour des Morts, il ſe portoit à merveille.

La quatrieme perſonne attaquée de la maladie dont il eſt queſtion, a été le ſieur Mortas, demeurant au Château de Cotte, homme maigre, laborieux, aſſez rangé, âgé d'environ cinquante-deux ans. On m'envoya chercher vers les premiers jours

de Mars de l'année 1756, ſans me dire autre choſe, ſinon que le malade gardoit le lit depuis ſix jours, mais qu'il y avoit déja du tems qu'il étoit languiſſant, qu'il n'avoit actuellement plus de couleur, qu'il tomboit ſouvent en ſyncope, & que reprenant ſes ſens, il alloit à la ſelle avec des douleurs de ventre aſſez conſidérables, & que ſes déjections étoient noires comme de l'encre, & d'une puanteur ſi infecte, qu'on ne pouvoit pas reſter dans la chambre. Je me doutai bien de ce dont il étoit queſtion; mais les douleurs de ventre, la décoloration & la bouffiſſure de ſon viſage me firent craindre qu'il ne fût un peu tard pour ſoulager ce malade: en tout cas je me munis d'eſſence de rabel, & d'un mélange d'huile d'amandes douces & de ſyrop de violettes. Etant arrivé, je trouvai mon homme à-peu-près dans l'état que je viens de décrire, ſans fiévre, le pouls au contraire petit, concentré, preſque inſenſible; il s'évanouit devant moi. Je reconnus, par les ſelles qui ſuivoient ſes ſyncopes, la vérité de tout ce qu'on m'avoit dit.

Dans les mêmes vues que ci-deſſus & pour remplir les mêmes indications, & à cauſe de ſon grand épuiſement, je lui délayai l'eſſence de rabel dans beaucoup d'eau avec un peu de ſucre, juſqu'à une agréable acidité, pour ſa boiſſon ordinaire. Il eſt bon

d'obſerver que dans l'état extrême où ſe trouvoit ce malade, l'eſſence de rabel convenoit peut-être mieux qu'aucun acide végétal, à cauſe de ſa vertu cordiale, tonique, fortifiante, qui lui vient de l'eſprit de vin & de l'acide minéral même ; ce devoit être la ſeule reſſource dans cet état d'agonie. Les cordiaux ordinaires n'auroient pas arrêté la ſource de l'hémorragie ; ils l'auroient peut-être augmentée : au contraire nul acide n'eſt plus efficace pour modérer le progrès de la corruption & même la changer, & lui donner une qualité moins malfaiſante ; celui-ci a par-deſſus tout une vertu ſédative, quand il eſt bien fait & employé à propos, ſupérieure à la liqueur minérale anodyne de Frederic Hoffman, qui n'eſt preſque qu'une roſée de vitriol unie à l'eſprit de vin, & dont j'ai vu peu d'effets ſenſibles.

A peine mon malade eut-il bu trois ou quatre gobelets de cette agréable boiſſon, qu'il ceſſa de tomber en ſyncope, d'où j'inferois que la corruption n'agiſſoit plus ſur les nerfs, & que la ſource de l'hémorragie étoit arrêtée, deux grands points dont j'ai fait mention. Sa nourriture conſiſtoit en eau de veau avec un peu de riz. Le lendemain matin je lui fis donner un clyſtere émolliant, par l'effet duquel il vuida une prodigieuſe quantité d'un ſang noir, pourri, & d'une puanteur cadavereuſe inſupportable ; je fis

continuer les lavemens deux fois par jour. Je quittai le malade vers le midi du ſecond jour, & je donnai aux aſſiſtans une regle de conduite pour le gouvernement du malade, qui conſiſtoit à continuer l'uſage de l'huile d'amandes douces & de ſyrop de violette, mêlés enſemble à partie égale, dont je ne lui avois fait faire uſage que le deuxieme jour, dans le deſſein de calmer ſes douleurs, & d'entretenir la liberté du ventre ſans efforts ; à prendre tous les matins à commencer le troiſieme jour, un ſeul verre d'eau de caſſe à cauſe de ſa foibleſſe énorme, & de tems en tems quelque cuillerées de vin d'Alicante pour le fortifier & le relever de ſon accablement ; il eſt bon d'obſerver qu'auſſitôt l'uſage du minoratif, j'avois fait ceſſer celui de l'eſſence de rabel. Tous les deux jours on venoit me donner des nouvelles, les choſes allerent toujours de mieux en mieux, le malade fut parfaitement rétabli en l'eſpace de quinze ou vingt jours, malgré la rigueur de la ſaiſon.

J'en ai traité pluſieurs autres, dans des cas qui avoient quelque rapport à ceux-ci ; mais qui ne leur reſſembloient pas aſſez parfaitement pour être compris dans le titre de maladie noire, dans le ſens ou je la prends avec Hoffman ; mais bien dans celui d'Hippocrate, tel que M. de Saint Genis, ancien Receveur, à qui il prit tout-à-coup un vo-

miſſement de ſang prodigieux, & qui en rendit auſſi beaucoup par bas, aſſez rouge pour être aiſé à reconnoître. Comme cet accident arriva inopinément, le malade fut ſaigné pluſieurs fois : les ſelles ne devinrent puantes, que lorſqu'elles ceſſerent d'être rouges ; il fut traité & guéri du reſte à-peu-près par les mêmes moyens expoſés ci-deſſus, que l'on doit toujours varier, ſuivant les circonſtances.

Le ſieur Rouſſel, Fermier du Château de Reims, rendit par bas, au moment qu'il y penſoit le moins, une prodigieuſe quantité d'un ſang rouge & vif. Je fus mandé auſſitôt ; c'étoit un homme foible, valétudinaire : à peine ſçavois-je de quoi il étoit queſtion, tant on me fit partir précipitamment. Arrivé & n'ayant rien apporté, je lui fis ſur le champ un ſyrop de vinaigre avec le ſucre, dont il fit uſage, délayé dans l'eau commune froide; il fut parfaitement guéri ſans autres ſecours en très-peu de tems.

M. de Montmarin, Lieutenant de l'Election de cette Ville, Capitaine de l'Arquebuſe, a été atttaqué deux fois d'un vomiſſement de ſang terrible ; les ſelles ne devinrent noires, que quand il eut ceſſé de vomir. Le ſyrop de groſſeilles aiguiſé avec l'eſſence de rabel dans l'eau commune, juſqu'à une agréable acidité pour boiſſon ordinaire en a été tout le remede.

Il eſt retombé une troiſieme fois dans le même accident, au mois d'Octobre dernier 1755. J'ai bien calmé d'abord les accidens à cette derniere fois ; mais ſon eſtomac eſt reſté dans un état de ſpaſme, ainſi que le diaphrame ; toutes les fonctions ont été inſenſiblement perverties ; le malade a été languiſſant cinq à ſix mois, ayant peine à ſuivre le régime, & refuſant les remedes qui auroient pu le ſoulager ; enfin il y a ſuccombé ne pouvant plus garder de nourriture d'aucune eſpece.

Il eſt bon de remarquer que tous ces accidens effroyables ne ſont arrivés qu'à des hommes ; que de trois Obſervations que fait Frederic Hoffman, rapportées au Dictionnaire de Médecine, article *Morbus niger*, il n'eſt rechappé aucun des malades qui en ſont le ſujet, & que de ſept que je rapporte, il n'en eſt mort qu'un ſeul, qui n'a pas été ſoulagé, & qui manquoit de tout. Par rapport à Hoffman qui n'a pas réuſſi avec ſes remedes, ſans excepter les onctions d'huile de camphre qu'il vante tant, en rejettant les acides avec hauteur, ne peut-on pas conclure que ſa pratique n'eſt pas ſûre? Je penſe au contraire que ceux que je preſcris ici, ayant réuſſi avec une promptitude ſurprenante, ma théorie eſt vraiment d'accord avec l'expérience.

OBSERVATION

Sur des vers ſortis de l'aîne d'une payſanne, par M. LE BEAU fils, Docteur en Médecine, au Pont de Beauvoiſin.

Une Payſanne âgée de quarante-cinq ans, qui n'avoit plus ſes regles, d'une conſtitution maigre, & qui n'avoit jamais été malade, eut à l'aîne droite directement au-deſſus du ligament de Fallope, & au milieu de la ligne, tirée de l'os pubis à l'os des iſles, une tumeur qui vint inſenſiblement à la groſſeur d'une petite pomme, avec les attributs des phlegmons ; la partie extérieure en étoit rongée, rénitente, douloureuſe ; la tumeur & la douleur s'étendoient même dans toute la partie intérieure de la cuiſſe, & paroiſſoient répondre aux lombes du même côté. Elle dura une quinzaine de jours, après elle parut ſe réſoudre naturellement, de façon qu'il n'y reſtoit qu'un germe ; peu de jours après elle reparut comme ci-devant. On y appliqua du ſavon & de l'huile, ce qui augmenta conſidérablement les douleurs ; l'épiderme de la tumeur s'enleva, le gonflement augmenta en s'étendant vers la cuiſſe, & ſans y avoir de ſuppuration louable ; il ſuinta pendant huit jours une

ſéroſité

ſérosité ſanguinolente par pluſieurs petits trous. La tumeur ſe diſſipa inſenſiblement, il n'y reſtoit qu'une petite dureté ; les douleurs avoient ceſſé lorſque la malade en ſentit tout-à-coup, comme ſi on lui avoit percé le ventre, avec un chatouillement extérieur qui l'engagea à examiner la tumeur, d'où elle vit ſortir une pointe mouvante par un des petits trous ; elle appella quelqu'un, qui vit que c'étoit un vers, & le tira avec aſſez de peine ; il étoit du genre de ceux que l'on nomme *lumbrici*, de la groſſeur du petit doigt d'un adulte, & long de ſept pouces.

Il n'eſt ſorti ni avant ni après le vers aucunes matieres de la nature des inteſtinales ; les douleurs ceſſerent alors, & la malade reprit ſon travail ordinaire ; dans l'eſpace de ſix ſemaines il en parut encore trois moins gros, qui pour ſortir, pouſſoient au dehors la croûte qui bouchoit le petit trou qui étoit reſté.

La cicatrice s'eſt perfectionnée quinze jours après la ſortie du dernier vers, & il n'a reſté extérieurement aucun veſtige de la maladie : on y ſent ſeulement une eſpece de dureté.

Nota. L'Obſervation que M. Le Beau nous a communiquée, eſt très-ſinguliere ; mais elle n'eſt pas unique : on en trouvera un exemple dans le Recueil des Obſervations de Tulpius, liv. III, chap. 12.

LETTRE

De M. SUMEIRE, Docteur en Médecine à Marignane, à M. Suche, *Médecin à Vence, ſur une fiévre d'un caractere particulier.*

MONSIEUR,

Je vais m'acquitter de la promeſſe que je vous ai faite de vous communiquer l'hiſtoire d'une fiévre que j'ai eu occaſion d'obſerver ici, & qui m'a paru être d'un nouveau caractere : il eſt vrai qu'elle reſſemble aſſez à la fiévre lente nerveuſe que décrit M. Huxam dans ſon Traité des fiévres ; mais comme il n'y a pas une conformité parfaite entre les ſymptomes de l'une & de l'autre, je penſe que vous ſerez curieux de lire ceux qui ont caractériſé celle-ci. En voici la relation la plus exacte.

Le 26 du mois de Décembre 1755, je fus appellé pour voir le nommé Fautrier, travailleur, âgé d'environ vingt-trois ou vingt-quatre ans, qui étoit malade depuis une vingtaine de jours. Le Chirurgien qui m'y accompagna, & qui l'avoit viſité depuis le commencement de ſa maladie, me rapporta que cet homme avoit toujours été

dans le même état où je le voyois, c'eſt-à-dire, avec une petite fiévre marquée par un pouls petit, concentré & très-rapide, tel que je l'obſervai, & d'ailleurs exempte de tout ſymptome grave, à la douleur de tête près qui l'inquiétoit beaucoup, bien qu'elle ne fût pas violente, & qui étoit le mal dominant pour lequel on demandoit mes attentions. Ayant interrogé le malade, pour ſçavoir de lui quelle pouvoit être la cauſe de cette douleur de tête, il me répondit qu'il s'en étoit plaint depuis le jour de S. Nicolas, qu'il quitta un bonnet de laine qu'il avoit coutume de porter. Ce malade jouiſſoit d'une entiere liberté d'eſprit, parlant & raiſonnant, tout comme un homme qui eſt en pleine ſanté, & il étoit fort tranquille. Il me dit que depuis le jour de S. Nicolas, ſa douleur de tête avoit toujours été préciſément la même, & qu'elle n'avoit ni augmenté ni diminué; qu'il avoit toujours eu un peu de fiévre depuis ce tems-là; que cette fiévre augmentoit un peu tous les ſoirs, & que cette augmentation étoit ordinairement ſuivie d'une petite ſueur; qu'il avoit reſſenti pluſieurs fois des légers friſſons, ſans aucune douleur dans la poitrine, ni dans le bas-ventre, ni dans les membres; qu'il n'avoit point la bouche mauvaiſe; en un mot, que ſa tête étant guérie, il ne lui reſteroit point de mal: il me dit qu'il ſe trouvoit auſſi

extrêmement foible. Le Chirurgien m'aſſura qu'il avoit été ſaigné deux fois du bras, & qu'on l'avoit purgé deux fois; mais que ces remedes n'avoient rien changé à l'état du malade. On me fit obſerver que cet homme étoit d'une conſtitution fluette; qu'il s'étoit livré déméſurement au travail, & qu'il avoit eſſuyé beaucoup de chagrins domeſtiques. Je le quittai, en lui repréſentant que ſa maladie n'auroit pas vraiſemblablement de ſuite fâcheuſe; que ſa foibleſſe réſultoit néceſſairement de la diéte rigoureuſe qu'il avoit exactement gardée, (il n'avoit pris durant vingt jours que du bouillon & de la tiſanne,) des remedes qu'on avoit pratiqués, & de la petite fiévre qui ne l'avoit jamais quitté. Le même jour, je retournai ſur le ſoir chez le malade, qui étoit préciſément dans le même état où je l'avois laiſſé le matin: je ne lui trouvai pas, à l'heure que je le viſitai, l'augmentation de fiévre qu'il m'avoit dit lui ſurvenir tous les ſoirs; je me retirai, ſans lui rien ordonner.

Le lendemain matin (le 27) n'ayant trouvé aucun changement à l'état du malade, je me contentai, pour ſoulager ſa douleur de tête, de lui conſeiller d'appliquer de tems en tems ſur le front & ſur les temples des compreſſes imbibées d'eſprit de vin camphré & chaud. Le ſoir, il me dit que l'application de ce remede le ſoulageoit,

& qu'il eſpéroit être bientôt guéri.

Le 28, le malade fut de même, & la douleur de tête diminuoit toujours.

Dans la nuit du 28 au 29, on vint m'appeller à la hâte. Je trouvai le malade pouſſant des cris énormes & ſe plaignant des douleurs les plus vives dans le bas-ventre, & ſur-tout à la région de la veſſie, & d'une envie extraordinaire & inutile d'uriner. Je lui trouvai le pouls extrêmement vîte & tant ſoit peu plus élevé, & la peau plus chaude qu'elle ne l'étoit ordinairement. Je le fis ſaigner; mais cette ſaignée, loin de lui procurer du ſoulagement, jetta ſon pouls dans une foibleſſe extrême. J'ordonnai qu'on lui appliquât ſur le bas-ventre une veſſie remplie à demi de lait, dans lequel on auroit fait bouillir des fleurs de camomille, recommandant qu'on réchauffât ſouvent le lait de cette veſſie. Le malade éprouva juſqu'au ſoir du 29 ces douleurs, qui furent pourtant adoucies par l'application de cette veſſie parégorique, & qui ceſſerent enſuite entiérement; mais il ſentoit que ſes forces l'abandonnoient: ſon pouls s'affoibliſſoit, & ſa chaleur s'éteignoit de plus en plus, ſon eſprit étant néanmoins toujours bien libre. Enfin le 30, ſur les quatre à cinq heures du matin, il ſe plaignit d'un bruiſſement violent dans les deux oreilles, qui l'étourdiſſoit, à ce qu'il dit: il vouloit qu'on y enfonçât

les doigts, en comprimant avec force, pour le ſoulager; & dans l'eſpace de demi-heure, on le vit s'éteindre peu-à-peu, comme une une lampe dépourvue d'huile.

Cette mort & les phénomenes frappans qui l'accompagnerent, me déterminerent à demander aux parens la permiſſion de faire l'ouverture du cadavre; on nous l'accorda. Nous commençâmes par le bas-ventre, parce qu'il avoit été le ſiége de ces douleurs extraordinaires & inattendues qui précéderent la mort du ſujet. La premiere inciſion de la peau donna iſſue à de l'air qui s'échappa avec exploſion, & qui répandit une odeur affreuſe. La capacité ouverte préſenta un lac de pus, d'où s'éleva une odeur inſoutenable, ſur-tout le cadavre étant dans une chambre fort étroite & ſans fenêtre; c'eſt ce qui nous empêcha de l'examiner auſſi long-tems que nous l'aurions ſouhaité. Tout ce que nous pûmes obſerver rapidement, fût 1° que l'épiploon étoit preſque diſſous, & que ce qu'il en reſtoit, étoit enflammé; 2° que les inteſtins préſentoient en général une couleur rougeâtre, & qu'il y en avoit des portions entiérement couvertes d'un rouge foncé, d'autres excoriées, la premiere membrane s'étant détachée, & ayant un caractere de gangrene; 3° que la veſſie qui avoit été le ſiége de cette douleur aiguë, nous parut détruite par la ſuppura-

tion, n'ayant pu trouver dans le baſſin plein de pus qu'un morceau de membrane qui en étoit vraiſemblablement les débris. Il ne nous fut pas poſſible de découvrir la ſource de cette immenſe ſuppuration, & je conjecturai qu'elle étoit provenue de la fonte de tous les ſucs graiſſeux du bas-ventre.

Le tableau de cette maladie vous frappe ſans doute, Monſieur, & vous fournira bien des réflexions que je préférerai à celles que j'ai faites : je vous prie de me les communiquer.

Mais voici une autre maladie d'un caractere analogue à celle dont vous venez de lire la relation, & qui vous paroîtra peut-être d'autant plus ſurprenante, que c'eſt la femme de ce Fautrier qui en a été la victime.

Je fus appellé le 3 du mois de Juin de l'année 1756, à dix heures du ſoir, pour cette femme âgée de vingt-un ou vingt-deux ans, qui étoit d'une bonne complexion & qui avoit conſtamment joui d'une ſanté parfaite, juſques vers la fin du mois de Mai précédent ; elle me raconta qu'elle ſe trouvoit malade depuis environ quinze jours ; qu'elle avoit pris ſon mal à Marſeille, d'où elle étoit revenue avec un violent mal de tête qui ne l'avoit pas quittée depuis, & avec un accablement extrême ; qu'elle ſoupçonnoit que la cauſe de ſa maladie étoit la grande fatigue qu'elle avoit éprouvée dans

ce voyage, jointe à un coup de vent qui lui ſaiſit la tête, découverte en parcourant la Ville, & au chagrin qu'elle eût de laiſſer un enfant dont elle avoit été la nourrice; on me dit encore qu'après la mort de ſon mari, elle s'étoit livrée aux pleurs & à la triſteſſe, que depuis long-tems elle ne vivoit que de mauvais alimens incapables de fournir une bonne nourriture, & ne buvoit que de l'eau. L'aſpect de ſon viſage me préſenta un air cadavereux: je trouvai ſon pouls très-petit & très-rapide. Sa peau étoit ſeche, & n'avoit pas plus de chaleur que celle d'une perſonne en ſanté. On me rapporta qu'elle n'avoit jamais eu d'autre fiévre que celle que je lui obſervai; qu'on avoit ſeulement remarqué qu'il lui ſurvenoit tous les jours quelques augmentations de chaleur, & qu'elle s'étoit plaint quelquefois de legers friſſons; ſa bouche étoit ſans mauvais goût, & point altérée; elle ne ſe plaignoit point du bas-ventre; la douleur de tête qui l'avoit beaucoup affligée au commencement de ſa maladie étoit moindre; mais il lui étoit ſurvenue une toux importune, & une oppreſſion de poitrine qui l'inquiétoient beaucoup, & qui l'obligeoient de ſe tenir aſſiſe ſur ſon lit, ne pouvant eſſayer de ſe coucher, ſans riſquer de ſuffoquer; c'étoit pour ces nouveaux accidens qu'on m'avoit appellé; la malade ayant re-

fuſé opiniâtrement juſqu'alors de voir des Médecins ; on l'avoit pourtant purgée deux fois dans le cours de ſa maladie. On lui avoit donné indiſtinctement des bouillons, des ſoupes, & des alimens de phantaiſie ; la malade ayant dit juſqu'alors que ſon mal n'étoit rien, & s'étant toujours entretenue avec les aſſiſtans d'une maniere qui faiſoit croire que ſa maladie étoit effectivement peu de choſe.

Le lendemain je la viſitai de bon matin : on me dit qu'elle avoit paſſé une très-mauvaiſe nuit, qu'elle n'avoit pû repoſer un inſtant ſa tête ſur le chevet ; qu'elle avoit été tourmentée de la toux & de l'oppreſſion, & qu'on avoit apperçu dans quelques crachats des marques de ſang ; je trouvai ſon pouls toujours très-petit & très-rapide : elle expliquoit aſſez bien ſon état, & avoit l'eſprit très-libre. Mais cependant je remarquai qu'elle avoit depuis que je l'avois vue, les yeux fixes ; qu'elle parloit beaucoup, paſſant facilement & fréquemment d'un ſujet à un autre qui ne lui étoit pas lié, & que ſes diſcours avoient quelque choſe qui annoncoient une tête aliénée : j'avertis les aſſiſtans du danger éminent où ſe trouvoit cette malade, & je me contentai de lui preſcrire des apoſêmes adouciſſans. Le ſoir du quatre, la toux étoit un peu diminuée ; mais la ſuffocation étoit la

même, le pouls allant toujours très-vîte & étant très-petit.

Le cinq au matin, la toux avoit ceſſé, la reſpiration étoit preſque libre, & le pouls me parut être meilleur ; c'eſt-à-dire, moins rapide & tant ſoit peu plus plein : elle reſta dans cet état juſqu'à dix heures du ſoir, qu'on vint me dire qu'elle étoit retombée dans le même état où je l'avois vue le jour précédent. En effet elle avoit la même oppreſſion ; mais le mouvement de la poitrine étoit encore plus forcé & plus embarraſſé ; elle étoit d'une inquiétude extrême, & ne ſçavoit de qu'elle maniere ſe tenir. Son pouls étoit fort petit & extrêmement rapide, il y avoit ſur la peau plus de chaleur que les jours précédens : elle parloit toujours beaucoup ; elle entendoit tout & répondoit à tout, mais ſon eſprit paroiſſoit plus inquiet, plus tendu, & égaré. Elle paſſa la nuit dans cet état déplorable, & le lendemain matin je la trouvai en proie aux mêmes ſymptomes qui alloient toujours en augmentant ; elle prit encore elle-même ſon bouillon & me parla bien, enſuite elle ſe coucha, ce qu'elle n'avoit pu faire depuis trois ou quatre jours, & elle mourut paiſiblement dans l'eſpace d'une heure.

J'ai oublié de dire qu'un des principaux ſymptomes étoit que la malade après avoir parlé, tomboit tout-à-coup dans un état

ſemblable en apparence à celui d'une perſonne qui médite profondément, ou qui eſt légérement aſſoupie.

Voilà, Monſieur, un nouveau genre de fiévre, qu'on ne ſçauroit ranger dans la claſſe des fiévres ordinaires, & dont les cauſes ſont bien connues. Si cette maladie eſt la fiévre lente-nerveuſe, que décrit le ſçavant *Huxam*; je ſuis ſurpris qu'il n'y ait point eu d'autres Médecins qui ayent obſervé cette fiévre, & qui en ayent parlé, ou ſous le nom que lui a donné *Huxam*, ou ſous tout autre; puiſque j'ai déja eu occaſion de l'obſerver deux fois dans cette petite Paroiſſe. Si cette fiévre eſt d'un genre nouveau, il eſt à ſouhaiter que les Médecins s'appliquent à en déterminer le caractere & la méthode curative.

OBSERVATION

Sur des portions d'os ſortis de l'urethre, par M. GONTARD, Conſeiller-Médecin du Roi à Villefranche en Beaujolois.

Celui qui fait le ſujet de cette Obſervation, eſt un Monſieur âgé d'environ cinquante ans, demeurant à la campagne, à

une petite lieu d'ici, qui étoit d'un tempérament robuſte, mangeoit beaucoup, & montoit preſque tous les jours à cheval pour ſe promener dans ſon voiſinage. Il avoit de naiſſance un défaut de conformation dans l'urethre : l'ouverture du gland étoit apparente extérieurement, avec ſa configuration naturelle ; mais elle étoit bouchée dans le fond, & à ſon défaut, il y avoit une ouverture tout-à-fait à la baſe du gland ſur le frein par où l'urine ſortoit.

Il y a environ trente ans, ſuivant ſon rapport, qu'il ſe forma ſous la verge, à peu de diſtance de cette ouverture, un petit bouton, qui, ayant creuſé & s'étant ouvert, donnoit auſſi paſſage à l'urine, mais qui ſe cicatriſa peu de tems après.

Au mois d'Août 1754, il eut une inflammation à la verge. Il piſſoit le ſang, & rapportoit au gland la principale douleur qu'il reſſentoit en urinant, ce qu'il ne faiſoit qu'avec beaucoup de peine. Pendant cette maladie, il ſe fit une ouverture à l'urethre, à un pouce de diſtance de celle qu'il avoit de naiſſance. Cette premiere ſe boucha, & ne laiſſa que l'apparence extérieure, & la ſeconde depuis, donne ſeule paſſage à l'urine. Elle paroît aſſez grande pour pouvoir recevoir un petit tuyau de plume, quoique dans certains cas elle doive ſe dilater beaucoup plus. Elle vient un peu obliquement de haut en bas.

Pendant plus d'un an, depuis cette maladie, il fit beaucoup de remedes tendans à ſoulager les ſymptomes dont il ſe plaignoit, qui étoient des ardeurs d'urine, des maux de reins, & des difficultés d'uriner. Mais ces remedes ne lui procurant preſque aucun ſoulagement, & devenu fort maigre, ſans être abſolument exténué ; il ſe mit enfin au mois de Novembre 1755, à l'uſage d'une poudre inconnue, dont il devoit prendre une doſe chaque jour, pendant vingt jours de ſuite. Au bout de cinq à ſix, il rendit avec beaucoup d'effort par l'ouverture de l'urethre, que nous avons dit donner paſſage à l'urine, pluſieurs fragmens d'os, dont le premier qu'il fit, comme le plus conſidérable, mérite d'être décrit : *Il avoit neuf lignes de long, trois de large, & une & demi d'épaiſſeur, ayant deux faces liſſes, un dos preſque tranchant, & poli comme une crête ; le côté oppoſé étoit raboteux & inégal, comme ayant été ſéparé d'un autre par déchirement ſelon toute ſa longueur, & laiſſoit voir entre deux lames, la ſubſtance ſpongieuſe ou réticulaire ; l'os ſe terminoit en une pointe fort aiguë ; l'extrémité oppoſée à cette pointe étoit comme la baſe de l'os.* Il en fit enſuite quatre autres plus petits, un deſquels eſt une véritable vertebre d'un petit oiſeau. Perſuadé que c'étoit ces corps étrangers qui produiſoient ſon mal, & dont

la ſortie devoit lui procurer ſa guériſon ; il vint me trouver pour me les faire voir comme un trophée, ou comme une marque de la victoire du remede qu'il prenoit. Je ne voulois pas croire d'abord qu'ils fuſſent ſortis par cette voie, & je ſoupçonnai quelque ſupercherie de la part de ceux qui lui faiſoient prendre cette poudre ; mais je me rendis quand il m'eût aſſuré qu'il avoit tiré lui-même, avec beaucoup de peine & de douleur de l'ouverture, le plus gros qui ne paroiſſoit qu'à moitié du côté de ſa pointe, & qui ne pouvoit pas ſortir à cauſe de la grandeur de ſa baſe, & qu'il avoit vu ſortir les autres. Les ayant enſuite examiné plus attentivement, je ne pus m'empêcher de le détromper en lui diſant, que ces corps étrangers bien loin de préſager une prochaine guériſon, ne faiſoient que conſtater plus clairement la nature & le danger d'une maladie qu'on n'avoit pas bien pû connoître juſqu'alors : que ce ne pouvoit être que des os avalés avec les alimens ; & qu'ainſi il falloit qu'il y eût une communication entre l'inteſtin rectum & la veſſie, ou le commencement de l'urethre. Il m'avoua alors qu'il avoit apperçu pluſieurs fois dans ſes urines des pepins de raiſins, des peaux de fruits, & autres choſes ſemblables. Il eſt à préſumer que cette communication de l'inteſtin ſe fait plutôt avec le commencement de

l'urethre, qu'avec le corps de la veſſie, parce que 1° Si ces os avoient paſſé de l'inteſtin dans la veſſie, il y a apparence qu'ils y auroient ſéjourné quelque tems, & qu'ils ſe ſeroient enduits du ſédiment tartareux de l'urine; au lieu qu'ils étoient parfaitement polis. 2° Le malade les a preſque toujours rendus en allant à la ſelle; ce qui vraiſemblablement ne ſeroit pas arrivé, s'ils avoient été logés dans la capacité de la veſſie; parce qu'ils auroient été moins expoſés à la force qui fait ſortir les excrémens, ou, pour mieux dire; cette force les ayant pouſſés dans la veſſie, ils y auroient demeuré, du moins juſqu'à ce que quelque autre force les en eût chaſſés. 3° Il ſent habituellement au periné une douleur ſourde, ou une eſpece de chatouillement.

Voulant ſçavoir plus poſitivement, & autant qu'il étoit poſſible, ſi le mal avoit commencé du côté de l'inteſtin, de celui de l'urethre, ou de la veſſie; je lui demandai s'il n'avoit point eu de dyſſenterie, de teneſme, ou d'hémorroïdes. Il m'aſſura qu'il n'avoit jamais eu aucune de ces maladies. Ce qui me confirma davantage dans l'opinion que j'avois déja que l'inflammation, qu'il avoit eu à la verge, avoit ſuppuré vers le bulbe de l'urethre, ou vers les proſtates, d'où le pus avoit creuſé juſqu'à l'inteſtin, qui en conſéquence avoit auſſi ſuppuré, &

qu'il s'étoit formé une communication fiſtuleuſe entre l'un & l'autre canal, dans le même tems & de la même façon que l'ouverture extérieure, par où il piſſe, s'étoit formée ; que les excrémens étant parvenus vers l'extrémité du rectum, les corps ou les matieres qui ſe trouvoient vis-à-vis de cette ouverture, y étoient pouſſés par la contraction de cet inteſtin ; tandis que le reſte ſuivoit la route ordinaire. Le malade diſoit que ſes urines étoient troubles, bourbeuſes, ſans doute parce qu'une portion des matieres fécales détrempées les rendoit telles. Ce fut alors que je commençai à lui donner quelques conſeils, ne m'ayant jamais auparavant parlé de ſes maux que par occaſion. Je l'engageai donc principalement à quitter tout aliment ſolide, pour ne pas s'expoſer à introduire dans les inteſtins le moindre corps dur, capable d'entretenir ou même d'aggrandir la playe ; de ne plus monter à cheval, & de prendre tous les matins une doſe de lait de vache écremé, & coupé avec la ſeconde eau de chaux, auquel il ajouteroit quelques gouttes de baume de copahu, ou de celui du Perou.

Dans le mois d'Avril 1756, s'étant rebuté de ce régime, & s'étant remis à l'uſage des alimens ordinaires, il rendit encore quelques petits os qu'il me fit voir. Ses urines étoient toujours bourbeuſes, à ce qu'il

qu'il me dit ; car je n'avois pas eû encore occaſion de les voir ; il ſe mit enfin tout-à-fait à la diéte blanche, prenant toujours la premiere doſe de lait du matin, préparé comme je lui avois déja conſeillé. M'étant venu trouver dans le mois de Juin, je le fis piſſer dans un pot. On remarquoit deux parties dans ſes urines : une qui ſurnageoit & l'autre qui étoit au fonds du pot, dans le moment même qu'il venoit de les rendre. La premiere étoit rouſſe ou citrine ; en un mot de couleur naturelle. L'autre étoit un ſédiment très-conſidérable, blanc & épais, qu'il croyoit être des matieres fécales. Mais ſi ç'en eût été, je penſe qu'elles auroient été mêlées, du moins en partie dans la totalité de l'urine, & qu'elles en auroient altéré la couleur & la conſiſtence ; au lieu que l'urine qui ſurnageoit, avoit ces deux qualités naturelles. Quand je l'eûs verſée par inclination, & que je remuois le ſédiment dans le vaſe, il étoit gluant & s'attachoit aux parois ; il me parut du véritable pus. J'y verſai de l'eau deſſus, & il continua d'être immiſcible avec l'eau, comme il l'étoit avec l'urine ; & quoique je l'agitaſſe, il demeura toujours au fond. Environ un mois après j'eus encore occaſion d'examiner ſes urines, & je les trouvai comme ci-devant ; à cela près qu'elles étoient d'une puanteur abſolument inſupportable, ce

dont je ne m'étois pas apperçu la premiere fois.

Comme le malade quitte ce Pays, & qu'il ne me ſera plus poſſible d'obſerver la ſuite de cette maladie ; il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui ſe trouveront à portée de le faire, vouluſſent bien s'en donner la peine, & en faire part au Public.

MÉMOIRE

Sur les Eaux thermales de Bains en Lorraine, comparées dans leurs effets avec les Eaux thermales de Plombieres dans la même Province. Par M. MORAND, Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Conſeiller, Médecin ordinaire du Roi de Pologne, Duc de Lorraine, Aggrégé honoraire au Collége Royal des Médecins de Nancy.

Les eaux de Bains ont avec celles de Plombieres une analogie très-marquée : mais auxquelles des deux le parallele doit-il être le plus favorable ? c'eſt ce qui ſeroit utile à déterminer, & ſur quoi j'ai cru devoir propoſer quelques idées générales. Les eaux de Plombieres ſont plus fréquentées ; cependant les premieres paroiſſent préférables, au jugement de quelques Praticiens. Feu

M. Kart étoit grand Partiſan des eaux de Bains, & il faiſoit tous ſes efforts pour les mettre en vogue, & les ſoutenoit de tout le crédit que lui avoit mérité une pratique conſommée : peut-être doit-on faire remonter à ce célébre Médecin la premiere époque de la nouvelle réputation des eaux de Bains.

Si l'on veut examiner par comparaiſon les eaux de Bains & de Plombieres, relativement aux propriétés ſenſibles dans les unes & dans les autres, on doit s'en tenir à ce qui a été décidé par MM. Bagard & Liabé, Médecins de Nancy. Leur jugement, fondé ſur une obſervation de trente ans, a été inſéré, tel que je le joins ici, dans un petit article ſur ces eaux, qui fait partie d'un traité ſur les eaux de Plombieres, imprimé à Nancy.

« Dans certains cas, les eaux de Bains » l'emportent ſur celles de Plombieres, comme pour les maladies de poitrine, les gouttes vagues & les rhumatiſmes goutteux : » dans toutes les autres maladies pour leſquelles on fait uſage des eaux, celles de » Bains égalent celles de Plombieres en vertu » & en qualités ; mais celles de Bains ont » de plus une qualité laxative, que celles de » Plombieres n'ont point. » On voit que ces deux célébres Approbateurs ne font mention des eaux dont il s'agit, que relative-

ment à l'expérience médecinale journaliere; mais il ne ſera pas indifférent de ſoumettre cette parité à une autre eſpece d'examen, & de s'y prendre par une voie qui peut aider à mieux connoître les eaux de Bains, ſur leſquelles on n'a aucun traité, ou qui pourra du moins en donner une idée plus juſte, en aſſignant précifément en quoi elles ſont ſemblables à celles de Plombieres, & en quoi elles en different. Je ne ferai entrer dans ce parallele aucune preuve, aucun raiſonnement tirés de la Chymie : j'omettrai les expériences que j'ai faites ſur les eaux de Bains, après les avoir fait évaporer; les différences & l'analogie de celles de Bains & de Plombieres peuvent être démontrées plus évidemment & plus ſimplement.

Pour ce qui eſt de l'identité, les ſens la font appercevoir, ainſi que la pratique médicinale. Ces eaux ſont toutes des eaux thermales, inſipides, très-limpides & dépourvues de la plus légere odeur; toutes contiennent, en plus ou moins grande quantité, une terre ſavonneuſe.

Leurs effets & leurs propriétés ſont en grande partie les mêmes; elles conviennent à la plûpart des mêmes maladies. C'eſt déja faire éloge des eaux de Bains, que de reconnoître en elles cette analogie qu'elles ont avec les eaux de Plombieres.

Les eaux de Bains different de celles de

Plombieres, à raiſon de quelque qualité particuliere qui ne ſe trouve pas dans celles de Plombieres, ou à raiſon du dégré d'activité.

Quant au premier cas, un effet des eaux de Bains par lequel elles different de celles de Plombieres, eſt une qualité laxative qu'on leur remarque.

Pour le dégré d'activité, les eaux de Bains ſont certainement moins énergiques que celles de Plombieres ; c'eſt ſans doute ce qui les rendroit préférables pour les maladies de poitrine. Il faut la plûpart du tems attaquer ces maladies par des béchiques fondans, d'une chaleur tempérée, qui diviſent la lymphe, la rendent plus fluide, qui relâchent l'action des ſolides, & réveillent le mouvement des liqueurs.

Comme diaphorétiques déſobſtruans, les eaux de bains excitent auſſi une tranſpiration lente de la part des glandes miliaires qui compoſent le tiſſu de la peau ; elles ne ſont pas capables de cauſer une trop grande raréfaction du ſang : d'où l'on voit aiſément comment, pour les gouttes vagues & les rhumatiſmes goutteux, elles peuvent avoir l'avantage ſur les eaux de Plombieres qui ſont diurétiques, chaudes, ou ſudorifiques, (ſi elles ne ſont pas priſes avec ménagement, ou ſelon les diſpoſitions.) Dans ce genre de maladie, l'atténuation naturelle

des ſucs, leur écoulement au-dehors ne répondent point à la ſecrétion qui ſe fait de l'humeur de la tranſpiration : de-là l'épaiſſiſſement, la lenteur des fluides qui, venant à s'arrêter dans les orifices excrétoires, contractent de l'âcrimonie, picottent les rameaux nerveux, irritent les fibres muſculaires, & embarraſſent les pores ; auſſi les gouttes vagues & les rhumatiſmes goutteux qui ſouvent ſont accompagnés d'une inflammation dans le ſang, ou qui le diſpoſent à cet etat, ne demandent que des humectans ſimples, légérement diaphorétiques.

Si l'on rapproche de ces qualités la propriété eccoproptique qui y eſt jointe, on verra ce qui conſtitue la différence eſſentielle des eaux que je ſoumets au parallele.

Au reſte, ce dégré d'activité inférieur, ſi déſirable dans certaines affections, telles que celles qui viennent d'être citées, ne dépend pas uniquement (ſelon toutes les apparences) de la nature bénigne & modérée des principes qui entrent dans la compoſition des eaux : on doit en attribuer une partie au dégré inférieur de chaleur & de peſanteur, ſpécifique, des unes & des autres eaux. Il eſt certain à cet égard, que le dégré de chaleur des eaux de Bains, eſt plus modéré que celui des eaux de Plombieres ; ſi l'on en excepte cependant l'ancien bain,

qui a un dégré de plus que le bain des Dames à Plombieres. C'eſt de cette maniere que l'on peut expliquer à mon avis, la ſupériorité des eaux de Bains, ſur celle de Plombieres, dans le cas où elle eſt reconnue : on ſçait que les eaux tempérées, ſont autant avantageuſes dans des ſujets d'une complexion ſenſible, délicate & facile à émouvoir ; que les eaux chaudes conviennent peu, & ſont ordinairement nuiſibles aux tempérammens trop ſecs, animés, pléthoriques, bilieux, & dépourvus de ſéroſité ; une eau de cette nature, remuant doucement les humeurs vitiées, les rétablit conſéquemment par dégrés, ſans cauſer des changemens ſubits & violens dans l'économie animale : par ces raiſons, on n'eſt point ſurpris ſi des pareilles eaux *font rarement du mal*, pour me ſervir de l'expreſſion de l'Auteur du Traité dont j'ai parlé.

Je remarquerai que Meſſieurs Bagard & Liabé, dans leurs approbations des eaux de Bains, qui eſt reſpective aux eaux de Plombieres, n'ont certainement voulu parler que des ſources de ce dernier endroit, qui y ſont les ſeules employées dans la pratique médecinale ; mais quiconque voudra jetter les yeux ſur les richeſſes multipliées, en fait de ſources thermales, qui ſont raſſemblées dans le Bourg de Plombieres, verra qu'outre les eaux de *de la fontaine du*

Crucifix, *du bain des Dames*, *du bain de Capucins*, *& du grand bain*; il y en a quantité d'autres, de differens dégrés de chaleurs, & dont l'uſage quant à la qualité, pourroit être auſſi avantageux que celui des eaux de Bains : leur ſupériorité ſur celles de Plombieres, ne ſe trouveroit peut-être plus alors, que dans la vertu laxative, que les eaux de Plombieres n'ont pas, ou du moins n'ont que rarement.

Cette abondance de ſources thermales, répandues dans toutes les parties du Bourg de Plombieres, autres que celles qui ſont fréquentées, n'eſt pas une choſe ignorée dans le lieu ; mais on n'a jamais ſongé à en profiter. Leurs énumérations & les obſervations que j'ai faites ſur la plûpart, ſeroient déplacées dans ce Mémoire : je me bornerai à un dénombrement hiſtorique des ſources de Bains.

DÉNOMBREMENT hiſtorique des Sources Thermales de Bains.

Il y a ſix ſources principales d'eaux thermales, dans le Village de Bains.

La premiere eſt peu conſidérable : elle ſe fait jour dans le coin d'une petite chambre, ſituée au bord du *Bannerau*, ruiſſeau qui paſſe à Bains : cette fontaine porte le nom de *fontaine des vaches*, parce qu'elle ſe

trouve ſur un chemin, & que les beſtiaux qui y paiſſent, entrent dans cette chambre, pour boire de l'eau minérale préférablement à d'autres, comme cela s'obſerve dans tous les endroits où il y a des eaux médecinales.

L'eau de la fontaine des vaches, paſſe pour être purgative ; cependant on en fait peu d'uſage.

La ſeconde ſource fournit de l'eau au bain dit *le grand bain*, à raiſon de ſon étendue, & on l'appelle *la grande ſource* : on croit que le bain qu'on nomme auſſi *l'ancien*, eſt du tems des Romains. Le Duc Léopold premier, y a fait faire des réparations en 1713.

La troiſieme ſource fournit au même baſſin ; elle eſt connue ſous le nom de la petite ſource, du côté du Château, afin de la diſtinguer de la précédente.

La quatrieme concourt avec deux autres, à former un bain appellé *bain nouveau* : ce dernier peut être regardé comme l'ouvrage de feu M. Kart ; il a été conſtruit d'après les conſeils de ce praticien, au même endroit où il y en avoit anciennement un, qu'on nommoit *bain carquin* ; mais lorſque le bâtiment a été achevé, il s'eſt trouvé beaucoup trop grand, & pour la quantité d'eau que fourniſſent les ſources qui s'y rendent, & pour leur dégré de chaleur, on a

été obligé de diminuer conſidérablement l'étendue du baſſin, & il eſt extrêmement petit; autour des planches qui lui ſervent de clôture, on fait remarquer ſur les pierres des amas d'un ſel fort léger; mais ce n'eſt autre choſe qu'un ſalpêtre, qui ſe détache des pierres employées à la conſtruction du ſol.

OBSERVATIONS

SUR L'EAU DE LUCE.

Par M. DE LA RIVIERE, Médecin de la Faculté de Paris.

Avant d'expoſer mon procédé, qu'il me ſoit permis de porter mon jugement ſur les différens moyens que j'ai vu détaillés dans quelques-uns des Recueils périodiques de Médecine. Tous ces procédés ſe réduiſent à trouver un intermede qui puiſſe rendre l'eſprit volatil de ſel ammoniac miſcible avec l'huile de ſuccin : on y parvient, en faiſant un ſavon.

J'ai d'abord jetté les yeux ſur celui de M. de Machi, l'un des plus ingénieux; il eſt fondé ſur les connoiſſance les plus exactes de la Chymie. Il n'eſt pas cependant le plus ſimple; & je ſuis d'accord en cela avec

M. Betbeder, non pas parce que M. de Machi emploie l'eſprit de vin comme intermede, & qu'il devient même inutile, comme le dit M. Betbeder : car je crois au contraire qu'il eſt abſolument néceſſaire, & que ſans lui on ne peut pas réuſſir.

Voici le procédé de M. de Machi. Il diſſout un gros d'huile de ſuccin dans quatre onces d'eſprit de vin, & il prépare avec cette diſſolution un ſel volatil ammoniac : quelques gouttes de cette diſſolution miſes ſur de l'eſprit volatil de ſel ammoniac préparé avec la chaux vive, font une eau volatile pénétrante, blanche & ſans dépôt ; qualités eſſentielles à l'Eau de luce. L'Auteur n'a eu en vue, comme l'on voit par ſon procédé, que de faire un ſavon ; & c'eſt à quoi il réuſſit parfaitement.

M. Betbeder croit qu'il eſt poſſible de faire un ſavon, en diſſolvant quelques gouttes d'huile eſſentielle & bien rectifiée de karabé dans le double de bon eſprit volatil de ſel ammoniac : la diſſolution une fois faite, d'ajouter encore le double du même eſprit ; c'eſt de cette diſſolution qu'il ſe ſert pour faire ſon Eau de luce. J'ai ſuivi pas à pas ſon procédé, & je puis aſſurer qu'il ne ſe fait pas de ſavon.

J'ai pris un gros d'huile de karabé bien rectifiée ; j'ai verſé deſſus deux gros d'eſprit de ſel volatil ammoniac fait avec la chaux

vive : j'ai tenu le tout dans un flacon bien bouché, & l'ai mis au bout de dix jours dans le même bain de digeſtion que celui de M. Betbeder, ſans qu'il y ait eu de diſſolution.

J'ai ajouté deux autres gros d'eſprit de ſel ammoniac : huit jours aprés n'appercevant pas plus de diſſolution de mon huile qu'auparavant, bien perſuadé que j'étois que M. Betbeder, ni qui que ce ſoit, ne pouvoit déterminer au juſte la quantité de vrai ſel alkali qui pouvoit être tenu en diſſolution dans une quantité donnée d'eſprit volatil, j'ai augmenté la doſe, en ajoutant encore deux autres gros du même eſprit volatil ammoniac ; ce qui a fait en totalité ſix gros de cet eſprit. Je n'ai pas été plus heureux d'une façon que de l'autre : après plus d'un mois de digeſtion, je n'ai eu mon eſprit volatil que légérement teint en jaune, empreint de l'odeur de ſuccin, qu'il n'avoit qu'à la faveur de quelques gouttes d'huile nageantes ſur la liqueur, mais qui ne faiſoient pas de corps avec elle.

Pour m'aſſurer ſi cette diſſolution donnoit à l'eſprit volatil de ſel ammoniac une blancheur, telle que nous avoit fait eſpérer l'Auteur du procédé, j'ai mis dans un flacon quelques gouttes de cette liqueur ; j'ai verſé deſſus de l'eſprit volatil de ſel ammoniac : tout s'eſt tenu conſtamment dans

le même état où il étoit avant le mêlange ; j'en tiens encore un flacon dans ma poche. En ne faiſant que raiſonner là-deſſus, ce ſavon a un air de vraiſemblance ; mais malheureuſement l'expérience prouve le contraire. S'il ſe faiſoit un ſavon, comme on a voulu nous le faire croire, notre eſprit volatil auroit certainement dû blanchir à l'approche de notre liqueur ſuccinée. Pourquoi ne blanchit-il pas, comme il fait avec la liqueur ſuccinée de M. de Machi ? Eſt-ce que l'huile ne ſe trouveroit pas combinée avec notre eſprit ? Les molécules ne viendroient-elles pas ſe rapprocher trop vîte ? Cela eſt vrai. En un mot, il n'y a point de ſavon de fait par le procédé de M. Betbeder : par conſéquent point d'Eau de luce.

Quelques jours après le mêlange de l'huile de karabé, & de l'eſprit volatil de ſel ammoniac, l'huile de blanche & limpide qu'elle eſt, ſe fonce par dégrés. Elle prend d'abord une couleur de vin paillet, quelques jours après, elle rougit un peu plus ; enfin au bout de près d'un mois qu'a duré le procédé de M. Betbeder, l'huile a acquis une couleur de gros vin.

Tous les Chymiſtes conviennent que c'eſt le propre des alkalis, tant fixes que volatils, de rougir les huiles eſſentielles. La Chymie nous en fournit tous les jours des preu-

ves, auxquelles perſonne ne peut raiſonnablement ſe refuſer ; l'eſprit de vin, par exemple, verſé ſur un alkali fixe, bien cauſtique & encore tout chaud, rougit à l'inſtant, & à l'aide de la chaleur du bain de ſable, ſe colore par dégrés encore bien davantage. Dans le lilium de paracelſe, ou les chaux métalliques entrent en grande quantité ; cette rougeur qu'acquiert l'eſprit de vin eſt encore bien plus ſenſible, & cela à cauſe du dégré de calcination qu'ont ces mêmes chaux métalliques, par-deſſus les alkali fixes : ne peut-on pas d'après ces faits conjecturer que ce n'eſt qu'à la faveur du ſel volatil diſſous dans notre eſprit, que l'huile de ſuccin ſe colore, comme je l'ai fait obſerver plus haut, & qu'elle ſe coloreroit davantage, ſi le ſel volatil ne ſe trouvoit pas noyé dans une ſi grande quantité de phlegme ?

Un autre phénomene qui ſe paſſe dans l'opération, c'eſt que notre huile de karabé acquiert une odeur empireumatique, par ſon ſéjour avec notre eſprit volatil de ſel ammoniac, & cette odeur eſt portée à un dégré bien plus grand que celui qu'a ordinairement l'huile fœtide, que l'on tire à la premiere diſtillation de cette ſubſtance. Venons à préſent à mon procédé, qui m'a toujours aſſez bien réuſſi.

Prenez trois gros d'alkali fixe de tartre, un gros & demi d'huile de ſuccin rectifiée ſeulement à la chaux ; diſſolvez le tout avec quatre onces d'eſprit de vin, dans un mortier de verre, avec ſon pilon de même matiere. La diſſolution une fois faite, mettez le tout dans une bouteille légérement bouchée, que vous placerez ſur des cendres chaudes, afin que l'union ſoit plus parfaite; au bout d'un bon quart d'heure, décantés la liqueur, le produit qui réſulte de ce mêlange, n'eſt proprement qu'un ſavon ſucciné réſous dans l'eſprit de vin ; gardez-le dans une bouteille exactement fermée.

C'eſt avec quelques gouttes de cette diſſolution, verſées ſur de l'eſprit volatil de ſel ammoniac fait avec la chaux vive, que je fais mon eau de luce. J'ai par ce procédé une eau volatile pénétrante, blanche & ſans dépôt ; elle n'eſt ſujette à aucun changement, & retient conſtamment la couleur blanche.

Après avoir décanté la diſſolution, elle ſe trouble au bout d'une petite demi-heure ; mais, à la plus légere chaleur, elle reprend le dégré de limpidité qu'elle avoit précédemment : on peut même la rendre obſcure à differentes repriſes, en trempant le vaſe qui la contient dans de l'eau froide, & lui donner autant de fois qu'on le juge à propos ſa premiere tranſparence ; la ſeule chaleur

d'une bougie allumée eſt ſuffiſante. Au bout de vingt-quatre heures au plus, elle ne s'obſcurcit plus, parce qu'elle a dépoſé une petite portion de phlegme qui reſte au fond de la liqueur, ſans faire davantage d'union avec elle : on ne doit point craindre d'avoir dans ſon eſprit volatil de ſel ammoniac cette portion phlegmatique, il n'y a qu'à prendre ſes précautions ; en verſant par inclination les gouttes de la diſſolution que l'on veut employer pour blanchir l'eſprit volatil, & on ſera avec cette attention à l'abri de tout danger.

OBSERVATION

Sur un fœtus mal conformé, par M. BOUSQUET, *Chirurgien à Mâcon.*

Madame *** âgée d'environ vingt-huit ans, habitante de la Ville de Mâcon, ayant joui d'une aſſez bonne ſanté pendant le cours de ſa groſſeſſe, mit au monde après un travail long & pénible un fœtus à terme ; je me tranſportai chez elle, & après avoir examiné avec attention les parties extérieures, je ne trouvai point d'ouverture à l'anus dans ſa ſituation ordinaire ; mais je remarquai que le rectum venoit aboutir dans le vagin, deux lignes à côté, & une au-deſſus des

des deux petits trous, qui étoient (comme je remarquerai ci-deſſous) les extrémités des ureteres; je bornai-là mes recherches, perſuadé que par un tel défaut de conformation il ne pourroit pas vivre long-tems, & que l'intérieur me fourniroit quelque choſe d'inſtructif pour moi, & de curieux pour le Public. J'attendis ſa mort, qui ſuccéda de près ſa naiſſance; j'en fis l'ouverture, après avoir examiné & ſéparé avec attention les parties contenues, j'apperçus le rein droit d'une groſſeur ordinaire, placé entre la biſſurcation de l'aorte deſcendante, ſur la quatrieme vertebre des lombes; le rein gauche dans ſon état naturel, ſans qu'il parut avoir ſouffert aucune altération; les ureteres d'un diamétre ordinaire, qui partoient chacun des reins, & venoient aboutir intérieurement à côté des deux grandes lévres, qu'ils perçoient, & par où s'écouloit vraiſemblablement l'urine goutte à goutte à meſure qu'elle étoit filtrée; je fus fort ſurpris en continuant la diſſection des ureteres, de ne point trouver de veſſie, ni aucun corps qui pût en faire fonction; je paſſai à l'examen de la matrice, & ma ſurpriſe ne fut pas moins grande de n'en point trouver; mais en continuant mes recherches, je découvris deux corps piriformes, ſitués dans les parties latérales du baſſin, vis-à-vis la ſituation ordinaire de la matrice; leur ſub-

ſtance étoit compacte, d'un tiſſu ſerré & non cellulaire : ces corps ne préſentoient ni tuyau ni cavité, à l'exception d'une petite ouverture que l'on trouva à leur col, que l'on enfila avec une ſoie de cochon, pour voir où elle alloit ſe terminer ; mais ce fut en vain, & malgré toutes mes recherches on ne put découvrir aucune cavité; le rectum venoit aboutir dans le vagin, par où il laiſſoit écouler ſon méconium ; on remarquoit à ſon extrémité un bourlet qui paroiſſoit être formé par l'entrelaſſement des fibres, qui ſervoit peut-être de ſphincter à l'anus, quoiqu'il parut toujours ouvert. Toutes les autres parties paroiſſoient être dans leur état naturel.

MEMOIRE

Sur l'utilité de l'amputation faite près des malléoles dans les maladies du pied, & ſur une bottine de nouvelle invention, par M. RAVATON, Chirurgien Major de l'Hôpital Militaire de Landaw.

Lorſqu'une maladie affecte le pied, au point de ne pouvoir ſe promettre de le conſerver, l'amputation eſt réſolue ; & cette amputation s'eſt toujours faite au-deſſous du genou, c'eſt-à-dire, au-deſſous du tendon des muſcles extenſeurs de la jambe ; & cela

par deux raiſons également plauſibles. La premiere, par la crainte que ſi on avoit coupé la jambe près les malléoles, le bout du moignon n'eût touché à terre en marchant, & n'eût été maltraité à chaque pas. La ſeconde, pour délivrer les bleſſés d'un poids ſuperflu & inutile après leur guériſon, parce que le bout qui paſſe au-delà de la jambe de bois, n'étant d'aucun uſage, ne peut être que fort incommode à traîner. Cependant l'amputation de la jambe faite au-deſſous du genou, à l'occaſion des maladies du pied, m'a paru de tous les tems d'une fâcheuſe néceſſité. Il eſt vrai que les os du pied cariés ou fracaſſés, la peau qui les couvre, brûlée, gêlée & gangrénée, ainſi que les tendons, (comme je l'ai vu pluſieurs fois) ſont des maladies qui n'admettent d'autre reſſource, que celle de l'amputation. Mais pourquoi la jambe qui dans tous ces cas conſerve ſon intégrité, doit-elle être ſacrifiée ? Pourquoi doit-elle devenir la victime des maladies du pied ? Voilà les réflexions qui m'ont occupé pendant bien des années.

Il étoit donc queſtion, pour conſerver la jambe, non ſeulement d'amputer le pied près des malléoles, mais même de trouver un agent propre à faire marcher les bleſſés ſans inconvénient après leur guériſon.

La découverte que j'ai faite de l'amputation à deux lambeaux, qui m'a ſi heureu-

ſement réuſſi dans tant d'occaſions, m'a conduit inſenſiblement & par dégrés à tenter d'amputer la jambe près les malléoles : on doit ſentir que je ne l'ai miſe en pratique, qu'après avoir fait maintes expériences ſur le cadavre ; & qu'enfin convaincu de la poſſibilité du ſuccès, je l'hazardai en Juin 1736 ſur un ſujet âgé de cinquante-ſept ans, qui avoit une carie de cauſe interne fort ancienne & fort étendue ſur tous les os du tarſe & du métatarſe : cette amputation fut guérie en vingt-deux jours ſans accidens. J'aurois pu dans le tems faire part au Public de cet heureux ſuccès ; mais je crus devoir attendre que d'autres occaſions confirmaſſent la bonté de cette nouvelle méthode, & c'eſt de quoi je vais rendre compte.

Au mois de Septembre 1755, le nommé Frai, de la Compagnie de Barbantane au Régiment de Cavalerie de Schomberg, reçut un coup de balle qui lui fracaſſa les os du pied droit, de façon à ne laiſſer d'autre reſſource que l'amputation. J'aſſemblai mes Confreres ; je mis le malade dans la meilleure ſituation, & je poſai le tourniquet au-deſſus du genou : je cernai enſuite d'un coup de couteau courbe la peau & tous les tendons au-deſſous des malléoles, c'eſt-à-dire, le plus bas qu'il me fut poſſible. Cette premiere inciſion tranſverſale faite, j'en fis deux longitudinales environ trois pouces au-

deſſus de celle-ci, l'une antérieurement ſur la crête interne du tibia, & l'autre poſtérieurement, portant la pointe de mon biſtouri ſur le milieu du péroné : ces deux inciſions longitudinales réunies à la coupe tranſverſale, formoient deux lambeaux à-peu-près égaux, que je relevai ſucceſſivement, en détachant avec mon biſtouri les portions de chairs ou de membranes qui étoient adhérentes aux os, & je les fis tenir par un aide-Chirurgien. Je ne m'arrêtai point à ruginer le périoſte, comme il eſt d'uſage, (parce que j'ai toujours penſé que la diviſion que fait la rugine à cette membrane, miſe en parallele avec celle des dents de la ſcie, eſt à-peu-près la même, & que conſéquemment l'opération eſt allongée en pure perte :) je ſciai les deux os, le plus également & le plus haut qu'il me fut poſſible. Je ne fis point de ligature aux vaiſſeaux ; je ramenai les deux lambeaux l'un contre l'autre, je les tins en place par le ſecours d'une bande plate médiocrement ſerrée, & je poſai le reſte de l'appareil à l'ordinaire. Comme ce malade avoit perdu beaucoup de ſang dans les premiers momens de ſa bleſſure, je ne le fis point ſaigner après l'amputation ; je me contentai de tenir le ventre libre, & je le mis à une diéte ſévere. Je laiſſai par précaution le tourniquet en place juſqu'à l'apparition de

la ſuppuration. Le quatrieme jour, j'ôtai la bande qui formoit la capeline & les croix de malthe, & je couvris le reſte de l'appareil d'un très-grand emplâtre de diachillum gommé, figuré en croix de malthe, qui couvroit non ſeulement le moignon, mais même le mollet de la jambe : le reſte fut fait à l'ordinaire.

Le 8, la ſuppuration me parut aſſez abondante pour faire un panſement général : l'emplâtre ci-deſſus l'avoit accélérée, & avoit humecté l'appareil, de façon qu'il ſe détacha ſans violence ; il ne parut ni fiévre, ni hémorragie ; les os bien recouverts par les lambeaux ne s'exfolierent point ; il n'y eut que quelques portions de tendons qui furent entraînées par la ſuppuration. La plaie fut à cicatrice le vingt-cinquieme jour de l'opération. Le malade qui ſe levoit depuis quelques jours, ſoutenu par deux potences, tomba par deux différentes fois ſur le moignon ; ce qui rendit la cure un peu plus longue, qu'elle n'auroit été.

La cicatrice étant formée, il fut queſtion de faire marcher le bleſſé, de façon à tirer avantage de la portion de la jambe que j'avois conſervée ; & c'eſt à quoi je travaillois depuis bien du tems. Pour cet effet je lui fis faire une bottine compoſée d'un cercle de fer figuré en talon de ſoulier, du milieu duquel part un reſſort en ſpirale ; intro-

duit dans un ſoulier pour ſuppléer au mouvement du pied, c'eſt-à-dire, pour imiter la flexion & l'extenſion de cette articulation.

Aux parties latérales, interne & externe de ce cercle, ſont attachés ſolidairement deux montans d'acier aſſez forts pour ſoutenir le poids du corps : ces deux montans s'élevent juſqu'à l'articulation du genou, & ſont pliés aux différens contours de la jambe pour la toucher intimement. A ſes deux bouts, il y a un anneau de fer deſtiné à paſſer un tiran de cuir, comme on le verra ci-après, & deux trous au-deſſous à l'endroit des deux montans de fer qui répondent au-deſſus du mollet de la jambe, à un pouce & demi de diſtance l'un de l'autre : ces deux trous doivent être d'une juſteſſe ſcrupuleuſe, parce qu'ils ſervent à mettre une jarretiere qui ſoutient le poids du corps d'égale hauteur.

Toute cette charpente eſt envelopée de cuir, & forme une bottine fort juſte, qui ſe laſſe devant & derriere : on place une jaretiere au-deſſus du mollet de la jambe, ou les hommes ont coutume de la porter, comme je viens de le dire ; & une autre ſur le genou, qui paſſe dans les deux tirans de cuir attachées aux anneaux de fer : cette derniere doit ſervir à tenir la bottine en place ; c'eſt-à-dire, à empêcher qu'elle ne quitte la jambe.

La bottine conſtruite comme on vient de le voir, je poſai trois pelotes de crin dans le cercle de fer qui forme le talon ; afin que le bout du moignon fut mollement appuyé, & je la mis en place. Mon eſpérance fut remplie ; j'eus la ſatisfaction de voir marcher mon malade, quand ſes forces furent ſuffiſamment rétablies, avec une ſûreté, & une facilité ſurprenantes.

Pour ſentir tous les avantages de cette nouvelle méthode, il faut ſe préſenter à l'eſprit l'amputation faite ſous le genou, ſa grande ſurface, les accidens qui l'accompagnent preſque toujours : la longueur des ſuppurations, la néceſſité de l'exfoliation des os ; la difficulté qu'on a toujours de former une bonne cicatrice, &c.

Au lieu que par cette nouvelle méthode, la plaie n'ayant que peu de ſurface, guérit très-vîte, les os étant couverts par les lambeaux ne s'exfolient jamais ; mais l'objet le plus eſſentiel, c'eſt que la vie du malade paroît en ſûreté, par le peu d'accidens qui ont paru dans les deux amputations que j'ai faites ; cette remarque eſt ſi plauſible qu'on ne peut ſe refuſer à ſon évidence. L'expérience de tous les tems ayant fait connoître que plus une amputation a de ſurface, plus les accidens ſont à craindre ; & que plus l'amputation approche du tronc, plus les mêmes accidens ſont véhémens, ou ſini-

ſtres. Tous les Chirurgiens exercés, n'ont que trop apperçu ces vérités dans la pratique, la ſatisfaction qu'on a d'ailleurs de conſerver toute une jambe, qui n'eſt affectée d'aucune maladie, n'eſt pas peu flatteuſe, & pour le malade, & pour le Chirurgien.

Le parallele de ces deux amputations ſuffiſamment diſcuté, pour faire appercevoir la différence qu'il y a entr'elles; il me reſte à faire connoître celle qui ſe rencontre entre l'uſage de la bottine, après l'amputation faite près les malléoles : & celle de la jambe de bois, qu'on a coutume d'employer après l'amputation ſous le genou.

L'homme qui porte une jambe de bois appliquée ſous le genou, n'a de reſſource pour la mouvoir, que l'articulation de la cuiſſe avec la hanche. Il ne peut marcher qu'en fauchant, & en hauſſant les os des îles, aidé dans cette action par le ſecours d'une canne ſur laquelle il s'appuie fortement, afin de pouvoir faire une ſorte de flexion & d'extenſion ; c'eſt-à-dire de porter ſa jambe en avant, ce qui fait en tout une marche pénible & fort génante ; il ne peut d'ailleurs monter, ni deſcendre un eſcalier, qu'une marche après l'autre, ni faire un certain eſpace de chemin ſans être accablé de fatigue. Voilà le vrai, & le littéral.

Aucun des inconvéniens ci-deſſus n'accompagne l'application de la bottine ; l'ar-

ticulation du genou étant libre, elle jouit de tous ſes avantages, la flexion & l'extenſion de la jambe s'exécutent avec la même juſteſſe, & la même légéreté qu'avant l'amputation; le bleſſé monte, & deſcend un eſcalier aiſément, & peut faire un long trajet de chemin ſans être fatigué à l'excès; j'ai vu le Cavalier qui fait l'objet de ce Mémoire pris de vin, deſcendre un eſcalier comme on fait ordinairement, ayant ſa canne ſous le bras; je lui propoſai un jour pour l'éprouver, s'il vouloit ſe tranſporter à pied à quatre lieues d'ici, & revenir le même jour chercher dix écus que je lui donnerois; il ſe mit tout de ſuite en devoir d'exécuter ma propoſition, ce que je refuſai, affectant de craindre que la fatigue ne lui fût contraire. Enfin il ſe trouve ſi ferme ſur ſes jambes, qu'il ne veut point quitter le ſervice: cependant un Cornette de ſon Régiment m'a aſſuré qu'on alloit l'envoyer aux Invalides.

J'ai eu l'honneur de préſenter cette bottine à Monſeigneur le Marquis de Paulmy, Miniſtre & Secretaire d'Etat de la guerre, qui l'a examinée avec bonté & complaiſance; & qui m'a fait un nombre infini de queſtions ſur ſa compoſition & ſon uſage, qui marquent l'étendue de ſes connoiſſances, & combien il eſt diſpoſé à encourager les Arts, & les talens.

OBSERVATION

Sur une hydrophobie à la ſuite d'une chûte avec commotion, par M. TRECOURT, Chirurgien Major de l'Hôpital Royal & Militaire de Rocroy.

Le nommé Jean Senneville, ſoldat au Bataillon de Milice de Senlis en garniſon à Rocroy, âgé d'environ vingt-cinq ans, fit une chûte le 6 Août 1756, à-peu-près de huit pieds de haut, & tomba dans une cuve de Braſſeur, où il y avoit un pied d'eau au plus : ſa tête porta vraiſemblablement ſur le bord de la cuve ; car il ſe trouva une plaie contuſe, de la grandeur d'un pouce en quarré, à la partie moyenne latérale gauche de l'occiput. Le bleſſé ne put point rendre raiſon des circonſtances de ſa chûte, parce qu'il perdit toute connoiſſance. On appella un Chirurgien qui le ſaigna ſur le champ ; mais le lendemain l'ayant trouvé ſans fiévre, il l'abandonna à lui-même, & le laiſſa vivre à ſon ordinaire. Tout le monde ſçait à-peu-près quelle eſt la nourriture du ſoldat : il vit de viande groſſiere, de légumes & de pain de munition : il s'abandonne quelquefois à la débauche de biere, de vin, ou d'eau-de-vie, ſuivant le pays qu'il habite. Celui-ci eut

la liberté de vivre, comme il le jugea à propos, depuis le 7 juſqu'au 13 qu'il fut porté à l'Hôpital Militaire de cette ville à ſept heures du matin; c'eſt de ce moment que j'ai commencé à prendre connoiſſance de ſon état. Il me dit que la fiévre s'étoit déclarée à deux heures du matin par un friſſon qui avoit duré environ une heure, & qu'il avoit enſuite ſenti une chaleur exceſſive, une douleur de tête violente, & un grand reſſerrement des parties qui avoiſinent du cœur. Je m'apperçus que ſes diſcours étoient ſouvent interrompus par des ſoupirs extraordinaires qui ſembloient lui ôter la reſpiration. On lui donna à boire; à l'aſpect de la liqueur, il en détourna la vue avec tant d'horreur, que toutes les parties de ſon corps furent attaquées de très-vives convulſions. Ce ſymptome ſi extraordinaire m'engagea à faire des queſtions non ſeulement au malade, mais encore à ceux qui pouvoient me donner quelques éclairciſſemens: je voulus ſçavoir s'il n'avoit point été mordu de quelque animal ſuſceptible de rage. Tous me dirent qu'ils n'en avoient aucune connoiſſance, & le malade m'aſſura très-fort qu'il n'avoit point été mordu. Il fut ſaigné deux fois du pied, & reçut pluſieurs lavemens: il ne paroiſſoit autre choſe à l'extérieur de la tête, que la plaie contuſe dont j'ai parlé plus haut. Il ne fut pas poſſible de

lui faire prendre aucun remede, à cauſe de ſon horreur inſurmontable pour tout liquide.

Le malade paſſa la nuit du 13 au 14 dans de grandes agitations, l'eſprit néanmoins toujours préſent. Le 14 à ſept heures du matin, je le trouvai dans le même état avec une ſueur gluante & le pouls convulſif : on lui fit une troiſieme ſaignée du pied. Il eſt bon de remarquer que chaque fois qu'il falloit lui mettre le pied dans l'eau, il eſſuyoit des révolutions terribles, quelques précautions qu'il prît pour en éviter la vue. Le pouls devint plus concentré vers les trois heures après midi, le malade ſe plaignoit de picotemens dans les jambes, comme ſi on les lui eût percées avec des épées : il diſoit qu'il lui ſembloit qu'on lui verſoit de l'eau ſur la tête ; ſes plaintes étoient accompagnées de cris qui excitoient la compaſſion.

Le malade mourut le 15 à deux heures du matin. A une heure après midi, je fis faire l'ouverture de ſon cadavre. Les poûmons ſe trouverent fort engorgés, & le lobe droit adhérent à la plévre : à chaque coup de ſcalpel qu'on y donnoit, il en ſortoit un ſang noir, écumeux & rempli d'air ; il ne ſe trouva pas plus de deux cuillerées de ſéroſité dans le péricarde ; il n'y avoit aucun polipe dans les gros vaiſſeaux. A l'ouverture de l'eſtomac, il s'en exhala une odeur

des plus fœtides, (la membrane veloutée étoit gangrénée :) il s'y trouva cinq vers de longueur & groſſeur ordinaire, & environ un verre de matiere liquide, noire comme de l'encre.

A l'ouverture du crâne, j'obſervai à la partie droite de l'occipital un épanchement d'environ deux verres d'un ſang noir & fluide ſur la dure-mere, à laquelle il étoit aiſé d'appercevoir une contuſion, à-peu-près de la grandeur de huit lignes en tous ſens, à la partie moyenne latérale droite, tandis que la contuſion des tégumens étoit à la partie moyenne latérale gauche de l'occipital. La dure-mere étoit comme un parchemin deſſéché ; la ſubſtance corticale avoit la vraie conſiſtance d'une pâte de guimauve.

DÉTAIL des maladies les plus remarquables obſervées à Helmſtat dans les années 1754 & 1755, par M. CONRADUS FABRICIUS, Docteur en Médecine, de l'Académie des Curieux de la Nature, & Profeſſeur de Phyſiologie & de Pharmacie.

Il y eut l'année derniere beaucoup de petites véroles, qui ceſſerent au retour de l'hiver. Je n'ai obſervé le printems & l'été ſuivans aucune épidemie, quoique la con-

ſtitution de l'air fut très-variable, & très-pluvieuſe. Il régna des fiévres intermittentes, ſimples & continues, bilieuſes, comme la miliaire pourprée. Ces maladies n'étoient pas contagieuſes, mais elles préſentoient des ſymptomes aſſez graves, comme une chaleur dans le corps très-forte, des maux de tête, des diarrhées, des lipotimies, & des engorgemens dans le poumon. Pour ce qui regarde la méthode curative de la fiévre tierce & quarte continues; la ſaignée dans les ſujets pléthoriques, les remédes nîtrés, légérement réſolutifs, les diaphorétiques ont été les armes dont je me ſuis ſervi pour combattre ces fiévres. J'y ai ajouté la liqueur minérale anodyne d'Hoffman, dans la boiſſon ordinaire; par ce moyen les malades ſe trouvoient dans une chaleur douce & modérée, qui entretenoit l'égalité dans la tranſpiration. La diéte étoit légere & délayante.

Je ne me ſuis pas beaucoup écarté de cette route dans les fiévres bilieuſes, ſi ce n'eſt qu'avec les remédes que je viens d'indiquer, je joignois un peu de rhubarbe, des remedes analeptiques & gélatineux, parce que ces ſortes de fiévres étoient accompagnées d'un abbattement conſidérable.

Dans la miliaire pourprée, la ſaignée réuſſiſſoit aſſez bien avant l'éruption, elle favoriſoit la ſortie des exanthemes, & ſecon-

doit l'effet des remedes diaphorétiques que je mettois en uſage. Un de mes malades après ce traitement fut attaqué d'une hemiplegie ſcorbutique ; mais je l'ai guéri avec le quinquina. J'ai obſervé une miliaire pourprée blanche dans un homme qui avoit été ſujet à des affections hipocondriaques, & à des hémorroïdes. Sur le déclin de cette fiévre miliaire pourprée blanche, le malade fut en grand danger ; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les exanthemes pouſſoient très-lentement, & ſucceſſivement ſur l'une & l'autre jambe ; enſuite ſur la poitrine & ſur les membres ſupérieurs ; & enfin ſur le bas-ventre. Cette éruption tantôt ſe montroit ſous la forme de véſicules tranſparentes entourrées de petites taches rouges ; tantôt c'étoit des petits boutons remplis de pus comme dans la petite vérole. Après la guériſon de cette fiévre, il reſta ſur les membres une eſpece de dartre ſcorbutique très-incommode. J'ai eu occaſion d'obſerver ce ſymptome dans pluſieurs autres ſujets.

Aux approches de l'hyver de l'année ſuivante, les rougeoles ſe répandirent dans nos Cantons. Elles étoient très-mauvaiſes. Les enfans, les adultes, en étoient également affectées, & pluſieurs en périſſoient. Les premiers ſymptomes de cette rougeole étoient des vomiſſemens, des nauſées ſuivies aſſez communément d'une diarrhée qui

cependant

cependant ne traverſoit que peu l'éruption, quand on ſuivoit un régime convenable. Ce dévoiment duroit ordinairement pendant toute la maladie, & il revenoit quelquefois après la guériſon : dans quelques perſonnes le ventre étoit reſſerré pendant tout le cours de la maladie, ſans que ce ſymptome fût d'un mauvais préſage. J'ai obſervé des hémorragies par le nez dans les uns, qui ſe déclaroient dans tous les tems de la rougeole; les autres n'en reſſentoient aucune atteinte. La chaleur étoit conſidérable; cependant il arrivoit rarement qu'elle fût accompagnée de délire. Le pouls étoit prompt & un peu dur; l'urine étoit de couleur citrine, & dépoſoit beaucoup de mucoſité. Au commencement de la maladie, on éprouvoit beaucoup de ſueurs, mais point dangereuſes : la langue de quelques ſujets étoit ſéche; les exanthêmes étoient très-abondans par tout le corps, & étoient ſéparés par des taches larges pourprées. Le ſymptome le plus dangereux étoit l'engorgement des poûmons par une lymphe épaiſſie qui excitoit une toux des plus violentes & une eſpece d'aſthme convulſif, qui quelquefois ſe déclaroit comme un catharre ſuffocant. Quand cette toux n'emportoit pas les malades ſubitement, elle retardoit beaucoup la guériſon. Il ſurvenoit à quelques-uns, vers le huitieme ou le neuvieme jour de la maladie après l'érup-

tion, une miliaire pourpreé rouge & blanche : les autres éprouvoient le ſeptieme jour une ſueur critique très-abondante.

Dans le même tems que les rougeoles étoient épidémiques, il régnoit des pleuréſies, des péripneumonies, des catharres ſans fiévre, & quelquefois avec fiévre. Ces maladies s'annonçoient, comme les rougeoles, par des vomiſſemens, des diarrhées, une expectoration embarraſſée, & des ſueurs abondantes : probablement ces deux eſpeces de maladies, quoique fort différentes, partoient de la même cauſe, c'eſt-à-dire, de la conſtitution de l'air.

Les autres maladies régnantes étoient des affections hypochondriaques, des rhumatiſmes, des fiévres lentes & hectiques, des fiévres ſtomachales, des douleurs de coliques, des étourdiſſemens, & tous les maux dont les crudités des premieres voies ſont la ſource.

Le nombre des morts cette année 1755 a été beaucoup moindre que l'année précédente.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obſervations & de Remedes.

Comme il ne nous eſt pas poſſible de publier en entier toutes les Obſervations que l'on nous envoie, & que les Auteurs nous en ont marqué quelque mécontentement, nous avons pris le parti d'en donner le précis, pour faire voir que nous ne péchons en cette partie ni par mauvaiſe volonté, ni par négligence.

Sur une abſtinence de ſoixante-neuf jours ſuivie de la mort.

M. Gerard, Médecin à Carrouge, nous mande le fait ſuivant. Une femme âgée de quarante-cinq ans, d'un tempérament bilieux, eut le malheur de tomber, au mois de Juin 1751, dans un très-grand égarement d'eſprit, dont il a été impoſſible de la guérir. Cette femme mourut le 5 Novembre 1755, après avoir gardé le lit un an entier, & après avoir paſſé les ſoixante-neuf derniers jours de ſa vie ſans prendre d'autre nourriture, que celle que pouvoient lui fournir quatre ou cinq onces de cidre qu'elle buvoit.

Sur une paralyſie guérie par une fiévre putride, par M. HERMAN, Médecin du Roi, à Marſal.

M. Laurent, Syndic de cette ville, faiſant travailler aux chauſſées, fut frappé d'un coup de ſoleil qui lui occaſionna une grande fiévre & une douleur de tête exceſſive : elle ſe termina par une paralyſie de la moitié du corps. On employa inutilement à cette occaſion tous les remedes poſſibles ; les eaux de Plombieres même n'eurent aucun ſuccès : ce que l'on put obtenir, eſt qu'il marchoit en traînant la jambe droite, le bras ſeul aidoit à la ſoutenir ; mais il n'étoit pas en état de ſigner ſon nom. Il eſt reſté deux ans dans cette ſituation, lorſqu'il lui ſurvint une fiévre putride maligne qui exerça toute ſa fureur : il vomit des vers ; il eut une phrénéſie ſi violente, qu'on n'en attendoit que la mort. La maladie tourna cependant bien différemment ; car les remedes ayant calmé le tranſport, cet homme ſe trouva non ſeulement guéri de ſa maladie, mais la paralyſie diſparut entiérement, de façon que trois ou quatre jours après il commença à marcher & à écrire, comme avant ſes accidens. Quelques années après il fut attaqué du pourpre ſcorbutique qui a duré près de dix-huit mois ; ce qui le réduiſit dans une

étiſie de laquelle il mourut. . . . Sa femme à qui il avoit communiqué ce pourpre ſcorbutique, en eſt morte hydropique, après en avoir été marquée près d'un an. C'eſt la cinquieme perſonne que je vois attaquée de cette maladie.

Sur le mercure camphré.

M. Cordet, Chirurgien à S. Pere en Retz, après avoir lu dans ce Journal l'extrait de la théſe de M. Danié Deſpaturaux, Médecin de la Faculté de Paris, ſur l'uſage du mercure camphré, nous aſſure en avoir fait l'épreuve ſur une perſonne attaquée de la vérole, & s'être bien trouvé de l'avoir donné en frictions, de façon qu'il a produit tous les effets qu'on pouvoit déſirer, & n'a point excité de ſalivation.

Sur un gonflement ſurprenant de l'ovaire droite d'une femme, par M. GUILBERT, Chirurgien-Juré de l'Univerſité de Caën.

La femme dont il s'agit, mourut hydropique : on crut qu'elle étoit groſſe. Je l'ouvris; j'en tirai au moins dix pintes d'eau épanchée dans le bas-ventre. J'apperçus immédiatement après une tumeur conſidérable du côté droit, que je pris d'abord pour la matrice; c'étoit l'ovaire droite qui s'étoit accrue au point qu'elle avoit deux

pieds & demi de circonférence en rond, & trois pieds deux pouces au moins de circonférence en long. Le principe de cette poche n'étoit pas plus gros qu'un tuyau de plume d'oie, & long de deux pouces. J'ouvris cette tumeur qui contenoit environ cinq pots d'eau : il y avoit en outre dans toute ſa circonférence interne plus de mille hydatides, de différentes groſſeurs, entaſſées les unes ſur les autres comme des grapes de raiſins, remplies d'une ſéroſité ſemblable à celle qui étoit contenue dans cette poche ; il y en avoit cependant quelques-unes dont l'humeur étoit mucilagineuſe. La matrice étoit dans ſon état naturel. L'ovaire du côté gauche commençoit à prendre la même forme que la droite ; elle étoit déja de la groſſeur d'un petit œuf, remplie d'une ſéroſité pareille à l'autre.

Je garde cette piece avec la matrice, le vagin & le rectum.

*Sur l'uſage de l'*orobe *ſauvage dans le rhumatiſme gouteux.*

L'orobe eſt une plante qui pouſſe pluſieurs petites tiges longues d'un pied, s'inclinant vers terre : ſes feuilles ſont oblongues, comme celles de la pariétaire, rangées par paire ſur une côte qui finit par une petite queue ; ſes fleurs naiſſent en épis.

Lorſque ſes fleurs ſont paſſées, il paroît en place, des gouſſes grêles, preſque rondes, noires, relevées, compoſées chacune de deux coſſes qui contiennent des ſemences preſqu'ovales, plus menues que celles de la veſſe, un peu améres. Cette plante croît dans les bois, dans les champs, aux lieux marécageux & incultes : la ſemence eſt ſouvent employée dans les compoſitions de Pharmacie. C'eſt de cette ſemence dont M. Ritterus, Médecin à Nuremberg, a fait un grand uſage dans les rhumatiſmes gouteux. Il nous apprend qu'une pincée de cette plante priſe comme du thé, produit des effets très-ſenſibles dans l'eſpece de rhumatiſme qui attaque les lombes, & que l'on nomme *lumbago*.

Remede ſouverain contre la rage, qui a été éprouvé pendant près de trente ans ſur environ cinq ou ſix cent perſonnes mordues par des animaux enragés, par M. Le Joyant, Curé de N. D. de la Quinte près le Mans.

Prenez de la reine des prés, de polypode de chêne, de petite centaurée, d'abſynthe, de mille-pertuis, de plantain, de ruë, de bétoine, d'armoiſe, de méliſſe dite piment, de ſauge, de vervene, de menthe, & des écailles d'huitres calcinées : cueillez ces plantes, quand elles ſont en fleurs. Faites-les ſécher à l'ombre : réduiſez-les en poudre ;

paſſez-les au tamis ſéparément. Mettez de chacune, parties égales, & trois fois autant de poudre d'écailles d'huitres calcinées : mêlez le tout exactement, & conſervez-le dans un pot de terre récemment cuite & ſans vernis. Il faut renouveller ces plantes tous les ans.

Prenez un gros de ces poudres ; faites-les infuſer du ſoir au matin dans un bon verre de vin blanc, & donnez-les à boire à jeun à celui qui a été mordu. On le laiſſera trois heures tranquille, ſans lui donner aucune nourriture, & on le fera tenir au lit, pour qu'il ſe maintienne en ſueurs : on réitere pendant trois jours les mêmes priſes. On fera de plus ſaigner les plaies, & on les tiendra ouvertes, en les baſſinant avec du vin blanc très-chargé de ſel commun, & en y appliquant des cataplâmes faits avec les poudres ci-deſſus infuſées dans du vin ordinaire. On continue ces remedes extérieurs juſqu'à la guériſon. Si les plaies paroiſſoient fort envenimées, il faudroit les ſcarifier. Comme le virus de la rage fait quelquefois des progrès très-rapides, on n'attendra pas que celui qui a été mordu, ſoit à jeun ; mais ſeulement on lui donnera le remede trois heures après avoir mangé.

Il faut augmenter ou diminuer le poids & le nombre des doſes, à proportion de la morſure, de l'âge & de la force du malade.

Les plaies ſont plus dangereuſes au viſage, aux doigts, à la poitrine, que par-tout ailleurs. Ceux qui uſent de ce remede ſur le champ, guériſſent ordinairement avec trois ou quatre priſes tout au plus : quand le mal eſt invétéré, il en faut ſix, ſept, huit ou neuf. Pour ceux qui ne pourront pas avaler le vin avec les poudres, on y ſuppléera, en les faiſant infuſer dans le même vin pendant douze heures, & en faiſant ainſi boire ce vin que l'on aura clarifié : il faut dans ce cas augmenter les doſes, & en donner plus ſouvent.

A l'égard de ceux qui ne peuvent pas boire, on leur fera prendre avec la thériaque en bols, ou en omelette faite avec des jaunes d'œufs & de l'huile de noix.

On donne ce remede aux nourrices, quand les enfans qui ont été mordus, ſont à la mammelle. Les femmes enceintes peuvent le prendre *ſans danger.*

Quand la rage s'annonce par un air mélancholique, des accès de fureur, on doit hâter l'effet du remede, en redoublant les doſes.

Enfin quand le malade eſt hydrophobe, il faut avant tout prendre la ſage précaution de le lier, ſans le faire ſouffrir, & de tâcher de toutes ſortes de façons de lui faire avaler ces poudres ; ce qui eſt très-difficile : on peut choiſir l'intervalle de ſes accès pour y réuſſir, & donner les poudres en petites pilules.

Les plaies faites au viſage ſont très-dangereuſes, mais ne ſont pas mortelles. J'ai vu pluſieurs perſonnes mordues au-deſſus du ſourcil, à la lévre, à la joue, à la langue, que j'ai cependant parfaitement guéries avec ce remede.

De cinq ou ſix cent perſonnes attaquées de la rage que j'ai traitées, il ne m'en eſt mort que ſix qui n'ont pas obſervé de régime, & auxquelles ce remede a été mal adminiſtré.

M. Senac, premier Médecin du Roi, dont tout le monde connoît le zéle particulier pour les progrès de la Médecine & pour le bien public, a reçu différens certificats de Médecins légaliſés qui atteſtent toutes ces Cures.

Uſage du même Remede pour les Beſtiaux.

Ce remede eſt également propre pour préſerver les bêtes domeſtiques de la rage. On en donne trois fois autant pour une priſe dans du vin aux bœufs, vaches, moutons, brebis, chevres, chevreaux, ânes, mulets, & à tous les gros animaux ; mais les chiens, chats & cochons le prennent à plus petite doſe ſous la forme d'une omelette : on doit auſſi les tenir chaudement.

Il faut ouvrir leurs plaies, les laiſſer ſaigner, & les laver avec du vin blanc, dans

lequel on aura diſſous du ſel marin : on cautériſera enſuite la partie avec un fer rouge. Il convient de tenir ces bêtes à l'attache pendant tout le traitement. Au ſurplus, quand elles refuſent de boire & de manger, qu'elles ont les yeux rouges & animés, qu'elles pouſſent des cris, qu'elles ont les oreilles abattues, la geule béante & écumeuſe, qu'elles chancellent ſur leurs pieds, & qu'elles ont la fureur de ſe jetter ſur tous ceux qui ſe préſentent, il faut néceſſairement s'en défaire ſur le champ, de peur qu'elles ne mordent d'autres animaux qui ne ſont pas infectés, & que de cette maniere on ne répande par-tout le venin de la rage. Il eſt bon d'obſerver cependant que tous ces ſymptomes ne ſe rencontrent pas toujours réunis dans les animaux enragés ; les uns en ont plus, les autres moins, ſelon la qualité & la force de leur rage. Il y a auſſi de ces ſignes qui ſont plus propres aux chiens, qu'aux autres animaux : quelquefois ils ne ſe déclarent que quand la rage eſt dans ſa force ; ce qui fait que l'on ne ſçauroit être trop circonſpect vis-à-vis des animaux domeſtiques, quand ils donnent quelque ſujet de douter de leur état.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

DECEMBRE 1756.

Jours du mois.	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	
1	0	1	1	Vent foible du N. Tems couvert. Pluie fine tout le jour.
2	2	4	3 ½	Vent foible du O. le matin, & du N-O. le ſoir. Tems couvert.
3	1	2	1	Vent foible du N. Tems couvert.
4	1	2	1	*Idem.*
5	0 1	0	0 1	Vent foible du N-E. Peu de nuages.
6	0 1	0 1	0 1	Vent foible du N. Tems couvert. Bruine tout le jour.
7	0 1	0	0	Vent du N. N-E. foible le matin, médiocre à midi. Tems couvert.
8	0 1 ½	0 2	0 2 $\frac{2}{1}$	Vent du N. foible le matin, médiocre à midi. Brouillard médiocre.
9	0 2 ½	0 2	0 3	Vent *idem*. Tems couvert. Peu de ſoleil vers midi.
10	0 3	0 3	0 4	Vent médiocre du N. N-E. Tems couvert.
11	0 5	0 4	0 4	Vent foible du N. le matin, & du N-E. le ſoir. Tems couvert le matin. Brouillard médiocre à 7 h. du ſoir. Serein la nuit.

Jours du mois.	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	
12	0 4½	0 2	0 2½	Vent foible du E. N-E. Tems couvert. Brume médiocre.
13	0 4	0 1	0 1	Vent foible du N-E. Tems ſerein.
14	1	4	3	Vent du S. foible le matin & le ſoir, médiocre à midi. Petite pluie tout le jour.
15	2	4	2	Vent foible du S. Tems couvert. Brouillard épais le matin.
16	5	6	3	Vent médiocre du S. le matin, & de l'O. S-O. à midi. Tems couvert. Pluie par intervalles tout le jour.
17	1	2	2	Vent foible du O. S-O. au S-E. Peu de nuages. Pluie médiocre la nuit.
18	3	5	3½	Vent foible du S-E. le matin; médiocre du S. le ſoir. Tems couvert. Bruine le matin. Pluie petite le ſoir.
19	4	5	5	Vent médiocre du S. Tems couvert. Petite pluie tout le jour.
20	4½	5	5	Vent médiocre, changeant du S. au S-O. Tems couvert. Bruine tout le jour.
21	3½	5	4½	Vent foible du S-E. Peu de nuages le matin. Tems couvert à 10 h.
22	2	4	1	Vent foible du S-E. Peu de nuages à midi. Serein le reſte du jour.
23	0 1	0	0 ½	Vent fort de l'E. Tems ſerein le matin, couvert le ſoir.
24	0 ½	0	0	Vent médiocre du N. N-E. Tems couvert.

Jours du mois.	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	
25	0 2	0 1 $\frac{1}{2}$	0 2	Vent foible du N. Peu de nuages le matin. Tems couvert à midi.
26	0 2	0 1	0 2	Vent *idem*. Tems couvert.
27	0 2	0 1	0 1 $\frac{1}{2}$	Vent *idem*. Tems *idem*. Peu de neige ſuivie de grêle à 4 h. du ſoir.
28	0 1 $\frac{1}{2}$	0 1	0 1	Vent *idem*. Tems couvert. Brume petite.
29	0 1	0	0 1	Vent foible, variable du N. au N. N-E. Peu de ſoleil à midi; couvert le reſte du jour.
30	0 1 $\frac{1}{2}$	1	0	Vent médiocre du N. N-E. au N-E. Tems ſerein le matin; couvert à Midi.
31	0 2	0	0 2	Vent médiocre du N. au N-E. à 10 h. Peu de petits nuages.

Pendant ce mois le thermometre a monté de ſix dégrés au-deſſus du terme de la congélation, & eſt deſcendu de cinq dégrés : la différence entre ces deux termes eſt de onze dégrés.

Le vent a ſoufflé 10 fois du N.
8 fois du N. vers l'E.
5 fois du S.
4 fois du S. vers l'E.
& 4 fois du S. vers l'O.

Il y a eu 7 jours de pluie, dont un de neige & de grêle.
3 de bruine.
4 de brouillards.
& 17 de tems couvert qui ont rendu ce mois fort triſte, quoique moins humide que le précédent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre de l'année derniere.

Ce mois a été, comme on peut en juger, aſſez-triſte ; il n'a cependant pas été mal ſain. Il y a eu peu de maladies graves, & beaucoup d'indiſpoſitions, telles que des rhumes, des catharres, qui n'étoient point accompagnés de fiévre, & qui ont cédé à une chaleur modérée, une diéte légere, & aux diaphorétiques les plus doux. On a remarqué auſſi des gonflemens dans les glandes ſalivaires, dans les parotides : ces maux étoient aſſez opiniâtres ; des délayans, des purgations réitérées & de légers apéritifs faiſoient la baſe du traitement : ce qu'il y a de particulier, c'eſt que ces eſpeces de tumeurs ſurvenoient dans les uns ſur le déclin de quelques fiévres tierces ou quartes, & dans les autres après des fiévres continues.

Les maladies graves que l'on a eu occaſion d'obſerver, étoient des dyſſenteries & quelques fauſſes péripneumonies, dans leſquelles on a ſuivi la méthode curative ordinaire. Il n'en a pas été de même de quelques maux de gorge gangréneux qui s'annonçoient par une pâleur au viſage, par un gonfle-

ment de toutes les parties de la bouche & de la gorge, une légere difficulté d'avaler, & une odeur inſupportable, vraiment gangréneuſe ; les ſaignées y paroiſſoient contraires : quelques perſonnes ont fait uſage avec ſuccès de l'alkali volatil reſpiré en vapeurs & pris en boiſſon, pour rétablir la chaleur & la vie dans toutes les parties. Il eſt eſſentiel d'obſerver que l'alkali volatil employé dans ces circonſtances ne fait ordinairement qu'arrêter les progrès de la gangrene, & que par-là il donne le tems d'avoir recours aux émétiques, aux purgatifs & aux légers fondans qui peuvent achever la cure.

Le nombre des malades & des morts a été beaucoup moindre ce mois, que pendant les précédens.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du mois de Février. A Paris, ce 23 Janvier 1756.

LAVIROTTE.

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1757.

TOME VI.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LIVRES NOUVEAUX.

CHYMIE médicinale, contenant la maniere de préparer les remedes les plus uſités, & la méthode de les employer pour la guériſon des maladies, par M. Malouin, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, nouvelle édit. 2 vol. *in*-12. A Paris, chez D'Houry, rue de la Vieille Bouclerie. Prix relié 5 liv.

Hiſtoire naturelle des animaux, ou ſuite de la matiere médicale de M. Geoffroy, Médecin de la Faculté de Paris, par MM. Arnauld de Nobleville & Salerne, Médecins à Orléans, 3 vol. *in*-12. A Paris, chez Deſaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais, Cavelier & Leprieur, Libraires, rue S. Jacques; 3 liv. 10 ſ. le volume relié.

Obſervations de Chirurgie, traduites de l'Anglois de M. Warner, Chirurgien de l'Hôpital de Guy & Membre de la Société Royale. A Paris, chez Ganeau, Libraire, rue S. Severin, à S. Louis & aux Armes de Dombes; un vol. *in*-12. Prix relié 2 liv. 5 ſ.

Hiſtoire naturelle du Sénégal, contenant l'hiſtoire Phyſique, l'hiſtoire des minéraux, des animaux, des végétaux, par M. Adanſon, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, *in*-4°. Tome I. A Paris, chez Bauche, Libraire, Quai des Auguſtins. Prix relié 18 liv. & les Souſcripteurs payeront auſſi 18 liv. ſçavoir, 12 liv. pour le premier volume, & 6 liv. à compte ſur le ſecond volume.

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

***HISTOIRE** d'une fille des environs de Lille en Flandres, à qui l'on a tiré pendant dix à douze ans des aiguilles de toutes les parties du corps, par M. BOUCHER, Médecin à Lille.*

LE ſujet dont je veux parler, étoit une fille de la campagne, (du bourg de Tourcoin, à trois lieues de Lille,) dont le corps a été pendant dix à douze ans une miniere intariſſable d'aiguilles, de l'eſpece de celles qui ſervent à coudre, ayant une pointe à un bout, & étant percées à l'autre : elles étoient ſituées ſous la peau dans le tiſſu graiſſeux de toute la circonférence du corps, plus ou moins profondément; quelques-unes

même étoient plus avant dans l'épaiſſeur des chairs.

Cette fille qui étoit d'une bonne conſtitution, bien faite, avec une peau fraîche & des couleurs vermeilles, fit à l'âge de vingt ans ou environ une chûte qui lui attira un dépôt dans le teton gauche, lequel s'étendit juſqu'à l'aiſſelle ; la poitrine fut endommagée, & pluſieurs accidens dépendans de l'intérieur accompagnerent la maladie. Il reſta au haut du bras gauche un ulcere qui, s'étendant peu-à-peu, cerna circulairement le bras. Une demoiſelle du lieu obtint de ſon pere de retirer la malade dans ſa maiſon, & ſe chargea du ſoin de la panſer & de lui fournir le néceſſaire : elle appella cependant pour conſeil M. Ducoulombier, Médecin réſident dans ledit bourg, où il exerce auſſi la Chirurgie, auquel la malade ſe plaignit de douleurs vives qu'elle lui dit reſſentir dans toute l'habitude du corps, mais plus marquées dans certains endroits qu'elle déſigna. Celui-ci ſentant ſous la peau des corps étrangers, ſolides & figurés en cylindres, propoſa de faire des inciſions pour les tirer ; à quoi il ne trouva point d'oppoſition de la part du ſujet. S'il fut ſurpris d'extraire de vraies aiguilles, qu'on juge de ſon étonnement, lorſqu'il vit que chaque jour en réproduiſoit, pour ainſi dire, de nouvelles, & qu'il falloit chaque

jour faire de nouvelles opérations. Une circonſtance qui ajouta à ſon étonnement, fut qu'il ne put reconnoître nulle part de cicatrices, que celles qui étoient l'effet des plaies faites par ſon biſtouri ; & encore ces plaies ſe refermoient-elles bien vîte, puiſque, quelque grandes que fuſſent les inciſions, *il trouvoit toujours le lendemain les plaies cicatriſées*.

M. Ducoulombier s'empreſſa de faire part de ce phénomene à des Médecins & à des Chirurgiens, qui eurent la ſatisfaction de tirer eux-mêmes des aiguilles, ou d'en voir tirer. J'en ai moi-même extrait, au bout de neuf ans, deux, l'une de la partie interne de la cuiſſe, & l'autre de la temple; celle-ci ſe caſſa, en la tirant. Je les ai envoyées dans le tems à M. Macquer, de l'Académie Royale des Sciences & Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris. J'aurois pu en trouver davantage, ſi j'avois eu le loiſir de reſter plus long-tems. On m'en a fait voir qui égaloient la longueur d'un doigt. Au reſte quoique la plus grande partie de ces corps étrangers fuſſent des aiguilles, on a auſſi retiré des pointes de cloux, des portions de chaînons, & juſqu'à la languette d'une petite balance. La malade à chaque fois indiquoit les endroits où l'on devoit chercher ces corps étrangers : il arrivoit aſſez ſouvent qu'on étoit obligé de

tatonner long-tems, avant que de rien ſentir, & cela lorſque la ſituation du corps étranger étoit fort avant dans les chairs; mais inſenſiblement, & par des preſſions douces, on venoit à bout de les ramener à la ſurface interne de la peau, quand c'étoit des aiguilles. J'en ai ſenti une dans le corps glanduleux du ſein; mais je n'ai pas voulu conſentir à laiſſer faire en ma préſence d'inciſion pour l'extraire, quoique la malade nous en priât, pour la délivrer, diſoit-elle, des douleurs qu'elle lui cauſoit.

Son Médecin & toutes les perſonnes qui ont voulu la queſtionner ſur cette étrange ſingularité, n'ont pu en tirer autre choſe, ſinon que c'étoit un ſort qu'on lui avoit jetté. La demoiſelle qui l'avoit retirée chez elle, en étoit ſi fort perſuadée, qu'on ne l'eût pas détrompée aiſément : cette perſuaſion avoit animé ſa charité, au point qu'elle ne la quittoit preſque pas.

L'état où je vis cette fille, étoit fort triſte : la ſcéne duroit depuis neuf ans. Paralytique des bras & des jambes depuis environ trois ans, au point de ne pouvoir s'aider en rien, elle étoit continuellement couchée dans un petit lit fait exprès, au milieu duquel on avoit pratiqué une ouverture correſpondante à un baſſin qui recevoit ſes excrémens. L'ulcere qui occupoit circulairement le haut du bras, avoit rongé toute l'épaiſſeur des chairs,

de façon que l'os ne paroiſſoit plus que recouvert de ſon arioſte & de quelques vaiſſeaux qui entretenoient la communication du bras avec l'épaule. Tout le corps étoit dans le maraſme ; le viſage cependant conſervoit ſes couleurs & ſa ſérénité, & les fonctions naturelles ſe faiſoient toutes aſſez bien. Elle a encore traîné près de trois ans cette vie miſérable, abandonnée de ſon Médecin, ne voyant plus perſonne, & ne recevant de ſecours que de ſa bienfaitrice.

Les lumieres de notre ſiécle ne nous permettent pas de nous arrêter un inſtant ſur la queſtion ; ſçavoir, ſi ce fait ſingulier eſt le produit d'une cauſe inconnue. On pourroit avoir quelque ombre de doute ſi les corps étrangers dont il eſt queſtion, euſſent été des morceaux de fer brut, ou figurés d'une maniere irréguliere ; mais tous étoient très-viſiblement du fer forgé ou travaillé, des aiguilles très-bien formées, de véritables pointes de cloux, &c. Ainſi il eſt certain que ces corps ont été introduits du dehors dans le tiſſu de la peau & de la membrane adipeuſe, & de-là dans les intervalles de quelques muſcles & dans d'autres parties où le tiſſu adipeux abboutit. On peut faire ſur cet objet pluſieurs queſtions. Par quelle voie les aiguilles ont-elles été introduites ? L'ont-elles été toutes à la fois, ou ſucceſſivement en divers tems ? Quel a été le but

de la perſonne, en ſe laiſſant aller à cette ſurprenante manœuvre ? Trois queſtions qui ſe préſentent naturellement, & que je diſcuterai en peu de mots.

La premiere queſtion nous offre d'abord une idée, qui conſiſte à penſer que les corps étrangers ont été introduits par l'ulcere du bras, lequel avoit lieu dans le tems que l'on s'apperçut de leur préſence (*a*) ; mais il n'eſt pas aiſé de comprendre que l'on ait pu faire gliſſer de longues aiguilles depuis l'endroit où cet ulcere étoit ſitué, juſques dans les parties qui en ſont les plus éloignées, par exemple, dans le bas de la jambe, & encore moins dans les extrémités du côté oppoſé. Tout le monde connoît le ſingulier amuſement des écoliers, qui s'implantent ſymmétriquement ſur les mains & les jambes de fines aiguilles, ſans ſe faire grand mal & ſans la moindre effuſion de ſang, parce qu'ils ont ſoin de choiſir les petits ſillons de la peau où vont abboutir les orifices des tuyaux des glandes miliaires & ſébacées, qui ſont ſituées, préciſément dans les intervalles des houppes nerveuſes. En conſéquence de cette conſidération, l'on conçoit bien que de fines & cour-

(*a*) L'on m'a dit que la même ſingularité a été obſervée autrefois à Paris à l'égard d'une femme, dans laquelle feu M. Petit le Chirurgien, nommé par la Police avec d'autres perſonnes de l'Art, a trouvé un ulcere fiſtuleux, par où ces Meſſieurs ont jugé qu'elle introduiſoit les aiguilles, qu'ils ont auſſi trouvé ſous la peau.

tes aiguilles, introduites par les orifices déſignés, gliſſeront aiſément & ſans grande douleur dans le tiſſu graiſſeux ; mais il n'en peut pas être de même pour de grandes & groſſes aiguilles, pour des pointes de fer d'un volume conſidérable. La paralyſie dont nous avons fait mention, a pu, nous dira-t-on, mettre notre ſujet à l'abri des douleurs ; mais la paralyſie n'avoit pas encore lieu dans le tems où ſon Chirurgien & d'autres ont extrait une grande quantité d'aiguilles, & elle n'a jamais occupé le tronc ni la tête, d'où l'on en a toujours tiré également : d'ailleurs la paralyſie n'a jamais anéanti que le mouvement des parties ; le ſentiment s'y eſt toujours conſervé. La malade indiquoit les endroits où l'on devoit chercher les aiguilles, tant aux extrémités que dans le reſte du corps : les douleurs qu'elles lui cauſoient indiſtinctement par-tout, ſoit par leurs pointes qui s'accrochoient à des parties nerveuſes, ſoit par la rouille qu'elles contractoient, lui faiſoient faire des inſtances pour qu'on l'en délivrât ; & j'ai été témoin que les opérations faites à ce ſujet, n'étoient pas moins ſenſibles, toute proportion gardée, dans les extrémités qu'ailleurs.

Cela étant, (& c'eſt ici l'objet de la ſeconde queſtion,) comment cette fille auroit-elle pu, après des épreuves ſi rudes & ſi ſouvent répetées, ſe réſoudre à continuer

toujours la même manœuvre, en ſe laiſſant introduire journellement de nouvelles aiguilles ? Je dis *ſe laiſſer introduire* ; car elle ne le pouvoit plus par elle-même, depuis que la paralyſie l'avoit privée du mouvement des bras & des jambes. Il n'y avoit preſque plus alors que ſa bienfaitrice qui en approchât : d'ailleurs ſon Chirurgien m'a confié que dans pluſieurs opérations qu'il lui avoit faites pour extraire les aiguilles, il a affecté de ne point ménager ſa ſenſibilité, dans la vue de découvrir le fond de cette étrange ſupercherie, ou de la faire ceſſer. J'allai chez elle dans un tems où l'Officialité avoit porté une défenſe de la laiſſer voir à qui que ce fût, ſi ce n'eſt audit Chirurgien, (c'eſt effectivement la meilleure façon de faire ceſſer ces ſortes de preſtiges :) je ne fus introduit chez elle qu'à ſa faveur ; il ne m'attendoit pas cependant, & encore moins la malade : il avoit refuſé de faire davantage des extractions. J'ai dit ci-deſſus que je tirai deux aiguilles ſur le champ : l'extraction de celle de la temple me convainquit que la malade n'étoit pas inſenſible, par les larmes que je vis couler, par la rougeur du viſage, &c. Ces circonſtances réunies ne laiſſent guéres de lieu au ſoupçon de l'introduction ſucceſſive & journaliere des aiguilles ; du moins cette manœuvre auroit-elle dû ceſſer par l'exécution de l'arrêté de l'Officialité,

& enſuite du refus du Médecin de prêter davantage ſon miniſtere, puiſqu'enfin pourlors tout étoit en pure perte pour la perſonne intéreſſée.

Mais quoique je ne puiſſe me perſuader que leſdits corps étrangers ayent été introduits ſucceſſivement & à des repriſes correſpondantes aux fréquentes opérations qui ont été faites pour les extraire, je n'en trouve pas moins de difficulté, en ſuppoſant qu'ils ont été inſinués tout à la fois ou dans un court eſpace de tems, à expliquer comment il s'eſt pu faire qu'on en ait tiré preſque journellement de toute la circonférence du corps pendant neuf à dix ans. Pourquoi cette fille qui devoit ſûrement ſouffrir de la préſence de ces corps pointus, fixés dans des parties ſenſibles, telles que le ſein, les temples, &c. n'a-t-elle pas d'abord & tout à la fois déſigné ces divers endroits pour en faire l'extraction? Qu'on en ait au contraire trouvé, même au bout de neuf à dix ans, dans les diverſes parties du corps; qu'on ait été obligé de revenir aux mêmes parties en différens tems; & qu'enfin cette affreuſe alternative ait duré dix à douze ans, qu'elle n'ait même été abſolument terminée qu'avec la vie de cette fille, c'eſt ce qui eſt fort ſingulier.

Voici à quoi ſe réduit notre façon de penſer ſur ce point. On ſçait que la peau eſt très-ſenſible, & que la membrane adipeuſe

ne l'eſt pas du tout ; il y a pourtant des nerfs qui traverſent le tiſſu graiſſeux, & il s'en rencontre plus ou moins dans les diverſes parties du corps. On conçoit que notre fille, frappée vivement de ſon objet, ſe ſera miſe au-deſſus des premieres impreſſions que lui a dû cauſer l'introduction des aiguilles dans le tiſſu de la peau, s'appercevant que les douleurs s'évanouiſſoient en faiſant gliſſer les aiguilles dans le tiſſu graiſſeux : en conſéquence elle ſe ſera déterminée à en introduire dans toute la circonférence du corps & dans toutes les parties où ce tiſſu abboutit, & cela avec d'autant moins d'inconvéniens, qu'à l'âge où elle étoit, & jouiſſant d'une bonne ſanté, ce tiſſu devoit être aſſez garni. Il eſt même vraiſemblable que la pointe de quelques groſſes aiguilles a frayé la voie aux pointes de cloux, &c. Ce manege aura duré juſqu'au tems où les corps étrangers, plus ou moins enfoncés dans les chairs ou dans les intervalles des muſcles par l'effet des mouvemens muſculaires, ſe ſeront accrochés à des fibres ou à des membranes nerveuſes : alors les douleurs ont forcé la perſonne à demander qu'on les lui tirât, loin de permettre qu'on lui en introduisît de nouveaux. Mais beaucoup de ces corps implantés dans le tiſſu graiſſeux, y ont pu ſéjourner fort long-tems, ſans être à portée de cauſer d'irritation ſur des parties nerveu-

ſes ; pluſieurs même n'ont pu jamais incommoder que par la rouille qu'ils ont contractée. Tant que la perſonne n'en a pas ſouffert, ou en a été peu incommodée, on conçoit qu'elle n'a pas dû en demander l'extraction, puiſque les opérations néceſſaires à cet effet étoient toutes plus ou moins douloureuſes ; & quand même elle eût déſiré qu'on les lui retirât tous d'un prime abord, on n'auroit pu la ſatisfaire, parce que la plûpart ſe ſont trouvés dérangés par les mouvemens du corps des endroits où ils avoient été placés, plus ou moins, ſelon leur volume, ſelon leur pointe plus ou moins affilée, ſelon la conſiſtance ou la ſolidité de la partie correſpondante du tiſſu adipeux.

Mais quel a pu être le but ou le motif de de cette étrange ſupercherie ? Nous ne nous arrêtons pas à cette queſtion. Nous ne pouvons que reconnoître ici l'effet d'une imagination déréglée ou d'un cerveau malade.

OBSERVATION

Sur un vomiſſement habituel ſuivi de la mort, par M. BERNARD, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.*

Lorſque je lus dans le mois de Décembre de l'année derniere l'Obſervation de M. Razoux, Médecin en ſurvivance de l'Hôtel-Dieu de Niſmes, au ſujet d'un vomiſſement habituel, j'avois une malade qui étoit à toute extrémité de la même maladie : en effet elle mourut le lendemain matin.

Cette malade ſe nommoit Marie-Anne Rigolet : elle étoit cuiſiniere de M. Gallyot, ancien Gentilhomme ſervant de Louis XIV. Elle étoit âgée de cinquante ans ; elle avoit toujours été d'une ſanté foible & délicate, cauſée peut-être ou du moins entretenue par ſes auſtérités & ſes jeûnes trop rigoureux. Cette fille accoutumée à ſouffrir, ne ſe plaignoit point. A la fin les autres domeſtiques voyant qu'elle dépériſſoit tous les jours, me dirent qu'elle vomiſſoit tout ce qu'elle prenoit. J'allai la voir : elle n'avoit point de fiévre ; ſon pouls me parut bon & bien réglé, mais ſeulement un peu foible, & elle a continué de l'avoir tel juſqu'aux cinq ou ſix derniers jours de ſa vie, qui ont été comme une longue agonie. Je l'ai vue pendant en-

viron ſix ſemaines ; & durant les quatre premiers jours, elle avoit de l'appétit, elle mangeoit un peu, elle faiſoit même en partie ſon ouvrage, & repoſoit bien pendant la nuit. Elle gardoit les alimens pendant vingt-quatre heures, & quelquefois plus ; enſuite elle vomiſſoit tout ſans effort & ſans toux : elle n'urinoit preſque pas.

Son maître rempli de charité pour bien d'autres, n'en manqua pas pour elle : il me pria de ne rien épargner pour la guérir. Après m'être aſſuré que la malade n'avoit point de hernie, je mis tout en œuvre pour me faire jour au travers du pilore & du canal inteſtinal. Je n'entrerai pas dans le détail des moyens que j'ai employés, parce qu'ils ont été infructueux, & qu'ils ne pouvoient ne le pas être. Deux ſaignées, différentes boiſſons apéritives, les eaux de Vichy, l'huile d'amandes douces donnée juſqu'à douze onces dans vingt-quatre heures, les bains domeſtiques, quatre onces de mercure cru données à la fois, rien n'a paſſé. Je voulus inſiſter ſur les lavemens ; on eſſaya plus de quarante fois, & on n'en put faire entrer, quelques précautions que j'aie dit à la garde de prendre. La malade ne ſe plaignoit uniquement que d'une peſanteur à l'endroit préciſément du pilore.

Je la fis ouvrir le 2 au ſoir : nous allâmes droit à l'eſtomac, parce qu'il étoit facile de

préſumer que c'étoit le ſiége du mal ; lorſque nous l'eûmes découvert, voici ce que nous apperçûmes. La partie ſupérieure, j'entends celle qui joint à l'orifice ſupérieur, étoit flaſque & affaiſſée, au lieu que celle qui s'unit au pilore, nous parut élevée, comme ſi elle eût été pleine, & d'une couleur tirant ſur le blanc-jaune : le pylore & une partie de l'inteſtin, de la longueur d'environ cinq pouces, étoient de même ; l'un & l'autre étoient durs, mais ſur-tout le pylore. Je fis couper l'eſtomac tranſverſalement à l'endroit où il commençoit à s'épaiſſir ; je fis ſéparer la partie calleuſe de l'inteſtin d'avec le reſte qui étoit dans ſon état naturel : il nous reſta préciſément un entonnoir dont les bords, hauts de quatre grands travers de doigt, alloient en diminuant d'épaiſſeur vers le haut, & par conſéquent en épaiſſiſſant vers le pylore, où les parois avoient au moins trois lignes d'épaiſſeur. Il eût été impoſſible d'y diſtinguer différentes membranes ; elles étoient ſi parfaitement incorporées les unes avec les autres, qu'elles reſſembloient à une peau de buffle.

Je fis peu-à-peu diminuer cet entonnoir, en coupant ſa circonférence, pour voir ſi j'appercevrois quelque fungus, comme dans l'Obſervation de M. Razoux ; mais il n'y en avoit aucune trace, & les côtés continuant toujours à s'épaiſſir & devenant de

plus

plus en plus ſolides, avoient bouché l'orifice, au point que je ne pouvois faire entrer que l'extrémité de mon petit doigt dans le pylore, & qu'après cela il n'y avoit plus qu'un petit trou où on auroit à peine inſinué une plume de corbeau : encore étoit-il applati ; & ce n'étoit qu'en le comprimant latéralement, qu'on pouvoit l'appercevoir.

Dans cet endroit la calloſité manquoit tout d'un coup, au lieu qu'elle alloit en diminuant, comme je l'ai dit, du côté de l'eſtomac.

Tous les autres viſceres étoient fort émaciés ; mais ils nous parurent dans l'état naturel, à la réſerve de la veſſie, à un des côtés de laquelle nous trouvâmes une calloſité, de la groſſeur d'un œuf de pigeon : je la fis ouvrir ; elle étoit d'une ſubſtance toute ſemblable à celle du pylore. Au premier coup d'œil le rectum nous parut de même ; mais après l'avoir détaché & ouvert, nous le trouvâmes rempli de matieres fécales, endurcies & gluantes, au reſte il étoit dans ſon état naturel ; ce qui nous fit juger que ſi on s'étoit ſervi d'une cannule longue, qu'on l'eût enfoncée totalement, & enſuite retirée à moitié, on auroit pu faire entrer des lavemens, on auroit dégagé l'inteſtin, & fait vivre la malade pendant quelque tems avec des lavemens de bouillon ou de lait.

Comme cette Obſervation, ainſi que celle de M. Razoux, n'eſt d'aucune utilité pour la pratique, parce que la cauſe étoit de nature à ne pouvoir être détruite par aucun remede, j'en donnerai une autre ſur une pareille maladie qui auroit probablement été guérie, ſi j'euſſe été appellé plutôt, ou qu'on eût inſiſté plus long-tems ſur les moyens que j'ai employés.

OBSERVATIONS

Sur les effets merveilleux du quinquina dans la gangrene, par M. MARCHANT, Médecin à S. Jean d'Angely.

Les deux cas que je vais rapporter, ſont du nonbre de ceux où on n'avoit rien à eſpérer des ſecours ordinaires, & dont on doit évidemment tout le ſuccès au ſeul uſage du quinquina.

Au mois d'Août 1748, Madame *** âgée d'environ trente-neuf ou quarante ans, & d'un aſſez bon tempérament, eut à eſſuyer à cet âge une premiere couche qui fut laborieuſe & très-malheureuſe : quoiqu'elle fût près du terme ordinaire, elle crut avoir accéléré le tems de l'accouchement par un effort qu'elle s'étoit donné pour atteindre du linge d'un lieu élevé. Après avoir perdu

ſes eaux, & avoir reſſenti pendant deux ou trois jours les effets les plus preſſans entre les mains d'une ſage-femme, ſans pouvoir accoucher, elle manda un Chirurgien qui avoit la réputation d'habile Accoucheur. Celui-ci ne fut pas plus heureux que la ſage-femme, & la malade ſouffrit encore pendant huit jours des tranchées & des efforts inutiles. Enfin les douleurs vives, les différens efforts qu'elle s'étoit donnés, & les ſituations gênantes qu'on lui avoit fait tenir, la jetterent dans une foibleſſe & un épuiſement conſidérables. Ce fut dans cette triſte ſituation qu'elle me fit prier de me tranſporter, pour la voir, au Château de *** lieu de ſa réſidence, diſtant de trois lieues de cette ville. A mon arrivée, il y avoit plus de vingt-quatre heures qu'elle n'avoit ſenti ni douleurs ni tranchées, & je la trouvai dans une foibleſſe ſi extrême, que malgré la certitude que j'avois de la mort de l'enfant qui depuis neuf jours n'avoit donné aucun ſigne de vie, je crus ne devoir hazarder qu'une potion cordiale & emmenagogue à prendre par cuillerées & une tiſanne propre à remplir les mêmes indications, (car on n'avoit point encore tenté ces remedes.) Le lendemain matin, elle accoucha ſans efforts d'un enfant mort, & fut débarraſſée en même tems du placenta & de ſes membranes; l'enfant & l'arriere-faix

étoient entiérement pourris & corrompus. L'accouchement fut ſec, ce que j'attribuai à ſon grand épuiſement. Deux jours après, le Chirurgien m'écrivit qu'il étoit ſurvenu une mortification aux parties de la génération, & que l'orifice du vagin étoit fermé par une membrane livide qui excédoit de près de cinq pouces au-delà des grandes lévres, & par la même lettre me prioit inſtamment d'aller voir de nouveau cette malade. J'aurois penſé d'abord que cette membrane pouvoit être un reſte de celles de l'arriere-faix qui en avoit été détaché par la corruption, & dont l'extraction étoit facile, ſi ç'eût été un autre qu'un Chirurgien qui m'eût fait ce détail. Mais lorſque j'eus vu la malade, j'apperçus aiſément que cette membrane n'étoit autre choſe qu'une excoriation entiere de la ſurpeau qui tapiſſe le vagin : je la fis emporter ſur le champ avec le ciſeau ; elle étoit pleine d'une limphe rouſſâtre & infectée. Les rides du vagin me parurent dans un état de gangrene, livides & inſenſibles ; le méat urinaire étoit de même excorié par des pellicules livides ; les nimphes étoient à-peu-près dans le même état, & les grandes lévres étoient extrêmement pâles : la malade d'ailleurs étoit dans un léger délire avec un pouls fréquent, petit & inégal. Le peu de reſſources que me parurent donner la Chirurgie & les applica-

ſtions extérieures dans un cas ſi fâcheux, me déterminerent à faire uſage du quinquina. La malade prit conſtamment pendant trois jours, de trois en trois heures, un gros de quinquina ; après quoi elle n'en prit que deux priſes par jour, d'un gros chacune, pendant quinze jours. La ſuppuration parut dans vingt-quatre heures, & toutes les parties gangrénées ſe détacherent avec une facilité étonnante. Le Chirurgien qui d'abord n'avoit pas paru compter beaucoup ſur le quinquina, m'en écrivit avec des éloges qui tenoient de l'enthouſiaſme, & me certifia que le quatrieme jour de ſon uſage, il ne paroiſſoit plus aucun veſtige de gangrene. J'eus occaſion de voir cette même malade quinze jours après ſes malheureuſes couches, & elle me parut parfaitement remiſe, à l'exception d'un écoulement d'urine involontaire, qui fut la ſuite du déſordre qu'avoit occaſionné cette gangrene ſur le ſphincter de la veſſie, & qui céda aux remedes indiqués à cette occaſion.

La ſeconde Obſervation regarde un jeune homme, âgé d'environ dix-neuf ou vingt ans, naturellement fort maigre. Ce jeune garçon qui étoit domeſtique du meûnier de Charaus, ayant voulu enduire de graiſſe le rouage de ſon moulin, ſans en arrêter le mouvement, eut le malheur d'avoir le bras embarraſſé dans le rouet, où il reçut qua-

tre plaies des plus conſidérables. L'avant-bras fut fracturé en deux endroits, & le bras à ſa partie moyenne. Des quatre plaies, deux ſe trouvoient vers la partie moyenne de l'avant-bras, l'une dans la partie interne, & l'autre dans la partie externe; elles ne montroient l'une & l'autre qu'une ſimple diviſion longitudinale, profonde à la vérité, & de la longueur d'environ trois pouces: la ſeconde avoit même ouvert une branche de l'artere radiale qui donna une quantité de ſang, qui céda à la ſeule compreſſion. Les deux autres plaies beaucoup plus fâcheuſes étoient placées, l'une au pli du bras, & l'autre au pli de l'aiſſelle; tous les tégumens avoient été emportés, & les muſcles déchirés dans l'une & l'autre de ces plaies, dont le contour ſurpaſſoit l'étendue de la paume de la main. On doit ajouter qu'une grande partie du ventre, du muſcle biceps, ſe trouvoit ſéparée & ſuſpendue par ſa déchirure à la plaie du pli du bras. Ce fut dans cette triſte ſituation qu'on apporta ce malade à l'Hôpital de cette ville, au mois de Juillet 1751. Le Médecin ordinaire de l'Hôpital me fit la politeſſe de me prier de l'accompagner, afin de donner mon avis dans une ſi fâcheuſe conjoncture. Après avoir fait mettre ce bras à nud, j'obſervai tout le mal dont je viens de faire le détail. Je remarquai en outre que le bras, quoiqu'il

n'eût point encore perdu ſa couleur, étoit d'un froid glaçant & d'un ſentiment fort obſcur, & je ne pus y trouver aucune pulſation d'artere. Ces obſervations me déterminerent à propoſer ſur le champ l'amputation du bras. L'état de la plaie de l'aiſſelle qui demandoit une attention particuliere, fut cauſe qu'on remit la déciſion de cette opération au lendemain matin. Le ſphacele de tout l'avant-bras & de la moitié inférieure du bras ſurvenu dans la nuit, réunit alors tous les ſentimens pour la néceſſité de l'opération; mais les inſtrumens qui y étoient deſtinés, ayant beſoin de quelque réparation, donnerent lieu à une nouvelle remiſe pour l'après-dîner. Enfin à la viſite du ſoir, on s'apperçut que la gangrene s'étoit emparée de la plaie de l'aiſſelle; le ſphacele occupoit alors les deux tiers du bras, & le Chirurgien qui faiſoit les ſcarifications, enfonça à cette hauteur du bras ſon inſtrument juſqu'à l'os qu'on vit à nud, ſans le moindre ſentiment de la part du malade: la ſeule portion extérieure de la partie ſupérieure du bras qui n'étoit point encore infectée, étoit froide, pâle & couverte de quelques veſſies pleines d'une ſéroſité ichoreuſe, en un mot dans une diſpoſition très-prochaine de la gangrene; le malade d'ailleurs étoit dans un délire maniſeſte, avec un pouls flaſque, petit & fréquent. On prononça unanimement que l'état

du malade étoit déſeſpéré, & qu'on ne pouvoit ſans témérité pratiquer aucune grande opération. Ce fut dans cette circonſtance que je propoſai le quinquina ; je fis même prendre la premiere priſe en ma préſence, & j'ordonnai qu'on continua de deux heures en deux heures à la doſe d'un gros ; ce qui fut exécuté fort fidélement. Le lendemain matin, la partie du bras qui n'étoit pas encore atteinte de gangrene, parut d'une couleur naturelle & d'une chaleur tempérée ; le ſphacele n'avoit fait aucun progrès ; la place des veſſies étoit d'une couleur vermeille ; la plaie de l'aiſſelle étoit toujours gangréneuſe, mais ſans augmentation : le malade éroit ſans délire & avec un pouls paſſablement bon. On continua le quinquina de trois heures en trois heures ; & à la viſite du ſoir, je m'apperçus que quelques légeres inciſions que j'avois fait faire la veille à deſſein dans la partie vive, commençoient déja à ſuppurer. Le lendemain matin, le pus me parut très-louable, & j'apperçus dans la plaie de l'aiſſelle que les débris gangrénés des chairs déchirées qu'on n'avoit pas pu emporter avec le ciſeau, commençoient auſſi à ſe détacher par la ſuppuration : je crus alors qu'on pouvoit hardiment couper ce bras, qui par ſa puanteur rendoit le ſéjour de la ſalle inſupportable, avec la précaution de brûler toutes les chairs gangrénées, en ſe

ſervant du cautere actuel, & celle de continuer l'uſage du quinquina, qu'on ne donna plus que de quatre heures en quatre heures. On coupa le bras ſur la portion vive; & le bras coupé, on s'apperçut qu'après avoir lâché entiérement le tourniquet, il ne ſortit point de ſang par l'artere: on brûla tout ce qui parut mortifié; ce ne fut même que pour-lors que le malade ſe plaignit qu'on lui coupoit le bras. On viſita la plaie de l'aiſſelle le lendemain, & on vit que la ſuppuration commençoit à s'établir, & que le contour de l'eſcarre paroiſſoit vermeil. L'eſcarre tomba le jour ſuivant; les chairs prirent une belle conſiſtance, & le pus étoit bien formé: enfin ce malade parut dans une bonne voie de guériſon. Au panſement ſuivant, les choſes changerent; les plaies étoient d'un pâle-plombé, & la ſuppuration parut entiérement ſupprimée. J'aurois été plus étonné de ce fâcheux contre-tems, ſi la Supérieure de l'Hôpital ne m'eût déclaré pour-lors qu'il y avoit près de vingt-quatre heures que ce malade n'avoit pris de quinquina, & qu'on en avoit ceſſé l'uſage, de crainte de le jetter dans un appétit dévorant: elle me promit en même tems qu'on auroit ſoin de le continuer avec exactitude, & qu'elle y donneroit toute ſon attention. Le malade lui-même redemanda le quinquina avec beaucoup d'empreſſement, & l'heureuſe influence

de ce remede ſe fit reſſentir dès le lendemain ; les chairs reparurent vermeilles & humectées d'un pus louable. Ainſi la ſuppreſſion trop hâtée du quinquina ſervit encore à faire voir la néceſſité & l'efficacité de ſon opération. Enfin on ſe contenta, trois jours après, de fixer l'uſage du quinquina à deux priſes par jour pendant quinze jours, & par ce moyen la plaie fit beaucoup de progrès en mieux, & le malade fut bien plutôt hors d'affaire qu'on n'auroit oſé l'eſpérer.

Ces deux Obſervations ſont ſingulieres, en ce que les deux malades qui en font le ſujet, étoient dans un état déplorable, & qui annonçoit une fin prochaine, lorſqu'on leur a adminiſté le quinquina. Je dois ajouter que toutes les fois que j'ai employé ce remede dans la gangrene, je me ſuis conſtamment apperçu qu'il accéléroit de beaucoup la ſuppuration, & que ſouvent elle paroiſſoit dans les vingt-quatre heures, & que la continuation de ce remede avançoit beaucoup la cure des plaies. Ainſi je regarde comme très-certain que l'adminiſtration du quinquina n'eſt pas moins recommandable dans la gangrene, que dans les fiévres intermittentes.

GUERISON d'un cancer à la mammelle par l'uſage des feuilles de belladona priſes en infuſion, par M. LAMBERGEN, Profeſſeur en Médecine à Groningue.

La plante dont j'ai fait uſage dans l'Obſervation ſuivante, a été regardée juſqu'à préſent par les Botaniſtes & les Médecins comme un veritable poiſon : je n'aurois jamais oſé en faire l'application, ſi je n'avois ſçu que la maladie que j'avois à traiter, étoit du nombre de celles qui triomphent des reſſources de l'Art & des efforts du Médecin, & ſi je n'avois été conduit à faire cette expérience par le conſeil de trois illuſtres Médecins de mes compatriotes, & par l'eſſai antérieur que j'ai cru devoir faire ſur moi-même de la vertu de cette plante. La circonſpection avec laquelle je me ſuis conduit dans le traitement, juſtifiera en partie ma témérité : voici le fait.

La perſonne atteinte de la funeſte maladie dont il s'agit, étoit une femme âgée de trente-quatre ans, veuve depuis trois, d'un tempérament ſanguin, qui avoit des cheveux roux, & par conſéquent qui étoit extrêmement ſenſible & fort ſujette aux ma-

ladies inflammatoires : elle avoit déja perdu une de ſes mammelles par un abſcès à la ſuite d'une inflammation. Le ſein gauche ne reſta pas long-tems à ſe reſſentir de la diſpoſition générale des humeurs : il s'enflamma à pluſieurs repriſes, après quoi il devint tout douloureux : de-là il dégénéra en ſquirrhe qui s'ouvrit, & porta les caracteres d'un cancer dans toutes les formes.

La maladie bien conſtatée, il s'agiſſoit d'en trouver le remede. Je ſçavois que pluſieurs Médecins conſeilloient la belladona à l'extérieur, en forme de cataplâme avec le ſain-doux pour les ulceres carcinomateux ; mais je n'ignorois pas en même tems que tous ſe réuniſſoient pour en défendre l'uſage intérieur, comme une plante véneneuſe. Toutes ces penſées différentes ſe croiſoient dans mon eſprit, & le tenoient dans une grande perplexité : d'un autre côté l'envie de ſoulager la malade qui étoit réſervée à une mort prochaine, me ranimoit. Je réſolus de faire infuſer une petite quantité de cette plante, comme du thé, & d'eſſayer ſur moi-même la vertu de cette infuſion. Pour cet effet je pris un ſcrupule de ces feuilles cueillies & ſéchées depuis trois ans, & je verſai deſſus une dixaine de taſſes d'eau : je laiſſai la liqueur toute la nuit ſur des cendres chaudes. Le lendemain matin je la trouvai notablement colorée,

ſans odeur & d'une ſaveur dégoûtante : j'en pris une demi-taſſe ; j'étois à jeun, je n'en apperçus aucun effet. Le jour ſuivant, je doublai la doſe : j'éprouvai un peu de vertige pendant une heure ou deux ; je ſentis à la bouche une ſéchéreſſe qui n'étoit pas naturelle. Je fis cette manœuvre pendant pluſieurs jours de ſuite, ſans en être ſenſiblement incommodé.

Après l'effet de ce remede, je commençai pour-lors à en faire prendre une taſſe à ma malade : elle produiſit en elle le même effet que ſur moi-même. Elle continua pendant ſept jours de ſuite à jeun avec le même réſultat. A la fin de cette ſemaine, des douleurs cruelles à la pointe de la mammelle qui devenoit livide, furent des obſtacles nouveaux qui traverſerent l'action de mon nouveau remede : je fus contraint de le ceſſer. J'appaiſai tous ces ſymptomes avec les remedes ordinaires. Quinze jours après, je remis la malade à l'uſage de l'infuſion de belladona ; elle avoit le ventre dégagé, le ſein moins enflé : elle en prit un peu plus d'une taſſe ; elle continua les jours ſuivans. Voici ce qui arriva. Quelques taches qui étoient ſur la pointe de la mammelle, ſe convertirent en trous, & laiſſerent ſuinter une humeur qui le lendemain étoit du vrai pus ; la charpie en étoit toute pleine : il y avoit auſſi un

petit durillon qui occaſionnoit des douleurs inſupportables. Pour-lors la malade prit une taſſe & demie de ſon infuſion ; ſa bouche en devint ſi ſeche, qu'à peine pouvoit-elle avaler ; point de délire ; elle eſſuyoit des vertiges ſi violens, qu'elle chancelloit ; ſa vue s'affoiblit à un point, qu'elle ne pouvoit lire un caractere médiocre : point d'anxiétés pourtant, point de nauſées, point de douleurs ; le pouls étoit plus vîte, & l'appétit moindre. Trois jours après, les deux durillons étoient tournés en ſuppuration ; il en étoit coulé quelques gouttes de bon pus. Je fis couvrir ces trous avec un emplâtre de nutritum. Deux jours après, le pouls étoit bon, l'appétit de même, le ſommeil naturel, le ventre libre, la douleur continuelle, mais moins déchirante. Pendant quinze jours de ſuite les plaies ſe trouverent tantôt mieux, tantôt plus mal. Le tems des régles n'eut aucunes mauvaiſes ſuites ; la douleur fut plus ou moins aiguë. Cette femme qui étoit blanchiſſeuſe, fit tout ce qui étoit de ſon miniſtere. Dix jours après, le ſquirrhe étoit bien amolli, & ſenſiblement diminué. Bientôt après la malade eut une inflammation à la jambe qui fut accompagnée de vives douleurs : il fallut ſuſpendre le remede. Un grand mois après, elle recommença le dixieme ſcrupule de ſon infuſion : les plaies pour-lors paroiſſoient faire

de grands progrès. Immédiatement après il ſurvint encore de nouveaux incidens inflammatoires qui jetterent la malade dans des douleurs inouïes. Au milieu de ces ſouffrances, la mammelle étoit toujours douloureuſe & enflée, quoique la plaie inférieure y fût fermée, & que l'ulcere ſupérieur ne donnât qne peu ou point de matiere : quelques jours après, cet ulcere ſe ferma. J'obſervai par la ſuite beaucoup moins de douleurs, point d'ulcere ouvert, beaucoup moins de dureté au ſein ; cela fut de mieux en mieux. Quinze jours après, l'ulcere ſupérieur ſe rouvrit en trois endroits, d'où coula une matiere épaiſſe & jaunâtre : deux jours après, il ſe réunit. L'ulcere inférieur menaça de ſe rouvrir ; il ſortit de l'humidité : cette nuit le retour des régles fut abondant. Trois jours après, l'ulcere ſupérieur étoit fermé d'une légere pellicule ; mais l'inférieur ſe rouvrit en trois endroits. Je fis prendre l'infuſion du quatorzieme ſcrupule de belladona, preſque toujours continuée réguliérement. Dix jours après, tout alloit bien ; l'ulcere ſupérieur ouvert, l'inférieur fermé ne ſuppuroient preſque pas. Au tems des régles, tout fut ſur un bon pied : l'ulcere ſe ferma ; la malade ne ſentit que peu ou point de douleurs. Je continuai l'infuſion ; la malade en étoit au dixhuitieme ſcrupule : pour-lors les ulceres de-

meurerent fermés & ſecs, & toutes les douleurs ceſſerent. Un mois aprés le ſquirrhe étoit fondu, & la mammelle avoit repris ſa forme & ſa couleur naturelle. La malade étant guérie, ne voulut plus faire de remede : je l'ai cependant engagée à continuer l'uſage de la belladona pendant deux ou trois mois. Elle a encore ſenti depuis des douleurs de loin en loin ; une taſſe de notre infuſion les a toujours calmées. Cette femme n'a point eu de rechûte depuis ce tems, plus de douleurs, nulles duretés au ſein. Elle s'eſt remariée, elle a accouché, *elle a allaité ſon enfant*. Que faut-il de plus pour conſtater ſa guériſon ?

Ce traitement a duré dix-ſept mois. La malade a pris en tout ſix gros de belladona.

Nota. Cette cure de M. Lambergen eſt une des plus brillantes que l'on ait faites depuis long-tems. Pour un mal auſſi terrible, on ne devoit pas craindre un remede formidable ; mais on avoit beſoin en même tems d'un Obſervateur habile qui ſçût mettre un frein à la vertu trop fougueuſe de cette plante, ſe ſouſtraire aux orages, franchir les nouveaux obſtacles, s'armer d'une conſtance à l'épreuve, en un mot prouver par la ſage conduite qu'il a tenue que ce qui dans les mains d'un ignorant n'eſt qu'un poiſon redoutable, devient dans celles d'un homme éclairé un remede très-ſalutaire.

Ne pourroit-on pas dire après cette Obſervation, que la plûpart des productions nuiſibles au corps humain ceſſeroient de l'être, ſi elles étoient adminiſtrées à petite doſe & avec les précautions convenables; & que quelques autres au contraire qui ſont très-ſalutaires, pourroient ſe changer en poiſons, ſi l'on en augmentoit la doſe: il eſt naturel auſſi de penſer que la vertu de la belladona eſt bien différente de celle de l'opium, puiſqu'on s'accoutume au dernier, & que l'autre produit conſtamment les mêmes effets.

OBSERVATIONS PRATIQUES SUR LE QUINQUINA.

Par M. VANDERMONDE, Auteur du Journal.

Parmi toutes les richeſſes que le Pérou a verſées ſur les hommes, il n'en eſt pas de plus précieuſe à l'humanité que cette écorce ſalutaire que l'on appelle quinquina; mais plus ce remede nous eſt cher, plus il eſt important d'en apprécier au juſte les propriétés. On a d'abord éprouvé ſon efficacité dans la fiévre & dans la gangrene. L'expérience a bientôt fait connoître que cette production

végétale étoit quelquefois ſouveraine & qu'elle rétabliſſoit le calme dans la machine, & que dans d'autres circonſtances elle devenoit incendiaire, & ſembloit plutôt aigrir le mal, que le détruire. On s'eſt inſenſiblement retranché ſur la fiévre intermittente : c'eſt à préſent une des maladies où l'on peut regarder ce remede comme le mieux indiqué.

En réfléchiſſant ſur la facon d'agir du quinquina dans les fiévres intermittentes, il eſt aiſé d'appercevoir que ce remede porte ſa principale action ſur l'eſtomac & ſur les viſceres qui concourent immédiatement à la digeſtion. C'eſt donc un remede corroborant, propre à fortifier & à rétablir la force de l'eſtomac, quand elle eſt altérée.

Après avoir conſidéré avec attention la propriété ſinguliere qu'a ce médicament d'enchaîner & de détruire les paroxyſmes de la fiévre, j'ai cru que l'on pouvoit étendre ſa vertu, en en faiſant l'application dans les maladies qui ont un retour réglé, quand le tempérament & les circonſtances n'y mettoient pas d'obſtacle. Comme il eſt à préſumer que tous les maux qui ſe déclarent périodiquement, ont une cauſe périodique, & que cette cauſe eſt le vice des premieres voies, j'ai conclu que je ne pouvois mieux faire dans ces ſortes de maladies, que d'employer un ſtomachique auſſi efficace que l'eſt le quinquina. Ce que j'avois penſé, a été confirmé par l'expérience ; &

quelques heureux ſuccès fondés ſur cette théorie, m'ont appris que ce ſont les maladies où ce remede convient le mieux.

Je fus appellé, il y a quelques années, chez un Marchand de la rue S. Honoré, pour voir ſon fils qui étoit malade : je le trouvai dans un abbatement inexprimable, avec le viſage pâle, le nez retiré, les yeux creux, un air hébété, la reſpiration entrecoupée, le pouls très-foible & preſque point de fiévre, ne pouvant retenir ſes excrémens qui étoient d'une puanteur inſupportable. Ce jeune homme qui n'avoit que dix-huit ans, n'étoit malade que de la veille : on ne lui avoit encore rien fait qu'une ſaignée, après laquelle il étoit tombé tout d'un coup dans cet état déplorable. Ne concevant pas comment une ſaignée faite à un jeune homme qui paroiſſoit naturellement fort, avoit pu produire un changement ſi ſubit, je queſtionnai le malade qui m'avoua qu'il s'étoit livré à des excès prodigieux vis-à-vis du ſexe, & que depuis quinze jours il ne buvoit que de l'eau, parce qu'il avoit un dégoût inſurmontable pour tout. Je fis ſuſpendre les ſaignées : j'ordonnai du petit-lait avec le ſyrop de violette, pour laver & purger ſans irriter ; j'y joignis quelques boiſſons légérement cordiales. J'obſervai qu'il ſurvenoit de tems en tems au malade des étouffemens, des palpitations, des étrangle-

mens qui me firent d'abord craindre pour ſa vie ; mais je reconnus qne ces ſymptomes étoient nerveux : je les calmai avec des anti-ſpaſmodiques. Ce que je veux faire remarquer, c'eſt qu'il ſurvenoit au malade un délire périodique de deux jours l'un, qui dura près de trente jours, ſans que les purgatifs réitérés ayent pu en empêcher le retour ; la ſaignée du pied me paroiſſoit totalement contre-indiquée par l'épuiſement dans lequel étoit le malade. J'eus recours aux véſicatoires ; mais il fallut bientôt les quitter, car elles jetterent le malade dans les ſpaſmes les plus violens. Les ſangſuës appliquées quatre jours de ſuite ne débarraſſerent que très-peu la tête, & augmenterent l'abbatement. J'employai d'abord le quinquina à très-petite doſe, parce que je craignois d'augmenter les ſpaſmes & la chaleur habituelle qui accompagnoit la fiévre ; je joignis ce remede aux purgatifs : on ne peut s'imaginer la rapidité avec laquelle il agit. Le premier jour le délire fut preſqu'auſſi fort, mais beaucoup plus court. Ce changement m'encouragea, j'augmentai la doſe du quinquina ; le délire diminua conſidérablement de force & de durée. Je continuai ce traitement pendant quelques jours, & je diſſipai entiérement ce délire opiniâtre : la convaleſcence ne fut pas longue, à proportion du tems de la maladie. Je finis par mettre le

malade au lait pour toute nourriture, pour adoucir la poitrine que le long uſage du quinquina avoit un peu échauffée.

Un homme âgé de trente ans, d'un état ſédentaire, d'un tempérament pituiteux & fort ſujet aux fluxions, fut attaqué, il y a près d'un an, d'un coryza qui fit des progrès conſidérables, quelques précautions que l'on prît pour y remédier. Cet écoulement qui ſe faiſoit par le nez, revenoit réguliérement tous les jours; il commençoit ſur le déclin de la nuit, tantôt plutôt, tantôt plûtard, & ceſſoit vers les onze heures ou midi : la tête devenoit enflée & douloureuſe; les yeux, les ſinus frontaux & le nez étoient prodigieuſement embarraſſés. Ces ſymptomes étoient accompagnés de douleurs très-cuiſantes, & il ſortoit une quantité ſi conſidérable d'une ſéroſité âcre & limpide, que le malade ne pouvoit aucunement pendant ce tems vaquer à ſes affaires; le reſte de la journée ſe paſſoit fort tranquillement. Jamais le pouls n'a été ſi lent que dans les accès; dans les intervalles il reprenoit ſa marche ordinaire. Le malade ſe tint chaudement; il prit des diaphorétiques légers qui ne changerent aucunement ſon état : on lui donna quelques lavemens; & on inſiſta ſur les remedes propres à entretenir la tranſpiration, qui ne parurent pas produire un grand effet.

Le quinquina ſeul, uni aux purgatifs légers, fit ce que les autres remedes n'avoient pu faire ; & de cette maniere ce coryza périodique opiniâtre fut totalement guéri.

Une jeune Dame fort ſobre, très-bien conformée, mais très-délicate, étant groſſe de ſix mois, vomiſſoit réguliérement tous les jours à la même heure, & avec des efforts violens, toute la nourriture qu'elle prenoit ; le bouillon, la gelée, la ſoupe, la ſemoulte au gras, les œufs frais, rien ne pouvoit reſter dans ſon eſtomac. On l'avoit ſaignée deux fois pendant ſa groſſeſſe, ſans aucun amandement. Elle étoit, quand je la vis, dans un état de maigreur à faire peur, ſans aucun appétit, & avec des envies de vomir continuelles : il y avoit tout lieu de craindre pour ſa vie & celle de ſon enfant. Je voulus la purger ; elle rejetta ſa médecine avec des efforts conſidérables. Elle avoit éprouvé les calmans, les narcotiques & les anti-ſpaſmodiques ſans ſuccès. Je lui fis donner dans une cuillerée de ſoupe de l'extrait de quinquina : elle garda une partie de ſon potage ; ce qu'elle n'avoit pu faire depuis très-long-tems. J'ordonnai la continuation du même remede qui, joint à la diéte néceſſaire, acheva la cure en huit jours. La malade fut ſans vomir juſqu'au huitieme mois, auquel tems elle accoucha d'un enfant qui ſe porte à merveille.

Un homme du peuple, âgé d'environ quarante ans, d'un tempérament mélancolique, étoit ſujet depuis trois ans à une incommodité ſinguliere. Tous les jours à des heures différentes, il rendoit par la bouche une très-grande quantité de vents qui ſe ſuccédoient les uns aux autres, & ſortoient avec beaucoup de bruit & de rapidité : avec cette incommodité, cette homme étoit devenu inſupportable à tous ſes amis. Je crus d'abord que cette maladie dépendoit d'une contraction convulſive de l'œſophage, & je lui fis prendre en conſéquence des calmans & des anti-ſpaſmodiques, qui d'abord parurent produire un bon effet ; mais quelques jours après ils augmenterent la maladie. Comme je remarquai que cette incommodité ſe déclaroit immédiatement deux ou trois heures après les repas, je ſoupçonnai qu'elle dépendoit de la digeſtion. J'employai le quinquina en décoction ; il agit très-peu : je le continuai pendant près d'un mois, au bout duquel tems le malade ſe trouva conſidérablement ſoulagé, de façon qu'il ne rendoit preſque plus de vents, & que cette incommodité étoit devenue ſupportable. J'ai perdu cet homme de vue ; je ne ſçais s'il eſt guéri entiérement.

Je me ſuis trouvé dans le cas de conſeiller l'uſage du quinquina à une perſonne attaquée depuis deux ans d'hémorrhoïdes exter-

nes qui ne couloient pas, & qui reparoiſſoient chaque mois, comme le flux menſtruel aux femmes. Comme le ſujet étoit pléthorique, que je l'ai fait ſaigner, que je l'ai réduit à une diéte aſſez réguliere, & qu'il a depuis totalement changé de façon de vivre, il eſt difficile de décider s'il doit ſa guériſon au quinquina dont il a fait un grand uſage, ou à la vie ſobre & exercée qu'il mene.

Quoi qu'il en ſoit, je penſe que l'on peut ſe ſervir de ce remede dans toutes les maladies périodiques, dans les hémorrhoïdes de cette eſpece, pourvu qu'elles ne ſoient pas occaſionnées par plénitude, par échauffement, ou par quelqu'autre cauſe particuliere, qu'elles ne ſoient ni douloureuſes ni enflammées, & que l'on apporte d'ailleurs toutes les précautions qu'exige l'adminiſtration d'un pareil médicament. Ce que je dis ici des hémorrhoïdes, doit avoir ſon application dans la plûpart des migraines, des dartres, des éruptions, de quelques eſpeces de boutons au viſage, des vapeurs hyſtériques, de l'épilepſie, & généralement dans toutes les maladies à accès qui ont quelque rapport avec l'eſtomac. J'ignore ce que le quinquina peut faire dans la goûte; mais je préſume que l'on pourroit le tenter dans les intervalles de liberté & de calme que laiſſe cette cruelle maladie. Au reſte il eſt

important d'obſerver que l'on ne doit preſque jamais mettre en uſage le quinquina, ſans un ménagement particulier, & ſans être extrêmement attentif aux effets qu'il produits. Ce remede doit être rejetté dans bien des circonſtances; & quoique j'oſe aſſurer que l'on en éprouvera de bons effets dans les maladies qui s'annoncent par des retours réglés, je me crois en droit de prévenir ceux qui pourront s'en ſervir dans ces ſortes de cas, qu'il ne réuſſit pas toujours. Les deux Obſervations ſuivantes prouveront ce que j'avance.

Un jeune homme âgé de trente ans, d'un tempéramment bilieux & d'une forte conſtitution, qui a de plus la fibre ſinguliérement ſenſible, étant à jeun mangea l'année derniere un melon entier ſans pain. Le lendemain il ſentit des dégoûts, des nauſées; il n'y fit rien. Immédiatement après il eut une fiévre tierce qui duroit ſept ou huit heures par jour. Au bout d'un mois, il vint me conſulter. Je le mis au petit-lait; je le fis ſaigner. Il prit l'émétique; il fut purgé pluſieurs fois; il fit uſage des bouillons apéritifs, & enfin du quinquina en décoction. Tous mes ſoins furent inutiles; la fiévre réſiſta, & rien ne put la détruire. Comme cet homme, accoutumé à faire beaucoup d'exercice, devenoit mélancolique en reſtant chez lui, il s'aviſa de monter à cheval : au bout

d'un mois, il ſut parfaitement guéri, en abandonnant tous les remedes.

Quelque tems après on m'appella pour voir une Dame malade, âgée de quarante-cinq ans, encore aſſez bien réglée, d'un tempérament bilieux, fort vif & très-robuſte. On l'avoit traitée très-méthodiquement pour une fiévre tierce qu'elle conſervoit depuis trois mois : elle avoit pris plus d'une livre de quinquina en décoction, & plus de deux gros en extrait ; ſa fiévre n'en étoit que plus opiniâtre. Voyant le mauvais effet des remedes, je les fis ceſſer tous. Je fis boire du vin pur à la malade après ſes repas ; je lui fis faire de l'exercice. Il lui ſurvint un mois après à la main une éruption éréſipélateuſe : elle but pendant quelques jours du petit-lait avec la fumeterre, elle guérit.

Comme les perſonnes qui ſont le ſujet de ces deux Obſervations, étoient d'un tempérament bilieux, fort vif, qu'elles avoient les fibres très-tendues & très-ſenſibles, il eſt vraiſemblable que le quinquina n'étoit pas indiqué dans ces circonſtances : ce remede, en augmentant le reſſort de leurs fibres, a reſſerré tous les couloirs des glandes ſecrétoires & excrétoires, probablement a arrêté les ſecrétions, & par conſéquent a empêché la coction parfaite de la matiere morbifique : peut-être auſſi ces

deux eſpeces de fiévres étoient-elles de la nature de celles que les remedes les mieux adminiſtrés ne peuvent détruire. J'ai fait quelques Obſervations à ce ſujet qui ſeront l'objet d'un nouveau Mémoire que je publierai par la voie de ce Journal.

NOUVELLE Analyſe Chymique des Eaux martiales d'Helmſtad, par M. CONRADUS FABRICIUS*, Conſeiller-Médecin du Duc de Brunſwic & de Luneboug, Profeſſeur en Médecine, de l'Académie d'Helmſtad, Préſident de celle des Curieux de la Nature, &c.*

La fontaine médicinale dont il s'agit, n'eſt éloignée d'Helmſtad que d'un tiers de mille d'Allemagne : elle ſerpente au milieu des forêts dont elle eſt environnée ; elle a cependant un aſpect très-agréable. Les plantes qui lui ſervent d'ombrage, les fleurs qui parfument l'air qu'on y reſpire, tout y répand le plaiſir & la ſanté.

Cette eau ſalutaire ſe fait jour à travers des ſables qui lui ſervent de lit, & coule aſſez lentement, en charriant avec elle des richeſſes plus précieuſes que celles du tage & du pactole. La ſource en eſt ſi féconde, que quelque profuſion qu'on en faſſe, on

n'eſt point encore venu à bout de la tarir. Cette eau eſt extrêmement claire, ſans odeur, d'un goût vitriolique ; & au bout de quelques jours, ceux qui en font uſage, rendent des excrémens noirâtres. J'ai fait remplir pluſieurs bouteilles avec cette eau : je les ai fait boucher avec la derniere exactitude ; aucune cependant n'a été briſée, malgré le cahos & les ſecouſſes violentes de la voiture. D'où je conclus que cette eau médicinale ne travaille pas beaucoup : voici ce que j'ai obſervé, en y faiſant quelques mêlanges.

Dans un demi-ſeptier de cette eau, j'ai jetté une demi-poignée de thé ; la liqueur eſt devenue violete, enſuite purpurine, & enfin noire comme de l'encre : preuve qu'elle contient du vitriol qui, en s'uniſſant avec les parties alkalines du thé, a précipité le mars qui étoit en diſſolution. Mais quand on ſaturoit la liqueur d'acide vitriolique ou de quelqu'autre acide minéral, pour tenir le mars en diſſolution, pour-lors la liqueur reprenoit ſa limpidité. Les mêmes phénomenes arrivent, quand on ſe ſert de balauſtes, au lieu de thé. La teinture de mars vitriolé rend cette eau d'un très-beau verd & d'une tranſparence parfaite. L'élixir de vitriol de Mynſichtus trouble cette eau ; elle devient laiteuſe, & enfin d'un verd jauniſſant. Elle dépoſe le jour ſuivant beaucoup

de ſédiment ; ce qui vient de l'huile eſſentielle des aromates qui entrent dans la compoſition de cet élixir, & que l'eau martiale précipite, en la dégageant de l'eſprit de vin qui la tenoit en diſſolution. La poudre de cochenille mêlée avec cette eau, en fait une liqueur d'une couleur de pourpre foncé, qui devient violete, & enſuite noirâtre : l'eau ſimple acquiert par ce mêlange un rouge pâle. Avec l'huile de tartre par défaillance, il s'éxcitoit une efferveſcence de peu de durée : l'eau ne ſe troubloit pas, & ne faiſoit aucun dépôt ; ce qui prouve qu'elle ne contient pas de terre calcaire : elle acquerroit une couleur citrine. J'obſervai auſſi pluſieurs globules d'air attachés aux parois du vaſe, & des petites maſſes de matiere de couleur jaune qui ſe précipitoient au fond du vaſe ; c'étoit l'acide de cette eau médicinale qui s'uniſſoit avec l'alkali, qui formoit un nouveau ſel neutre : ce dépôt étoit en petite quantité. Ce phénomene arrivoit après le mêlange de toutes ſortes d'alkalis fixes ou volatils. Ce qui prouve que cet acide minéral eſt très-peu abondant, c'eſt qu'en verſant ſur la liqueur de la limaille d'acier, il ne ſurvenoit aucune efferveſcence : il s'élevoit ſeulement une aſſez grande quantité de bulles d'air ; l'eau prenoit une couleur de ſafran de mars. On peut être encore plus ſûr du peu d'acide

que cette eau contient par l'expérience ſuivante. On a beau en mettre une quantité plus ou moins grande dans du lait de vache, ou du lait de chevre, le lait ne ſe caille point ; c'eſt ce qui fait que l'on peut ſans crainte conſeiller l'uſage de cette eau aux pthiſiques. Elle change le ſyrop de violette en verd foncé, & immédiatement après en rouge ; quelquefois le ſyrop de violette devient rouge ſur le champ, à meſure qu'on verſe ſur le mêlange plus ou moins d'un acide quelconque. Tous les acides végétaux ou minéraux produiſent avec cette eau une efferveſcence marquée; ce qui démontre l'exiſtence d'un alkali. Avec l'acide du citron, j'ai remarqué à la ſuperficie une petite pellicule qui ſe forme après le mêlange ; ce qui ne vient que des parties groſſieres de cet acide : car les autres acides ne produiſent pas ce phénomene. L'eſprit de vin verſé ſur cette eau minérale, la trouble, y excite une efferveſcence ; il en ſort une quantité prodigieuſe de bulles d'air, & inſenſiblement l'eſprit de vin ſe décompoſe, & l'huile qu'il contient vient à la ſurface. Le ſel ammoniac purifié, verſé ſur cette liqueur, ne produit aucune odeur urineuſe, quoiqu'il s'y diſſolve, & qu'il ſe forme des filamens comme des petites aiguilles. La crême de tartre ſe précipite au fond ſans aucun changement : d'où je conclus que l'alkali que l'eau d'Helm-

ſtad contient, eſt très-doux. Des pieces d'argent jettées dans cette eau, & dépoſées pendant un tems aſſez long, ne changent point de couleur, & on ne ſent ni par l'odeur ni par la ſaveur aucune marque d'*hepar ſulphuris*. La rhubarbe en poudre rend l'eau martiale d'une couleur jaune, qui s'obſcurcit & devient d'un rouge-cendré. Après avoir mis dans un grand vaſe d'étaim quelques livres de l'eau martiale, en peu de tems je me ſuis apperçu qu'elle avoit perdu ſa ſaveur vitriolique, de façon qu'elle étoit inſipide, & que toutes les expériences que j'avois faites avec le thé & les balauſtes, ne réuſſiſſoient plus. Cette eſpece de décompoſition vient ſans doute du contact de l'air extérieur & de l'évaporation d'une partie de celui qui eſt contenu dans la liqueur, qui entraîne avec lui l'eſprit acide ſulfureux.

Après toutes ces expériences, j'ai verſé une pinte de l'eau minérale dans un grand vaſe d'étaim, pour obſerver les différentes altérations qu'elle éprouveroit; enſuite je l'ai reverſée dans un alambic de verre: je l'ai pouſſée ſur le bain de ſable à un feu modéré, juſqu'à ce qu'elle fût parfaitement évaporée. Voici ce que j'ai obſervé. Auſſi-tôt qu'elle avoit un dégré de chaleur aſſez fort, au-deſſous cependant de l'ébullition, il ſortoit une grande quantité de bulles d'air qui s'attachoient aux parois du vaſe, & qui s'é-

chappoient : quand le feu augmentoit, l'eau jettoit des vapeurs conſidérables ; après l'évaporation des parties les plus volatiles, elle contractoit une couleur jaunâtre, & il s'y formoit une petite pellicule graſſe, parſemée de petites taches jaunes. Après l'entiere évaporation, il reſta au fond du vaſe une croûte très-mince de couleur jaune : j'ai diſſous ce réſidu dans de l'eau de pluie bien claire ; je l'ai filtré à travers un papier gris bien ſec, & dont j'avois le poids exact, juſqu'à ce qu'il fût évaporé. J'ai retiré de chaque évaporation environ un grain & demi d'une poudre ſaline très-légere & très-blanche : j'ai trouvé ſur le filtre ſept ou huit grains d'une terre rouge martiale, ſemblable à celle qui eſt répandue aux environs de la fontaine d'Helmſtad. J'ai voulu m'aſſurer de la nature de ce ſel : après en avoir tiré une quantité ſuffiſante, je l'ai partagé en deux ; ſur l'une des deux portions j'ai verſé de l'huile de vitriol, ſur l'autre de l'eſprit de nître : cela a produit une double efferveſcence. Après que j'eus verſé de l'huile de vitriol, il ſortoit une vapeur ſulfureuſe blanche très-pénétrante. Quand je jettois ſur deux portions de ce ſel de l'huile de tartre par défaillance, ou de l'eſprit de ſel ammoniac, le mêlange reſtoit en repos : ce ſel ne pétilloit pas dans le feu, comme le ſel marin, mais entroit en fuſion ; quand je le pilois

dans

dans un mortier avec le ſel ammoniac, point d'odeur urineuſe. De-là je conclus qu'il eſt de la nature alkaline, & qu'une petite portion de ce ſel eſt ſaturée d'un acide minéral. Il y a cependant un moyen d'en faire une eſpece de ſel neutre; c'eſt de tirer cette eau, quand elle eſt en grande partie évaporée, & de l'expoſer au ſoleil pendant l'été juſqu'à parfaite deſſication : alors l'acide de l'air fait effet ſur le ſel, & vous voyez le vaſe couvert de petits cryſtaux. Au reſte j'ai répété ces expériences dans le fort de l'hiver, & j'ai trouvé ces eaux auſſi actives, que dans le printems & dans les chaleurs de l'été; preuve que cette ſource eſt profonde.

Pour pouvoir m'aſſurer au juſte de la nature de cette terre rougeâtre que j'ai trouvée après la diſtillation, & qui ſe rencontre dans le ſol qui entoure la fontaine, j'ai fait quelques expériences que voici. Avec le ſel ammoniac préparé à la chaux vive, elle ne changeoit pas de couleur : il n'y a donc point de parties cuivreuſes. J'ai pris quatre ſcrupules de cette matiere que j'ai fait ſécher, que j'ai miſe dans un creuſet, & que j'ai pouſſée à un feu violent pendant quelque tems : je l'ai verſée enſuite ſur un morceau de papier, étant encore toute rouge; j'en approchai pour-lors un couteau aimanté qui attira une quantité conſidérable de particules de fer véritable : ce qui prouve que ce métal

n'eſt point diſſous dans ces eaux avec un acide quelconque, & qu'il y eſt contenu dans toute ſa pureté; ce qui rend ces eaux ſupérieures à bien d'autres. J'ai choiſi enſuite la même quantité de cette terre martiale, que j'ai jettée dans le creuſet avec partie égale de ſel ammoniac, après l'avoir pulvériſée: quand le feu commença à faire effet, l'alkali volatil ſe diſſipa, & l'acide qui le tenoit engagé, s'unit avec le mars, & en fit un vitriol; alors il ſe répandit une odeur trés-vive & beaucoup de fumées. Je vis des fleurs citrines, blanches, rouges, ſanguines; ce qui faiſoit un tableau aſſez divertiſſant: ces fleurs ſe diſſipoient inſenſiblement. En retirant le creuſet, & le laiſſant réfroidir, je trouvai au fond une poudre d'un gris noir, d'un goût aſtringent comme du ſafran de mars. Je mis dans le creuſet un gros de cryſtaux de nître: je le pouſſai juſqu'à ce qu'il fût en fuſion; alors je jettai deſſus de la terre rougeâtre de notre fontaine bien ſéchée: auſſi-tôt il ſortit des étincelles, & le nître s'enflamma & donna une marque certaine que cette terre contient du phlogiſtique; cela étoit déja prouvé par cette pellicule graſſe qui ſe formoit dans la diſtillation.

Vertus médicinales de ces Eaux.

Cette ſource eſt, comme on peut en

juger, d'abord compoſée d'une eau très-pure, d'un acide minéral ſulfureux, ou plutôt d'un vrai vitriol martial, d'une terre alkaline en très-petite quantité, & d'un fer très-pur & très-diviſé : par conſéquent on doit regarder cette fontaine minérale comme délayante, réſolutive, tonique, & même anti-ſpaſmodique. Ces eaux conviennent aux hypochondriaques & dans les vapeurs hyſtériques, pourvu cependant que ces affections ne ſoient pas trop anciennes : on peut en faire uſage avec ſuccès dans la chaleur d'eſtomac, les vomiſſemens, la cardialgie, les coliques qui ſe déclarent dans les tempéramens dont je viens de parler : il en eſt de même de la cachexie, de la jauniſſe, des pâles couleurs, de la ſuppreſſion des régles ; mais cette eau ſalutaire réuſſit principalement dans les fiévres intermittentes, dans la gale, le ſcorbut, la goûte vague, les rhumatiſmes goûteux, les fluxions ſcorbutiques, la néphrétique. Comme ces eaux ne contiennent qu'une petite quantité de ſel, & qu'elles purgent difficilement, on doit pendant le traitement y ajouter, ſelon le beſoin, un peu de ſel amer purgatif. Il eſt bon auſſi d'obſerver qu'il faut néceſſairement en faire uſage à la ſource ; car par le tranſport les parties les plus ſubtiles s'évaporent, & le fer ſe précipite : ce qui fait que l'on doit en attendre peu d'effets ſenſibles. Cette eau

n'a pas moins d'efficacité à l'extérieur : elle amollit les parties deſſéchées, quand elle eſt chaude. On s'en ſert dans les tumeurs froides & ſans douleurs, dans la goûte ſciatique, dans les anchyloſes & les contractions des membres en fomentations, en vapeurs, en douches ; ce qui n'empêche pas que l'on en faſſe uſage à l'intérieur. Je l'ai employée dans des ulceres impurs & malins que rien n'avoit pu détruire, elle a produit des effets merveilleux. C'eſt pourquoi on doit regarder ces eaux comme très-précieuſes, & comme les reſſources les plus aſſurées dans preſque toutes les maladies longues & rebelles aux autres remedes.

OBSERVATION

Sur une plaque oſſeuſe trouvée dans la poitrine, par M. PEQUEULT, *Médecin à Pontau-de-Mer.*

A la fin du mois de Juin de l'année 1755, nous fûmes appellés, M. de la Croix Maître Chirurgien en cette ville, & moi, pour faire l'ouverture du cadavre de Meſſire Jean-Baptiſte du Queſne, ancien Lieutenant d'Infanterie au Régiment de Provence, mort de phthiſie à l'âge de quarante-neuf ans. Ayant fait ouverture de ſa poitrine qui avoit toujours

été le ſiége de ſa maladie, nous trouvâmes les poûmons & les bronches farcis de matieres purulentes, & le poûmon gauche adhérent aux côtes; c'eſt à quoi nous ne fîmes pas une grande attention, parce qu'il ſe préſenta un phénomene plus étonnant à examiner, qui conſiſtoit en un rempart oſſeux attaché à l'intérieur des côtes, deſquelles il imitoit aſſez bien la concavité: nous crûmes d'abord que ce corps étranger étoit un ſecond rang de côtes; mais nous reconnûmes bientôt que c'étoit une plaque oſſeuſe, épaiſſe d'environ trois lignes, longue de haut en bas à-peu-près de ſix pouces, & large de cinq depuis ſon bord antérieur qui commençoit vers l'extrémité oſſeuſe des vraies côtes juſqu'à ſon bord poſtérieur. Cette piece repréſentoit à-peu-près un quarré long, d'autant plus irrégulier, qu'il y avoit une échancrure au milieu de ſon bord poſtérieur, qui la rendoit plus étroite à cet endroit, qu'à ſes extrémités. La ſurface externe de cette plaque étoit raboteuſe, & recouverte d'une membrane forte qui paroiſſoit être la plévre attachée aux côtes par un tiſſu cellulaire d'un volume conſidérable, & aſſez lâche pour qu'on pût, en forçant un peu, introduire les doigts entre cette plaque & les côtes; ſa ſurface interne étoit tapiſſée d'une petite membrane ou pellicule très-mince qui, de même que

la membrane extérieure, étoit étroitement unie & comme confondue avec cette ſubſtance oſſeuſe, laquelle étoit plus mince & ſimplement cartilagineuſe vers ſes bords, où ces membranes ſe joignant formoient une partie aponévrotique ou ligamenteuſe très-forte, qui s'uniſſoit & s'attachoit aux côtes.

Au côté droit, nous remarquâmes une petite portion de membrane devenue ligamenteuſe, & même en quelque façon cartilagineuſe, attenant à la plévre dont elle paroiſſoit faire portion, & qui étoit à la partie inférieure & un peu poſtérieure de la poitrine vers les endroits où la plévre ſe replie pour tapiſſer le diaphragme.

OBSERVATION

Sur un homme qui rendoit du pus, des matieres fécales & des vents par la verge, par M. DONADIEU, Chirurgien à Figeac en Quercy.

Un ancien Officier âgé de ſoixante-quinze ans, d'un tempérament ſec, avoit eu dans ſa jeuneſſe pluſieurs gonnorhées, apparemment mal guéries : il lui reſtoit pour-lors un écoulement involontaire & continuel de matieres fécales, qu'il ne pouvoit retenir

qu'en introduiſant dans l'anus un tampon de linge ; il ne paroiſſoit ni au périné, ni aux parties naturelles, aucun changement. Je le ſondai avec le doigt : je trouvai à l'endroit qui répond à la proſtate une dureté de la groſſeur d'un œuf de pigeon, d'où il ſuintoit une matiere purulente de très-mauvaiſe odeur. Il étoit extrêmement maigre. Il fit tous les remedes qu'exige un pareil état.

Quatre ou cinq mois après, il parut à la verge & au teſticule gauche une inflammation ; le teſticule devint gros comme un œuf d'oie, & le gland comme un œuf de poule. L'inflammation diſparut dans huit jours par le moyen des cataplâmes émolliens ; le prépuce reſta un peu édémateux. Alors je m'apperçus qu'il rendoit par l'urétre des vents, du pus & des matieres fécales : les plus groſſieres paſſoient par l'anus ; mais peu de tems après des excroiſſances fongeuſes lui boucherent entiérement le fondement, & rien ne ſortoit par cette voie, pas même les vents qui ſe faiſoient jour avec bruit par l'urétre. ; les matieres fécales les plus groſſieres s'y arrêtoient, & n'en ſortoient que par le moyen des injections qui lui cauſoient de vives douleurs, & lui procuroient des accès de fiévre. J'arrachai avec les doigts quelques-unes de ces excroiſſances qui occaſionnoient une hémorrhagie

conſidérable, & qui revenoient peu de jours après. Enfin pour calmer les douleurs & redonner aux matieres fécales leur cours ordinaire, je pris le parti d'introduire dans l'anus un tampon de charpie attaché avec un fil & enduit avec un jaune d'œuf, & je le retirois de quatre en quatre heures; il ſortoit pour-lors quelques matieres, & cela le ſoulageoit.

Le malade tomba enfin tout-à-fait dans le maraſme, & mourut au bout de trois ſemaines. Les parens s'oppoſerent à l'ouverture du cadavre. Il y a eu toujours incontinence, & jamais d'ardeur ni de rétention d'urine.

EXTRACTION d'une pierre de la véſicule par une opération particuliere, faite par M. Civadier, Chirurgien-Major des Gardes du Corps.

M.*** âgé de quarante ans, & d'un aſſez bon tempérament, fut attaqué d'une colique hépatique des plus violentes, qui lui dura pluſieurs jours, malgré les ſaignées réitérées, les boiſſons & les lavemens. Ces vives douleurs furent ſuivies d'une tumeur dans l'hypochondre droit, groſſe comme une noix, qui augmenta par dégrés, & enfin

abſcéda. Le Chirurgien ordinaire du malade ouvrit cette tumeur, & en tira près d'un demi-ſeptier de matiere blanche qui, ſur la fin de l'évacuation, devint un peu ſanguinolente. La plaie fut panſée ſuivant l'uſage accoutumé, &, ſelon le rapport du malade, avec un digeſtif fait de thérébentine diſſoute dans le jaune d'œuf. Après pluſieurs jours de panſement, la plaie, au lieu de ſe guérir, devint & reſta fiſtuleuſe.

Cet accident joint à la difficulté que le malade avoit de ſe baiſſer & de ſe tourner de tel côté qu'il vouloit, l'inquiéta fort ſur ſon état. Il réſolut de ſe rendre à Paris, pour conſulter les gens les plus habiles. M. Morein le jeune, notre Confrere, fut celui auquel le malade donna ſa confiance. Ce Chirurgien ne voulant rien prendre ſur lui, propoſa de conſulter M. Boudou qui, après avoir viſité la fiſtule, conſeilla de la panſer avec des emplâtres fondans. M. Morein ſuivit ce conſeil juſqu'au moment où M. le Comte de Lillebone me fit l'honneur de m'écrire, pour m'inviter à aller voir le malade.

Je m'y tranſportai, & j'examinai avec M. Morein la fiſtule qui étoit ſituée deux travers de doigt au-deſſous des fauſſes-côtes, & éloignée environ d'un demi-doigt du muſcle droit : ſon entrée étoit de la largeur d'une lentille, & il en découloit une

matiere, tantôt limpide, & tantôt teinte d'une couleur un peu jaunâtre.

Les Obſervations qu'avoit publié ſur cette matiere feu M. Petit, notre Confrere, me procurerent de nouvelles lumieres, & me firent juger que la cauſe de l'exiſtence de cette fiſtule pouvoit venir d'une pierre ſituée dans la véſicule du fiel, ou aux environs. Nous introduiſimes en conſéquence une ſonde qui fit environ trois travers de doigt de trajet, à l'extrémité de laquelle nous rencontrâmes un corps dur : il étoit important de ſçavoir s'il avoit contracté quelque adhérence aux parties voiſines. Pour cet effet nous pouſſâmes légérement l'extrémité de la ſonde contre ce corps étranger, perſuadés que, s'il n'étoit pas adhérent, il n'offriroit pas une réſiſtance conſtante. Après pluſieurs tentatives, nous ne ſentimes aucune variation : nous jugeâmes de-là que les parties qui renfermoient ce corps, avoient une adhérence contractée dès le tems de l'inflammation.

M. Morein dilata l'ouverture de deux travers de doigt : je portai le doigt indice par l'ouverture qu'il venoit de faire ; je trouvai un corps dur dans la véſicule du fiel qui s'étendoit au-delà du lobe du foie, & j'y reconnus une adhérence bien formée.

Ce corps étranger n'étant point à découvert, nous fimes une petite ouverture

ſur lui, à laquelle ſe préſenta une pierre bilieuſe, que nous ſaiſimes avec une tenette, en ſoutenant avec le doigt indice les muſcles & les tégumens. Comme ces ſortes de pierres ſont friables, & que la tenette n'avoit pas aſſez de priſe, la pierre ſe caſſa en pluſieurs morceaux; ce qui nous mit dans la néceſſité de rechercher avec le même inſtrument les fragmens, dont l'aſſemblage formoit un corps gros comme une noix.

Nous panſâmes la plaie à ſec, & les jours ſuivans avec le digeſtif de baume d'arceus, le baſilicum & l'huile d'hipéricum, & par-deſſus de l'onguent de la mere. Depuis l'opération, le malade ne ſentoit aucune douleur : M. Morein le panſa pendant l'eſpace de deux mois, au bout duquel tems la plaie s'eſt fermée, & le malade parfaitement rétabli ſe rendit au milieu de ſa famille. Un mois après il manda que la plaie s'étoit rouverte; mais elle ſe referma enſuite pour toujours.

OBSERVATION

Sur une exfoliation ſinguliere & ſucceſſive du périoſte, par M. GAUDET, Chirurgien à la Vernelle près Selles.

Le 15 Février 1754, je fus appellé pour voir un jeune homme de dix-huit ans, d'un tempérament bilieux, d'une complexion médiocre. Son pere eſt uſé par beaucoup de fatigue & beaucoup de débauche : ſa mere eſt d'un très-mauvais tempérament, incommodée d'une dartre vive ſur tout le corps, & de pluſieurs obſtructions dans les viſceres. Ce jeune homme ſe plaignoit d'une douleur depuis la hanche juſqu'aux malléoles de la jambe droite, ſans aucun gonflement, ni douleur, ni battement ; tout paroiſſoit dans l'état naturel : cependant quand on le remuoit, il éprouvoit des douleurs inouïes. Il fut ſaigné, il prit des délayans, il s'appliqua des fomentations émollientes pendant cinq à ſix jours, ſans augmentation ni diminution : cet état dura encore dix à douze jours ſans amendement, quoiqu'il fût réduit à la diéte, aux humectans, & qu'il ait été purgé doucement. Après l'uſage de quelques bouillons apéritifs rafraîchiſſans, il ſurvint tout-à-coup un gonfle-

ment conſidérable à la jambe avec fluctuation. Je fis ce jour-là même une ouverture à la partie interne, *de la longueur d'un bon pied de Roi :* je fus étonné de n'en voir ſortir que de la ſérosité ſanguinolente avec beaucoup de lambeaux de perioſte, & je vis le péroné à découvert. Je fis une contre-ouverture à la partie externe, *de la même longueur*, & je trouvai de même le tibia dénué de perioſte : j'appliquai un appareil avec de la charpie ſeulement, & le lendemain en le levant, je m'apperçus que cette exfoliation commençoit à la partie ſupérieure de ces deux os, & s'étendoit juſqu'à la partie inférieure ; en un mot, que le perioſte étoit totalement enlevé. Je fis des injections ſpiritueuſes, & j'appliquai un bandage convenable. Le lendemain la cuiſſe devint conſidérablement tuméfiée, avec une petite élévation à ſon extrémité inférieure & interne : je la fis percer promptement avec des maturatifs ; auſſi-tôt que je pus y introduire une ſonde briſée, je ſentis le corps de l'os également privé de ſon perioſte juſqu'à ſon articulation avec l'os iſchion. Je continuai les injections ſpiritueuſes ; Je panſai la plaie avec un digeſtif & un bandage ordinaire. Le Prieur de la Charité de cette ville qui exerce la Chirurgie, & pluſieurs de mes Confreres qui ont été témoins de cette maladie rare & ſurprenante, ont applaudi à

mes ſoins & à ma conſtance. Je me contentai peu-à-peu de faire conſolider les plaies, perſuadé que la nature feroit le reſte. Le traitement a duré deux mois, pendant leſquels je levois l'appareil une fois par jour. Le malade faiſoit uſage d'une infuſion de vulnéraires avec du ſucre, & obſervoit un régime fort adouciſſant. Il eſt guéri parfaitement à préſent, & ſe porte mieux qu'auparavant, depuis qu'il eſt délivré de tous les mauvais levains qui détruiſoient ſa ſanté. Il eſt eſſentiel d'obſerver qu'il ne paroiſſoit aucune altération, tant dans les articulations de la hanche, que du genou & des malléoles, & que les attaches des muſcles n'étoient en aucune façon endommagées, malgré le ſéjour de cette ſanie & la communication qui s'en faiſoit de la cuiſſe à la jambe par un ſinus qui étoit ſous le jarret, & qu'il n'y avoit uniquement que le périoſte corrompu, qui s'eſt totalement exfolié.

LETTRE

A l'Auteur du Journal, ſur une maladie populaire qui a régné, & qui régne encore dans les Hôpitaux Militaires & autres de Provence, par M. LA BERTHONYE, *Docteur en Médecine à Toulon.*

MONSIEUR,

Vous me demandez les Obſervations que j'ai pu faire cette année ſur les maladies courantes dans nos cantons. Je ne ſçaurois vous mieux ſatisfaire, qu'en vous marquant ce qui s'eſt paſſé dans les deux Hôpitaux qui ſont commis à mes ſoins. D'environ deux mille deux cent malades, tant ſoldats que mendians, qui ſont entrés dans ces Hôpitaux depuis la fin de Mai juſqu'à la fin de Novembre, ſeize cent & plus y ſont venus, étant attaqués, ou de flux de ventre, ou de flux de ſang, & le plus grand nombre n'a eu ni fiévre, ni dégoût, ni nauſées, ni puanteur de bouche. Les plus robuſtes en ont été attaqués, ſans diſtinction, comme les plus foibles ; ce qui marque aſſez que la diſpoſition propre des corps n'a point par elle-même influé dans cette maladie. Mais ce qui eſt à remarquer, c'eſt que les fem-

mes y ont été moins ſujettes que les hommes, les enfans moins que les vieillards, les perſonnes ſédentaires plus que les ouvriers, les riches moins que les pauvres.

Lorſque ces deux ſortes de maladies qui ne différoient entr'elles que du plus ou du moins, ont été attaquées dans leur commencement, elles n'ont point eu de mauvaiſes ſuites : la racine ſeule du Bréſil & la rhubarbe ont bientôt rétabli l'action dérangée de l'eſtomac & des inteſtins. Au contraire tous ceux qui ont négligé ces ſecours, ou qui voulant pendant quelque tems ſe conduire eux-mêmes, ont uſé de certains fruits rafraîchiſſans & aſtringens, comme citrons, coings, ſorbes, &c. remedes ordinaires des pauvres; tous ceux-là, dis-je, ſont malheureuſement tombés ou dans un affreux maraſme, ou dans une hydropiſie univerſelle.

Cette maladie n'eſt pas venue d'un uſage immodéré des fruits ; elle a commencé avant leur ſaiſon : d'ailleurs il n'y en a pas eu en abondance cette année, & les riches en ont plus mangé que les pauvres. Elle n'eſt pas venue non plus à la ſuite d'une chaleur exceſſive durant le printems & l'été : on en a ſouvent reſſenti de plus fortes qui n'ont pas occaſionné de pareils maux. On pourroit peut-être en chercher la cauſe dans la grande ſéchereſſe de la ſaiſon, qui auroit contribué

à

à irriter les parties ; mais j'ai déja fait obſerver que les malades en queſtion ont été la plûpart ſans fiévre & ſans altération ſur la langue : elle paroiſſoit ſeulement à tous chargée & pâteuſe ; à quoi j'ajoute que leur flux dyſſenterique participoit plus de mucoſité, que de bile âcre & piquante.

Ce n'eſt donc ni dans la diſpoſition propre des corps, ni dans l'intempérie de la ſaiſon, ni dans l'uſage des fruits, qu'il faut chercher la cauſe de cette maladie populaire ; mais je la trouve dans la boiſſon de cette année. Le vin de la récolte de 1755 n'a pas été bon dans nos cantons : à peine les raiſins commençoient-ils à entrer en maturité, que la chaleur a ceſſé par les pluies abondantes qui tomberent ſans interruption durant l'automne. La fermentation que le fruit eſſuya, pour ſe convertir en vin, fut trop foible : ſes parties ſulfureuſes ne ſe développerent pas aſſez ; les ſpiritueuſes ardentes ſe trouverent comme noyées. Delà vient que tous les vins de cette année ont été extrêmement clairs & foibles, & qu'on les a vus bientôt ſe troubler & s'épaiſſir, lorſqu'on les expoſoit durant quelque tems à l'air libre. Tant que le froid de l'hiver a tenu les parties de ce vin concentrées, le corps qui s'en eſt nourri n'en a reçu aucune altération ſenſible ; mais à meſure que la chaleur de la ſaiſon en a

développé & fait évaporer les particules intégrantes les plus ſubtiles, alors bien loin de devenir un baume dans le ſang, il n'a pu s'en former qu'un vrai levain de maladie, je veux dire, un chyle dépravé, qui à ſon tour a appauvri & perverti le ſang, & les fluides qui s'en ſéparent. Ainſi la bile & les ſucs digeſtifs qui viennent de la même ſource, étant perpétuellement empreints de cette boiſſon pernicieuſe, ont dû conſéquemment participer de ſa mauvaiſe qualité.

Ce qui acheve de le démontrer, c'eſt que les perſonnes aiſées qui ont uſé du vin de l'année précédente, n'ont point été ſujettes à cette maladie, non plus que les enfans & les femmes, leſquelles, ſoit par œconomie, vu la cherté préſente de cette denrée, ſoit (& c'eſt le témoignage qu'on doit leur rendre) par leur tempérance généralement reconnue ſur cet article, n'en ont pas fait un grand uſage; au lieu que les ſoldats, les ouvriers, les vieillards & les mendians qui en boivent avec excès, & qui en font le ſoutien principal de leur vie ou de leur miſere, ont été les ſeuls maltraités.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner ſi la cauſe immédiate de ces dévoimens a été une irritation dans les fibres, plutôt qu'un relâchement & une véritable atonie. Il n'eſt pas douteux que l'action des ſolides n'ait été altérée & pervertie; mais ce n'a pu être que

par ce vin mal ſain dont on faiſoit uſage chaque jour, & qui ne pouvoit fournir qu'un très-mauvais chyle indépendamment de l'action des ſolides. Néanmoins tout me perſuade que l'effet de ce mauvais chyle a été de relâcher, plutôt que d'irriter, puiſque l'hypécachuana a ſuffi dans les commencemens pour rétablir le ton de l'eſtomac & des inteſtins. Ce remede merveilleux remplit toutes les indications qui ſe préſentent : en agiſſant ſur les ſolides, il les irrite d'une part & leur fait exprimer les humeurs viciées qui les ſurchargent, & de l'autre part il les raffermit & les corrobore par ſa vertu aſtringente. Mais ſi tous les fluides participent depuis quelque tems de la mauvaiſe qualité du chyle, quel déſordre n'en doit-il pas réſulter dans toute l'œconomie animale? Les ſolides, par-tout arroſés de ces fluides dépravés, éprouveront une altération manifeſte dans leur action ; il en naîtra un relâchement univerſel dans toutes les fibres, un affaiſſement conſtant dans les voies par où le chyle a coutume de paſſer pour réparer le ſang, une fonte générale dans ce fluide qui s'accumule auſſi-tôt dans les extrémités artérielles ; de-là le cours de ventre opiniâtre, le dégoût, la bouffiſſure ou le maraſme qui croiſſent à vue d'œil. C'eſt ce qu'ont malheureuſement éprouvé tous

ceux qui ont négligé leur maladie dans le commencement, & qui ont continué l'uſage de ce vin pernicieux.

Si vous me demandez, Monſieur, quel remede on peut apporter à ce funeſte état, je répondrai qu'il n'en eſt preſqu'aucun, & qu'il faut que le malade périſſe. Car les abſorbans ou les aſtringens dont on voudra ſe ſervir, augmenteront les engorgemens; les apéritifs ou les cordiaux fouetteront encore plus les fluides diſſous : les uns accéléreront les dévoiemens, les autres l'hydropiſie. Il ne reſte plus que les anodyns mêlés avec les ſtomachiques, & de légers purgatifs aſtringens réitérés de tems en tems, qui pourront prolonger la maladie, & rarement la guérir.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obſervations & de Remedes.

Sur l'uſage intérieur de l'agaric de chêne, par M. BRILLOUET, Chirurgien-Major de l'Hôpital de Chantilly.

Les expériences de M. Rochard ſur l'uſage intérieur de l'agaric, telles qu'il nous les a annoncées dans le Journal du mois de Juillet 1755, m'ont déterminé avec confiance à employer cet aſtringent dans le traitement d'une dyſſenterie ancienne. Ce remede a réuſſi ; & le malade qui fait le ſujet de cette Obſervation, a été parfaitement guéri. C'eſt à préſent à MM. les Médecins à ſe ſervir, comme ils jugeront à propos, de ce remede, afin de pouvoir multiplier ſes bons effets, & d'en bien conſtater l'efficacité.

Le nommé Goulard, ſoldat au Régiment de Touraine, Compagnie de Fredeau, étoit reſté malade à l'Hôpital de *** attaqué d'une dyſſenterie violente qu'il avoit depuis pluſieurs mois, & pour laquelle on lui avoit fait prendre tous les remedes ordinaires, ſans qu'il en eût été guéri. Obligé de rejoindre ſon Régiment, il ſe mit en route ; la fatigue du voyage ne fit qu'augmenter ſon mal. Paſſant

par Chantilly, & ne pouvant pas aller plus loin, il pria MM. les Adminiſtrateurs de vouloir bien le recevoir à l'Hôpital, où il entra le 16 Juillet dernier. Son état étoit des plus fâcheux : il avoit un flux de ventre abondant & preſque ſans interruption, avec coliques, téneſme, déjections muqueuſes & ſanguinolentes, & rendant les alimens comme il les avoit pris. Malgré la violence des accidens, il n'avoit point de fiévre ; le ventre étoit ſeulement un peu gonflé & douloureux. L'hipécachuana, les lavemens anodyns, le catholicum double, le ſyrop magiſtral, les narcotiques, les abſorbans & les aſtringens ordinaires furent mis en uſage ſans aucun ſuccès. Un mois après voyant qu'il étoit preſque dans le même état, je fis ajouter à une décoction d'un gros d'écorce de ſimarouba, qu'il prenoit tous les matins depuis huit jours, un gros & demi de la ſubſtance dure de l'agaric de chêne, pour en faire deux doſes égales qui ont été données une le matin & l'autre le ſoir : les coliques ſe ſont diſſipées peu-à-peu, & il n'a plus paru de ſang dans les déjections. Enfin huit jours après cet uſage, le malade s'eſt trouvé parfaitement guéri. Il a vécu enſuite comme tous les convaleſcens, & quinze jours après il eſt parti dudit Hôpital pour rejoindre ſon Régiment en Normandie.

Sur une chienne conformée comme un perroquet, & ſur une fille qui reſſembloit à une guenon, par M. MARECHAL fils, à Plancoet près Dinan.

Mon pere a chez lui un perroquet & une petite chienne. Celle-ci a fait une premiere portée aſſez belle; pour la ſeconde fois elle a fait un chien d'une conformation ſinguliere. Cet animal n'a que deux pattes qui ſont celles de derriere, & qui ſont rondes & membraneuſes; la tête plate, la lévre fendue en bec de liévre, le nez courbé & de la conſiſtance d'un bec de perroquet, qui recouvre totalement les lévres inférieures. Depuis le bout de cette eſpece de bec, régne à l'extérieur une raie concave, & la mâchoire inférieure eſt exactement faite comme celle d'un perroquet. Ce chien eſt mort; je l'ai ouvert. Il n'avoit ni verge ni veſſie; auſſi ne pouvoit-il pas uriner: le reſte étoit conformé à l'ordinaire. Je ne prétends pas expliquer ce fait: c'eſt un jeu de la nature difficile à concevoir; mais voici un phénomene à-peu-près de ce genre.

Il y a quelques années qu'il mourut ici une petite fille, âgée de cinq ans, qui avoit exactement la figure & les façons d'une guenon: elle n'a jamais parlé; mais elle crioit comme un vrai ſinge. A tous momens

elle ſe gratoit la cuiſſe, prenoit avec ſes deux mains ce qu'on lui donnoit à manger, le portoit à ſon nez, en faiſant de véritables ſingeries : elle ſe tenoit difficilement debout ; elle marchoit beaucoup mieux ſur les mains & les pieds. Quelques perſonnes crédules prétendent que cet accident n'eſt ſurvenu à cette fille, que parce que ſa mere avoit regardé trop attentivement un ſinge avec lequel elle étoit fort familiere.

Compoſition de Bougies ſouveraines dans les maladies de l'urétre, comme carnoſités, &c.

Prenez une once de diachylon anciennement fait, deux gros d'emplâtre des mucilages, un gros & demi de précipité blanc. Faites fondre les deux emplâtres enſemble ſur un feu doux ; mêlez enſuite le précipité : remuez bien le tout ; étendez-le ſur un linge que vous couperez en petites bandes, & que vous roulerez pour lui donner la forme conique.

On peut en faire de la groſſeur d'une aiguille à tricoter ; on en augmente la groſſeur par gradations, juſqu'à ce qu'elles ſoient auſſi fortes qu'une plume d'oie.

Ces bougies excitent la ſuppuration, & elles détruiſent les carnoſités aſſez promptement. On en fait uſage avec ſuccès dans l'Hôpital de Guy à Londres.

Remede contre la Rage.

Il conſiſte à faire prendre à ceux qui ont été mordus, mais qui n'ont encore eſſuyé aucun accès de rage, quatre gros de poudre d'huitres calcinée dans un demi-ſeptier de vin blanc ; on réitere le remede au bout de vingt-quatre heures. Quand on a éprouvé des accès, on prend le remede trois fois de douze heures en douze heures, toujours dans la même doſe ; mais au lieu de mêler les quatre gros de poudre avec du vin, on les unit avec trois œufs frais dont on fait une omelette. Il y a un exemple d'une guériſon faite avec ce remede dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1753.

Vertu du ſuc des feuilles du frêne contre la morſure de la vipere.

M. Bauregard, Chirurgien à la Rochelle, animé d'un zéle très-louable pour le bien public, nous a fait part d'une Obſervation qui pourra l'intéreſſer. Une femme fut mordue à la malléole interne par une vipere : elle étoit ſans connoiſſance, ſans pouls ; la jambe étoit extraordinairement enflée, ainſi que la cuiſſe, qui étoient l'une & l'autre parſemées de taches livides ; les lévres & le viſage étoient tuméfiés. Cette femme âgée

de quarante ans, avoit été juſqu'alors d'une aſſez bonne ſanté; depuis quatre mois elle étoit délivrée de ſon huitieme enfant. M. Beauregard, ſans s'effrayer de l'état déplorable où elle ſe trouvoit, vint à bout de faire avaler à cette moribonde huit onces de ſuc de feuilles de frêne en moins de deux heures: il fit en même tems placer ſa jambe dans le marc. Ce remede a produit un effet merveilleux, en rendant la connoiſſance à la malade, qui a été parfaitement guérie, en en continuant l'uſage. M. Beauregard a déja fait pluſieurs expériences ſemblables qui conſtatent l'efficacité du ſuc de frêne dans cette maladie. On doit lui ſçavoir gré d'avoir publié un auſſi bon remede, dont on peut faire uſage dans les cas où l'on manqueroit d'alkali volatil qui eſt toujours dans la morſure de la vipere le remede le plus efficace & le plus prompt.

Nota. A la page 149 du Journal du mois précédent, nous avons donné une Obſervation ſur un gonflement de l'ovaire, par M. Guilbert, Chirurgien de l'Univerſité de Caen; il faut lire, Chirurgien de l'Amirauté de Caen. Cela nous donne occaſion de prier MM. les Auteurs d'écrire plus liſiblement leurs noms & leurs qualités.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

AVERTISSEMENT.

*Nous joindrons par la ſuite à ces Obſervations, celles au Barometre, que M. *** avoit ſupprimées dans les deux derniers mois de l'année précédente ; elles trouveront place dans la colomne qui ſuit les Obſervations au Thermometre.*

*M. *** ne marque chaque jour que les deux termes extrêmes de l'eſpace parcouru par le mercure, le terme de la plus grande élévation, & celui de ſon plus grand abaiſſement. La ligne ſupérieure déſigne la marche de ce liquide pour le matin, & la ligne inférieure dénote cette même marche pour le ſoir. Lorſqu'il n'y a qu'une ligne, c'eſt une marque que le mercure s'eſt ſoutenu au même point pendant tout le jour.*

*Le Barometre dont M. *** ſe ſert pour ces Obſervations, eſt autant purgé d'air qu'il eſt poſſible : on en jugera facilement par la hauteur peu ordinaire à laquelle le mercure s'y ſoutient.*

Pour donner à cette table d'Obſervations

*météorologiques la diſtribution la plus avantageuſe & la plus claire, nous ſuivrons celle qu'obſerve M. *** en rangeant chaque eſpece d'Obſervations dans une colomne & ſous le titre qui lui convient, tel que celui de Thermometre, Barometre, Vents, Etat du ciel.*

JANVIER 1757.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
1	04	0	1	28 27	1 10	$\frac{1}{2}$ $\frac{3}{4}$	N. médiocre le matin; fort à 8 h. du ſoir.	Couvert à midi; ſerein le matin & la nuit.
2	02	0	$2\frac{1}{2}$	27	9	0	N-E. médiocre.	Nuageux; ſerein la nuit.
3	04	$01\frac{2}{1}$	04	27 27	9 10	$\frac{1}{2}$ 0	E. médioc.	Serein.
4	06	03	05	27 27	9 10	0 $\frac{1}{2}$	E. très-fort par ſecouſſes.	Serein le matin; nuageux le ſoir.
5	07	05	07	27 28	11 1	0 0	N. *idem*.	Serein.
6	07	04	06	28	2	0	*Idem*.	*Idem*.
7	09	06	$07\frac{1}{2}$	28	2	0	N-E. médiocre.	Serein.
8	$09\frac{1}{2}$	07	07	28 28	1 0	$\frac{1}{2}$ $\frac{1}{2}$	N. médioc.	Serein; brume médiocre.
9	$06\frac{1}{2}$	05	03	28 28	0 0	$\frac{1}{2}$ 0	Du N.N-O. à l'O. médiocre.	Couvert; neige petite le ſoir.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
10	0 5	0 2	0 4	27 28	11 8	½ ½	S-E. fort par rafales.	Nuageux le matin; couvert le ſoir. Neige en poudrette.
11	0 1½	0	0	27	7	0	S. calme.	Couvert; brume médiocre.
12	0 1	0	0 1	27 27	8 7	0 0	*Idem.*	*Idem.*
13	0 1	2	0	27	3	0	Du E. au S-O. médiocre.	*Idem.* Neige forte le matin; ſerein la nuit.
14	1	3	2	27 27	2 3	½ 0	S. impétueux par ſecouſſes.	Peu de ſoleil à midi; couvert le matin & le ſoir.
15	1	2½	1	27 27	4 6	0 ½	S. fort.	Soleil à 1 h. du ſoir; petite pluie le matin & le ſoir.
16	1	2	1	27 27	8 11	0 0	O. à l'O. S-O. médiocre.	Couvert; brume médiocre.
17	0	1	0½	27 27	11 10	½ 0	S-O. médiocre.	Couvert. Peu de neige le mat. Serein la nuit.
18	0½	1	0½	27 27	8 9	½ ½	S-E. très-foible.	Couvert; petite neige le matin.
19	½	2	2½	27 27	9 8	0 0	S. *idem.*	Couvert. Pluie fine le matin; ſerein la nuit.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	Barometre. pouces.	lignes.	parties.	Vents.	Etat du ciel.
20	2 ½	4 ½	2	27 27	9 10	⅓ 0	S-O. fort par rafales.	Nuageux.
21	1 ½	4	5	27 27	11 4	0 ½	O. S-O. au S. médiocre & fort alternativement.	Couvert ; neige épaiſſe le ſoir, ſuivie de pluie.
22	6 ½	3 ½	·1	27 27	2 11	0 ½	O. le matin impétueux. N. N-O. le ſoir foible.	Couvert le matin ; ſerein le ſoir.
23	0 1	2 ½	2	27 27	11 9	½ 0	S-O. foible le matin ; fort le ſoir.	Serein le matin ; le ſoir petite pluie. Serein la nuit.
24	2	4	3 ½	27 27	9 8	0 ½	S-O. fort par intervalles.	Couvert. Pluie petite matin & ſoir.
25	5	7	2 ½	27 27	4 3	½ 0	O. S-O. très-fort par rafales.	*Idem*, ſerein la nuit.
26	3	5	3 ½	27 27	2 3	0 0	*Idem*.	Nuageux ; Petite pluie le ſoir.
27	2 ½	4	1 ½	27 27	3 6	0 0	*Idem*, médiocre le matin ; foible le ſoir.	Nuageux le matin ; couvert à midi ; ſerein la nuit.
28	1 ½	3 ½	3	27 27	6 4	0 0	S. au S-E. médiocre.	Couvert. Neige épaiſſe le matin. Pluie petite le ſoir.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
29	2	4	1 ½	27 27	5 8	½ ½	S. S-O. médiocre.	Couvert le matin ; nuageux le ſoir.
30	1	3	1 ½	27 27	9 11	0	*Idem*, foible.	Couvert. Brume médiocre.
31	0 ½	1	0 1	27 28	11 0	0 0	N. N-O. foible.	Nuageux. Brume médiocre. Neige petite à midi.

La plus grande élévation du thermometre pendant ce mois a été de 7 dégrés au-deſſus du terme de la congélation, & ſon plus grand abbaiſſement a été de 9 dégrés au-deſſous : la différence entre ces deux termes eſt de 16 ½ dégrés.

La plus grande élévation du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 2 lignes, & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 2 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 12 lignes.

Le vent a ſoufflé 4 fois du N.
2 fois du N. vers l'E.
3 fois du E.
6 fois du S.
3 fois du S. vers l'E.
6 fois du S. vers l'O.
6 fois du O.
1 fois du N. vers l'O.

Il y a eu 5 jours de tems ſerein.
13 jours de tems couvert.
13 jours de tems nuageux.

De ces 26 jours couverts ou nuageux, il y en a eu 13 de pluie, dont 8 de neige.
& 5 de brouillard médiocre.

Il y a eu 17 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchéreſſe pendant les 10 premiers jours, & de l'humidité dans les autres jours du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1757.

Les premieres maladies de ce mois étoient des coliques accompagnées d'élancemens, de douleurs vives, de difficulté d'uriner & d'une eſpece de conſtipation : les malades qui en étoient attaqués, étoient ſans fiévre, avec un pouls dur cependant, un peu d'altération & de ſéchéreſſe à la peau. Les ſaignées, les délayans calmoient les douleurs, & des purgations douces achevoient le traitement : dans quelques-uns cependant, après trois ou quatre ſaignées, il ſurvenoit une eſpece de fiévre continue bilieuſe avec redoublemens, qui cédoit ordinairement aux lavemens & aux purgatifs. Ces ſortes de coliques étant comme épidémiques, ne pourroit-on pas en attribuer la cauſe à la qualité de l'eau de la Seine peut-être altérée par la fonte des neiges qui ont été aſſez abondantes ? Ce qui nous porte à le croire, c'eſt que les femmes y ont été plus ſujettes que les hommes, les pauvres plus que les riches ; & enfin c'eſt que pluſieurs perſonnes ont éprouvé des douleurs d'eſtomac, des dévoimens dyſſenteriques qui paroiſſent partir de la même cauſe. Au reſte on a obſervé peu de fiévres putrides, peu de malignes, quelques pleuréſies, & ſur la fin du mois des petites véroles aſſez fâcheuſes, dont quelques-unes étoient cryſtallines. On a auſſi remarqué que depuis l'augmentation des eaux, les ſujets attaqués de maladies aiguës, n'avoient pas la peau ſeche & la langue noire, comme dans les mois précédens.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mars. A Paris, ce 23 Février 1757.

LAVIROTTE.

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1757.

TOME VI.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LIVRES NOUVEAUX.

ESSAI ſur les vertus de l'Eau de chaux pour la guériſon de la Pierre, par M. Robert Whytt, Docteur en Médecine, de la Société Royale de Londres, &c. traduit ſur la ſeconde édition de l'Anglois, par M. Roux, Docteur en Médecine; auquel on a ajouté une méthode de diſſoudre la Pierre par la voie des injections, *in*-12, chez Vincent, relié, 2 l. 10 ſ.

Chirurgie complette ſuivant le ſyſtême des Modernes, contenant une deſcription courte & exacte des parties du corps humain, une explication facile de la méchanique, une idée générale de ſes dérangemens & les moyens d'y remédier. On y a joint des médicamens ſimples & compoſés, rangés par claſſes, avec les formules les plus ordinaires. Seconde édition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur; à Paris, chez la veuve D'Houry, rue de la Vieille Bouclerie, 2 vol. *in*-12. Relié 6 liv.

Examen de pluſieurs parties de la Chirurgie, d'après les faits qui peuvent y avoir rapport, par M. Bagieu, Ecuyer, Membre de l'Académie Royale de Chirurgie, Chirurgien Major de la Compagnie des Gendarmes de la Garde du Roi. A Paris, chez la veuve Delaguette, rue S. Jacques, 2 vol. *in*-12. Relié 5 liv.

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

HISTOIRE d'une fille qui, ſans le ſecours de ſes pieds ni de ſes mains, & avec ſon ventre, imitoit le bruit d'un tambour de guerre & des maréchaux qui battent ſur une enclume, par M. GOTTLOB THEBESIUS, Docteur en Médecine, de l'Académie des Curieux de la Nature, &c.

LA pitié eſt un des reſſorts les plus puiſſans pour remuer les ames ſenſibles ; c'eſt la derniere reſſource des indigens & des malheureux. C'eſt par la compaſſion que les hommes obtiennent de leurs ſemblables les ſecours que la nature leur a refuſés. Quand les moyens qu'ils emploient pour y réuſſir ſont extraordinaires & merveilleux,

ils ſont bientôt ſûrs de leur donner l'illuſion & de captiver leur bienveillance. De-là naiſſent ces écarts de l'imagination, qui portent tous les jours les malheureux à des manœuvres honteuſes pour l'humanité, & qui les rendent mépriſables. L'hiſtoire qui ſuit, eſt un exemple très-ſingulier de cette nature.

Une fille âgée de vingt-huit ans, appellée Marguerite Margoſſia, native de Tilſe en Pruſſe, eſt ſujette depuis cinq ou ſix ans à tomber dans des états violens, capables d'inſpirer la pitié & l'effroi : ces accès durent quelquefois trois, ſix, douze, quatorze, dix-huit heures de ſuite, quoiqu'elle ſoit preſque toujours en préſence de gens de qualité, de Médecins, de Chirurgiens & de Curieux qui viennent de toutes parts pour être témoins de cette ſcéne tragique. Les attaques commencent toujours par un tremblement univerſel qui eſt bientôt ſuivi d'une immobilité & d'une roideur ſurprenantes : un moment après on entend très-diſtinctement, ſouvent aux pieds, quelquefois au chevet de ſon lit, le bruit d'un tambour dont on diſtingue clairement les différens battemens ; tantôt c'eſt la marche des Gardes Berlinoiſes, mais qui eſt exécutée avec un mouvement très-prompt ; tantôt ce ſont des maréchaux qui battent le fer en cadence. Ce qu'il eſt bon d'obſerver, c'eſt qu'auſſi-

tôt qu'on approche du lit de cette fille, le bruit ceſſe, & il regne un calme profond ; à peine l'entend-t-on reſpirer. Auſſi-tôt que l'on ſe recule de trois ou quatre pas, le bruit du tambour ſe fait entendre de nouveau avec la même force qu'auparavant ; on reçoit cependant le ſon plus diſtinctement du côté du chevet, que par-tout ailleurs. Au bout de quelque tems on n'entend plus de bruit : cette fille reprend ſa connoiſſance, ouvre les yeux, étend les membres, & ſe plaint vivement d'un mal-aiſe général. Pour être bien convaincu de la vérité du fait, on enleve les draps & la couverture, & on voit les membres de cette fille immobiles, quoiqu'on entende un bruit qui part du ventre, auſſi violent que le ſeroit celui de quelqu'un qui imiteroit le ſon du tambour, en frappant fortement ſur une table avec ſes doigts. Toutes les fois que l'on écoute de très-près, tout rentre dans le ſilence.

Trop de perſonnes ont été témoins de ce phénomene, trop de gens éclairés en ſont les garans, pour qu'on puiſſe le révoquer en doute. Ce ſon eſt-il extérieur ? Il eſt aiſé de prouver que non, puiſque plus de vingt perſonnes préſentes au même inſtant ont vu que cette fille ne remuoit ni les bras ni les pieds, & que ſa bouche & ſes yeux étoient immobiles. Cherchons-en donc la cauſe d'un autre côté. On ſçait que le canal

alimentaire qui part de la bouche & ſe termine par de longues circonvolutions à l'anus, eſt toujours plein d'air, & par conſéquent une des parties les plus propres à produire différens ſons. Dans les hypocondriaques, ces ſymptomes formés par le jeu de l'air ſont aſſez fréquens : dans les attaques des vapeurs hyſtériques, quelquefois on entend différents bruits qui imitent le cri des grenouilles, le ſifflement des ſerpens, l'aboyement des chiens, les mugiſſemens des bêtes féroces ; ce ne ſont pourtant que des vents renfermés dans les boyaux & chaſſés irréguliérement par différens ſpaſmes. Il y a de plus des gens en ſanté qui ont le ventre ſi venteux, qu'ils en rendent à leur volonté pendant des heures entieres. J'ai connu un homme qui avoit contracté cette mauvaiſe habitude, & qui à force d'exercice étoit parvenu à exécuter par la voie poſtérieure tous les tons *de la gamme*. J'ai vu une fille qui dans des accès de vapeurs rendoit une quantité prodigieuſe de vents par la bouche, en riant & criant à toute outrance : toutes les fois qu'on lui parloit de cet accident, il lui en prenoit un nouvel accès accompagné de convulſions & de beuglemens affreux. Pluſieurs Médecins crurent d'abord que la roideur des membres de la fille qui fait le ſujet de mon Obſervation, étoit convulſive, & que c'étoit une

catalepſie. Tulpius rapporte, *Obſ. lib. 1, cap. 22*, qu'un jeune homme que l'on empêcha d'accomplir un mariage auquel il s'attendoit, reſta dans ſa chaiſe immobile pendant un jour entier, & qu'il recouvra enſuite ſes ſens après une hémorragie conſidérable. Mais il eſt bon de remarquer que dans la catalepſie il y a une interruption entiere de l'uſage des ſens. Il n'en étoit pas de même dans la fille dont je viens de donner l'hiſtoire, puiſqu'elle ceſſoit ſon manége, quand on approchoit d'elle de très-près; ce qui prouve clairement que c'eſt un artifice honteux, & non une maladie. Cela étant ſuppoſé, il n'en eſt pas moins difficile de concevoir comment cette fille peut avoir l'art d'exécuter tous ces ſons dans ſon ventre. Tout le monde ſçait qu'il y a des gens qui ſont ventriloques, & qui articulent des ſons dans le ventre, ſans faire le moindre mouvement dans la bouche. Il y a une infinité d'exemples de ſcélérats qui en ont impoſé au Public par des preſtiges de cette eſpece : les uns diſoient être poſſédés du démon, & en retenant l'air qui ſort de la trachée-artere, ils le pouſſoient par le nez, ou dans l'eſtomac, & parloient, comme ſi c'eût été un eſprit qui fût dans leurs corps; d'autres imitoient de cette maniere le chant des oiſeaux, le cri des animaux, de façon que tout le monde pouvoit s'y tromper. Ces

ſortes de gens ont ordinairement la bouche fermée & immobile ; mais il eſt aiſé de s'appercevoir de leur ſupercherie au mouvement que fait à l'extérieur la trachée-artere qu'ils agitent pour chaſſer l'air que les poûmons contiennent. Rien n'empêche par conſéquent que notre jeune fille ne ſe ſoit habituée à imiter dans ſon ventre le bruit du tambour & celui des maréchaux ; ce qui me le fait croire, c'eſt que quand on s'approchoit d'elle, elle étoit tranquille : elle avoit ſans doute peur qu'on ne reconnût quelques-uns de ſes mouvemens. 2° Ceux qui étoient au chevet de ſon lit, entendoient plus diſtinctement, parce qu'ils étoient plus près, quand l'air ſortoit des narines. 3° Les ſons, quoique diſtincts, paroiſſent ſourds & ſortir d'un tonneau vuide. La raiſon qui rendoit ces ſons très-forts, c'eſt qu'apparemment la fille les pouſſoit avec violence, & que le petit eſpace par où ils paſſoient, en augmentoit l'intenſité. Comme cette fille étoit réduite à la mendicité, je penſe qu'elle s'eſt ſervi de cette ruſe pour exciter la commiſération & en impoſer au vulgaire. Quoi qu'il en ſoit, on doit ranger cette pauvre fille dans la claſſe des ventriloques.

DE l'uſage des mucilagineux dans quelques maladies de l'œſophage, de l'eſtomac, des inteſtins & de la trachée-artere, par M. MAJAULT, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, ancien Médecin des Armées du Roi, & un des Médecins de l'Hôtel-Dieu.

Quand la ſenſibilité des membranes, de l'œſophage, de l'eſtomac, des inteſtins & de la trachée-artere ne ſeroit pas démontrée par les expériences que les Anatomiſtes ont tant de fois répetées, les maladies auxquelles ces parties ſont expoſées, ſont une preuve ſi conſtante de cette vérité, qu'il n'eſt pas permis de douter que ces membranes ne tiennent le premier rang dans la claſſe des parties ſenſibles. En effet que de ſymptomes fâcheux n'éprouve pas l'eſtomac enflammé, trop diſtendu ou agacé par des fluides piquans? Combien la ſeule raréfaction de l'air ne cauſe-t-elle pas d'allongemens douloureux aux membranes des inteſtins? Combien la bile trop âcre ne les irrite-t-elle pas? Enfin à quels ſymptomes effrayans ne ſont pas expoſés ceux à qui il entre quelques corps étrangers dans la trachée-artere? Mais les douleurs ſont encore plus cruelles, lorſque ces membranes

ſe trouvent dépouillées de cet enduit muqueux qui les tapiſſe ; alors tous les ſymptomes que le genre nerveux irrité peut enfanter, ſemblent ſe réunir pour menacer le malade d'une mort prochaine. Mais ſi l'Auteur de la nature a fait dépendre la vie de l'homme d'une organiſation qu'un rien peut déranger, nous allons démontrer par les obſervations ſuivantes qu'il a voulu l'en dédommager, en l'environnant de moyens très-ſimples & très-faciles à mettre en pratique.

On amena à l'Hôtel-Dieu, il y a ſept à huit mois, un homme qui avoit avalé environ une once & demie d'acide nîtreux, un peu flegmatique, appellé communément eau-forte. L'irritation que cette liqueur cauſtique occaſionna, lorſqu'elle commença à agir ſur les membranes de l'eſtomac, lui en fit heureuſement vomir la plus grande partie ; cependant l'impreſſion que cet acide avoit faite, & ce qui en étoit reſté, cauſoit des douleurs d'eſtomac très-aigues : le pouls étoit petit & convulſif, les extrémités froides, la langue, le palais, la luette, l'épiglotte, le pharinx brûlés par l'action de ce corroſif, & la ſenſibilité de l'œſophage lui permettoit à peine la déglutition : des acides qui par les convulſions de l'eſtomac remontoient à la bouche, ajoutoient au ſupplice : il éprouvoit enfin une anxiété ef-

frayante qui ſembloit annoncer une mort prochaine. Il étoit difficile d'eſtimer au juſte les ravages que ce poiſon avoit pu faire : on devoit les ſuppoſer conſidérables, relativement aux ſymptomes ; cependant il étoit raiſonnable de préſumer que l'eſtomac devoit avoir été preſque totalement débarraſſé de l'eau-forte par le vomiſſement. Il y avoit vingt-quatre heures que le malade l'avoit avalée, lorſque je le vis. Un volume un peu conſidérable de ce fluide cauſtique ne ſeroit point reſté pendant un auſſi long tems, ſans expoſer le ſouffrant à perdre la vie.

On me dit que depuis l'arrivée de ce malade à l'Hôtel-Dieu, on avoit déja inutilement voulu lui faire avaler de l'huile, & que l'on avoit même eſſayé avec auſſi peu de ſuccès de lui faire prendre de l'eau commune dégourdie ; que la déglutition paroiſſoit preſqu'impoſſible. Je voulus le faire boire, pour obſerver ſes mouvemens dans l'inſtant de la déglutition : l'eau même en effet irritoit l'œſophage, & le mettoit dans un état de contraction qui arrêtoit le paſſage du fluide. Ce phénomene ne m'étonna point : je l'avois déja obſervé dans une circonſtance dont je parlerai tout à l'heure, un peu analogue à celle dont il s'agit, & le ſuccès du premier eſſai me laiſſoit quelques eſpérances pour le ſecond.

Il falloit cependant établir une théorie relative aux effets de l'eſpece de corroſif que le malade avoit avalé : elle ſe réduiſoit à détruire ce qui étoit reſté d'acide dans l'eſtomac, & à réparer le mucueux dont la nature a ſi ſagement enduit l'œſophage, mais ſur-tout l'eſtomac & les inteſtins, de mettre par ce moyen la membrane nerveuſe à l'abri des irritations qu'elle éprouvoit, & d'arrêter le progrès de l'inflammation qui devoit en être la compagne inſéparable. L'uſage des abſorbans, des mucilagineux & des huileux me paroiſſoit remplir l'indication ; il falloit cependant en faire un mêlange que le malade pût avaler ; le jaune d'œuf étoit propre à former l'alliage projetté. En effet je fis triturer dans un mortier de marbre ces ingrédiens aux doſes convenables, avec une quantité ſuffiſante d'une décoction de racine de guimauve & de graine de lin. Ce mêlange fit un looch tout ſemblable à la crême pour la conſiſtance, la couleur & le goût, ſans avoir les inconvéniens du lait, qui en pareil cas ſe ſeroit aigri, & auroit été plus dangereux qu'utile. Je voulus faire prendre moi-même au malade ce remede que j'avois fait compoſer ſous mes yeux : la premiere gorgée lui coûta beaucoup de peine à avaler ; mais celles qui lui ſuccéderent, paſſerent avec facilité. Il ne prit d'abord que la moitié du

looch ; je ne voulois pas ſurcharger ſon eſtomac déja très-fatigué : cette doſe me paroiſſoit même un peu forte ; il s'en trouva cependant bien. Il prit pendant deux jours huit doſes de ce remede : les ſymptomes diminuant, je diminuai auſſi le nombre des doſes pour chaque jour. Lorſque les acides dont l'eſtomac étoit chargé, furent totalement détruits, je retranchai les abſorbans ; & enfin au bout de huit à neuf jours, j'abandonnai les mucilagineux, pour le mettre à l'uſage d'une nourriture légere & adouciſſante. Pendant tout ce tems il prit pour boiſſon une forte décoction de guimauve, ſur chaque pinte de laquelle je faiſois ajouter de la gomme arabique & de la magneſie blanche, ou des yeux d'écreviſſes préparés, en diminuant auſſi la quantité de ces deux ingrédiens, à meſure que les ſymptomes fâcheux s'évanouiſſoient.

Une femme à qui on avoit donné une doſe d'émétique peu proportionnée à ſes forces, & qui avoit éprouvé des vomiſſemens violens pendant douze heures, étoit réduite à ne pouvoir avaler même de l'eau, ſans ſentir une eſpece de cuiſſon dans l'œſophage & dans l'eſtomac ſuivie de mouvemens convulſifs, qui enfin empêchoient la déglutition de l'eau : des cordiaux dont on avoit tenté l'uſage, produiſoient des acci-

dens encore plus fâcheux. J'attribuai cette ſenſibilité à la deſtruction de l'eſpece d'enduit mucueux dont ces parties avoient été dépouillées par les vomiſſemens réitérés. J'ordonnai que l'on fît diſſoudre ſur le champ de la gomme arabique dans une livre d'eau tiéde ; je fis prendre ce mêlange peu-à-peu : la malade me dit, après en avoir avalé environ deux onces, qu'elle ſe ſentoit ſoulagée. La ſenſibilité de l'eſtomac diminuée, je fis rendre la boiſſon plus légere, en y ajoutant de l'eau, & vingt-quatre heures après tout étoit calmé.

On amena à l'Hôtel-Dieu, il y a deux mois, une fille âgée d'environ vingt-deux ans, qui avoit avalé une boucle d'acier, de forme quarrée, d'un pouce de longueur, garnie de ſa chape & de ſon ardillon : ce corps étranger étoit reſté dans l'œſophage pendant quelques minutes, avant de deſcendre dans l'eſtomac ; il y avoit occaſionné quelques légeres excoriations ; la malade vomiſſoit un peu de ſang. Le Chirurgien qui s'étoit chargé de faire ſortir ce corps étranger, fit ſaigner cette fille quatre fois du bras & une fois du pied ; cependant la boucle ne ſortoit point. Bien convaincu que les huileux unis aux mucilagineux étoient les ſeuls remedes indiqués, tant pour faciliter la ſortie de la boucle, que pour remédier au délabrement de l'en-

duit mucueux qu'elle avoit pu occaſionner dans l'œſophage, l'eſtomac & les inteſtins, je fis faire le premier looch duquel on retrancha les abſorbans. La malade fit uſage de ce remede avec ſuccès, ainſi que d'une décoction mucilagineuſe qui formoit toute ſa boiſſon : j'ordonnai auſſi des lavemens émolliens avec l'huile, pour remplir les mêmes indications. Elle rendit le corps étranger par les ſelles le cinquieme jour, & les parties qui avoient été maltraitées, ceſſerent peu de jours après de reſſentir de la douleur.

M. Ferret, mon Confrere, aux talens duquel nous rendons tous juſtice, me fit part, il y a peu de jours, de l'Obſervation ſuivante.

Il avoit été appellé pour voir une femme tourmentée d'une ſéchereſſe de la trachée-artere & d'une toux fréquente qui la fatiguoit d'autant plus, qu'elle n'étoit jamais ſuivie d'expectoration : elle devoit cette maladie à des molécules d'arſénic jaune, appellée communément orpin, qu'elle avoit reſpirées en broyant ce poiſon. Les huileux donnés en abondance avoient été tentés inutilement ; l'uſage du lait n'avoit pas eu un meilleur ſuccès. Il prit le parti de lui donner de la gomme arabique diſſoute dans ſa boiſſon : ce mucilagineux répara

ce que l'arſénic avoit détruit, c'eſt-à-dire, l'humeur mucueuſe qui ſert d'enduit à la trachée-artere, & les ſymptomes diſparurent.

De ce que je viens de rapporter, il faut conclure que les mucilagineux ſont les ſeuls remedes qui conviennent, lorſqu'il eſt queſtion de réparer le mucueux des parties; mais, ſelon les circonſtances, il faudra les aſſocier aux remedes convenables aux maladies. On pourra donc, relativement aux différentes indications, joindre aux mucilagineux les abſorbans, les huileux, les nîtreux même, ou les toniques, &c.

Il eſt auſſi des eſpeces de dyſſenteries dans leſquelles les mucilagineux pourroient être employés avec ſuccès; mais cette matiere étant trop étendue pour être jointe à cette Diſſertation, je me réſerve à la traiter dans un Mémoire particulier.

ANALYSE

ANALYSE des Eaux minérales de l'Hôtel-Dieu de Caen, par M. MORLET, Apothicaire réſident à Caen, par les ordres de Mgr le Marquis de Paulmy, Secretaire d'Etat & Miniſtre de la Guerre.

La maiſon où ſe trouve l'eau dont j'entreprends l'analyſe, eſt ſituée au ſud-eſt de la ville de Caen : elle eſt bâtie ſur les bords de l'Orne, riviere conſidérable pour la commodité du commerce ; on y trouve cinq ſources peu éloignées les unes des autres. La propriété qu'elles ont de donner une teinte pourprée avec l'infuſion de noix de galle, leur goût acide & vitriolique, & le dépôt jaunâtre dans les vaſes où elles ſéjournent, les font paſſer pour ferrugineuſes. Elles ont été long-tems en vogue dans différentes maladies ; mais l'uſage en étoit preſqu'empyrique. En 1753, MM. les Adminiſtrateurs de l'Hôpital chargerent de l'analyſe de ces eaux un des plus habiles Apothicaires de Caen, afin d'apprendre par cette voie, s'il étoit poſſible, dans quelles maladies elles pouvoient être ſalutaires.

Entre toutes les ſources, M. *** choiſit celle de la Buanderie : ſes premiers eſſais lui donnerent les plus flatteuſes eſpérances ; mais une altération qu'il y remarqua, le

découragea : il l'attribua à la proximité de la riviere & aux différentes hauteurs de la marée ; un changement ſi eſſentiel & preſque journalier l'empêcha de pouſſer plus loin ſes recherches. Il crut que les autres ſources étoient ſujettes aux mêmes viciſſitudes. Le Public intimidé retira la confiance qu'il avoit depuis long-tems dans ces eaux, & cette piſcine ſalutaire qui étoit avant très-fréquentée, devint déſerte en peu de tems.

L'eau de la Pompe (elle eſt connue vulgairement ſous ce nom) eſt celle de toutes les ſources qui paroît la plus chargée de fer : elle n'eſt point ſujette aux viciſſitudes de la marée, non plus que les autres ſources, comme on a voulu l'inſinuer. Mon aſſiduité à l'éprouver dans différens tems ſecs ou pluvieux, dans la haute & baſſe marée, me fait avancer ce fait : d'ailleurs les puits ſont enduits d'une eſpece de terre glaiſe qui qui y met obſtacle. Les Dames de l'Hôtel-Dieu m'ont aſſuré avoir vu l'eau de la riviere pénétrer juſques dans la Buanderie, ſans que l'eau du puit ſe ſoit ſenſiblement élevée ; & ſi M. *** a puiſé de cette eau qui lui a paru altérée, c'eſt qu'ayant fait ôter la pompe, il la priſe à la ſuperficie : on ſçait qu'elle doit être plus légere & moins martiale qu'au fond.

Pluſieurs perſonnes m'ont auſſi aſſuré avoir remarqué quelque altération dans l'eau de

la Pompe : voici ce qui peut les avoir induites en erreur.

Je ſuppoſe qu'on ſoit une demi-heure ou une heure ſans pomper de l'eau, & qu'on ait fermé le robinet, comme il arrive aſſez ordinairement. Dans ce cas l'eau qui eſt contenue dans le tuyau qui eſt très-long, ſe décompoſe, précipite une terre jaune, & perd la faculté de ſe teindre avec la noix de galle, à proportion du plus ou du moins de tems qu'elle aura été en évaporation : il n'eſt pas ſuprenant que de l'eau priſe dans cet état porte des marques d'une altération ſenſible. Pour remédier à cet inconvénient, il faut donner cinq ou ſix coups de piſton, avant que de recevoir l'eau dont on veut faire uſage : par ce moyen on chaſſe l'eau qui avoit dépoſé dans le canal ; & celle qui ſuit immédiatement après, n'eſt aucunement altérée.

J'ai cru cette obſervation préliminaire d'une grande néceſſité, puiſque le Public croyoit l'eau de ces ſources ſujette à des changemens & à des variations cauſées par une communication avec l'eau de la riviere, ſoit que celle-ci s'accrût par les pluies & par les différentes hauteurs de la marée.

L'eau de la Pompe récemment tirée eſt auſſi tranſparente que l'eau commune bien filtrée : elle eſt acerbe & ſtiptique, & a un goût vitriolique très-ſenſible, ſans être

cependant tout-à-fait déſagréable à boire.

Cette eau miſe dans une bouteille bien bouchée, a acquis dans l'eſpace de demi-heure une foible couleur jaune, a perdu ſa tranſparence, & s'eſt foncée de plus en plus; au bout de deux heures elle avoit toute ſon opacité, & a dépoſé un ſédiment jaunâtre en molécules, aſſez petites d'abord, mais qui ſe réuniſſant ont formé des floccons aſſez gros pour ſe précipiter au fond du vaſe. Le précipité peſe demi-grain par livre d'eau: à proportion qu'il ſe raſſemble, la liqueur s'éclaircit, & acquiert toute ſa tranſparence au bout de deux jours; dans cet état ſon goût ſtiptique & ferrugineux ſe change en une ſaveur légérement douceâtre, & qu'on ſouffre ſans répugnance.

L'eau nouvellement puiſée, éprouvée avec la noix de galle, avant qu'elle ait perdu ſa tranſparence, prend une couleur d'un poupre foncé qui approche du noir; il ſe forme en même tems un ſédiment très-abondant, & la liqueur reprend ſa tranſparence. Les mêmes épreuves faites ſur l'eau qui a dépoſé, n'a pas préſenté les mêmes phénomenes; la liqueur n'a pris aucune couleur, & n'a formé aucun ſédiment.

Comme la différence des nuances que donne le vitriol avec la noix de galle, dépend de la quantité de ce ſel métallique, & comme je voulois juger par comparaiſon

de la quantité qu'en pouvoit contenir l'eau minérale, j'ai diſſous un grain de vitriol martial très-pur dans deux livres d'eau : j'ai peſé ſéparément quatre onces de cette eau factice & quatre onces d'eau minérale de la Pompe fraichement tirée ; j'ai ajouté à chacune dans le même inſtant demi-grain de noix de galle en poudre : la teinture a été la même ; le précipité s'eſt formé auſſi vîte, & a été preſqu'auſſi abondant dans l'une que dans l'autre.

Il faut obſerver qu'on doit faire cette épreuve auſſi-tôt que le vitriol martial eſt diſſous ; autrement vous aurez des couleurs plus ou moins foncées, à proportion de la diſtance qu'il y aura entre le moment de la diſſolution & celui de l'eſſai. La raiſon de ce phénomene ſe trouve dans la décompoſition de cette eau factice qui s'opere en peu de tems, parce que le vitriol étant trop étendu dans ſon véhicule abandonne ſa baſe martiale qui ſe précipite ſous la forme d'une poudre jaune : l'une & l'autre eau perdent à chaque inſtant leur propriété de ſe teindre avec la noix de galle, avec cette différence que l'eau factice la perd beaucoup plus promptement ; un quart d'heure même ſuffit pour ſon entiere décompoſition.

L'eau puiſée ſur le champ verdit conſidérablement le ſyrop de violettes, ne fermente point avec les acides ni avec les

alkalis, au moins ſenſiblement, ne coagule point le lait, ſoit qu'on l'emploie à grande doſe, ſoit qu'on ait même recours à la chaleur : avec l'alkali fixe elle ſe trouble dans l'inſtant, devient blanchâtre, précipite peu-à-peu un ſédiment en floccons très-légers d'un blanc ſale ; la liqueur devient claire, à meſure que le précipité ſe forme, & acquiert un goût douceâtre & ſalé : avec l'alkali volatil elle ſe trouble auſſi, devient jaunâtre ; les molécules du précipité qui en réſulte, ſont très-petites & d'un jaune aſſez foncé.

Cette eau verſée ſur une leſſive alkaline chargée d'un principe ſulfureux, a verdi, s'eſt troublée, & a fait un précipité verdâtre ; quelques particules d'un beau blanc ſe ſont attachées aux parois du col de la phiole.

Mêlée avec de l'eau de chaux nouvelle, elle a donné un précipité aſſez abondant d'un jaune pâle.

Ces premieres expériences démontrent que cette eau contient du fer ; mais ce fer ne peut être ſeul : il faut qu'il ſoit diſſous par un acide, pour donner une teinte avec la noix de galle. Quel eſt cet acide ? Pourquoi abandonne-t-il le fer qu'il tient en ſuſpenſion, quand on laiſſe l'eau ſéjourner dans une bouteille ? Que devient-il après ? S'unit-il à d'autres corps, ou s'évapore-t-il ? Pourquoi enfin ces eaux perdent-elles ſi aiſément

leur propriété & leur ſaveur ? Voilà autant de queſtions auxquelles je vais tâcher de ſatisfaire en peu de mots.

Ce ſont des marcaſſites que je ſuppoſe aux environs des ſources, qui rendent cette eau minérale ; l'eau douce les rencontrant dans ſon cours, les amollit, les diſſout, enfin ſe charge de leur vitriol : c'eſt ce ſel qui donne à l'eau ſon goût, & qui la teint plus ou moins avec la noix de galle. Les marcaſſites ſont des concrétions minérales & ſalines ; leur caractere eſt ſouvent de tomber en efflorèſcence, quand on les expoſe à l'humidité, & de ſe couvrir d'un ſel âcre vitriolique.

Mais, dira-t-on, le vitriol martial n'eſt pas la ſeule ſubſtance qui ſe trouve dans les eaux ; elles ſouffrent une décompoſition qui nous annonce des matieres étrangeres. On y découvre par l'évaporation une matiere terreuſe, blanche, alkaline & abſorbante ; c'eſt elle, à ce que je penſe, qui verdit le ſyrop de violettes, & qui défend le lait contre l'action du vitriol qui s'y trouve en ſuffiſante quantité pour le cailler. Cette terre fermente avec tous les acides, & s'y diſſout en partie ; c'eſt cette propriété qui eſt la cauſe que l'acide vitriolique quitte ſa baſe ferrugineuſe pour s'unir à cette même terre : de-là vient la précipitation du fer & la différence des ſaveurs ; le goût ſtiptique & vitriolique

ne ſe fait plus ſentir, parce que l'acide a formé un ſel neutre avec la terre abſorbante.

J'ai fait pluſieurs expériences, pour voir ſi ces eaux ne contenoient pas du cuivre: je les ai même rapprochées conſidérablement, avant de les eſſayer; mais ni le fer bien poli, ni l'alkali volatil ne m'en ont développé un atome. Le Public doit être tranquille à ce ſujet.

Le poids ſpécifique de cette eau nouvellement tirée & paſſée par l'étamine, comparée à l'eau de la riviere bien filtrée, ne préſente qu'un dégré de différence, puiſque le peſe-liqueur qui s'enfonce dans l'eau de la riviere juſqu'au ſeptieme dégré, ſe tient ſuſpendu au ſixieme dans l'eau minérale; mais celle-ci a-t-elle dépoſé? La différence devient preſqu'inſenſible, & ne conſiſte que dans le quart d'un dégré: cette différence vient en partie du fer qui eſt précipité, & de l'air qui s'eſt dégagé pendant la décompoſition.

J'ai expoſé ſous le récipient d'une machine pneumatique trois verres d'eau, un d'eau minérale nouvelle, un autre d'eau qui avoit dépoſé, & le troiſieme d'eau commune: ces trois verres étoient de même capacité, & contenoient quatre onces d'eau. Le premier verre a rendu des bulles d'air aux premiers coups de piſtons, & a bouillonné avant les deux autres; l'eau décom-

poſée paroît encore contenir de l'air plus élaſtique que l'eau commune. L'altération que ſouffre l'eau minérale, ne permet pas de la tranſporter ; elle ne peut ſe prendre que ſur les lieux : par conſéquent elle n'a pas tous les avantages qu'on pourroit lui donner. Les habitans d'une contrée éloignée ſont par-là privés de ces ſecours. J'ai cherché les moyens de la conſerver au moins pendant quelques jours, de la mettre en état d'être tranſportée, ſans qu'elle perde de ſes propriétés : peut-être les moyens que j'employe, pourront ſervir à lui en donner de nouvelles ; l'expérience peut-être le confirmera.

Ce ſera auſſi un moyen de remédier à un abus qui s'eſt gliſſé dans le Public : le voici. La plûpart des habitans ne voulant point ſe tranſporter ſur les lieux, envoient chercher de l'eau, pour la boire chez eux ; mais qu'arrive-t-il ? Leur eau ſéjournant pendant deux ou trois heures dans le même vaſe, ſe décompoſe, perd ſes propriétés ferrugineuſes, & devient toute différente de ce qu'elle étoit. Pluſieurs perſonnes ſe ſont même apperçues de ſon altération, & il eſt étonnant que de l'eau priſe dans cet état ne produiſe aucun effet.

J'ai dit plus haut que l'altération que ſouffroit l'eau minérale, conſiſtoit dans la décompoſition de ſon vitriol martial, que la

terre abſorbante contenue dans les eaux la procuroit. La cauſe connue, il n'étoit pas bien difficile de remédier aux effets. Pour y parvenir, j'ai verſé de l'acide vitriolique ſur de l'eau minérale nouvelle : je ne ſpécifie point la quantité, cela dépend de la force de concentration qu'a l'acide ; ſept à huit gouttes de celui que j'employe, me ſuffiſent pour la ſaturation d'une pinte d'eau. Dans le point juſte de combinaiſon d'une eau dont les principes exactement unis n'offrent aucune ſurabondance, ni du côté des acides, ni du côté des baſes, elle reſte des huits jours entiers ſans faire le moindre ſédiment, & conſerve pendant ce tems la propriété de ſe teindre avec la noix de galle. Il eſt bon de remarquer que l'acide vitriolique, même concentré, n'excite dans le mêlange aucune efferveſcence ſenſible : j'ai verſé de l'acide vitriolique dans le tems que l'eau commençoit à perdre de ſa tranſparence. Ce moyen ſi efficace pour empêcher la décompoſition du vitriol, ne produit ici aucun effet ; le dépôt s'eſt formé à l'ordinaire : la ſeule différence que j'y ai remarquée, c'eſt qu'il ſe fait plus lentement, & que les molécules du précipité qui en réſulte, ſont plus petites : elle perd auſſi la faculté qu'elle acquiert avec la noix de galle.

On peut donc conclure que quand on veut conſerver ces eaux, il ne faut pas at-

tendre que l'acide du vitriol ait déja commencé à agir ſur la terre abſorbante, avant que de la ſouler d'acide : s'il arrivoit qu'on eût mis trop d'acide, on pourroit y remédier, en ajoutant quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance, il ſe formeroit alors un tartre vitriolé, & l'acide ſurabondant qui ôtoit au vitriol la propriété de donner une teinte avec la noix de galle, ſe trouvant engagé dans l'alkali fixe, permettroit au vitriol de donner des marques de ſa préſence.

Il faut remarquer qu'on peut également pêcher par un excès d'alkali ; alors il ſe feroit une décompoſition du vitriol, & il ſe formeroit un précipité pareil à celui que donne l'eau minérale nouvelle où on a joint un alkali.

J'ai dit plus haut que l'eau formoit un dépôt qui n'étoit que du fer abandonné par l'acide vitriolique : maintenant il s'agit de décider ſi ce dépôt eſt une terre purement ocreuſe, un fer entiérement privé de ſon phlogiſtique, & qui n'a que la diſpoſition à le devenir. La propriété qu'il a d'entrer en efferveſcence avec les acides, de former avec le vitriolique un ſel métallique qui donne de la teinture à la noix de galle, d'être en partie attirable à l'aimant, après avoir été ſimplement lavé & ſéché, de l'être en entier, après avoir été expoſé au feu ſans addition

d'aucune matiere inflammable, me fait croire que c'eſt du vrai fer qui n'a perdu qu'une petite portion de ſon phlogiſtique, & qui par ſa fineſſe & ſon extrême diviſibilité eſt devenu capable d'excellens effets.

L'eau minérale qui a dépoſé, verſée ſur la diſſolution de ſel de Saturne, l'a rendue blanche, & il s'eſt fait un précipité de même couleur. La diſſolution d'argent de coupelle par l'eſprit de nître fait le même effet avec notre eau concentrée, avec cette différence que le précipité qui étoit d'abord blanc, a contracté dans très-peu de tems une couleur violete. Je crus d'abord, au rapport de M. Bolduc dans l'Analyſe des Eaux de Paſſy, que le changement de couleur procédoit d'une très-grande quantité de diſſolution d'argent. Je recommençai de nouveau les mêmes épreuves, en obſervant de n'en laiſſer tomber que quelques gouttes, mais ſans ſuccès : il n'y a qu'en retirant le précipité auſſi-tôt qu'il s'eſt formé, qu'on peut le conſerver dans toute ſa blancheur.

Toutes ces expériences n'étant pas aſſez convainquantes, & voulant pouſſer plus loin mes recherches ſur la nature de ces eaux, j'ai fait évaporer à une lente chaleur cent vingt livres d'eau minérale : à peine la liqueur a-t-elle été ſenſiblement échauffée, qu'elle a laiſſé échapper des bulles d'air, elle s'eſt troublée, & a dépoſé une terre jaune

pareille à celle qui ſe précipite par le ſimple repos. J'ai ſaiſi ce moment pour la filtrer ; ce qui eſt reſté ſur le filtre, peſoit ſoixante-quatre grains. J'ai continué à évaporer la liqueur filtrée juſqu'à un certain point : je l'ai laiſſée en repos, ſans obtenir de cryſtaux ; la liqueur étoit cependant aſſez rapprochée : à peine en reſtoit-il deux onces. Dans cet état elle ne donnoit aucune teinture avec la noix de galle ; le vitriol étoit décompoſé, & c'étoit lui qui avoit fourni le dépôt dès le commencement de l'évaporation. Cette même liqueur rapprochée ne fermente ni avec les acides, ni avec les alkalis.

La liqueur filtrée, après avoir dépoſé la baſe du vitriol, conſerve ſa tranſparence juſqu'à la fin de l'évaporation : la ſuperficie ſe couvre dès le commencement d'une pouſſiere blanchâtre dont une partie ſe précipite, & l'autre reſte ſurnageante ; on y voit auſſi des petits feuillets d'une figure différente & très-mince. Sur la fin il ſe précipite beaucoup de terre, & l'évaporation pouſſée juſqu'à ſiccité a fourni pour les cent vingt livres d'eau, ſept gros & quelques grains d'une matiere d'un blanc ſale & d'un goût un peu ſalé. Ce réſidu ne s'humecte point à l'air ; mais en ayant enfermé qui n'étoit pas entiérement deſſéché, de l'encre qui ſe trouva ſur le papier qui me ſervit

d'enveloppe, diſparut auſſi parfaitement que ſi j'avois employé l'acide du vitriol à nud.

L'eau rapprochée ayant refuſé de donner des cryſtaux, & ne pouvant juger par la cryſtalliſation de la nature des ſels qu'elle contenoit, j'ai diſſous deux gros de l'évaporation précédente dans deux onces d'eau bouillante : il eſt reſté ſur le filtre un gros cinquante-cinq grains de la matiere que j'avois employée ; l'eau n'avoit pris qu'un petit goût ſalé : rapprochée & évaporée à l'air dans une capſule de verre, elle a donné quatre grains de cryſtaux cubiques & quelqu'autres petits cryſtaux que je penſe être du ſel de Glauber, mais dont la trop petite quantité ne m'a pas permis de faire les épreuves néceſſaires pour l'aſſurer ; ſa préſence peut-être ſoupçonnée par celle du ſel commun & du vitriol qui ſe trouvent dans ces eaux ; ſoit que l'acide vitriolique abandonnant ſon fer ſe fût uni à une portion d'alkali du ſel marin, ſoit que l'eau s'en fût chargée dans ſon cours. J'ai verſé de l'acide vitriolique ſur la matiere dont j'avois retiré le ſel marin ; il s'eſt fait dans l'inſtant une violente efferveſcence. J'ai laiſſé repoſer la liqueur, & l'ayant filtrée & expoſée à l'air, pour que l'évaporation s'en fît lentement, il a paru dès le commencement des feuillets très-minces nageans dans la liqueur, contournés preſqu'en ſpirale, ou comme de la

raclure d'yvoire : ces feuillets ſe ſont confondus avec le reſte de la matiere par une entiere évaporation.

La terre ſur laquelle j'avois jetté de l'acide vitriolique, avoit acquis par toutes ces épreuves une blancheur extrême, étoit légere & ſans aucun goût : je l'ai expoſée à un feu violent dans un petit creuſet d'Allemagne ; elle y a reſté plus de trois heures ſans la moindre altération.

J'ai procédé à l'évaporation de huit livres d'eau ſoulées d'acide, dont j'ai parlé ci-deſſus : elle a conſervé ſa tranſparence juſqu'à la fin de l'évaporation, & ſa propriété de ſe teindre avec la noix de galle ; à meſure que l'évaporation s'avançoit, il ſe formoit auſſitôt autour des parois du vaſe une croûte ſaline très-blanche, mince & agréablement ramifiée : elle a fourni par une entiere deſſiccation cinquante-ſix grains d'une matiere d'un jaune brun ; on y voyoit très-diſtinctement beaucoup de feuillets ſélétineux. Ce réſidu étoit acerbe ; une partie ne ſe fondoit pas dans la bouche, & ne s'humectoit point à l'air : en un mot, c'étoit un composé de vitriol martial, de ſélénite, de ſel marin, & de quelque peu de terre abſorbante qui avoit échappé à l'action de l'acide vitriolique.

Je laiſſe à MM. les Médecins le droit de prononcer ſur les vertus du nouveau ſel

formé par l'acide vitriolique & la terre abſorbante ; c'eſt une eſpece de ſélénite, ſel preſqu'indiſſoluble, quand il eſt une fois ſous une forme concréte, qui cryſtalliſe differément, ſuivant les différentes eſpeces de terres calcaires, compoſé le plus ſouvent de parties dures, roides & aiguës, qui ne retiennent preſque pas d'eau dans la cryſtalliſation, & dont les effets ſur les ſolides & les liquides de notre corps doivent être proportionnés à la maſſe, à la figure des parties, & à la quantité du mouvement dont elles ſont ſuſceptibles.

On trouve autour des canaux de la Pompe une matiere de la conſiſtance & de la forme du tartre, d'une couleur jaune, parſemée de taches blanches. Je jugeai que c'étoit la baſe ferrugineuſe du vitriol que la chûte preſque continuelle de l'eau y dépoſoit, mais que l'eau ſe deſſéchant y laiſſoit auſſi les ſubſtances étrangeres dont elle étoit compoſée. Je regardai donc ce dépôt comme ſemblable à celui que me fourniſſoit l'eau par l'évaporation ; & comme je pouvois l'avoir en aſſez grande quantité, j'ai cru qu'en faiſant ſur cette matiere les expériences ſuivantes, je conſtaterois plus ſûrement la nature & la propriété de ces eaux minérales.

1° Une once de cette matiere miſe en poudre groſſiere & jettée dans trois onces d'eau

d'eau bouillante, n'a communiqué à l'eau qu'un goût de rouille déſagréable & une couleur citrine; elle n'a donné aucune eſpece de ſel en cryſtaux par la filtration & l'évaporation : elle contenoit cependant du ſel marin, puiſqu'elle a précipité l'argent en grumeaux blancs qui, expoſés au feu, ſe ſont changés en lune cornée; mais ce ſel y eſt en trop petite quantité, pour qu'il s'y manifeſte par la figure de ſes cryſtaux.

2° J'ai jetté ſur une once de pareille matiere miſe en poudre de l'acide vitriolique; il s'eſt fait dans l'inſtant une violente efferveſcence. J'en ai verſé juſqu'au point de ſaturation; la liqueur filtrée ſe noirciſſoit très-fort avec la noix de galle, étoit acerbe & ſtiptique : elle a fourni, en s'évaporant à la chaleur du ſoleil, une croûte ſaline aſſez épaiſſe qui ſe précipitoit en même tems qu'un peu de terre jaune. J'ai enfin obtenu par une entiere deſſiccation un ſel vitriolique jaunâtre très-acerbe, ſans être figuré en cryſtaux.

J'attribuai à une portion de terre jaune très-fine & à de la ſélénite la cauſe de ce que je n'avois pas obtenu de cryſtaux : pour lever cet obſtacle, j'ai diſſous une ſeconde fois tout le réſidu de l'évaporation dans une once d'eau chaude; la liqueur débarraſſée de ce qui mettoit obſtacle à ſa cryſtalliſation, a fourni des cryſtaux de vitriol

de mars, avec une portion de terre jaune qui s'eſt précipité juſqu'à la fin de l'évaporation.

J'ai fait les mêmes expériences ſur le dépôt que fournit l'eau par le ſimple repos: il m'a donné les mêmes produits; mais la cryſtalliſation s'en fait plus facilement.

3° J'ai mis dans une cornue de verre quatre onces de cette terre nouvellement ramaſſée & encore humide: la cornue étant échauffée par dégrés, il a paſſé par le récipient environ trois gros d'une eau limpide, d'un jaune citrin & d'un goût limoneux: j'ai augmenté le feu, quand je me ſuis apperçu qu'il ne diſtilloit plus rien; alors il a paſſé des vapeurs blanches qui obſcurciſſoient le balon; il a coulé en même tems quelques gouttes d'une huile empyreumatique: on ſentoit une odeur d'alkali volatil, ſemblable à celui que fournit l'éponge: on y diſtinguoit auſſi quelque choſe de ſulfureux, odeur occaſionnée ſans doute par l'acide vitriolique uni au phlogiſtique, ſoit du fer, ſoit du corps gras qui fourniſſoit l'huile fétide. Le feu étoit alors d'une violence extrême; on ne diſtinguoit point la cornue entre les charbons. Le balon s'étant éclairci & les vaiſſeaux réfroidis, j'ai trouvé un des côtés de la cornue que la violence du feu avoit mis en fuſion. Le réſidu de la diſtillation étoit noirâtre à la ſuperficie, à

cauſe d'une portion d'huile brûlée ; le reſte étoit d'un brun rougeâtre. La liqueur qui étoit dans le récipient, étoit acide, rougiſſoit le papier bleu, & entroit en effervescence avec les alkalis : combinée avec celui du tartre, elle m'a donné des cryſtaux de tartre vitriolé.

Pendant tout le tems de la diſtillation, je n'ai apperçu que les vapeurs blanches dont j'ai parlé ci-deſſus.

Le réſidu de vingt pintes d'eau qui avoient dépoſé leur terre martiale, diſtillé de même à la cornue, ne m'a fourni que du phlegme, & quelques gouttes d'acide vitriolique ſans huile fétide & ſans vapeurs ſulfureuſes ; ce qui me fait croire que l'huile fétide que j'ai retirée de la terre ocreuſe ramaſſée autour des canaux de la Pompe, eſt étrangere à l'eau minérale, qu'il faut que des corps gras y ayent été immédiatement appliqués, c'eſt que le lieu où elle eſt ſituée, ſervant de cuiſine pour les malades de l'Hôpital, donne bien de la vraiſemblance à mon ſentiment.

J'ai avancé que l'acide vitriolique quittoit ſa baſe ferrugineuſe, pour ſe joindre à la terre abſorbante, & que par conſéquent il demeuroit dans les eaux après la précipitation du fer : en voici encore une preuve qui y conſtate ſa préſence & ſa nature ; c'eſt la formation du turbith minéral. Pour le faire, j'ai verſé dans quatre pintes d'eau

que j'avois laiſſé dépoſer, un gros de mercure diſſous par l'acide nîtreux ; dans l'inſtant l'eau s'eſt troublée, eſt devenue jaunâtre, & a fait un précipité d'un beau jaune, peſant, & parfaitement ſemblable à celui qu'on fait par la méthode ordinaire. On ſçait qu'il n'y a que l'acide vitriolique qui précipite le mercure en couleur jaune.

Il ſuit de toutes ces expériences, que cette eau priſe à la ſource contient,

1° Du fer diſſous par l'acide vitriolique, c'eſt-à-dire, un véritable vitriol de mars, mais que ce ſel y eſt en très-petite quantité, à la doſe d'environ un grain ou un peu plus par livre d'eau ; qu'il ſe décompoſe en aſſez peu de tems par l'union que contracte ſon acide avec une ſubſtance étrangere qui ſe trouve répandue dans toute la liqueur : par conſéquent ces eaux ne pouvant être long-tems ferrugineuſes ou martiales, ne ſçauroient être tranſportées ; il faut les prendre à la ſource, ou empêcher ſa décompoſition par l'addition d'un acide.

2° Environ demi-grain de ſel ſéléniteux par livre d'eau : ce ſel eſt une combinaiſon d'acide vitriolique & de terre calcaire.

3° Environ quatre grains d'une terre abſorbante très-diviſée qui ſe trouve répandue dans toute la liqueur, ſans lui faire perdre ſa tranſparence.

4° Environ $\frac{1}{12}$ de grain de ſel marin & en-

core une moindre portion de ſel de Glauber.

Il reſte à ſçavoir ſi les eaux décompoſées par le ſimple repos ne pourroient pas auſſi avoir leurs uſages : elles ſont à la vérité privées des vertus que le fer communique aux eaux minérales ; mais il me paroît qu'elles contiennent encore aſſez de principes pour être abſorbantes, apéritives & déterſives. Les eaux minérales de Paſſy dépurées ne ſont autre choſe que l'eau ordinaire des ſources dont on a fait exprès dépoſer le fer ; elles ne contiennent gueres plus de principes actifs, que celles-ci, & ſont employées depuis pluſieurs années avec ſuccès.

La légéreté de ces eaux, le fer qu'elles contiennent & qui ne s'y trouve pas dans un état entier de deſtruction, la terre abſorbante qui y eſt d'une diviſibilité infinie, la petite portion de ſel marin & de ſel de Glauber qui s'y trouve, l'aſſurance qu'on a qu'elles ne contiennent point de cuivre, ni d'autres ſubſtances dangereuſes, leur goût qui n'a rien de répugnant ; toutes ces qualités jointes aux expériences journalieres du ſoulagement qu'elles procurent à ceux qui les prennent avec aſſiduité, doivent engager MM. les Médecins à les examiner avec plus d'attention, à les comparer à d'autres eaux minérales connues, & à y avoir recours, quand les eaux minérales, ferrugineuſes & abſorbantes conviendront

à leurs malades. Les obſervations qu'ils feront ſur ſes effets, fixeront les craintes & les irréſolutions du Public ſur la nature & les propriétés de ces eaux : les Propriétaires eux-mêmes ſûrs de la bonté de leurs ſources, & déja engagés par état au ſoulagement des pauvres, ne négligeront aucun des moyens qui pourront contribuer à leur entretien & à leur conſervation.

OBSERVATION

Sur une femme qui avoit deux matrices, par M. SANYER DU LAC le fils, Docteur en Médecine, de la Faculté de Montpellier, à S. Didier en Velay.

La femme d'un riche payſan étoit accouchée d'un fils fort heureuſement : l'arriere-faix étoit ſorti avec lui ; mais un gros chien caché dans la maiſon l'avoit dévoré, ſans qu'on s'en fût apperçu. L'on crut qu'elle n'étoit point délivrée. La ſage-femme travaillant en conſéquence, trouva dans la matrice une membrane flottante qu'elle prit pour l'arriere-faix, & qu'elle tâcha d'arracher avec violence ſans aucun ſuccès, & en occaſionnant des douleurs très-vives.

M. Paret, Chirurgien de notre petite ville, fut appellé ſur le minuit. Il introduiſit ſa main

dans la matrice, & y rencontra ce même corps étranger : il pénétra juſqu'au fond, & il y trouva ces membranes attachées par une adhérence, de la largeur d'un écu de trois livres ; leur épaiſſeur étoit de deux lignes environ ; le bord étoit fendu dans un endroit, de la largeur d'un pouce & demi, ſans doute par la violence qu'avoit pu faire l'enfant dans ſa ſortie, ou par la mauvaiſe manœuvre de la ſage-femme. Après qu'il ſe fut aſſuré de tout cela, il introduiſit ſa main dans la cavité que formoient ces membranes, & il y ſentit les embouchures des vaiſſeaux ſanguins qui communiquoient avec le placenta, qui rendoient le fond de cette ſeconde matrice inégal & raboteux : il reconnut que c'étoit une matrice contenue dans une autre. Il raſſura cette femme ſur ſa ſituation qu'elle croyoit dangereuſe, & la laiſſa tranquille le reſte de la nuit. A la viſite du matin, il trouva que les extrémités de ces membranes s'étoient contractées, & formoient l'orifice interne : il en ſuivit le contour, en promenant le doigt dans le vuide qu'il y avoit entre les deux matrices, & par divers légers chatouillemens il s'aſſura de la grande ſenſibilité de cette partie.

Suivant le ſentiment de M. Gravel (*a*),

(*a*) Dans la Théſe qu'il a ſoutenue à Strasbourg pour le Doctorat, il avance que ce n'eſt que dans le cas des doubles matrices que la ſuperfœtation paroît poſſible. Il a joint à

cette femme auroit dû être dans le cas de la ſuperfœtation ; ce qui ne lui eſt jamais arrivé. La couche qui eſt l'époque de cette Obſervation, eſt cependant la cinquieme. Elle a toujours mis au monde des mâles, & ils ſont tous venus par les pieds, ſans doute que la cavité de la ſeconde matrice étoit trop petite pour leur permettre de faire la culbute. Mais comment a-t-elle pu concevoir ?

Cette matrice que je puis nommer interne, par rapport à l'autre qui l'enveloppe, ne peut avoir aucune communication avec les ovaires, puiſqu'elle n'a point de trompe de Fallope. La ſemence, ou, ſi l'on veut, les animalcules découverts par Lewenhoeck ou par Hartſoeker, n'ont donc pu y parvenir par cette voie. Quand même l'eſprit ſeminal auroit pénétré les matrices, par quelle route l'œuf fécondé ſe ſeroit-il rendu dans la cavité de ce viſcere ? Il faut donc que les ovaires ſoient des teſticules (*a*), & qu'il s'y prépare une liqueur ſeminale qui ait pénétré le tiſſu des matrices, y ſoit entrée à travers les pores de leurs membranes,

cette Théſe les figures ſingulieres des deux matrices, qu'on conſerve dans l'amphithéâtre de Strasbourg.

(*a*) Dans le ſiécle paſſé, M. Poſtel, Profeſſeur en Médecine à Caen, a obſervé de la ſemence dans les ovaires d'une femme, & il a avançé qu'il s'y en ſéparoit, comme dans les teſticules des hommes. Voyez les *Nouvelles de la République des Lettres, mois de Février* 1686.

pour s'y mêler intimement avec celle du mâle, & former le fœtus (*b*).

OBSERVATION

Sur une régénération du canal de l'urétre totalement détruit par une gangrene de cauſe interne, par M. LAPEYRE, *Chirurgien-Major de l'Hôpital Militaire & de l'Hôtel-Dieu de Caen.*

Vers la fin de Juin de l'année 1755, je fus appellé à la Paroiſſe d'Amayer-ſur-Orne, diſtante de trois lieues de cette ville, pour viſiter le nommé Marc Sauvage, Fermier. Cet homme, en conduiſant ſa charrette le long d'un mur, fut renverſé ſur une borne, de douze à quinze pouces de hauteur ; l'une des roues paſſa entre ſes jambes qui ſe trouverent écartées.

Dans cette poſition, le périnée fut violemment preſſé entre la borne & la roue qui, en montant, paſſa ſur le pubis & ſur la partie inférieure du bas-ventre. Il fut porté chez lui, & ſecouru par M. de la Vallée, Chirurgien du lieu. Je le viſitai le lendemain. Cet homme, alors âgé de quarante-cinq ans,

(*a*) Voyez l'*Hiſtoire Naturelle de M. de Buffon*. Il rapporte l'Obſervation de M. Wietbrech, ſemblable en quelque choſe à celle-ci.

étoit d'un tempéramment maigre & ſanguin : il avoit de la fiévre, le ventre étoit douloureux; il ne rendoit que très-difficilement ſon urine. J'obſervai encore une contuſion qui s'étendoit depuis le périnée juſqu'au pli de l'aîne du côté droit. En conſéquence de ces accidens, je preſcrivis le régime avec le ſel ammoniac & l'eau-de-vie camphrée : je fis réitérer la ſaignée, & conſeillai au Chirurgien de la mettre en uſage autant de fois qu'il la jugeroit néceſſaire. Tous ces ſe-ſecours furent inutiles; le mal augmenta conſidérablement dans l'eſpace de quarante-huit heures. La difficulté à rendre l'urine devenant plus grande, le Chirurgien propoſa de ſonder le malade; mais l'engorgement & l'inflammation du canal de l'urétre étoient ſi conſidérables, qu'il ne put parvenir à introduire la ſonde dans la veſſie.

La chaleur qui étoit alors exceſſive, jointe aux orages réitérés, aggrava bientôt tous ces accidens. En trois ou quatre jours les fluides épanchés ſe putréfierent; les parties contuſes & maltraitées ſe gangrénerent.

Informé du progres de ce mal, je retournai le voir pour la ſeconde fois le cinquieme jour de ſa bleſſure. Il avoit le pouls fréquent & ſerré; le ſcrotum & le périnée étoient ſphacélés, & le ventre extraordinairement tendu. Il faiſoit de continuels & inutiles efforts pour rendre ſon urine : l'uré-

tre étoit détruite, & ſes fonctions anéanties par la pourriture dont le progrès s'étendoit depuis le pubis juſqu'au bord de l'anus ; accidens qui annonçoient le danger dont les parties internes étoient menacées. Je me déterminai dans l'inſtant ſur le parti qu'il falloit prendre.

Tout étant diſpoſé, j'inciſai les tégumens à droit & à gauche, depuis les aînes juſqu'au bord de l'anus : je dégageai les deux teſticules que je trouvai conſidérablement engorgés, ainſi que leurs cordons, principalement celui du côté droit dont l'épididime étoit gangréné. Je ſéparai enſuite tout ce qui étoit corrompu, c'eſt-à-dire, les membranes communes des teſticules, tout le périnée juſqu'au bord de l'anus ; la pourriture étoit ſi conſidérable, qu'elle s'étendoit depuis le col de la veſſie juſqu'à la moitié de la verge : une partie des glandes proſtates & la moitié du tiſſu ſpongieux des corps caverneux, étoient détruits. Il ſortit par cet énorme délabrement beaucoup de matiere ſanguinolente, mêlée d'urine, d'une puanteur inſupportable. J'eſpérois pouvoir, au moyen de cette opération, introduire dans la veſſie une canule ou ſonde, pour faciliter l'écoulement de l'urine. Mes tentatives furent inutiles ; le canal de l'urétre étoit détruit, le ſphincter de la veſſie bouché par la pourriture dont je ne pus connoître la profondeur.

Dans l'incertitude d'un plus grand mal, je me déterminai à panſer le malade, prévoyant le danger qu'il y avoit à inciſer plus avant : je fondai toute mon eſpérance ſur les remedes, *encore plus ſur la nature.*

Je baſſinai la plaie avec l'eau-de-vie camphrée ; j'appliquai deſſus des plumaceaux chargés d'un digeſtif animé, un emplâtre d'onguent de ſtirax avec des compreſſes, le tout ſoutenu d'un ſuſpenſoir conforme à l'état du malade. Je fis appliquer ſur le ventre des fomentations émollientes ; j'ordonnai pour boiſſon ordinaire une légere infuſion de vulnéraires & de regliſſe. La nuit ſuivante fut plus calme par la diminution des efforts qu'il faiſoit ci-devant ; ce que j'attribuai à l'écoulement de l'urine qui s'étoit fait jour au travers de la pourriture, ſeul avantage qui réſulta de ce premier panſement.

Six jours après l'opération, le progrès du mal parut s'arrêter ; la ſuppuration ſembla vouloir s'établir : la fievre ne diminua pourtant point ; ce que je jugeai provenir de cette ſuppuration qui augmentoit effectivement de jour en jour. Enfin le quinzieme jour d'après l'opération, les parties corrompues ſe ſéparerent des parties ſaines : de la chûte de cette eſcharre il réſulta différens moyens pour la guériſon du malade.

1° Elle facilitoit l'écoulement de l'urine

qui juſqu'alors n'avoit ſorti que par regorgement & aprés de violens efforts.

2° Elle procuroit l'aiſance de porter des remedes convenables ſur les parties léſées qu'elle faiſoit connoître.

3° Elle aidoit à remédier à la complication du mal, en réuniſſant, au moyen d'une algalie, toutes les indications curatives, comme on le verra par la ſuite.

C'eſt pourquoi je paſſai une ſonde briſée dans le reſtant du canal, c'eſt-à-dire, depuis le gland juſqu'à moitié de la verge; l'ayant alors pincée avec deux doigts, à un pouce de diſtance du bec, je la conduiſis dans la veſſie. Je retirai le ſtylet : il ſortit alors un grand verre de pus mêlé d'urine & de grumeaux de ſang, d'une puanteur extraordinaire; ce qui vérifia l'idée que j'avois eue que la fiévre & les autres accidens, quoique moins preſſans, étoient entretenus par une cauſe étrangere.

Je fis, à la faveur de cette ſonde, une injection dans la veſſie avec une légere infuſion de vulnéraires, tant pour déterger, que pour diviſer les matieres qui s'y étoient épaiſſies par leur long ſéjour; une partie ſortit par la plaie, & l'autre par la ſonde. Je conſeillai au Chirurgien d'en faire autant à chaque panſement, dont il fallut varier la méthode, par rapport à la ſonde & à la profondeur du mal. Je fis encore appliquer

des bourdonnets pénétrés du digeſtif ordinaire, qui enveloppoient la ſonde ; le reſte de la plaie étoit à l'ordinaire.

Le lendemain & les jours ſuivans, les mêmes panſemens furent continués, ainſi que les injections qui furent faites avec la décoction d'orge & le miel roſat.

Dès l'inſtant de l'introduction de la ſonde, les urines commencerent à reprendre leur cours ; la fiévre & les autres accidens diminuerent. Enfin par le ſecours de la nature, le fond de la plaie & le canal de l'uretre ſe régénérerent : l'urine continua à couler par la ſonde que l'on a entretenue dans la veſſie pendant tout le tems du rétabliſſement du canal ; ce qui a duré juſqu'à la fin de Septembre de la même année que le malade a été parfaitement bien guéri, ſans qu'il lui ſoit reſté aucune incommodité.

DETAIL d'un empyeme de pus, guéri après l'exfoliation d'une portion des vraies côtes, par M. CACSTRYCK, Chirurgien Aide-Major des Hôpitaux Militaires, & Chirurgien à Thionville.

Le nommé Pierre Débonnaire, dit La Feuillade, âgé de vingt-huit ans, ſoldat au Bataillon de Milice de Provins, Compagnie de Grand-Pon, natif de Laval, vint à l'Hôpital Militaire de Thionville le 5 Juillet 1756, attaqué d'une pleuréſie. Quelques jours après, malgré tous les remedes que M. de Soubercaze lui ordonna avec toute la prudence & la ſagacité poſſibles, le malade cracha du pus mêlé d'un peu de ſang; il lui étoit même impoſſible de ſe coucher ſur le côté oppoſé. Ces accidens nous déterminerent à examiner l'endroit dont le malade ſe plaignoit; c'étoit vers la mammelle droite: nous y reconnumes en effet une tumeur emphiſémateuſe aſſez conſidérable avec fluctuation bien ſenſible; nous remarquames même à la partie moyenne du ſternum pluſieurs cicatrices anciennes qui nous obligerent de demander au malade, d'où elles provenoient, & qu'elles étoient les maladies qu'il avoit eues précédemment. Il nous dit « qu'en 1751 » vers Pâques, il avoit eu une pareille ma-

» ladie, qu'après avoir été ſaigné quatre
» fois, il avoit paru une tumeur, & qu'un
» payſan en avoit fait l'ouverture avec un
» raſoir dans l'endroit des ſuſdites cicatrices,
» d'où il étoit ſorti beaucoup de pus; que
» la plaie avoit ſuppuré pendant long-tems;
» qu'il y avoit appliqué de l'onguent qu'on
» lui avoit donné, & que l'année ſuivante,
» à-peu-près dans le même tems, il avoit eu
» une ſemblable oppreſſion avec fiévre, &c.
» qu'il s'étoit formé à l'endroit de ces cica-
» trices deux ou trois ouvertures qui avoient
» auſſi ſuppuré long-tems, & que depuis
» ce tems-là juſqu'au jour où il étoit entré
» en cet Hôpital, il s'étoit aſſez bien porté
» & avoit vaqué à ſes occupations ordinai-
» res. »

Comme le malade périclitoit & deman-doit un prompt ſecours, on ſe détermina à lui faire l'opération de l'empyeme dans cet endroit indiqué par la nature. Conſéquemment M. Milleret, Chirurgien Major en ſurvivance, ayant fait une inciſion longitudinale aux tégumens, le pus ſortit en abondance, ainſi que l'air, avec ſifflement; preuve que le poûmon étoit ouvert, & que l'abſcès intéreſſoit ſa ſubſtance : le pus cependant étoit épais & de bonne qualité. L'ouverture des muſcles intercoſtaux fut trouvée toute faite par le pus qui les avoit rongés : M. Milleret la jugea ſuffiſante, & panſa la plaie ſelon

ſelon l'Art. On fit des injections déterſives & vulnéraires ; on réitéra les panſemens deux fois par jour, & à chaque panſement on facilitoit l'écoulement du pus, en faiſant pencher la tête & la poitrine du malade hors du lit : par cette ſituation on favoriſoit la ſortie du pus avant & après les injections. La fiévre étoit violente ; auſſi le malade fut-il ſaigné deux fois le jour de l'opération, autant le lendemain, & une fois chacun des deux jours ſuivans ; il fut aſſez prudent, & obſerva ſtrictement le régime qu'on lui preſcrivit : les remedes internes étoient une tiſanne béchique & vulnéraire, & un looch pectoral.

Quelques jours après l'opération, il ſurvint au malade du même côté un ædeme aux tégumens de l'abdomen ; & cet ædeme fit un tel progrès, qu'en peu de jours il gagna non ſeulement toute l'étendue du ventre & de la poitrine, mais encore le viſage & les extrémités, tant ſupérieures qu'inférieures. En conſéquence de la leucophlegmacie, on prit le parti de rendre ſa tiſanne apéritive, & de le purger tous les deux ou trois jours avec de la manne & du ſel de Glauber.

Le 10 Août au ſoir, comme je panſois le malade, j'apperçus un corps étranger qui ſe préſentoit à l'ouverture : je pris mes pinces à anneaux pour m'en ſaiſir, mais il m'é-

chappa. Je fis changer au malade de ſituation, pour voir ſi dans les différens mouvemens qu'il feroit, ce corps étranger ne reparoîtroit pas ; mais ces précautions furent inutiles. Je me ſervis donc, pour le rapprocher de la plaie, d'une ſonde pour la poitrine ; ce qui me réuſſit : car à l'aide de mes pinces, je ſaiſis ce corps étranger par une de ſes extrémités, & je le tirai hors de la poitrine. Après l'avoir examiné, je trouvai que c'étoit une portion oſſeuſe, qui provenoit de l'exfoliation de la quatrieme ou cinquieme des vraies côtes : elle étoit de la longueur de deux pouces ; ſon extrémité la plus large avoit quatre lignes, la plus étroite deux lignes, ſur une ligne d'épaiſſeur.

Depuis l'extraction de ce corps étranger, le malade fut toujours de mieux en mieux : il continua un régime très-rigoureux ; il fit uſage de doux purgatifs ſouvent répétés : en un mot, tous les accidens diſparurent en peu de tems. La ſuppuration ayant auſſi diminué par dégrés, mit bientôt le malade en état de faire uſage du lait de vache qu'il a continué juſqu'au jour qu'il ſortit de l'Hôpital, c'eſt-à-dire, le 30 Octobre dernier : l'on craignoit que la plaie ne reſtât fiſtuleuſe, mais elle s'eſt parfaitement cicatriſée à la fin de Septembre. Le malade avant ſa ſortie de l'Hôpital, reſpiroit aiſément, ne

touſſoit plus, ſe couchoit ſur l'un & ſur l'autre côté, en un mot, étoit dans ſon embonpoint & ſes forces ordinaires.

On ne devroit pas, à ſtrictement parler, donner le nom d'empyeme à la maladie que je viens de détailler, quoique les Auteurs ayent appellé *empyeme* tout ſéjour contre nature de quelque liquide enfermé dans la poitrine; cependant comme ce liquide peut être ou épanché ſur le diaphragme, ou bien contenu dans une eſpece de kiſte, de façon qu'il ne peſe pas ſur le diaphragme, je ſuis du ſentiment de quelques Modernes qui croient qu'il eſt plus à propos de réſerver ce mot d'*empyeme* pour le cas où il y a épanchement ſur le diaphragme.

Le malade dont il vient d'être queſtion dans mon Obſervation, nous a dit n'avoir jamais reçu de coups à la poitrine, ni fait de chûtes ſur cette partie : d'où il eſt aiſé de conclure que le dépôt & la carie furent la ſuite d'une inflammation à la poitrine qui s'eſt terminée par ſuppuration.

OBSERVATION très-ſinguliere d'une femme qui a rendu ſon enfant par le fondement, par M. GUILLERME, Chirurgien Major du Régiment Royal la Marine.

L'obſervation que vous avez inſérée dans votre Recueil périodique du mois d'Août 1756, par M. Dupuy de la Porcherie, ſur l'expulſion d'un fœtus mort & corrompu dans le ſein de ſa mere, m'en rappelle une autre à-peu-près ſemblable, mais bien plus rare, & dont la guériſon eſt encore plus ſurprenante.

Le 23 Février 1746, la nommée Saint-Martin femme d'un ſoldat au Régiment Royal la Marine, blanchiſſeuſe & vivandiere de ſon état, âgée de trente-un ans, d'une conſtitution forte & vigoureuſe, tomba de ſa charette ſur le pavé, d'où elle fut tranſportée chez elle ſans connoiſſance. Revenue de ſon évanouiſſement, elle ſe plaignit de vives tranchées qui lui prenoient par intervalles, & qui furent ſuivies d'une perte aſſez abondante; la fievre ſurvint auſſi bientôt après. La ſage-femme qui fut d'abord demandée, ne douta point que ce ne fût une fauſſe couche; elle travailla en conſéquence, mais inutilement, l'enfant ne ſe préſenta point; ce fut dans cet état que je la

trouvai trente-ſix heures après ſa chûte. Les parties extérieures ſembloient diſpoſées à l'accouchement, néanmoins je ne pus toucher l'orifice de la matrice, ni ſentir aucun mouvement de l'enfant, ce qui me fit croire qu'il étoit mort. Je jugeai donc qu'il n'y avoit d'autres indications à ſuivre, que d'en provoquer la ſortie. Les ſaignées du bras, les lavemens émolliens carminatifs & emmenagogues, les embrocations & les potions d'uſage en pareil cas furent pluſieurs fois réitérées; mais loin de procurer l'effet que j'en attendois, le contraire arriva; tous les accidens ſe calmerent au point que la femme ne voulut plus faire aucun remede; elle ſe rétablit même ſi bien en apparence, que le mois d'Avril ſuivant elle entra en campagne, & y remplit tous les exercices durs & pénibles de ſon état.

Du moment de ſa chûte elle ne reſſentit plus aucuns mouvemens de la part de ſon enfant, ſon ventre diminua de groſſeur, elle y éprouvoit quelquefois des douleurs toujours ſuivies de perte; mais ſi peu conſidérable, qu'elle ne s'en plaignit jamais. Ce ne fut que vers la fin de Septembre de la même année, que ces douleurs devinrent violentes & continuelles, que le ventre ſe tendit, fut douloureux au toucher, que la fievre s'alluma avec force. Peu de jours après tous ces accidens, il ſe joignit une

diarrhée, dont les déjections étoient d'une odeur ſi inſupportable, *qu'on fut obligé de faire éloigner du camp la tente de cette pauvre miſérable, qui infectoit les environs*, en peu de jours elle fut dans un état déplorable, les ſaignées, les fomentations, les potions ne furent point négligées.

Le Régiment étoit campé tout près de Tongres, où ſe trouvoit pour lors M. de la Martiniere que je conſultai, ainſi que pluſieurs de mes confreres. Il étoit très-vraiſemblable que tous ces fâcheux ſymptomes étoient produits par la corruption de l'enfant mort depuis la chûte de la mere; cependant on n'oſa rien entreprendre pour en faire l'extraction; l'état en tout ſi miſérable de cette femme, ſa poſition dans un camp où l'on pouvoit ſe trouver forcé d'un moment à l'autre de l'abandonner; toutes ces circonſtances entrerent & durent entrer pour beaucoup dans le parti qu'on a pris de la laiſſer aux ſeules reſſources & ſouvent ſi puiſſantes de la nature.

En effet elle en préparoit une que j'aurois peut-être pu prévoir, ſi j'avois examiné avec attention les matieres des déjections; car la nuit du cinq au ſix Octobre, ſon mari vint m'avertir que ſa femme rendoit ſon enfant par le fondement; je m'y tranſportai tout de ſuite, & je trouvai une main & un bras déja dehors tout déchar-

nés & pourris ; la tête étoit au paſſage également putréfiée ; les autres extrémités & le tronc ſuivirent de près la même route, aidés par des petits lavemens huileux que je changeai enſuite en vulnéraires & déterſifs. A meſure que ſortoient toutes ces humeurs qui répandoient une odeur cadavéreuſe inſoutenable, la malade ſe ſentoit ſoulagée ; tous les accidens ſe calmerent, & quoiqu'elle fût mourante de foibleſſe, on la voyoit renaître de jour en jour. Quelques minoratifs dans la ſuite, un régime reſtaurant la remirent en peu de tems ; il ne lui reſtoit qu'une incommodité, qui étoit de ne pouvoir ſe redreſſer. Elle étoit obligée de marcher avec un bâton, le corps tout courbé. Si j'avois donné toute l'attention que je devois à cette pénible ſituation, il eſt vraiſemblable que j'en aurois trouvé la cauſe, j'aurois pu en délivrer la malade & dévancer ſa guériſon ; c'étoit l'os de la mâchoire inférieure qui, placé dans le rectum déſavantageuſement, occupant trop de volume dans ſon entier pour ſa ſortie, ne fut expulſé que trois mois après, ſéparé en deux. Ce fut-là la fin de tous les maux de la malade qui ſe redreſſa inſenſiblement, reprit toutes ſes forces & ſon embonpoint ordinaire, fit la campagne ſuivante, & celle d'après ſans ſentir aucunes incommodités ; elle vient de faire celle de Minorque, & continue toujours au Régi-

ment ſes mêmes travaux, ſe portant à merveille.

Je fis part de cette obſervation dans le tems à M. de la Martiniere & à M. Morand, & leur envoyai des oſſelets de l'enfant, que j'ai conſervés. Ils montrent par leur conſiſtence & leur grandeur, qu'il n'avoit que cinq mois lorſqu'il eſt mort, terme à-peu-près de la groſſeſſe, au tems de la chûte de la mere.

OBSERVATION

Sur un abſcès à la cuiſſe, à l'ouverture duquel eſt ſorti une épingle, d'un pouce deux lignes, & incruſtée du côté de ſa pointe, par M. DURAND, *Chirurgien Major de la Morliere, à Arras.*

Le 28 Décembre 1756, je viſitai un jeune homme de cette ville âgé de ſeize ans, & d'un tempérament ſec. Je trouvai le pied, la jambe, & toute la partie ſupérieure & inférieure de la cuiſſe droite ædémateuſe. Il y avoit une tumeur conſidérable dans la face interne, commençant à la partie moyenne, & ne faiſant qu'un tout avec la glande inguinale. Je remarquai que cette tumeur étoit ſans rougeur ni fluctuation, ce qui m'engagea à porter mes recherches ſur la face ex-

terne, où je remarquai une petite tumeur ſans inflammation. Je reconnus de la fluctuation, quoique profonde. Je me déterminai à y appliquer des cataplaſmes émolliens & maturatifs; quelques jours après je fis uſage de l'emplâtre de diachilum gommé avec un peu de ſuppuratif dans ſon milieu. Les grandes douleurs que ce jeune homme ſouffroit depuis trois ans, tantôt à la cuiſſe, tantôt à la jambe, jointes aux différens petits abſcès qui lui étoient ſurvenus en ſes parties; & nombre de remedes que l'on avoit employés tant intérieurement qu'extérieurement, en vue de rétablir le ton des vaiſſeaux & de donner de la fluidité à la lymphe, ayant été ſans ſuccès, me firent ſoupçonner une carie au fémur, & ayant reconnu que le pus étoit ramaſſé en plus grande quantité dans la face externe & moyenne de cette cuiſſe, le 31 du même mois, accompagné de M. Roux Chirurgien major du Régiment d'Aubigné Dragons, nous réſolumes l'opération.

Je fis à la face externe une inciſion perpendiculaire, de la longueur de cinq travers de doigt. Il en ſortit beaucoup de pus fétide & fort épais. J'ai reconnu dans la pratique la néceſſité de ſonder ces ſortes d'abſcès avec le doigt indice, pour mieux découvrir ce qui s'y paſſe. Quoique le fémur fût recouvert de ſon périoſte, je ne laiſſai

pas que de ſentir ſous le corps des muſcles dans la face interne, le long du trajet de l'artere crural, un corps étranger que je tirai en l'amenant au dehors. Je dis à M. Roux & à M. Boucherau ſon aide, que je tenois un corps étranger, que je croyois que c'étoit un eſquille. Quelle fut notre ſurpriſe lorſque nous vimes que c'étoit une épingle de fer de quatorze lignes de longueur, la tête de cette épingle & deux lignes de ſon corps ſont découvertes & noires. Elle eſt toute incruſtée de pierre dans le reſte juſqu'à la pointe, où l'incruſtation pierreuſe eſt beaucoup plus conſidérable, ayant près de deux lignes d'épaiſſeur. Cette enveloppe pierreuſe n'eſt pas unie, mais rabotteuſe & parſemée de mammelons à faſcettes qui s'élevent les unes ſur les autres. Sa couleur eſt d'un jaune terne. Ce jeune homme ne ſe ſouvient point de s'être enfoncé ni d'avoir avallé cette épingle, qui ne peut cependant avoir été portée dans cet endroit qu'après avoir été avallée & ayant parcouru le canal inteſtinal juſques à l'iléon, où elle s'eſt arrêtée dans la circonvolution que cet inteſtin fait du côté de l'aine droite. Là ayant percé l'inteſtin, elle ſe ſera gliſſée dans l'aine & dans la cuiſſe, où elle a occaſionné il y a dix-huit mois des douleurs très-vives dans la jambe & le pied ; ce qui ne doit point ſurprendre, en faiſant attention que cette épingle ne de-

voit pas encore être incruſtée, & que dans les moindres mouvemens elle changeoit de ſituation & piquoit les parties nerveuſes.

Cette obſervation prouve bien que les corps étrangers peuvent ſéjourner long-tems ſans occaſionner du pus dans l'endroit même de leur ſéjour, quoiqu'ils en cauſent dans des parties éloignées, ce qui ſouvent en impoſe ſur la pratique (*a*). On pourroit cependant tirer le diagnoſtic de ces ſortes de dépots par les ſignes patognomoniques, quand il y a une grande douleur dans un membre au moindre mouvement que le malade fait, quand il ſe plaint de quelque choſe qui le pique à l'intérieur, ſans qu'il ſente la chaleur & les pulſations lancinantes dont les malades ſe plaignent dans les abſcès chauds. Ne ſeroit-on pas, dis-je, autoriſé ſur de pareils ſignes à faire l'opération dès que l'on y ſentiroit un peu de fluctuation, ſoit avec l'inſtrument tranchant, ou avec le cautere potentiel ?

(*a*) Ces réflexions nous paroiſſent fort bonnes & fort juſtes, & nous croyons qu'il eſt eſſentiel d'y faire attention.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obſervations & de Remedes.

Sur quatre conduits urinaires, par M. DEVILLIERS, Greffier de M. le premier Chirurgien du Roi au Mans, & Correſpondant de l'Académie Royale de Chirurgie.

M. Griffaton Curé de la Paroiſſe de Gourdaine au Mans, incommodé dès ſon bas âge de la gravelle, ayant eu pluſieurs & graves attaques en différens tems, il en eut enfin une accompagnée d'une retention d'urine dont il mourut âgé de ſoixante & dix ans, malgré tous les remedes uſités en pareil cas. A l'ouverture de ſon cadavre parvenu aux reins, l'on trouva à chaque rein deux ureteres bien diſtincts les uns des autres, partant du baſſinet de chaque rein & allant ſe rendre à la veſſie, tous ces quatre ureteres remplis de pierres ainſi que les baſſinets, de-là la ſuppreſſion d'urine; ce qui devoit ſauver M. Griffaton, concourut à ſa mort.

Sur des vers ſanguins, par M. BARATTE, Chirurgien à Aumale.

Les vers ſanguins ſont encore pour bien des gens un paradoxe. On les obſerve ſi ra-

rement, & ces obſervations ſont ſi peu répandues, que bien des gens s'imaginent être en droit de nier le fait préciſément, parce qu'il eſt extraordinaire. Cependant leur exiſtence ne doit pas être un problême. Je fus appellé le 8 Juin 1752 pour ſaigner au bras M. Sauvé de Rivry, Directeur des Poſtes d'Aumale; le ſang jaillit d'abord avec l'impétuoſité ordinaire; après deux ou trois cuillerées de ce liquide, le jet s'arrêta ſubitement. J'apperçus au milieu de la ponction un corps rouge ſaillant de deux lignes, qui me parut avoir quelque mouvement progreſſif qui le faiſoit avancer au-dehors. Je le tirai avec les ongles, & le ſang reprit ſon cours. C'étoit une portion d'un ſtrongle, pointue par une extrémité, groſſe comme un tuyau de plume par l'autre, longue d'un pouce environ & fort rouge. Je l'ai fait voir à M. Marteau Médecin de notre Ville; M. Vrayet Médecin d'Abbeville, à qui j'ai eu occaſion d'en parler, m'a aſſuré avoir vu un ver de cette eſpece, qu'il avoit envoyé à M. Andry Médecin de la Faculté de Paris.

Sur une mort ſubite occaſionnée par la rupture d'un vaiſſeau, arrivée le 6 Mars 1756, par M. HENRY, Chirurgien à Auxerre.

Des affaires preſſantes ayant obligé le

nommé Charles Paſſera Sergent de Bourgeoiſie de la Ville de Dijon, de ſe tranſporter à Auxerre, il profita de la Brouette du Courrier pour faire le voyage plus promptement.

Les ſecouſſes réitérées de cette voiture firent une telle commotion dans les vaiſſeaux du cerveau de cet homme, qu'il ſentit une douleur de tête des plus vives. Le Courier eut beau l'engager de reſter à la plus proche auberge, qui n'étoit alors éloignée que de dix lieues, il ne voulut point l'écouter & il arriva avec lui à Auxerre.

Les douleurs de tête qui n'avoient fait qu'augmenter pendant le reſte du voyage, obligerent notre malade à ſe mettre au lit. Dès qu'il fut couché, on lui donna un bouillon qu'il vomit ſur le champ; on lui fit prendre du thé, qu'il rejetta de même. Enfin il demanda qu'on le laiſſât tranquille, eſpérant que le ſommeil pourroit le guérir. On y conſentit juſqu'à l'heure du coucher, & enſuite on lui propoſa de prendre quelque nourriture qu'il refuſa. Le lendemain matin comme on alloit le voir, on le trouva ſans connoiſſance; ce qui engagea à courir chez moi pour lui donner quelque ſecours. Je lui trouvai le pouls plein & embarraſſé, le teint livide & tous les vaiſſeaux jugulaires & de la face gonflés, avec des mouvemens convulſifs dans la mâchoire inférieure &

dans les bras. Le Médecin qui y fut appellé ordonna une ſaignée du pied, que je fis ſur le champ. Deux heures après, de l'avis du même Médecin, il fut ſaigné de la jugulaire. Quelque copieuſes qu'ayent été ces deux ſaignées, elles ne lui procurerent aucun ſoulagement; il mourut à trois heures après midi. Je demandai, pour m'aſſûrer de la cauſe de ſa mort, l'ouverture du cadavre qui fut faite le lendemain à huit heures du matin, en préſence de Meſſieurs Milot Médecin du malade, & Gendroi mon confrere: le bas-ventre ni la poitrine ne nous découvrirent rien ſur la cauſe de ſa mort; mais à l'ouverture de la tête (que j'examinai avant exactement pour ſçavoir ſi elle n'avoit point reçu quelques coups & à laquelle je n'ai apperçu aucune contuſion) nous trouvames au moins trois palettes d'un ſang en partie liquide & en partie coagulé; cet épanchement étoit ſitué ſur la pie-mere, du côté gauche, & ſuivoit toutes les enfractuoſités du cerveau. La curioſité qui me piquoit de voir d'où venoit l'épanchement, me fit enlever tout l'hemiſphere du cerveau du même côté, dans lequel nous découvrimes un caillot très-dur, de la groſſeur d'un œuf de poule d'Inde, dont la baſe étoit poſée ſur la tente du cervelet, & la pointe entroit aſſez avant dans la propre ſubſtance du cerveau: la noirceur de ce

ſang m'a fait ſoupçonner qu'il venoit d'une veine voiſine de la tente du cervelet, qui n'ayant pu ſe décharger dans les jugulaires avec autant de promptitude que les cahos qui ſurvenoient à la voiture l'exigeoient, s'étoit rompue & avoit formé cet épanchement. Ce doit être, ce me ſemble, un avertiſſement pour toutes les perſonnes ſanguines, de ne point s'expoſer à voyager dans de pareilles voitures.

Sur un vieillard de quatre-vingt-ſeize ans, auſſi luxurieux qu'un homme de vingt ans, par M. BEHR, premier Médecin du Comte de Waldenburg, réſident à Strasbourg.

On voit ordinairement l'amour s'éteindre avec l'âge. Le feu des paſſions qui nourrit l'aine & la ſoûtient, deſſeche le corps & l'énerve, & tarit en lui la ſource de cette ſeve ſurabondante qui donne la fleur à la jeuneſſe, le fruit à l'âge viril, & qui accable le vieillard de regrets & de déſirs. Telle eſt la marche ordinaire de la nature : elle ſe plaît cependant quelquefois à enfraindre ſes propres loix : elle donne dans des écarts ſinguliers : elle forme des tempéramens athlétiques, des vrais corps de fer, des hommes en un mot qui ſont toujours jeunes, quoiqu'ils portent à l'extérieur tous les caracteres de la vieilleſſe & de la caducité.

cité. L'exemple ſuivant en eſt une preuve complette.

Un homme du peuple, d'une ſtature médiocre, d'un tempérament cholérique, accoutumé à une vie dure & pénible, âgé de quatre-vingt-ſeize ans, a épouſé depuis trois ans une femme qui n'en a que quatre-vingt-treize; juſqu'au jour de ſon mariage, ſa tranquille moitié a conſervé ſoigneuſement ſa virginité. Une poſſeſſion ſi bien ménagée renouvelle ſans doute les déſirs de ce vieux Titon, qui, plus puiſſant & plus heureux que ce Dieu, remplit trois fois par nuit les devoirs du mariage auſſi vigoureuſement que le pourroit faire l'homme le plus robuſte & le plus voluptueux. Je ſuis ſûr, autant qu'on peut l'être, de la vérité de ce fait. Ce qui me ſurprend le plus, c'eſt que depuis trois ans que cet exercice dure, preſque toutes les nuits, ce vieux athlete n'a éprouvé aucune altération ſenſible dans ſa ſanté.

Effet de l'huile de noix & du vin d'Alicante contre le ver ſolitaire, par M. PASSERAT DE LA CHAPELLE, Médecin des Armées du Roi, à Châtillon de Michaille.

Les vermifuges ſont peut-être de tous les remedes de la Médecine ceux qui ſont en plus grand nombre; mais ce ſont en même

tems ceux dont l'uſage eſt le moins fidéle. Les mercuriaux, les amers, les acides, les huileux, les aromatiques, les ſpiritueux tendent auſſi au même but; néanmoins on voit tous les jours les vers réſiſter à toutes les forces de l'art. Parmi les différentes eſpeces de vers il n'en eſt pas qui ſoit ſi difficile à combattre que le ver plat, qu'on appelle ſolitaire. On doit donc avoir une obligation entiere à ceux qui veulent bien nous communiquer les ſuccès qu'ils ont éprouvés à cet égard. M. Paſſerat de la Chapelle a mis en uſage un mêlange de vin d'Alicante & d'huile de noix, dont il a tiré un très-grand avantage dans le traitement de cette eſpece d'inſecte. Entre les différentes épreuves qu'il a faites de ce remede, il cite ſur-tout l'exemple d'un homme de conſidération âgé de trente-ſept ans, qui, après avoir rendu à pluſieurs repriſes des portions de ce ver, après avoir eſſayé de tous les remedes imaginables ſans aucun ſuccès, a été enfin radicalement guéri en prenant à jeun cinq onces d'huile de noix, & deux heures & demie après, quatre onces de vin d'Alicante; le malade a continué ce remede pendant quinze jours. Le ver eſt tombé en diſſolution & eſt ſorti par l'anus en différentes portions.

Une femme du commun, âgée de 22 ans, attaquée du ver ſolitaire, fit uſage inutilement pendant long-tems des poudres

vermifuges. M. Paſſerat de la Chapelle fut conſulté ; il lui preſcrivit le même remede que cy-deſſus, qu'elle prit pendant douze jours ; elle rendit trois vers longs ordinaires, & le ver ſolitaire en peloton, compoſé de pluſieurs morceaux déja ſéparés. Ces deux cures ſont frappantes, & méritent que l'on faſſe d'autres tentatives à ce ſujet. Au reſte nous penſons que ce mêlange eſt combiné avec intelligence, quoiqu'il paroiſſe fort ſimple, & que ces deux vermifuges peuvent ſe ſervir de correctifs mutuellement, & par-là devenir beaucoup plus efficaces que s'ils étoient donnés ſéparément dans des cas différens.

Moyen ſûr d'appaiſer & de diminuer ſans aucun danger la violence des douleurs de la goutte, par M. FUUN, Docteur en Médecine à Harlem.

Une pratique de trente-ſix ans m'a fourni plus d'une fois la triſte occaſion d'être témoin des effets terribles de la goute. L'opinion que l'on a qu'elle eſt au-deſſus des forces de l'art, m'a animé à chercher avec plus de zéle & d'ardeur quelque remede qu'on pût oppoſer avec ſuccès aux douleurs que cauſe cette cruelle maladie. Je connois trop bien la force des préjugés, pour oſer me flatter d'avoir trouvé les moyens de déraciner ce vice de la lymphe ; mais je crois que

je puis aſſurer ſans préſomption, que j'ai du moins imaginé un remede qui peut appaiſer les tourmens de la goute, & rendre ſes accès & moins fréquens & moins violens. Le tout conſiſte dans une décoction & un baume, dont voici la préparation.

R. Polypod.
Hermodact.
Rad. Bardan.
Salſap. ana unc. iiij.
Raſ. lign. ſanct. unc. ij.

Coupez le tout enſemble bien fin, jettez-y neuf pintes d'eau & trois pintes de vin blanc, laiſſez repoſer pendant une nuit: faites bouillir ce mêlange pendant trois heures, & quand il ſera réfroidi, paſſez-le par un tamis. Jettez encore ſur le marc ſix pintes d'eau & deux pintes de vin; faites-le bouillir juſqu'à diminution d'un tiers, & ajoutez enſuite la liqueur à celle que vous avez tirée de la premiere opération & la conſervez en bouteilles. On doit s'en ſervir tous les jours, & s'il ſe peut, en faire ſon unique boiſſon; s'abſtenir pendant ce tems-là de l'uſage du vin, des acides, du fruit, & ſuivre un régime convenable. Pour faire le baume de vie.

R. Therebent. unc. iij.
Sal. tart. unc. j & ſemis.
Sapon. venet. unc. ij.
Aq. pluv. pint. j. & ſemis.

On fait diſſoudre le ſel de tartre dans la quantité d'eau preſcrite que l'on a premiérement fait chauffer : on y mêle enſuite l'huile de thérébentine, puis le ſavon, après l'avoir ſéché & broyé bien fin ; on remue bien le tout juſqu'à ce qu'on voye une pellicule s'élever au-deſſus ; on met alors le tout dans une bouteille, & on y ajoute

Sp. matric.
vel Junip. unc. ij.

Il ne faut pas négliger de bien ſecouer la bouteille toutes les fois que l'on veut s'en ſervir.

Ce baume eſt auſſi très-utile dans toutes ſortes de douleurs de rhumatiſmes, d'entorſes & de contuſions. On en peut frotter la partie affligée deux ou trois fois par jour : il ne faut pas s'en tenir au baume appliqué extérieurement ; il pourroit bien diſſiper la douleur, mais le malade auroit de fâcheuſes ſuites à redouter ; il faut dès auſſitôt qu'on ſent quelque attaque de goute, recourir à la décoction, & en prendre au moins une bouteille ou deux par jour, & une purgation après l'entier rétabliſſement. On peut ſe contenter d'employer le baume dans les douleurs d'un rhumatiſme accidentel produit par le froid, ou par quelqu'autre cauſe extérieure.

EXTRAIT d'une Théſe ſoutenue aux Ecoles de Médecine de Paris le 27 Janvier de cette année, ſous la préſidence de M. DE S. LEGER, *par M.* GIRARD DE VILLARS, *Docteur en Médecine, Aſſocié au Collége Royal des Médecins de la Rochelle, & Bachelier de la Faculté de Médecine de Paris.*

SI L'IRRITABILITÉ DEPEND DES NERFS COMME LA SENSIBILITÉ ?

Depuis Hippocrate juſqu'à nous, on a été d'accord ſur la ſenſibilité de preſque toutes les parties du corps humain : M. le Baron de Haller a oſé le premier ſe frayer une route nouvelle, qui tendoit à renverſer preſque tous les fondemens de l'œconomie animale. La réputation ſi juſtement méritée de ce Sçavant, le nombre infini d'animaux qu'il a ſacrifiés à ces épreuves, les perſonnages illuſtres qui ont renouvellé avec quelque ſuccès les expériences de ce grand homme, ſont depuis long-tems des motifs aſſez puiſſans pour balancer les ſuffrages de tous les Médecins de l'Europe. Ce nouveau ſentiment n'auroit ſans doute éprouvé aucunes contradictions, s'il eût été parfaitement d'accord avec les obſervations ; mais pluſieurs

Médecins illuſtres l'ont déja vivement attaqué, &, ſi nous oſions le dire, il paroît qu'ils l'ont victorieuſement combattu. M. Girard de Villars a ſuivi avec diſtinction les traces de ceux qui l'ont précédé, & il a porté à ce nouveau ſyſtême des coups d'autant plus forts, qu'il s'eſt preſque toujours ſervi d'armes égales à celles de M. Haller, qu'il a toujours oppoſé expérience à expérience, en un mot, qu'il a laiſſé la nature ſe décider en ſa faveur. M. Girard a ſenti l'importance de ſes nouvelles tentatives, & leur a donné toute l'authenticité néceſſaire pour qu'on ne pût pas raiſonnablement refuſer d'y ajouter foi. M. Ferrein, notre illuſtre Confrere, & un des plus grands Anatomiſtes de notre ſiécle, a vu la plûpart de ces expériences, & en a même répété quelques-unes : MM. Gervaiſe & Lavirotte, Médecins de la Faculté de Paris, dont on connoît les lumieres & l'intégrité, ſe ſont fait un plaiſir d'y aſſiſter, & ſont prêts à rendre témoignage à la vérité. Parmi pluſieurs autres perſonnes ſous les yeux deſquelles M. Girard a fait ſes expériences, celle dont le ſuffrage doit le plus le flatter, eſt M. Ramſpeck, Profeſſeur d'Anatomie à Baſle & Eléve de M. de Haller. Cet illuſtre Médecin a été obligé d'avouer qu'il ne voyoit pas en France ce qu'il avoit vu en Suiſſe, & qu'il s'en falloit

beaucoup qu'il fût encore autant prévenu en faveur du ſentiment de ſon Maître.

Voici à quoi ſe borne le réſultat des expériences de M. Girard.

Les tendons ſont ſenſibles ; ce ſentiment eſt beaucoup plus marqué dans les tendons recouverts de leurs membranes, que dans tous ceux qui ſont à nud. Les aponévroſes ont un ſentiment plus vif que les tendons. Il en eſt de même du perioſte & du péricrâne : on peut s'en aſſurer ſur la membrane blanche & luiſante du crotaphite, qui eſt produite par le feuillet extérieur du péricrâne. M. Girard n'a rien de démontré ſur la plévre, le médiaſtin, le péricarde, le péritoine, & toutes les viſceres qui tirent leur membrane du péritoine : au reſte cette matiere a été miſe hors de doute par les ingénieuſes expériences de M. Lorry (*a*), qui ont démontré la ſenſibilité de toutes ces parties. Le foie, la rate, les reins irrités avec des corroſifs, donnent quelquefois des marques d'une grande ſenſibilité. La même choſe arrive ſur la véſicule du fiel, ſur le pancréas & les ureteres, mais moins conſtamment ; l'irritation ſimple méchanique cauſe rarement de la douleur à ces parties. Les plus ſenſibles de toutes les glandes ſont les ſalivaires, & ſur-tout les parotides ; les arteres le ſont

(*a*) Voyez les Journaux de Médecine de Novembre, de Décembre 1756, & de Janvier 1757.

quelquefois, les veines plus rarement : rien de poſitif ſur la membrane arachnoïde & ſur la pie-mere ; point de ſentiment dans la ſubſtance corticale & médullaire du cerveau, du moins juſqu'à une certaine profondeur. La moëlle allongée & celle de l'épine ſont douées d'une ſenſibilité exquiſe ; la dure-mere eſt immobile, mais très-ſenſible. M. Girard regarde avec tous les Médecins les nerfs comme les organes du ſentiment. La peau, ſelon notre Auteur, eſt d'une très-grande ſenſibilité ; mais cela n'eſt pas toujours de même. Beaucoup de ſentiment dans l'eſtomac & les inteſtins. Le corps de la veſſie urinaire eſt ſenſible ; ſa tunique inférieure l'eſt encore plus : il en eſt de même de la matrice & de l'urétre. La proſtate n'a preſque pas de ſentiment ; les teſticules en ont beaucoup. Tous les muſcles ſont ſenſibles, le diaphragme, & par conſéquent le cœur. M. Girard s'eſt ſervi, pour faire ſes expériences, du ſcalpel, des pinces & des irritans chymiques, de l'effet deſquels il conſeille avec raiſon de ſe défier, parce qu'ils reſſerent les fibres & enfantent des phénomenes qui en impoſent ſous l'apparence d'irritabilité, en produiſant une contraction forcée.

M. de Villars au reſte regarde les parties ſenſibles comme plus ou moins irritables : il penſe que cette qualité exiſte dans les vaiſ-

ſeaux les plus petits d'un animal vivant, & qu'elle eſt néceſſaire pour affiner & diviſer les humeurs.

M. Girard diſtingue quatre mouvemens dans l'animal; l'un tonique, l'autre élaſtique, le troiſieme muſculaire, & le dernier le mouvement d'irritabilité. Nous ne le ſuivrons pas dans tous ces détails qui ſont très-curieux, & qui méritent d'être puiſés à la ſource même : tout ce que nous dirons, c'eſt qu'il nous ſemble qu'il n'accorde l'irritabilité qu'à la ſeule fibre muſculaire. Voici ce qu'on peut déduire des expériences de notre Auteur.

1° Qu'il eſt preſqu'impoſſible de déterminer au juſte les dégrés de ſenſibilité de chaque partie. 2° Que les bleſſures des tendons ſont très-dangereuſes, & quelquefois mortelles. 3° Qu'il en eſt de même des ligamens des aponévroſes. 4° Qu'on doit rapporter au périoſte les douleurs qui paroiſſent répondre aux os, comme dans les exoſtoſes. 5° Qu'il faut ſe hâter de dégager la duremere dans les cas où il y a quelque corps étranger qui fait une impreſſion ſur elle. 6° Que les nerfs ſont les organes de la ſenſibilité. 7° Que la contraction & la ſenſibilité ne ſont pas toujours proportionnées à la quantité des nerfs. 8° Que la ſenſibilité de certaines parties paroît dépendre plutôt de leur ſtructure particuliere, que de la préſence des

nerfs qui s'y trouvent : on peut prendre pour exemple les tendons. 9° Que les mouvemens involontaires & ſpontanés ſuppoſent une irritation antérieure, quelle que ſoit la diſpoſition au mouvement dont jouiſſe la partie. 10° Qu'on voit plus ſouvent des marques de ſenſibilité dans une partie, que des preuves d'irritabilité. 11° Que les nerfs éprouvent d'abord l'action des irritans, & la tranſmettent enſuite aux fibres muſculaires. Quand on lie ou qu'on coupe les nerfs qui vont ſe diſtribuer à quelque organe, le ſentiment & le mouvement n'y ſubſiſtent plus. M. Girard a donc raiſon de conclure que l'irritabilité dépend des nerfs, comme la ſenſibilité.

Nota. Nous avons reçu pluſieurs Mémoires aſſez bien faits ſur la Senſibilité, dont il nous eſt impoſſible de faire part au Public, à moins qu'ils ne contiennent quelque choſe de nouveau ; nous ſatisferons en cela un grand nombre de perſonnes qui nous ont fait l'honneur de nous écrire que cette matiere étoit ſuffiſamment diſcutée.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

FEVRIER 1757.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties*		
1	0 2	0 1	0 2	28 28	0 1	0 0	N. foible.	Serein le matin; nuageux à 10 h.
2	0 4	0 1	0 4½	28 28	3 2	0 0	*Idem*, fort.	Serein.
3	0 6	0 2	0 3½	28	1	0	*Idem*.	Nuageux.
4	0 4½	0 3	0 5	27 27	0 1	½ 0	N.N-E. foible.	Couvert le matin; ſerein à 5 h. du ſoir.
5	0 4½	0¼	0½	28 27	0 11	0 0	S-E. médiocre.	Couvert; petite pluie à 6 h. du ſoir.
6	0	3	5	27 27	11 10	0 ½	*Idem*, fort.	*Idem*, pluie fine tout le jour.
7	5	8	5	27 27	10 9	0 0	S-O. médiocre; fort à 9 h. du matin.	*Idem*, pluie médiocre le matin; ſerein à 5 h. du ſoir.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	Barometre. pouces.	lignes.	parties.	Vents.	Etat du ciel.
8	5	8	7	27 27	9 9	0 ½	*Idem.*	Nuageux le mat. Pluie médiocre le ſoir.
9	3½	5	1	28 28	0 2	0 ½	O. médiocre.	Nuageux matin & le ſoir ; couvert à midi.
10	1	4½	2½	28 28	2 3	½ 0	*Idem.*	*Idem*, bruine le matin.
11	0	3	0½	28 28	3 3	0 ½	N-E. médiocre.	Serein le matin & la nuit. Nuageux à midi.
12	0 2	1½ 0		28 28	4 6	0 0	N. médiocre.	Serein.
13	0 1½	4	4	28 28	6 4	0 0	O. *idem.*	Nuageux.
14	2	5½	5	28 28	4 2	0 ½	O. le matin ; O.N-O. à 10 h. fort.	Brume médioc. Bruine le ſoir.
15	3	4	3	28 28	3 5	0 ¾	Du O. au N.	Serein le matin. Couvert à 9 h. Bruine le ſoir.
16	3	5½	4½	28 28	6 7	0 0	N. au N-O. foible.	Serein le matin. Couvert à 9 h.
17	3	5	5	28	7	0	N-O. foible.	Couvert épais.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
18	$2\frac{1}{2}$	7	3	28 28	7 6	0 0	Du O. au S-E. médiocre.	Nuageux.
19	0	6	3	28 28	5 4	$\frac{1}{3}$ 0	Du S.S-E. au S. S-O. médiocre.	Serein.
20	$0\frac{1}{2}$	7	3	28 28	4 3	0 $\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Idem.*
21	2	7	4	28 28	3 4	$\frac{1}{2}$ 0	Du S-O. au S.S-O. foible.	Couvert le matin. Nuageux à midi. Serein à 3 h. du ſoir.
22	0	7	$5\frac{1}{2}$	28 28	4 5	$\frac{2}{3}$ 0	Du S. au S-O. *id.*	Pluie petite la nuit. Brouillard épais le matin. Couvert à midi.
23	$3\frac{1}{2}$	$9\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$	28 28	4 2	0 $\frac{3}{4}$	Du S-E. au S.S-O. *idem.*	Nuageux.
24	$1\frac{1}{2}$	9	$5\frac{1}{2}$	28 28	2 2	$\frac{1}{4}$ $\frac{2}{3}$	Du S-E. au S-O. fort par intervalles.	*Idem.*
25	$4\frac{1}{2}$	10	$8\frac{1}{2}$	28 28	2 2	$\frac{1}{2}$ 0	*Idem.*	Couvert le matin. Nuageux à 4 h. du ſoir.
26	8	$11\frac{1}{2}$	9	28 28	3 2	0 0	S. S-O. fort.	Couvert le matin. Nuageux à midi.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
27	6	9	4	28 28	3 6	$\frac{1}{5}$ $\frac{1}{4}$	S-O. au N-O. fort.	Nuageux.
28	2	7 $\frac{1}{2}$	5	27 28	7 6	$\frac{1}{2}$ $\frac{1}{2}$	Du N-O. au S-O. *id.*	Serein le matin. Couvert à midi. Petite pluie le ſoir.

Le thermometre ne s'eſt élevé pendant ce mois que de 11 $\frac{1}{2}$ dégrés au-deſſus du terme de la congélation, & il n'a deſcendu que 6 dégrés au-deſſous : la différence entre ces deux termes eſt de 17 $\frac{1}{2}$ dégrés.

La plus grande élévation du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 7 $\frac{1}{2}$ lignes, & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 10 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 4 fois du N.
2 fois du N. vers l'E.
1 fois du S.
7 fois du S. vers l'E.
7 fois du S. vers l'O.
6 fois du O.
2 fois du N. vers l'O.

Il y a eu 4 jours de tems ſerein.
9 jours de tems couvert.
15 jours de tems nuageux.

De ces 24 jours couverts ou nuageux, il y en a eu 8 de pluie ou de bruine, & 1 de brouillard épais.

Il y a eu 12 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe au commencement & à la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1757.

Le commencement de ce mois a été marqué par la fin des coliques bilieuſes dont nous avons parlé dans le Journal dernier; elles ont été plus rares & moins opiniâtres : le traitement en a été le même que celui du mois précédent. On a obſervé auſſi beaucoup de maux de gorge, des embarras dans la déglutition, & des eſpeces de fluxions catharrales ſur toutes les glandes voiſines de la bouche & du col. Le plus grand nombre étoit combattu avec ſuccès par des diaphorétiques doux & par une diéte convenable : quelques-uns de ces maux cependant ſe ſont préſentés comme des eſquinancies, accompagnées d'étranglemens nerveux avec tout l'appareil de l'inflammation. Les ſaignées du bras & du pied multipliées, les boiſſons abondantes, les anti-ſpaſmodiques, & les lavemens calmoient & détruiſoient la ſource du mal. Les fiévres putrides ont eu leur cours & leur traitement ordinaires. Il y a eu peu de pleuréſies, beaucoup de fauſſes péripneumonies qui cédoient pour la plûpart aux émétiques, aux lavemens, aux purgatifs, ſouvent répetés & précédés d'une ou deux ſaignées, ſelon les circonſtances. Nous avons eu l'occaſion de traiter quelques-unes de ces maladies qui ſe trouvoient compliquées avec une eſpece d'éruption miliaire pourprée; c'étoit une partie de la matiere âcre des premieres voies qui étoit tranſportée à la peau, de la même façon qu'elle ſe portoit à la poitrine; les ſaignées, les lavemens, les purgatifs répetés, les apoſêmes légérement amers & apéritifs les faiſoient diſparoître : il reſtoit une toux dont on ſe rendoit maître par le moyen des abſorbans, & des ſtomachiques unis aux purgatifs.

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MAI 1757.

TOME VI.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LIVRES NOUVEAUX.

COLLECTION de Théſes ſur les Points les plus importans de la Chirurgie théorique & pratique, publiées par M. le Baron de Haller, & rédigées en françois par M. *** avec fig. A Paris, chez Vincent, Libraire, rue S. Severin. *in*-12. Tome I. Relié 2 liv. 10 ſ.

Diſſertation ſur l'æther, dans laquelle on examine les différens produits du mêlange de l'eſprit de vin avec les acides minéraux, par M. Baumé, Apothicaire de Paris. A Paris, chez Hériſſant, Libraire, rue S. Jacques, *in*-12. Relié 2 liv. 10 ſ.

Recherches & Obſervations ſur toutes les parties de l'Art du Dentiſte, par M. Bourdet, Dentiſte, reçu au Collége de Chirurgie. A Paris, chez Heriſſant, Libraire, rue S. Jacques. 2 vol. *in*-12. Relié 5 liv.

Eſſai ſur l'uſage des Alimens, où l'on traite de la différence des régimes, ſuivant la différence des hommes, pour ſervir de ſuite à l'Eſſai ſur les Alimens, par M. Lorry, Médecin de la Faculté de Paris. Chez Vincent, *ſous preſſe*.

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

***REFLEXIONS** ſur la gangrene extérieure & ſur la génération des vers dans les fiévres putrides-malignes, par M. Boucher, Médecin à Lille en Flandres.*

LA gangrene qui ſe manifeſte dans les fiévres putrides-malignes, eſt regardée aſſez communément comme un ſymptome mortel, parce qu'elle annonce que la maſſe générale des humeurs eſt conſidérablement dégénérée, & qu'il y a un ébranlement ou un dépériſſement marqué dans le ton des ſolides, & parce que la gangrene extérieure eſt aſſez ſouvent le prélude ou le ſignal de celle qui ſe forme dans les viſceres. Dans ce der-

nier cas, l'affaiſſement du malade, ſon teint livide & cadavereux, l'abbatement exceſſif de ſon pouls, &c. annoncent une mort inévitable & prochaine.

La gangrene extérieure dans la fiévre maligne n'eſt pas toujours ſuſceptible d'un ſi fâcheux pronoſtic : il eſt des cas où la nature, ſecondée à propos par les ſecours de l'art, vient à bout de marquer des bornes à ſon progrès, & d'opérer la ſéparation de la partie gangrénée ; il en eſt de même où la gangrene eſt critique & viſiblement ſalutaire, tant par elle-même, que par ſes ſuites. On doit juger qu'elle eſt de cette derniere eſpece, lorſque les ſymptomes eſſentiels de la fiévre maligne s'évanouiſſent ou ſe mitigent conſidérablement par ſon établiſſement, comme il eſt arrivé dans le fait ſuivant.

Vers le milieu du mois d'Octobre 1755, on amena à l'Hôpital de S. Sauveur à Lille, dont je ſuis le Médecin, un garçon, d'environ vingt ans, qui ſe trouvoit dans le neuvieme jour d'une fiévre maligne : il avoit le tranſport au point qu'il fallut le lier ; ſon pouls étoit fréquent & animé, ſans être bien fort. J'ordonnai une ſaignée du pied, qui n'apporta aucun calme ; on en avoit fait trois autres, tant du bras que du pied. Ce fut en vain que l'on employa quelques lavemens émolliens ; le malade les rendoit

dans le moment qu'il les avoit reçus. Le 11 au matin, je fis appliquer les cantharides aux jambes : lorſqu'on vint le ſoir en examiner l'effet, on trouva aux deux jambes une eſcarre gangréneuſe qui occupoit toute l'étendue de l'endroit où les véſicatoires avoient été placées ; on mit deſſus un digeſtif animé. Le lendemain, je trouvai mon malade dans ſon bon ſens, avec le pouls développé & calme, enfin beaucoup mieux à tous égards. Je preſcrivis une mixture avec le quinquina en poudre, la liqueur minérale d'Hoffmann, le ſyrop d'œillet, &c. elle fut continuée juſqu'à la chûte des eſcarres, qui arriva le ſixieme jour de l'invaſion de cette maladie ſymptomatique. Le ſujet étoit pour-lors ſans fiévre ; la guériſon parfaite s'enſuivit bientôt.

L'on n'obtient pas toujours un effet ſi prompt ni ſi remarquable de l'établiſſement de la gangrene critique. Il arrive ſouvent que ce n'eſt qu'à la longue & par le bénéfice de la ſuppuration formée pour la ſéparation de l'eſcarre gangréneuſe, que l'on en apperçoit les bons effets ; & le pronoſtic favorable ſe tire en conſéquence de la qualité de la ſuppuration plus ou moins louable, ſur laquelle on a bien plus à compter, que ſur la diminution pure & ſimple des ſymptomes de la fiévre qui peut être équivoque. Une pareille ſuppuration, lorſqu'elle ſe ſoutient, annonce que la nature a repris le deſ-

ſus, & que la cauſe de la maladie principale eſt ſubjuguée ou très-affoiblie : elle eſt le produit de la liberté rendue à l'action ſyſtaltique du genre vaſculeux, délivrée des entraves où la retenoit le ſpaſme violent & univerſel du genre nerveux, & qui dès-lors procure le double avantage d'opérer la ſéparation de l'eſcarre gangréneuſe, & d'achever la coction & la ſuppuration critique, néceſſaires pour la guériſon abſolue & radicale.

On ne doit donc pas être épouvanté de l'étendue & de la profondeur de pareilles gangrenes, parce que l'ulcere que laiſſe la chûte de l'eſcarre, y étant proportionné, il en réſulte une reſſource d'autant plus conſidérable de la part de la ſuppuration néceſſaire pour la régénération des chairs & pour la conſolidation, & qui délivre d'autant plus efficacement & plus parfaitement l'œconomie animale de toute matiere morbifique. C'eſt une eſpece de préſervatif pour les ſuites que peut avoir la maladie. C'eſt ce que nous avons eu occaſion de vérifier dans diverſes conſtitutions épidémiques, & ſur-tout à l'égard des fiévres malignes qui ont fait beaucoup de ravage en ce pays dans les années 1740 & 1741. Parmi un grand nombre de ſujets qui ont été dans le cas de gangrenes critiques, je me ſouviens d'avoir traité une femme, d'environ quarante-cinq ans, à

qui la mortification ſurvint à une feſſe de l'étendue de la paume de la main, & l'eſcarre tout-à-fait ſéparée laiſſa un ulcere à mettre le poing. Dès le commencement de la ſuppuration, les ſymptomes de la fiévre qui étoient des plus fâcheux, furent conſidérablement diminués, & s'évanouirent peu-à-peu : l'ulcere ſe cicatriſa ſans obſtacle & par les moyens ordinaires, & la fiévre ſe diſſipa preſque ſans remede.

Cette eſpece de criſe eſt d'une reſſource d'autant plus grande dans quelques fiévres malignes, que l'on a toutes les peines du monde d'en obtenir de bonnes par les voies par où il en arrive ordinairement dans les fiévres régulieres. Elle a encore l'avantage de ſuppléer aux grands dépôts purulens qui s'établiſſent aſſez ſouvent en diverſes parties du corps, & qui ſont ſuſceptibles de beaucoup d'inconvéniens; mais elle ne prévient pas toujours toute eſpece de dépôt. On voit quelquefois la matiere critique trop abondante ſe jetter en partie dans quelque grande articulation, ou ſur quelqu'autre partie externe, ou produire de petits dépôts dans le tiſſu de la peau à toute la circonférence du corps. L'obſervation ſuivante eſt de cette derniere eſpece : j'ai cru devoir la détailler aſſez, pour donner une idée du caractere des fiévres malignes-épidémiques qui ont régné cette année dans le pays. Je dois pour-

tant avertir que peu de ſujets ont eſſuyé des ſymptomes auſſi violens, que celui dont je vais faire l'hiſtoire.

Une demoiſelle, de douze à treize ans, d'une conſtitution aſſez délicate, mais vive, contracta, au commencement de Septembre 1756, la fiévre maligne d'une ſervante avec laquelle elle avoit couché. Cette maladie s'annonça par un accablement général, un grand mal de tête, une tenſion douloureuſe à la région de l'eſtomac, un pouls embarraſſé, &c. Elle fut ſaignée le ſecond & le troiſieme jour : on mit en uſage les lavemens émolliens & les boiſſons délayantes, telles que le petit-lait clarifié & édulcoré, avec le ſyrop de violette, &c. Je me propoſai d'évacuer doucement les premieres voies par le moyen d'un apoſême de caſſe; mais il ne fut pas poſſible d'en faire prendre aſſez à la malade, pour qu'il fît l'effet que je ſouhaitois. Cependant le mal de tête & l'accablement ayant augmenté, on en vint le ſixieme jour à une troiſieme ſaignée qui fut faite du pied; elle n'empêcha pas la malade de tomber dans un aſſoupiſſement comateux mêlé de rêves. Je propoſai les ſangſuës aux temples, que les parens ne permirent pas d'appliquer. Je voulus revenir à la ſaignée du pied, le pouls étant fréquent & ayant aſſez de conſiſtance : j'éprouvai la même oppoſition. Les ſelles s'établirent vers le

neuvieme jour ; mais elles étoient ſéreuſes, blanchâtres & puantes : elles continuerent ainſi juſqu'au déclin de la maladie. Le ventre devint météoriſé & ſenſible. On apperçut des ſoubreſaults dans les tendons du poignet, & peu-à-peu tout le corps fut en convulſion. La malade en cet état jettoit de tems en tems des cris lugubres, qui enſuite furent preſque continuels : elle avoit le viſage livide & cadavereux ; elle laiſſoit aller ſous elle ſes excrémens, ſans donner le moindre ſigne de connoiſſance. Les remedes employés, tels que la décoction blanche de Sydenham, une mixture avec la liqueur minérale d'Hoffmann, les ſyrops *de ſcordio* & d'œillet, & les eaux diſtillées anti-ſpaſmodiques, &c. n'apportoient point de ſoulagement, quoique la malade prît le tout aſſez bien. Elle tomba enfin dans un tétenos abſolu & général, où elle reſta ſept à huit jours : les yeux étoient toujours ouverts & fixes ; une chandelle poſée vis-à-vis & très-près de la prunelle, n'ébranloit nullement l'iris. Pour comble de malheur, les régles parurent (*a*). Les vers ayant été ſoupçonnés d'avoir grande part au tétenos, je me tournai du côté des anthelmintiques, qui en même tems ſont anti-ſeptiques. Outre l'eau de mercure & une mixture d'huile

(*a*) Nos Flamandes ne ſont ordinairement dans ce cas, que vers quinze à ſeize ans.

d'amandes douces avec du jus de citron & du ſucre, j'en preſcrivis une autre faite avec la thériaque, la ſerpentaire de Virginie & le vinaigre des quatre-voleurs, dont on ne put guéres faire prendre à la malade. Les lavemens émolliens & anodyns ne furent pas négligés ; ceux de lait calmerent le mieux : le ventre qui étoit toujours très-élevé & ſenſible, fut fomenté avec des infuſions de fleurs de camomille dans du lait. J'avois fait appliquer, vers le 17, les cantharides au col : le lendemain je trouvai, à l'endroit de leur application, une eſcarre décidément gangréneuſe, ſur lequel on appliqua de l'onguent de ſtirax. Trois jours après, on apperçut un commencement de ſéparation, qu'on aida avec un digeſtif convenable. Il ne fallut pas plus de huit à neuf jours pour détacher entiérement l'eſcarre, quoiqu'occupant toute l'épaiſſeur de la peau : cependant les convulſions étoient moindres ; les ſelles, toujours fœtides, avoient pris un peu de conſiſtance. On continuoit la décoction de Sydenham, une tiſanne anodyne & pectorale, & la mixture avec la liqueur d'Hoffmann, qui étoit fort du goût de la malade, quoique toujours dans le délire. Vers le 20, il ſe fit une éruption conſidérable ſur les cuiſſes, les feſſes & les lombes, de gros boutons qui ſuppurerent comme des grains de petite vérole, & qui gagnerent enſuite

les jambes & les pieds ; il en parut même aux bras & autour du tronc, mais pas du tout au viſage : ils reſterent élevés & ſuppurans juſques vers le 30, & ce fut pour-lors que la malade qui étoit muette depuis plus de quinze jours, reprit l'uſage de la parole ; il n'y avoit preſque pas de fiévre. Les boiſſons principales étoient de l'eau d'orge perlée, & une infuſion aqueuſe de bouillon blanc avec un peu de lait. Cependant les ulceres qui étoient reſtés après les puſtules, ayant ſéché tout d'un coup, il y eut le 34 un retour de fiévre décidée avec beaucoup d'accablement ; la malade vomit abondamment des matieres bilieuſes, & elle en rendit de graſſes & épaiſſes par un lavement. J'aidai ces évacuations avec un minoratif & des lavemens. Vers le 38, il n'y avoit plus de fiévre apparente : elle fut purgée ce jour-là ; de légers parégoriques acheverent de ramener le calme. La convaleſcence fut proportionnée à la violence & à la longueur de la maladie ; mais le rétabliſſement fut complet.

Nous n'avons point fait mention de vers dans cette obſervation, parce qu'effectivement la malade n'en a rendu aucun, quoique la maladie en général fût vermineuſe. L'exception eſt d'autant plus remarquable, que les enfans & les jeunes gens de cet âge ſont naturellement enclins aux vers, & qu'il

y avoit eu ici des ſymptomes qui ſembloient ne laiſſer aucun doute ſur leur préſence ; tels ſont les convulſions permanentes, les cris perçans, la ſenſibilité du ventre, &c. On a pu remarquer que nous nous ſommes conduits en conſéquence de cette indication, en preſcrivant des remedes anthelmintiques ; mais nous nous ſommes bornés aux plus doux, perſuadés que ceux qui ſont capables d'irriter ou d'échauffer conſidérablement, auroient d'ailleurs été nuiſibles. C'eſt une attention que l'on doit toujours avoir, lorſqu'il eſt queſtion de pourvoir, dans de pareilles maladies, à des ſymptomes particuliers, de n'employer que des moyens qui tendent en même tems au but principal, ſçavoir, à combattre la cauſe de la maladie, ou du moins qui ne ſont pas oppoſés à ce but ; & cette conſidération doit ſurtout avoir lieu dans le cas de ſoupçons de vers dans les premieres voies, auxquels on attribue ſouvent, avec aſſez peu de fondement, des ſymptomes qui reconnoiſſent une toute autre cauſe, & en conſéquence l'on prodigue des remedes qui non ſeulement ne vont pas au but que l'on ſe propoſe, mais qui y ſont même contraires.

En ſuppoſant la préſence des vers bien conſtatée dans les fiévres en queſtion, voici, ſelon moi, les conſidérations que l'on doit ſe former ſur ce point pour le traitement.

Les vers ne ſe développent que dans un foyer de putridité porté à un certain point : ſi l'on vient à bout de détruire ou de rectifier ce foyer, les vers n'éclorront point, ou s'ils ſont éclos, ils ſeront forcés de ſortir du corps ; ce qui s'exécute pour-lors très-ordinairement par la ſeule force de la nature : ſi au contraire le foyer de la putridité eſt porté au point que les viſceres tombent en gangrene, circonſtance qui a lieu aſſez communément dans la plus grande vigueur de la fiévre maligne, alors les vers ne pouvant ſubſiſter dans ce foyer, où ils ſe frayent une iſſue au-dehors des organes où ils ſont renfermés, en rongeant leur tiſſu même (*a*), où l'état de ces organes les fait mourir. Ainſi l'on conçoit pourquoi l'on doit établir un mauvais pronoſtic ſur la ſortie ſpontanée des vers morts dans le progrès ou dans la vigueur de la maladie : on ne tarde pas en pareil cas à s'appercevoir que, loin que la nature en ſoit allégée, elle paroît au contraire bientôt tout-à-fait opprimée, le malade tom-

(*a*) Cette fâcheuſe circonſtance a été obſervée dans le cadavre d'un habitant de Seclin, à deux lieues de cette ville, mort en peu de jours de la fiévre épidémique préſente. On trouva l'eſtomac rongé par des vers, & ayant dans ſa grande courbure une ouverture à y placer le poing. Ce viſcere étoit dans un état de mortification, ainſi que les inteſtins duodénum & jejunum, dont les tuniques ſe ſéparoient aiſément avec les doigts ſeuls ; la rate étoit gangrénée. Les vers étoient auſſi répandus dans la capacité du bas-ventre, nageant dans des matieres alimenteuſes.

bant dans un accablement qui annonce une mort prochaine.

En vain l'on voudroit ſe perſuader que l'état de mortification ou de gangrene obſervé dans les parties, compoſant les premieres voies, a été l'effet des impreſſions faites par les vers qui y étoient renfermés. Une preuve ſenſible du peu de fondement de cette induction, c'eſt que l'on a trouvé nombre de fois les mêmes viſceres dans un état de mortification très-marqué, ſans y trouver de vers, & les ſujets n'en ayant pas du tout rendu dans le cours de la maladie. D'ailleurs cette mortification, établie dans le foie & la rate, n'a pu guéres être attribuée aux impreſſions des vers dans les ſujets en qui l'on n'en a rencontré que dans les premieres voies.

On ne peut guéres ſe refuſer aux conſequences qui ſuivent de nos réflexions : pour ce qui concerne le dégré d'attention requis à cet égard dans la fiévre maligne, ſi l'on conſidere que les malades qui ont rendu le plus de vers, dans quelque tems que ce fût de la maladie, n'ont pas été en général de la claſſe des plus vivement attaqués, & qu'on a vu même des perſonnes en évacuer une très-grande quantité, ſans avoir préalablement eſſuyé aucun des fâcheux ſymptomes de la maladie.

Les plus grands Praticiens qui nous ont

tranſmis le plan de leur pratique dans de pareilles fiévres, ne nous fourniſſent pas d'autres idées, que celles que nous propoſons : ou ils ne font aucune mention d'un traitement particulier par rapport aux vers, ou les remedes qu'ils propoſent, vont plus directement à combattre la cauſe ou le foyer principal de la maladie, qu'à détruire ou chaſſer directement les vers. Auſſi Ramazzini, dans la fiévre vermineuſe de 1690, a employé dans cette vue le quinquina, & l'a employé avec ſuccès, quoique ce remede ne ſoit pas du genre des anthelmintiques décidés. Ce judicieux Praticien ne le regarda comme tel, qu'autant qu'il étoit propre, par ſa qualité amere & par ſa vertu aſtringente, à relever le ton abbatu des vaiſſeaux, & à réſiſter, par ſa vertu anti-ſeptique, à la régénération putride de la maſſe des liquides. Nous avons eu la ſatisfaction de retirer l'effet ſouhaité de ce remede ou de ſemblables en pareil cas, & nous y avons joint avec fruit les acides végétaux, le ſuc de limon, le vinaigre, &c. leſquels, en tempérant l'action tonique du quinquina, ſont très-propres à la dégénéreſcence putrido-alkaline des humeurs. Ainſi les antimoniaux qui pour la plûpart ſont des anthelmintiques décidés, ne peuvent être indiqués en pareil cas, qu'autant que l'on a beſoin de corriger ou détruire par leur moyen le foyer

de la putridité, & de relever le ton abbatu ou opprimé des ſolides.

OBSERVATION

Sur une maladie noire d'une eſpece particuliere, par M. VANDERMONDE, Auteur du Journal.

Quoique l'on ait depuis long-tems réduit la Médecine en un corps de doctrine ſuivi; que la nature même ſoit aſſez uniforme dans ſes dérangemens; que la plûpart des Auteurs, tant anciens que modernes, ayent décrit avec tant de ſoin toutes les maladies qu'ils ont obſervées, qu'il eſt aiſé de les reconnoître, il faut avouer néanmoins qu'il y en a quelquefois qui ſe préſentent ſous des phénomenes ſi ſinguliers, qu'elles en impoſent, & qu'on ne peut preſque pas les ramener à des eſpeces connues. En voici un exemple.

Je fus appellé, le 15 Février de cette année, pour voir une petite fille âgée de ſix ans, d'un tempérament chaud & humide, qui juſqu'à ce jour avoit joui d'une aſſez bonne ſanté, quoiqu'elle eût toujours été aſſez délicate. Je lui trouvai une fiévre conſidérable, le pouls petit, vif & ſerré, les yeux brillans, le viſage d'un rouge foncé, la langue ſeche & chargée d'une couche bilieuſe,

lieuſe, phénomene que j'ai rarement obſervé dans les enfans; elle ſe plaignoit de quelques douleurs vagues dans le bas-ventre, d'envies de vomir, & d'une très-grande altération. Cette petite fille depuis trois jours avoit perdu conſidérablement de ſang par le nez : l'hémorragie ſubſiſtoit encore, quand je la vis pour la premiere fois. Comme j'étois aſſez incertain ſur mon diagnoſtic, j'examinai de près le viſage & la poitrine de l'enfant, pour m'aſſurer s'il n'y avoit pas à craindre quelques maladies éruptives. Le viſage me parut dans ſon état naturel, mais d'un rouge très-vif; la poitrine étoit toute couverte d'une éruption extrêmement noire. Ces eſpeces d'exanthêmes avoient la figure d'une très-petite lentille, & paroiſſoient aſſez clair ſemés. J'en découvris de la même eſpece ſur le col; ils étoient aſſez profonds, & reſſembloient parfaitement à des véritables échymoſes très-noires. Je fis faire ſur le champ une ſaignée du bras, qui arrêta l'hémorragie; mais elle augmenta la fiévre & la chaleur : le ſang étoit aſſez beau. Deux heures après cette ſaignée, l'enfant fit une ſelle conſidérable, d'une puanteur exceſſive & d'une couleur noire, préciſément comme de l'encre d'Imprimerie : le tout étoit formé de matieres moulées & de déjections liquides. Je fis diviſer avec un petit bâton ces excrémens, & je vis qu'ils étoient auſſi

noirs en dedans, qu'en dehors. L'enfant avoit rendu ces matieres ſans douleurs & ſans efforts; cependant les nauſées n'étant pas diſſipées, je crus qu'il falloit profiter du tems pour aider la nature. Je fis donner ſur le champ à cet enfant deux grains de tartre ſtibié dans une chopine d'eau. Ce vomitif fit beaucoup d'effet par le haut, & débarraſſa l'eſtomac d'une quantité incroyable de cette même matiere noire que j'avois obſervée dans les ſelles. Le lendemain matin, la fiévre étoit moins forte, le pouls plus développé, le viſage moins rouge; & ce qui me frappa davantage, les exanthêmes me parurent avoir changé de couleur, & être d'un brun foncé. Je fis donner pluſieurs lavemens dont je ne tirai pas un grand ſuccès. Quoique je fuſſe convaincu que les enfans ſont fort ſujets à l'acrimonie acide, je crus cependant que je ne pouvois mieux faire, après une preuve ſi marquée de putridité, & après les ſages conſeils de M. Navier, que de donner à cet enfant de la limonade pour boiſſon: elle lui réuſſit à merveille; car le feu de la fiévre ſe calma, & la chaleur diminua. Tous les jours on continua les lavemens, ce fut ſans aucun fruit. Je purgeai cette petite fille de deux jours l'un, & la matiere qu'elle rendoit, étoit encore noire les premiers jours, mais inſenſiblement elle prit une couleur brune, & enfin les dé-

jections devinrent bilieuſes & d'un jaune clair, mais toujours très-fœtides. L'éruption changea également de couleur de jour en jour, à meſure que l'on détruiſoit la cauſe de la putridité; elle me parut enfin d'un très-beau rouge, les exanthêmes commencerent à ſe réſoudre, & on les vit diminuer preſque ſenſiblement de volume, juſqu'à ce qu'ils fuſſent entiérement diſſipés; ce qui dura près de trois ſemaines. Je fus pourtant obligé, pour enlever toutes ces taches, de mettre l'enfant à l'uſage du ſuc de creſſon & de cochléaria. Je terminai la cure par l'uſage du quinquina, & des alimens appropriés au tempérament & aux circonſtances. M. Macquar, mon Confrere, avec qui j'ai eu l'honneur de conſulter à ce ſujet, a été témoin de cette maladie ſinguliere.

En faiſant réflexion ſur les remedes qui ont concouru à la guériſon de cette petite fille, on ſeroit preſque tenté de croire que ſa maladie étoit une eſpece de fiévre pétéchiale ſcorbutique; mais outre que cette fiévre décrite dans le traité du Scorbut de Lind, ne reſſemble aucunement à celle que je viens de rapporter, c'eſt que je penſe que le ſcorbut eſt d'une nature chronique, & qu'on doit mettre la fiévre au rang de ſes ſymptomes accidentels. Au reſte, quelques ſignes étrangers au ſcorbut & l'examen particulier que j'ai fait du ſujet, m'empêchent

d'être de cet avis. Le viſage de cette petite fille qui eſt ordinairement fleuri, ſes lévres & ſes gencives qui ſont en bon état, ne donnent aucun lieu de penſer qu'elle ſoit ſcorbutique ; elle eſt d'ailleurs fort vive & toujours en mouvement : elle ne ſe plaint ni d'engourdiſſement ni de foibleſſe dans les genoux, ni de difficulté de reſpirer. Les taches dont j'ai fait mention, ne paroiſſent ni par leur figure, ni par leur ſituation, avoir le caractere ordinaire des taches ſcorbutiques qui ſont d'un noir livide, & plus larges & plus applaties. Cet enfant n'eſt ſujet à aucune enflure, ni à aucun ulcere.

Il ne reſte pas moins de difficulté pour déterminer ce que c'eſt que cette maladie. Les déjections noires me font croire qu'elle eſt du caractere de celles que M. Navier a ſi bien décrites (*a*) ; mais d'un autre côté, dans la maladie noire, le pouls eſt petit & concentré, & le malade n'a preſque point de fiévre : il eſt ſujet auſſi aux défaillances, aux abbatemens ; je n'ai point obſervé ces accidens dans l'enfant dont je viens de faire l'hiſtoire. Il y a de plus ici une éruption noire dont M. Navier & les Auteurs qui ont traité de la maladie noire, n'ont pas fait mention. Néanmois je crois que la fiévre, l'éruption & les défaillances ſont

(*a*) Voyez le Journal de Médecine, Février 1756, pag. 130.

des ſymptomes accidentels qui changent l'eſpece de la maladie, ſans en changer le genre qui conſiſte dans la couleur noire des déjections. Quoi qu'il en ſoit, la cauſe prochaine de la maladie dont je viens de faire le détail, eſt la diſſolution du ſang; toutes les indications ſe bornent à altérer, détruire & chaſſer la putridité : rien ne peut mieux remplir ces vues, que les délayans, les acides, les anti-ſcorbutiques & les purgatifs.

OBSERVATION

Sur un ſphacele ſingulier du pied, par M. RICHARD DUPLESSIS, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Nantes.

Dans la nuit du 26 au 27 d'Octobre 1756, une pauvre femme âgée de 76 ans, jouiſſant d'une aſſez bonne ſanté, éprouva une vive douleur ſous la plante du pied gauche : le matin, elle examina ſon pied, elle le trouva dur & enflé; & ayant voulu marcher, il ne lui fut pas poſſible, tant la douleur étoit vive, en voulant s'appuyer ſur ſon pied. On fit un liniment avec l'huile de palme & l'eau-de-vie; le mal augmenta. On employa enſuite les fomentations avec la décoction des plantes émollientes, mais ſans aucun

ſuccès ; le pied enfla dans toutes ſes parties, & étoit fort dur & douloureux. Il paroiſſoit quelques taches noires ſur la peau.

Je fus appellé le 10 ou le 12 de Novembre, & ayant examiné le pied, je le trouvai fort enflé & fort dur ; quand on y touchoit, la malade ſe plaignoit d'une vive douleur ; il y avoit des taches noires, environ de la grandeur d'un écu de trois livres ; dans d'autres endroits, il étoit rouge ; & enfin dans d'autres, il avoit ſa couleur naturelle, mais également dur, enflé & douloureux partout. Les taches noires étoient répandues indifféremment ſur toutes les parties du pied. Il y avoit de la fiévre.

J'ordonnai des cataplâmes anodyns & émolliens, & je preſcrivis un régime convenable à la malade. Je me retirai, en recommandant qu'on vînt m'en dire des nouvelles dans quelques jours. Près de quatre mois s'écoulerent, ſans que j'en entendis parler : je l'avois oubliée. Enfin le 2 de Mars, on vint me prier d'aller voir cette pauvre malade. Ma ſurpriſe fut très-grande, lorſqu'on découvrit ſon pied. Je le trouvai dur & ſec, comme un morceau de bois, d'une couleur noire-bleuâtre, luiſant, comme ſi on y eût appliqué un vernis, ſans aucun mouvement ni ſentiment, ayant ſa figure & ſa forme naturelle : enfin en faiſant abſtraction de l'idée de l'être vivant auquel il

appartient, on eût cru voir le pied d'une momie.

Je m'informai de ce qui s'étoit paſſé depuis ma premiere viſite. On me dit que les cataplâmes que j'avois ordonnés, n'avoient procuré aucun ſoulagement ; & qu'après les avoir ſupprimés, on s'étoit déterminé à ne rien appliquer ſur le pied. Je demandai enſuite dans combien de tems le pied étoit parvenu à l'état où je le voyois. La malade me répondit que les taches noires s'étoient peu-à-peu étendues ; que le gonflement avoit diminué à proportion, & que vers la fin de Janvier, ſon pied étoit dans l'état où je le voyois le 2 Mars. Ce ſphacele a donc employé trois mois à parvenir au point où il eſt aujourd'hui, & il y a cinq ſemaines qu'il eſt dans cet état. Il ne ſe borne pas au pied : il s'étend antérieurement juſqu'au milieu de la jambe, & poſtérieurement juſqu'à environ trois pouces au-deſſus du talon ; mais avec cette différence, que depuis les malléoles juſqu'au-deſſus, les chairs ſont molles ; & comme il y a une grande ſécheresſe, il eſt vraiſemblable qu'elles durciront comme le pied, ſi la malade vit aſſez long-tems. Il y a une ligne de ſéparation entre les chairs vives & les mortes, qui commence à l'endroit où ſe termine le ſphacele antérieurement, & finit, en tournant la jambe obliquement, à l'en-

droit déſigné au-deſſus du talon. Les chairs vives qui paroiſſent au-deſſous de la peau, ſont d'une aſſez belle couleur, & bien ſaines. L'os de la jambe n'eſt point encore découvert : ainſi je ne ſçais où il en eſt depuis que le pied eſt dans l'état dont je viens de parler. La malade ſouffre encore des douleurs dans la jambe, mais moins vives que celles qu'elle avoit dans le pied; la fiévre eſt bien diminuée : elle jouit d'une ſanté meilleure que ſa ſituation ne paroît le permettre; elle dort peu, mais elle a de l'appétit.

Cette eſpece de ſphacele eſt ſans doute rare; & j'ai cru faire plaiſir à MM. les Médecins & Chirurgiens, en le faiſant connoître. On en trouve quelques exemples dans les Auteurs.

Tulpius fait mention dans ſes Obſervations de deux ſphaceles de la même nature que celui dont je parle : voici ce qu'il dit, lib. III. cap. 48. *Mariæ Norottæ à febre ardente, impensè extorrefactæ, effudit ſe, circà ſeptuageſimum ætatis ſuæ annum, tanto impetu peſtifer morbi humor in brachium ſiniſtrum, ut facto initio à commiſſurâ humeri præcipitaretur unâ nocte in immedicabilem ſphacelum, uſque ad extremos digitorum apices, cum tantâ protinùs cutis nigredine, & tam exucco atræ carnis ſqualore, ac ſi integrum menſem expoſitum fuiſſet*

retorrido urentis ſolis æſtui : ſicuti cum ſtupore juxtà mecum vidit exercitatiſſimus Medicus Franciſcus Vicquius. . . . . . Simillimum infortunium, aliquot annis poſt, etiam in aliâ quâdam obſervavimus muliere, ſed eventu æquè infelici. La différence qui ſe trouve entre le premier ſphacele dont parle *Tulpius*, & celui qui fait le ſujet de cette Obſervation, c'eſt que celui dont parle *Tulpius*, ſe fit dans très-peu de tems, *unâ nocte*; ce qui eſt ſans doute bien ſurprenant : celui au contraire dont je parle, a employé trois mois à parvenir à l'état où il eſt.

M. *de Sauvages* qui n'a ſans doute pas connu le ſphacele dont *Tulpius* fait mention, quand il a composé ſes nouvelles claſſes de maladies, en rapporte une eſpece, d'après *Munikcs*, qui a quelque reſſemblance avec celle-ci : voici comme il s'explique dans la claſſe des *morbi cachectici*, pag. 432. *Sphacelus ſcorbuticus chronicus hic ferè à pollice pedis initium ſumit, maculiſque ac lineis ſubnigris externis ſe manifeſtat, quæ in cruſtam ſiccam degenerant : dolores, vigiliæque tunc adſunt; ſequitur dein partis ſtupor, ac mortificatio, ſine fœtore, quandoque nullus dolor adeſt, quandoque intinſiſſimus eſt.* On ſent bien la différence qu'il y a entre cette eſpece de ſphacele & celle qui donne lieu à cette Obſervation. Dans le ſphacele rapporté par M. de *Sauvages* d'a-

près *Munikcs*, il paroît qu'il n'y a que la peau qui ſoit attaquée, ou tout au plus la peau & les chairs ; au contraire dans celui que *Tulpius* a vu & celui dont je parle, toute la partie eſt ſphacélée en entier. On pourroit, je crois, déſigner celui-ci par cette phraſe : *Sphacelus chronicus ſicciſſimus in pede integro, cum colore atro-cæruleo, lucido, duritie ferè marmoreâ, dolore & vigiliis, abſque fœtore & ullâ corruptione.*

Depuis le 2 de Mars que j'ai écrit ceci, juſqu'aujourd'hui 15 du même mois, la malade eſt à-peu-près dans la même ſituation ; mais il y a une différence dans l'état de la jambe. La ſéchereſſe dont j'ai parlé, ne ſubſiſte plus : depuis trois jours on apperçoit du pus ; ce pus vient des chairs noires qui ſont ſituées ſur la partie externe du tibia, de ſorte qu'en comprimant avec le doigt, depuis la malléole externe juſqu'à l'endroit de la diviſion des chairs, on fait ſortir du pus, & on ſent un vuide entre la peau & l'os. Je donnerai dans ſon tems la ſuite de cette Obſervation.

DESCRIPTION d'un monſtre Cyclope mis au monde à Berlin le 19 de Février de l'année 1755, par M. ELLER, *Docteur en Médecine, de l'Académie Royale des Sciences de Berlin.*

Monſtrum, horrendum, informe, ingens, cui lumen ademtum,
Lumen, quod torvâ ſolum ſub fronte latebat.

Quoique ce ne ſoit pas un phénomene de voir la nature monſtrueuſe dans ſes productions, & quoiqu'elle ſemble même donner quelquefois dans des écarts ſinguliers, je doute fort qu'on puiſſe la trouver plus merveilleuſe & plus déréglée, que dans le monſtre qui fait le ſujet de cette Obſervation. C'étoit un fœtus mâle, de huit à neuf ans, dont la tête énorme & le viſage affreux, n'inſpirerent à tous ceux qui le virent, que de l'effroi & de l'horreur. Sur un vaſte & large front, on appercevoit d'abord un œil bien fendu, grand, mais tortu, plutôt rougeâtre que blanc, enfoncé dans un trou quarré, ſans être couvert de ſourcils ou de paupieres; le regard en étoit farouche & menaçant.

Immédiatement au-deſſus de cet œil hideux,

ſe trouvoit une excreſcence aſſez épaiſſe & cylindrique qui repréſentoit au naturel une eſpece de verge pourvue d'un canal ouvert en forme d'uretre, d'un gland & d'un prépuce qui, à cauſe de ſa ſituation, couvroit la plus grande partie de cet œil effrayant; comme ſi la nature honteuſe de ſon ouvrage avoit voulu cacher ſa turpitude ſous un maſque plus horrible encore que la choſe même.

La peau extérieure de la tête, couverte de cheveux, étoit tout-à-fait détachée de la partie poſtérieure du crâne, de ſorte qu'elle formoit une eſpece de calotte, ou de bonnet large retrouſſé qui deſcendoit au-delà de la nuque.

Le fameux Cyclope antropophage, la terreur d'Uliſſe & de ſes compagnons, a été repréſenté par Virgile avec des traits ſi frappans, que ſi nous n'étions pas ſûrs que c'eſt un produit de l'imagination, nous croirions que le nôtre a été moulé ſur le ſien. Quant à l'origine de notre Polyphême, il ne devoit ſon être ni à *Neptune*, ni à la Nymphe *Thaſſe*, mais à la femme d'un pauvre Ouvrier en laine, nommé *Horrack*, l'un & l'autre originaires de Bohême. Cette pauvre femme, âgée de trente ans, après un accouchement très-laborieux, fut délivrée de cet enfant monſtrueux dans le neuvieme mois de ſa groſſeſſe, ayant déja mis au monde

deux enfans pleins de vie & de ſanté pendant un mariage de cinq ans.

La longueur de ce fœtus étoit de deux pieds quatre pouces ; & la tête ſeule étoit d'un pied trois lignes, en y comprenant la coëffe.

La couleur du viſage étoit d'un beau rouge, ſourtout du côté gauche ; le côté droit ſe montroit plus pâle & maigre : la lévre ſupérieure étoit épaiſſe & grande, & la joue droite deſcendoit plus bas que l'autre.

Quatre ou cinq lignes au-deſſus de l'ouverture de la bouche, & preſqu'au milieu du viſage, ſe montroit un trou quarré, d'une figure rhomboïde, dans lequel l'œil unique étoit placé. Ce trou étoit compoſé de quatre paupieres, ſçavoir, d'une paupiere ſuperieure droite & gauche, & d'une paupiere inférieure droite & gauche : elles étoient ſéparées l'une de l'autre par quatre angles, dont le premier ſe trouvoit au haut, le ſecond au bas, le troiſieme à droite, & le quatrieme à gauche de l'œil. Toutes ces quatre paupieres étoient garnies à leur bord intérieur d'un tarſe cartilagineux, où l'on pouvoit fort bien diſtinguer les petits conduits des glandes de *Meimobius*. L'œil n'étoit cependant pas couvert, parce que les paupieres n'étoient pas aſſez larges pour cet effet.

Le globe de l'œil, plus grand que l'œil

ordinaire d'un enfant nouvellement né, étoit pourvu de deux glandules lacrymales, dont l'une un peu plus grande ſe trouvoit dans l'angle droit, & l'autre dans l'angle gauche de l'orbite. La membrane conjonctive qui tapiſſoit en dedans les quatre paupieres, étoit toute rouge, & formoit au fond de l'angle inférieur un petit corps un peu dur & rond, qui repréſentoit en quelque façon une caroncule lacrymale.

La cornée ne ſe trouvoit pas juſtement au centre de la ſclérotide, mais plus près de l'angle droit de l'œil que du gauche, & étoit d'une figure ovale.

La prunelle étoit tout-à-fait reſſerrée dans ſon centre; & à l'endroit où l'iris ſe détache ordinairement de la choroïde, on rencontroit une eſpece de membrane griſâtre qui occupoit tout l'eſpace de l'iris & de la prunelle.

L'humeur aqueuſe, auſſi-bien que l'humeur vitrée, ne montroient rien d'extraordinaire; mais le cryſtallin étoit plus grand & plus convexe, que dans l'état naturel, d'une couleur brunâtre, & point tranſparent.

A la diſtance d'une ligne environ de l'angle ſupérieur de l'œil, à-peu-près à l'endroit où la racine du nez touche le front dans un viſage ordinaire, ſe montroit ce nez poſtiche, ſous la forme d'une verge flaſque & mobile, oc-

cupant la place du nez qui manquoit, & cachant en quelque façon cet œil effrayant, pour le rendre plus affreux encore.

La longueur de cette production difforme étoit d'un pouce deux lignes, d'une figure cylindrique, & d'une couleur rougeâtre. Sa peau extérieure s'allongeoit un peu plus que celle qui étoit deſſous, de ſorte que cela formoit une eſpece de prépuce qu'on pouvoit retrouſſer un peu, pour découvrir le gland qui étoit ſéparé du prépuce par une crénelure aſſez profonde, & percé d'un trou, large d'environ une ligne, qui ne ſe trouvoit cependant pas au milieu du gland, mais plutôt au bas.

A l'examen plus détaillé de la ſtructure de ce nez déplacé, on remarquoit qu'il étoit compoſé de pluſieurs membranes, dont l'extérieure étoit une continuation de la peau extérieure qui couvroit le viſage, étant repliée en dedans, & fixée dans une crénelure circulaire derriere le petit gland, auquel elle fourniſſoit une eſpece de prépuce mobile. Sous la membrane cellulaire de cette premiere peau, on découvroit pluſieurs fibres muſculaires qui prenoient leur origine des fibres des muſcles frontaux, & formoient en bas ce petit gland, en ſe confondant avec la membrane ſuivante. Au-deſſous de cette membrane muſculaire, on en trouvoit une tendineuſe qui naiſſoit du périoſte de l'os du

front, & étoit ſéparée de la précédente par une celluleuſe très-fine : elle couvroit la derniere membrane qui étoit d'une couleur brunâtre, & elle formoit uniquement le canal, ou cette eſpece d'*urethre*, qui achevoit avec ſon gland & le prépuce la reſſemblance d'une verge.

Les paupieres étoient munies d'un muſcle orbiculaire, qui n'avoit pas la figure orbiculaire, mais plutôt d'un rhombe. Ses fibres muſculaires prenoient leur origine de l'angle droit & du gauche de l'œil, du muſcle frontal, & de l'élévateur de la lévre ſupérieure, avec leſquels elles ſe joignoient partout, & ſe mêloient confuſément avec leurs fibres.

L'élévateur de la paupiere ſupérieure qui prenoit ſon origine au haut de l'orbite, ſe terminoit dans la paupiere ſupérieure droite & gauche, & mêloit ſes fibres par-ci par-là avec l'orbiculaire.

Le dépreſſeur de la paupiere inférieure étoit double, l'un ſe rencontrant au côté droit, & l'autre au côté gauche : il venoit de la partie inférieure du muſcle orbiculaire, & ſe terminoit de chaque côté dans l'angle de la bouche.

L'élévateur commun des lévres n'étoit en rien different de l'élévateur propre de la lévre ſupérieure ; mais ils conſiſtoient tous les deux dans un ſeul muſcle qui étoit lié avec l'orbi-

l'orbiculaire des paupieres, & s'inſéroit, en partie dans la lévre ſupérieure, en partie dans l'angle des lévres.

Le muſcle ſourcilier, & les muſcles qui appartiennent proprement au nez, manquoient entiérement.

L'artere coronaire de la lévre inférieure naiſſoit de l'artere des lévres, auſſi-bien que l'artere coronaire de la lévre ſupérieure, & elles donnoient toutes deux pluſieurs branches au muſcle conſtricteur des lévres, au muſcle orbiculaire des paupieres, à l'élévateur commun des lévres, en s'anaſtomoſant pluſieurs fois avec les branches de l'artere ophtalmique & des arteres frontales.

Les deux arteres ophtalmiques prenoient leur origine de l'artere carotide cérébrale, à côté de l'apophyſe clinoïde difforme de l'os ſphénoïde, & arrivoient deſſous les deux nerfs optiques dans l'orbite par les trous optiques. Après avoir jetté pluſieurs rameaux aux muſcles voiſins de l'œil, elles ſe joignoient en un ſeul tronc qui perçoit la paupiere ſupérieure gauche, & envoyoit deux ou trois rameaux vers le faux nez, qui ſe diſperſoient de tous côtés ſur lui & alentour de ſon orifice.

Les arteres vertébrales qui entroient dans la cavité du crâne par le grand trou, donnoient pluſieurs rameaux à la partie poſtérieure & moyenne de l'encéphale, après

quoi elles ſe joignoient dans la grande artere baſiliaire ; cependant avant que cela ſe fît, elles jettoient un rameau conſidérable, tant au côté droit qu'au gauche, qui ſe joignoit de chaque côté, pas loin du grand trou, avec les arteres carotides, pas en cercle, mais preſque dans la figure d'un quarré.

Le cerveau étoit fort petit, à proportion de la tête ; car au devant il ne touchoit que juſqu'à l'endroit où l'os du front ſe joignoit avec les grandes ailes de l'os ſphénoïde : au côté, il étoit de niveau avec les os des temples, là où ils touchent les os pariétaux ; & au derriere, il ne montoit pas tout-à-fait deux pouces au-deſſus du grand trou, de ſorte que tout l'os du front, & la plus grande partie des os du ſommet & des os du derriere de la tête, ſe trouvoient entiérement vuides de cervelle.

La dure-mere qui tapiſſoit par-tout la ſurface intérieure du crâne, ne couvroit point le cerveau : elle ne conſiſtoit que dans la ſeule lame extérieure ; ce qui étoit auſſi la cauſe pourquoi on ne trouvoit pas la moindre trace de ſa faulx, ni la moindre marque des tentes du cervelet.

Le cerveau, d'une figure difforme, & enveloppé ſeulement dans la pie-mere, n'étoit partagé, ni en hémiſpheres, ni en lobes : ſa ſurface ne montroit point d'anfractuoſités ; mais la ſubſtance corticale paroiſſoit

être étendue comme une feuille ſur la ſubſtance médullaire.

Les deux ventricules antérieurs du cerveau ſe trouvoient placés vers le derriere; ils étoient petits, plats, & remplis de deux plexus choroïdes, petits & pâles. Les deux couches des nerfs optiques étoient ſituées fort en arriere, & les corps canelés, le corps calleux, la voûte à trois piliers, & l'ouverture du troiſieme ventricule, ne ſe laiſſoient diſtinguer que très-difficilement. L'entonnoir avec la glande pituiteuſe manquoient abſolument; & la glande pinéale avec ſes quatre élévations voiſines, connues ſous les noms de *nates* & *teſtes*, n'étoient pas faciles à diſtinguer, parce que le cerveau s'étoit réduit en cet endroit en une maſſe confuſe.

Quant au cervelet, il n'étoit en rien différent & ſéparé du cerveau, puiſqu'on y trouvoit la même ſubſtance, mais ſans ces arbriſſeaux qui ſe montrent ordinairement, quand on tranche le cervelet. On n'y découvroit pas non plus la continuation lombricale, ni le quatrieme ventricule, ni les jambes du cervelet; & auprès de l'origine de la moëlle allongée, qui commençoit preſqu'au milieu de la baſe du cerveau, on ne remarquoit ni les jambes du cerveau, ni le pont de *Varole*, ni les corps qui ont la figure d'olives & de pyramides.

Les neuf paires des nerfs, ſortant du cer-

veau pour les organes des ſens, & pour les fonctions vitales & naturelles, n'étoient pas moins dérangées.

La premiere paire manquoit tout-à-fait, à cauſe de l'abſence des élévations mammillaires aux lobes antérieurs du cerveau.

La ſeconde paire optique qui naiſſoit des couches optiques, approchoit beaucoup de la troiſieme paire, parce que ces nerfs étoient tous étroits & minces, & d'une longueur extraordinaire, ayant chacun plus de trois pouces. Ils alloient ſéparément, chacun par un trou particulier qui ſe trouvoit dans la fente ſphénoïde, dans l'orbite; après quoi ils ſe joignoient tous deux dans un ſeul tronc qui entroit dans le globe de l'œil, non au derriere, mais preſqu'au milieu du globe, & tout-à-fait du côté gauche, de ſorte que la cornée n'étoit gueres éloignée de plus de trois lignes de cette inſertion.

La troiſieme paire qui naiſſoit d'abord à l'endroit où les couches des nerfs optiques finiſſoient, entroit ſous ces nerfs par les trous optiques dans l'orbite, & ſe diſperſoit de-là dans tous les muſcles de l'œil.

La quatrieme paire manquoit entiérement, & étoit remplacée par la précédente.

La cinquieme paire étoit ſituée ſix lignes au-deſſous de la troiſieme, & ſortoit du crâne par le trou ovale.

La ſixieme paire prenoit ſon origine de la

moëlle allongée, près de la moëlle épiniere, de ſorte qu'elle ſe trouvoit deux ou trois lignes au-deſſous de la ſeptieme paire : elle ſortoit du crâne par un trou particulier ſous le trou auditif interne, & conſtituoit en ſon entier le nerf intercoſtal, ſans envoyer aucune branche au muſcle abducteur de l'œil.

la ſeptieme paire ſituée un peu plus haut du côté droit que du gauche, conſiſtoit, près de ſon origine, dans la moëlle allongée dans un ſeul tronc, qui, après ſon entrée dans le trou auditif intérieur, ſe diviſoit en deux branches, dont l'inférieure un peu plus petite étoit le nerf mou, & la branche ſupérieure un peu plus forte, le nerf dur.

La huitieme paire n'avoit qu'une ſeule, mais forte racine, laquelle ſortoit de la moëlle allongée; elle étoit ſituée un peu plus haut du côté droit que du gauche, & ſortoit du crâne par le trou déchiré.

La neuvieme paire prit ſa naiſſance à l'endroit où la moëlle allongée va bientôt ſe changer en celle de l'épine, & ſortoit par le trou condyloïde antérieur.

Le défaut entier de la faulx, de la duremere & des tentes du cervelet, fut cauſe qu'on ne put appercevoir la moindre trace, ni du ſinus longitudinal, ni des ſinus latéraux, ou d'autres ſinus qui ſe trouvent ordinairement dans la baſe du crâne. Cependant comme un tel réſervoir, deſtiné à loger le

ſang veineux, eſt abſolument néceſſaire, la nature avoit formé un ſinus particulier, d'une figure ovale, qui prenoit ſon origine de l'apophyſe clinoïde de l'os ſphénoïde, paſſant de-là autour du grand trou; aux côtés, il étoit pourvu d'une eſpece de ſac émouſſé & fermé, & il étoit le ſeul dans toute la cavité du crâne. Toutes les veines du cerveau y entroient, tant au derriere qu'au milieu, & il s'ouvroit entre les os pierreux & les apophyſes condyloïdes de l'os occipital dans les veines jugulaires. Voilà tout ce qui concernoit le crâne de ce monſtre.

Quant aux viſceres de la poitrine & du bas-ventre, on n'y obſervoit rien que de naturel, excepté que les capſules atrabilaires manquoient entiérement.

Un dérangement ſi conſidérable des parties qui compoſoient la tête, ne pouvoit pas arriver ſans un déſordre pareil dans le ſoutien de ces parties, c'eſt-à-dire, dans les os. Auſſi toute la tête n'étoit compoſée que de douze os, au lieu de vingt-deux, parce que l'os cribleux, les deux os lacrymaux, les deux os du nez, les deux os ſpongieux inférieurs, les deux os du palais, & le Vomer, manquoient abſolument.

L'orbite n'avoit pas la figure auſſi profonde & conique qu'à l'ordinaire : elle étoit compoſée en haut de l'os frontal, par derriere d'une piéce triangulaire de l'os ſphé-

noïde, aux côtés des apophyſes orbitaires de l'os ſphénoïde & des os zigomatiques, & en bas des os maxillaires.

La partie inférieure de l'os frontal n'étoit pas pourvue des foſſes orbitaires, mais ſeulement de deux impreſſions fort légeres d'un arc de ſourcil preſqu'imperceptible, & on n'y pouvoit obſerver ni les trous orbitaux, ni l'épine naſale, ou les ſinus frontaux.

Sous l'os frontal étoit placée une piéce oſſeuſe triangulaire, qui formoit la partie poſtérieure & moyenne de l'orbite; ſa baſe large étoit ſituée en devant, & la pointe tout au fond de l'orbite, où elle devoit ſans doute repréſenter les petites ailes de l'os ſphénoïde.

Entre cette piéce triangulaire & les apophyſes orbitaires de l'os ſphénoïde, on trouvoit la fente ſphénoïdale formée par une membrane. Cette membrane contenoit les deux trous optiques qui étoient d'une figure oblongue, le gauche beaucoup plus grand que le droit, & ſitués tout en arriere au fond de l'orbite.

L'os maxillaire qui faiſoit la partie inférieure & poſtérieure de l'orbite, étoit d'une ſeule piéce, ſans apophyſes, épines naſales, ni ſinus maxillaires.

L'os pariétal droit ne faiſoit auſſi qu'une ſeule piéce, ſuivie de la plus grande partie de l'os occipital, dont il n'étoit ſéparé ni par la ſuture lambdoïde, ni par aucune au-

tre marque. Mais la partie de l'os occipital qui formoit le grand trou avec l'apophyſe baſiliaire, n'étoit point jointe avec l'os pariétal droit ; mais elle en étoit entiérement ſéparée, en partie par des membranes, & en partie par un cartilage.

OBSERVATIONS critiques ſur la nouvelle Edition du Cours de Chymie de Lemery, à Paris, chez J. T. Heriſſant, 1756. Par M. JULLIOT, Apothicaire à Paris.

ANALYSE DE LA PRÉFACE DE L'EDITEUR.

La nouvelle Edition du Cours de Chymie (*in*-4°. à Paris, chez J. T. Heriſſant, 1756,) n'a été entrepriſe, que (*a*) *pour le progrès de la Chymie & l'inſtruction des Commençans* : l'Editeur a pris ſoin d'en avertir dans ſa Préface. Il a eu principalement en vue, dit-il, *les avantages relatifs au bonheur de la Société*. Comme il ne m'eſt pas permis d'en douter, je dirai ſeulement qu'un projet auſſi louable eût été bien facile à exécuter ; il ſuffiſoit de réimprimer l'Ouvrage qui depuis près d'un ſiécle n'avoit rien perdu de

(*a*) Préface de l'Editeur.

ſon mérite, par la ſeule raiſon que l'Auteur, ayant ſçu, de l'aveu de tout le monde, allier tant de biens précieux, n'avoit rien laiſſé à déſirer au Public, & particuliérement aux Etudians. Lemery, vraiment occupé des objets les plus intéreſſans, c'eſt-à-dire, de ſe rendre utile à ſa Patrie, avoit évité cette aigreur de ſtyle inconnue dans la ſaine Critique, & toujours odieuſe aux honnêtes gens. Il n'avoit hazardé aucunes recettes douteuſes ou pernicieuſes dans l'exercice de la Médecine, & par conſéquent incompatibles avec *le bien de l'humanité;* telles, par exemple, que celles dont M. le Chevalier de la Chapelle fit mention dans le Journal de Médecine du mois de Septembre 1756, page 324, & dont nous parlerons ailleurs. On n'imaginera donc pas que ce ſoit à lui que l'Editeur s'adreſſe, lorſqu'il prévoit dans ſa Préface *la néceſſité de réprimer la licence que prennent, juſqu'à des Médecins même, de mettre en vogue des poiſons redoutables* (a). Cette cenſure ne peut s'appliquer qu'aux Charlatans, & à ceux-mêmes qui péchent de bonne foi, c'eſt-à-dire, dont la parfaite ignorance juſtifieroit en quelque ſorte la conduite, s'il n'y alloit de la vie des citoyens. Enfin tous les Ecrivains modernes qui étoient fort à portée de commenter le Cours de

(*a*) Préface de l'Editeur.

Chymie, n'ayant jamais pu concilier ce projet avec le bien public, s'en ſont ſagement diſpenſés, & ont préferé de communiquer leurs connoiſſances ou découvertes dans des Ecrits particuliers, par la ſeule crainte d'obſcurcir l'Ouvrage, & de diſcréditer dans l'eſprit des Eléves l'Auteur le plus eſtimé & le ſeul dans ſon genre.

Qu'on ſe donne la peine de jetter les yeux ſur la Préface de l'Editeur ; l'apologie qu'il y fait de l'Auteur, prouve que l'on tire peu d'avantage de cette nouvelle Edition. *La plûpart des nations ſe ſont*, dit-il, *accordées à reconnoître l'utilité du Cours de Chymie de Lemery ; il a été traduit dans* (ou plutôt en) *preſque toutes les langues de l'Europe.* Il prend même le ſoin d'appuyer cette prétendue apologie du témoignage du célébre M. de Fontenelle qui nous apprend que, *lorſque ce Livre parut pour la premiere fois en 1675, il ſe vendit auſſi-bien qu'un Ouvrage de Galanterie ou de Satyre, & que les éditions ſe ſuivoient les unes les autres preſque d'année en année.* L'habile Hiſtorien de l'Académie avoit encore oſé avancer, qu'indépendamment du mérite perſonnel de l'Auteur & de l'excellence de ſon Cours de Chymie, la nouveauté de cette ſcience, *qui paroiſſoit au jour & qui remuoit la curioſité des Eſprits*, avoit pu auſſi contribuer à la grande réputation de ſon Ouvrage. On n'eût

jamais penſé que le grand Fontenelle trouvât, même de ſon vivant, quelqu'un qui oſât le contredire ſur une allégation de cette nature ; la droiture de ſon jugement, ſes profondes lumieres ne ſembloient-elles pas devoir le mettre à l'abri de la cenſure du nouvel Editeur ? La Chymie, quelqu'ancienne qu'on la ſuppoſe, avoit été juſqu'alors enveloppée des nuages les plus épais ; on pouvoit donc dire avec raiſon que cette ſcience *paroiſſoit au jour*, & même par les ſoins de Lemery. Le deſſein de l'Hiſtorien n'étoit que d'ajouter, s'il étoit poſſible, aux éloges que méritoit l'Auteur. Que l'Editeur convienne donc du peu de fondement de ſa cenſure : qu'il avoue que, malgré le nombreux catalogue de Chymiſtes publié par Borel en 1653, Lemery parut dans ſon tems *comme principal Acteur ſur ce fameux théâtre ; la clarté, l'exactitude, la méthode, le choix des opérations*, tout, de l'aveu de l'Editeur, *ſe rencontre dans le Cours de Lemery*. En falloit-il davantage pour des Eléves dans un Art pratique, ou du moins dont la théorie n'eſt que l'effet ou la ſuite d'un manuel aſſidu ? L'Editeur ſe plaint lui-même (*a*) *de ce que les Auteurs ſe ſont tous aſtreints ſcrupuleuſement à commencer par où il ſembleroit qu'on devroit*

(*a*) Préface, page v.

finir ; qu'un Traité de Principes Chymiques ne doit être que le réſultat bien combiné d'une infinité d'expériences. Auſſi vouloir établir des Principes de Chymie, ou réformer ceux de Lemery, *avant d'entrer dans le détail des expériences, c'eſt préciſément*, comme il le dit, *bâtir ſur le ſable mouvant ; c'eſt établir comme exiſtans de purs êtres de raiſon, dont la ſuppoſition ne peut qu'apporter un obſtacle inſurmontable au progrès de la ſcience même qu'on veut enſeigner.* On convient avec l'Editeur de toutes ces vérités, & on les lui oppoſe contre la conduite qu'il a tenue lui-même dans l'article des Principes de Lemery, qu'il devroit ou ſupprimer en entier, ou laiſſer ſubſiſter ſans aucune addition. *L'Auteur, en bon citoyen, avoit*, continue-t-il, *ſacrifié dans ſon Livre l'agréable à l'utile, le brillant au ſolide, le ſuperflu au néceſſaire ; il avoit préféré ſagement au langage ſcientifique & énigmatique de ceux qui l'avoient précédé, un ſtyle ſimple, uni, intelligible, & à la portée de tous les Eſprits.* Il ſeroit à ſouhaiter qu'en fait de ſcience pratique, tout Ecrivain en fît de même ; & on ne comprend pas aiſément, d'après de ſi juſtes éloges, comment il auroit pu ſe faire que l'Ouvrage fût *tombé dans l'eſpece de diſcrédit*, où l'Editeur ſuppoſe *qu'il eſt aujourd'hui.* En effet, comment le

concilier avec lui-même, lorqu'il nous annonce que *c'eſt un tréſor vraiment précieux qu'un Ouvrage tel que le Cours de Lemery, dans lequel l'Auteur a raſſemblé & réuni le pur néceſſaire... Ce qu'il y a de bien glorieux*, continue-t-il, *pour la mémoire de M. Lemery, c'eſt que les Auteurs modernes ne ſont abſolument que ſes copiſtes; aveu le plus formel que l'on puiſſe faire de l'exactitude du manuel de cet Auteur*, & par une conſéquence juſte, aveu le plus formel (de la part de l'Editeur) du mérite des Ouvrages modernes qu'il a entrepris néanmoins de critiquer.

Lemery eſt, continue-t-il, *le premer Auteur Claſſique en ſon genre. Il faudra toujours avoir recours à ſon Livre, pour apprendre la Chymie pratique, ſi on veut ſe choiſir dans cette étude un bon guide qui fraye la vraie route, & qui enſeigne dans le plus grand détail, & d'une maniere claire & intelligible toutes les circonſtances eſſentielles à obſerver pour la réuſſite des opérations Chymiques :* que faut-il de plus pour les Etudians ? *S'il n'en eſt pas de même pour la théorie Chymique, ſi Lemery eſt bien inférieur en cette partie aux Becher, aux Stahl, aux Hoffman, &c.* ceux-ci ne lui ſeroient-ils pas de beaucoup redevables, s'il étoit vrai qu'ils euſſent formé leur pratique ſur la ſienne, comme ſur le meilleur modéle ?

D'ailleurs ne ſçait-on pas que les Auteurs modernes ſont aſſez nombreux & ſuffiront aux Etudians pour la partie *théorique*, lorſqu'après s'être ſuffiſamment exercé avec Lemery, ils ſe ſeront mis à portée d'entendre les autres ? Quel parallele y a-t-il à faire d'un *Livre Claſſique* avec la Phyſique de Becher, ou celle de Stahl ? Y a-t-il beaucoup de Maîtres de l'Art qui entendent parfaitement ces Auteurs? Je laiſſe à juger du fruit qu'on pourroit en attendre, ſi on les mettoit ſous les yeux des Commençans. Il eſt donc vrai de dire avec l'Editeur, que *ce Livre Claſſique, aujourd'hui fort rare & fort cher*, malgré le grand nombre d'éditions qui en ont été faites, *eſt néanmoins extrêmement utile*, loin d'être tombé *dans le diſcrédit*, comme il le ſuppoſe. On ajoute que la nouvelle Edition dont nous traitons ici, ne fera qu'accréditer les anciennes qui, comme nous le ferons voir, ſeront toujours moins fautives, plus convenables & moins embarraſſantes pour les Eléves.

On auroit déſiré d'éviter juſqu'au nom même de Critique, s'il eût été poſſible, dans une entrepriſe que le ſeul bien public a inſpiré, & ſur laquelle nous avons long-tems balancé ; cependant l'importance de notre objet nous a déterminé d'autant mieux, qu'il nous a paru facile à concilier avec la conſidération & l'eſtime particuliere que nous aurons tou-

jours pour ceux dont les Ouvrages tendront au bien de la Société. Quelqu'attachés que nous ſoyons à l'honneur de Lemery, à celui des Académiciens célébres, de ceux-mêmes qui tiennent le premier rang dans la Médecine, & pour leſquels on n'a pas eu plus de ménagemens, nous aurions renoncé à notre projet, plutôt que de nous mettre dans le cas de déplaire à qui que ce ſoit ; mais nous nous ſommes rendus à l'invitation de l'Editeur lui-même, qui dans ſa Préface nous a laiſſé toute liberté (*a*). *Quel que ſoit*, dit-il, *le ſort auquel eſt deſtiné le préſent Ouvrage, ſi les défauts qui s'y rencontrent, peuvent occaſionner quelque Critique ſolide & inſtructive, propre à avancer le progrès de la plus utile de toutes les ſciences, il ſe trouvera bien récompenſé de ſes peines par la ſatisfaction de n'avoir pas travaillé tout-à-fait inutilement pour le bien public.* Cet énoncé modeſte & ſage ouvre la carriere à ceux qui ſe trouveront en état de relever généralement *toutes les erreurs* & défectuoſités de l'Ouvrage, *qui pourroient* (b) *être préjudiciables au progrès de la Chymie & de la Médecine, & ſur-tout celles qui peuvent influer dans la Pratique Médicinale. Une Critique ſolide & inſtructive*, pour être complette, & telle que l'Editeur ſemble la

(*a*) Préface de l'Editeur.
(b) *Ibid.*

déſirer pour *récompenſe de ſes peines*, ne peut partir que de la plume d'un Médecin également verſé dans toutes les parties de l'Art de guérir, & particuliérement dans la Phyſique & dans la Chymie, d'autant que les erreurs en Médecine, *les faux préjugés* (a) *ne demandent jamais à être combattus avec plus de force, que lorſqu'ils ſont adoptés par des Auteurs propres à les accréditer encore davantage, par l'affectation avec laquelle ils s'annoncent au Public, comme les ſeuls vrais Praticiens & comme des oracles infaillibles*. Faudra-t-il qu'au défaut de ces Ecrivains habiles auxquels l'exercice de l'Art de guérir ne laiſſe pas de tems ſuperflu, ou qui regardent d'un œil indifférent ce nouveau Cours de Chymie, on ne puiſſe relever les fautes les plus eſſentielles qu'on eſt à portée d'y remarquer, ſur-tout quant aux formules des compoſitions ou remedes Chymiques, telles, par exemple, que la recette hazardée (par forme d'addition) à la page 517, note (*a*), dans laquelle le Commentateur donne ſans ſcrupule pour l'uſage interne un mêlange confus d'alkali volatil, de cuivre, d'eau forte, d'eſprit de vin, &c.

Nous finirons par une réflexion qui nous coûte d'autant moins, que nous n'en ſommes que les Copiſtes; elle ne peut trouver

(*a*) Préface de l'Editeur.

une

une meilleure application qu'à cet endroit : *Lorſqu'il eſt queſtion* (a) *de juger du vrai ou du faux de la vertu attribuée à quelque remede que ce ſoit, il y a beaucoup moins à craindre de l'eſprit d'incrédulité, ou plutôt d'un pirroniſme éclairé, que de celui de ſuperſtition ; l'un ne ſe rencontre jamais que dans les hommes inſtruits & prudens qui agiſſent avec connoiſſance de cauſe, parce qu'ils ſe ſont faits des principes ſûrs qui autoriſent la confiance qu'ils ont dans leur Art, & d'après leſquels ils ſe décident ; l'autre au contraire, l'eſprit de ſuperſtition & de crédulité eſt ordinairement l'apanage de l'ignorance & le lot infortuné de ceux qui, n'ayant aucune confiance aux principes fondamentaux de l'Art de guérir, ſe livrent aveuglément à toutes les impreſſions qu'on veut leur donner, & ajoutent foi indiſtinctement & ſans examen à tout ce qu'on entreprend de leur faire croire : l'un mérite toute la confiance du Public, l'autre ne peut tout au plus exciter que ſa compaſſion.* Ce qui vient d'être dit de la vertu trop légérement attribuée aux médicamens, peut auſſi bien ſe dire de la facilité avec laquelle un Ecrivain hazarderoit une recette de remedes préjudiciables à la ſanté. L'incrédulité, le doute en cette matiere ſont d'un homme prudent, habile & peu jaloux de ſa for-

(*a*) Préface de l'Editeur.

tune ; la ſuperſtition au contraire & le ton déciſif qui ſouvent en impoſent & gagnent la confiance du Public, n'en mériteroient que l'indignation, parce qu'il y va de la vie des citoyens.

Si l'apologie de Lemery faite par l'Editeur même dans ſa Préface, appuyée du ſuffrage du grand Fontenelle, confirmée par toute l'Europe, & par la rareté des Exemplaires du Cours de Chymie, malgré la multitude d'éditions qui en ont été faites en toute ſorte de langues, paroît inſuffiſante pour en prouver l'excellence ; les obſervations ſuivantes pourront peut-être y contribuer.

On ſe propoſe de faire voir 1° que les notes & autres additions faites à cet Ouvrage ne peuvent qu'obſcurcir la vérité, & détruire la ſimplicité du ſtyle à laquelle l'Auteur s'étoit particuliérement attaché *en faveur des Commençans ;* 2° que les nouvelles découvertes dont nous ſommes redevables aux Auteurs modernes, & particuliérement aux Membres de l'Académie Royale des Sciences, ſont hors de la portée des Eléves, & ne conviennent pas dans un *Livre Claſſique*, & qu'elles ne ſeront regardées par les Maîtres de l'Art, que comme des compilations & répétitions auſſi embarraſſantes qu'inutiles ; 3° que le Cours de Chymie qui pendant près d'un ſiécle

avoit été juſtement eſtimé comme le meilleur & même le ſeul dans ſon genre, ſe trouvera dépouillé en un inſtant de tous les avantages (dont il a été revêtu dès ſon origine) par les altérations que la nouvelle réforme y a répandues.

On entrera en matiere au Journal prochain.

OBSERVATION

Sur une hernie inguinale, par M. BARATTE, *Chirurgien à Aumale.*

Une femme d'Audricourt près d'Aumale, agée de trente-ſix ans, & groſſe de quatre à cinq mois, portoit du côté gauche une deſcente qu'elle avoit toujours cachée. L'étranglement de cette hernie lui cauſa, à la fin de Mai 1750, une colique avec fiévre continue pendant huit jours : elle ſe plaignoit de douleurs qui ſe répandoient par tout le bas-ventre juſqu'à l'aîne, de borborigmes, de rots continuels, de nauſées, d'un mauvais goût & d'altération ; l'eſtomac étoit tendu & douloureux, ainſi que le ventre qui ne s'ouvroit qu'aux lavemens. Je pris cette maladie pour une paſſion iliaque, d'autant plus que la malade continuoit à diſſimuler

la véritable cauſe de ſon mal. J'eus recours aux ſaignées, aux lavemens émolliens, anodyns, carminatifs, aux huiles, aux eaux de caſſe : ces remedes ſuffirent pour la guériſon. Un mois après, j'eus occaſion de la voir; elle me parut plus abbatue, qu'au retour de ſa maladie. Elle me dit qu'elle ſouffroit des douleurs cruelles à la cuiſſe gauche; mais la pudeur l'empêchoit de ſe découvrir à mes yeux : cependant preſſée par la violence du mal, elle s'y détermina, à la ſollicitation de ſa mere & de ſon mari. J'apperçus une tumeur groſſe comme un œuf de dinde, fort dure, d'un rouge-violet, gliſſant dans le pli de laîne tout le long de la cuiſſe, juſqu'à un travers de doigt au-deſſous du niveau des parties génitales : à ces ſignes, je ne pus méconnoître une hernie inguinale; tout le voiſinage étoit enflammé, tant inférieurement que ſupérieurement, juſqu'à trois travers de doigt au-deſſus de l'anneau. J'y fis appliquer un cataplâme de mie de pain avec le vin. Le lendemain, il s'étoit fait à la tumeur une petite ouverture qui avoit fourni paſſage à un chyle trés-puant & ſanieux; l'endroit étoit noir, & tout le voiſinage, depuis la partie moyenne du fémur juſqu'à deux pouces au-deſſus du pubis, étoit d'un rouge livide. J'en fis la dilatation, aſſiſté de M. de la Cour, mon Confrere, juſqu'à l'anneau ſeulement; l'abondance des matieres

qui en ſortoit, étoit ſi cadavereuſe, que je fus obligé de remettre à mon Confrere le biſtouri, pour dilater un ſinus qui gliſſoit entre le vaſte interne & le grêle. Nous apperçumes une membrane flottante & gangrénée d'un bon pouce, que nous primes pour la partie inférieure de l'épiploon, à en juger par ſa texture. L'enlevement de cette portion mit entiérement à découvert toute la partie de l'iléon qui avoit forcé l'anneau : nous le trouvames dilacéré, ſelon ſon axe, de deux travers de doigt, & gangréné à la face antérieure. On ſent bien qu'il avoit été impoſſible de tenter cette opération, ſans ouvrir la portion du péritoine qui ſervoit d'enveloppe aux parties contenues dans la hernie. On devine bien en même tems que nous n'avions garde de penſer à la réduction d'un inteſtin lacéré, & qui auroit verſé dans la capacité de l'abdomen des matieres excrémentielles, ſource d'une infinité d'accidens funeſtes. Cette plaie fut panſée avec des bourdonnets & plumaceaux chargés d'un digeſtif animé d'onguent ægyptiac avec la teinture de myrrhe & d'aloës ; les eſcarres ſe ſéparerent peu-à-peu ; la ſuppuration s'établit ; la réduction de l'épiploon ſe fit naturellement, & enſuite celle de l'inteſtin, ſans que j'aie pu découvrir s'il s'étoit cicatriſé avec l'anneau, ou non. Juſqu'au dixieme jour les excrémens s'étoient écoulés par la

plaie ; mais ce jour-là je la trouvai fort nette, & les matieres fécales avoient repris leur route ordinaire. La réduction & la cicatrice avoient été l'ouvrage de vingt-quatre heures qui s'étoient écoulées depuis le dernier panſement ; il en devint plus facile. Des plumaceaux chargés d'un digeſtif ſimple, & enfin des plumaceaux ſecs acheverent promptement la cure. Trente-quatre à trente-cinq jours après l'opération, j'eus la ſatisfaction de voir cette femme entreprendre & ſoutenir les travaux de la moiſſon, parfaitement guérie, & ſans retour. Elle eſt accouchée à terme d'un enfant mort, ſans eſſuyer l'accident qu'il y avoit le plus lieu de craindre, je veux dire le déchirement de la cicatrice encore récente. Les efforts violens pour l'expulſion d'un fœtus mort étoient un motif legitime d'appréhender. La malade s'eſt portée parfaitement depuis, & ne ſe reſſent aucunement de ſa hernie.

Je ne puis douter que la réunion de l'inteſtin & du péritoine ne ſe ſoit faite avec l'anneau des muſcles du bas-ventre ; mais je n'ai pu m'en aſſurer. Cette Obſervation prouve toujours que la gangrene des kiſtes herniaires n'eſt pas généralement mortelle, ni même celle des inteſtins grêles, quoi qu'en ait pu dire l'Antiquité. C'eſt gagner beaucoup dans les ſciences, que d'avoir occaſion de ſe défaire d'un préjugé dont ſouvent dépend la vie du malade.

OBSERVATION

Sur une carie au coronal, par M. GUINOT, Chirurgien aide-Major des Hôpitaux du Roi à Enſisheim, dans la haute Alſace.

M. Weiſſe, Prêvot Royal du Grand-Huningue, âgé de ſoixante-huit ans, étant à Plombieres au mois de Septembre 1748, eut un abſcès ſur le coronal du côté gauche : pluſieurs Médecins & Chirurgiens lui conſeillerent de ſe le faire ouvrir ; l'appréhenſion de cette opération l'empêcha de s'y déterminer, & les matieres de cet abſcès s'infiltrerent dans les ſutures du nez, & s'évacuerent par les narines. Etant de retour chez lui, il fit venir un Médecin de Bâle & un Chirurgien d'Huningue, qui le traiterent fort long-tems. Voyant que ſa guériſon tardoit, il fit demander M. Willy, Chirurgien à Mulhouſen, qui le vint voir, & ne voulut point l'entreprendre ſeul. Il me fit appeller le 28 de Novembre 1748. Je m'apperçus, en le voyant, par une rougeur livide qui étoit répandue ſur le nez & aux environs, qu'il y avoit carie. Je lui conſeillai de ſe faire tranſporter chez moi ; ce qu'il fit, & le lendemain de ſon arrivée, je lui fis une inciſion cruciale ſur le front en

préſence de M. Willy, en lui levant les quatre lambeaux, comme pour un trépan. Je remplis cette plaie de charpie, que je laiſſai vingt-quatre heures. Au lever de ce premier appareil, je lui ôtai tout le coronal, tant la premiere que la ſeconde table, l'os étmoïde, & les lames oſſeuſes du nez qui étoit tout carié. La matiere qui étoit croupie entre le crâne & le cerveau, avoit déja rongé la dure-mere; ce qui me donnoit fort à craindre que la pie-mere ne pût pas réſiſter, à cauſe d'une grande toux qui lui ſurvint. Cependant la plaie s'étant bien purifiée par le moyen d'un digeſtif composé, il a été parfaitement guéri pendant l'eſpace d'un mois & demi. Il faut remarquer que la cauſe de ſon mal provenoit d'un virus qu'il conſervoit depuis fort long-tems, & que pendant ſa guériſon je l'ai fait paſſer par les grands remedes.

OBSERVATION

Sur un abſcès formé à la ſurface interne du foie, ſitué ſous la voûte charnue & cartilagineuſe qui couvre ce viſcere, par M. DURAND, ancien Chirurgien Major de la Morliere, à Arras.

Le nommé Pierre-Martin Morin, âgé de vingt-cinq ans, Charron au village de S. Léger, à trois lieues d'Arras, fut vivement attaqué d'inflammation & de grandes douleurs à l'œil droit. Ces douleurs qui occupoient auſſi tout le côté droit de la tête & de la face, continuerent de la même force pendant pluſieurs jours, & ceſſerent tout-à-coup par un métaſtaſe qui produiſit une autre eſpece de maladie.

Un point douloureux directement ſous les fauſſes-côtes droites, difficulté de reſpirer, toux fréquente, crachement de ſang & fiévre ardente, furent les accidens qui ſe manifeſterent dans l'inſtant même de la diſparition de l'inflammation & douleur de l'œil.

M. Buiſſart, Médecin de Bapaume conſulté, décida qu'il y avoit inflammation au foie & aux muſcles intercoſtaux qui l'avoiſinent : il ſuivit exactement cette maladie, preſcrivit tous les adouciſſans & les délayans con-

venables, & fit faire ſucceſſivement onze ſaignées ; mais le point de côté & la plûpart des autres accidens n'ayant point ceſſé, on me manda le 4 Août 1751, pour avoir mon avis.

Je vis un malade fort extenué, ayant une toux fréquente, ſans preſque d'expectoration, ou ne rendant que peu de crachats viſqueux ; il avoit outre cela une ſi grande difficulté de reſpirer, qu'il étoit forcé d'être couché, la poitrine & la tête fort élevées, reſſentant toujours la douleur de côté, & ayant une fiévre lente. Ces accidens joints au détail que je viens de faire, me firent ſoupçonner un abſcès à l'endroit douloureux. J'en fis l'examen ; mais les côtes me cachant l'ondulation du dépôt ſoupçonné, ce ne fut qu'après pluſieurs attouchemens & différentes attitudes, que je crus ſentir le mouvement donné à une colomne de matiere épanchée. Je remarquai ſoigneuſement cet endroit où devoit être l'épanchement ; il étoit préciſément entre la ſeconde & la troiſieme fauſſe-côte, à cinq travers de doigt des vertébres du dos.

J'y plongeai un troiſcart, en dirigeant ſa pointe vers les vertébres, afin d'éviter le foie, en cas que je me fûs trompé dans mon pronoſtic. Il ſortit par la canule de cet inſtrument une matiere de couleur de lie de vin aſſez épaiſſe ; ce qui confirma mon ju-

gement, & me ſuggera ſur le champ la maniere d'ouvrir entiérement cet abſcès.

Je conduiſis, à la faveur de la canule, un biſtouri, & j'ouvris crucialement le dépôt, d'où il ſortit environ trois chopines de pus pareil au précédent.

Le malade fut ſoulagé dans le moment, & put ſe coucher horiſontalement. Je le panſai avec une tente molette couverte du digeſtif ordinaire, des plumaceaux chargés du même digeſtif, & par-deſſus un emplâtre d'onguent de la mere. Immédiatement après ce panſement, il dormit pendant deux heures; ce qu'il n'avoit pu obtenir depuis le commencement de ſa maladie.

Au ſecond panſement, il ſortit encore beaucoup de matieres de la même couleur, mais plus ſéreuſes & filandreuſes. Une injection d'eau d'orge, d'aigremoine avec le miel roſat, fut ajouté au panſement qui fut continué de la même maniere pendant dix jours; après quoi je ne me ſervis plus que d'un bout de bandelette de linge couverte de digeſtif, &c. La poitrine ſe vuida facilement par des crachats épais & jaunâtres. Le 20, un ſimple plumaceau, l'emplâtre & les compreſſes firent tous les frais de l'appareil; & le trentieme jour de l'opération, le malade fut ſi parfaitement guéri, qu'il a ſenſiblement repris ſon embonpoint ordinaire.

DESCRIPTION d'une dyſſenterie épidémique qui a régné ſur la fin de l'année derniere à Fougeres & aux environs, par M. LE NICOLAIS DU SAULSAY, Docteur en Médecine à Fougeres.

Au mois d'Août dernier, tems où l'on commença ici les travaux pénibles de la récolte, & où les chaleurs dans ce canton furent pendant quinze jours auſſi grandes, qu'elles avoient été médiocres juſqu'alors. Pluſieurs perſonnes des Paroiſſes de S. Marc-ſur-Coënon & de la Chapelle S. Aubert, ſituées entre la ville de Fougeres & celle de S. Aubin du Cormier, Evêché de Rennes, Province de Bretagne, furent tout-à-coup attaquées de douleurs violentes dans le ventre, d'un ſentiment d'ardeur dans les entrailles, de nauſées fréquentes, de vomiſſement de matieres muqueuſes, de déjections ſanguinolentes, & quelquefois d'une humeur pareille à du frai de grenouilles, mêlée d'une grande quantité de ſang, d'une fiévre proportionnée à ces accidens. Trois, quatre ou cinq jours après, ſurvenoit un hoquet importun; le pouls devenoit petit, quelquefois intermittent, la peau ſeche & gluante, les extrémités froides, le viſage émacié, les yeux languiſſans &

enfoncés dans l'orbite, le ventre inſenſible, tous ſymptomes qui annonçoient ſphacele ou gangrene dans quelque partie du canal inteſtinal, & qui étoient effectivement le dernier période d'une maladie qui cauſoit la mort depuis cinq juſqu'à dix ou quinze jours. Pendant ce court eſpace, cette dyſſenterie ſe communiqua à un grand nombre de perſonnes, de tout âge, de tout ſexe, mais en général à celles qui vivoient à l'ordinaire d'alimens groſſiers. Bientôt après elle ſe répandit dans les Paroiſſes voiſines, juſqu'au mois de Novembre qu'elle commença à ſe calmer. Il y avoit pour le moins un quart des habitans qui éprouvoient la violence de cette cruelle maladie, & la plus grande partie en devenoient les triſtes victimes.

Conſulté ſur les ſecours néceſſaires pour combatte cette dyſſenterie, mon avis fut d'abord de mettre en uſage des ſaignées du bras proportionnées à l'âge, aux forces, au tempérament & au dégré de l'inflammation; d'employer les mucilagineux, les adouciſſans, les minoratifs, l'hipécacuana, &c. ſuivant que les indications pouvoient faire donner la préférence aux uns ſur les autres. Quelques perſonnes ſur le grand nombre guérirent. J'obſervai que la plûpart des malades me diſoient avoir rendu des vers, avant d'être attaqués, & qu'ils continuoient d'en

jetter dans le cours de leur maladie, tantôt de vivans, tantôt de morts, les uns par le vomiſſement, les autres par les ſelles : je m'apperçus en même tems que les accidens tributaires de cette dyſſenterie, ne diminuoient qu'à proportion que les vers mouroient ou étoient évacués. Auſſi-tôt je portai mes vues curatives du côté des remedes les plus vantés, pour ſatisfaire à cette indication, & je formai le plan du traitement ſuivant qui eut un ſuccès aſſez conſtant, ſur-tout quand on demandoit du ſecours dans les trois premiers jours de la maladie, ou avant que l'inflammation eût commencé, ou fût prête à tourner en gangrene.

Je faiſois ſaigner du bras plus ou moins, ſuivant les conſidérations ordinaires à tout Médecin prudent ; mais le plus ſouvent les ſaignées ont été fixées à une, deux ou trois... Par diſtance de quatre heures, je preſcrivois un demi-lavement fait avec une décoction de graines de lin, ou avec le lait ; dans l'un ou l'autre, on faiſoit fondre trois ou quatre gros de baume tranquille. Très-ſouvent je faiſois boire d'une tiſanne compoſée avec la racine de fougere mâle en poudre groſſiere, les ſommités fleuries de camomille, les têtes de pavot blanc écraſées. Le lendemain de la derniere ſaignée, on employoit le purgatif ſuivant, mais particuliérement dans les malades où l'on ſoupçonnoit plénitude dans

les premieres voies. Prenez coralline & *ſemen contra*, de chacun une pincée, poudre de racine de fougere un gros, rhubarbe demi-gros, le tout infuſé dans deux verres d'eau de pourpier : faites fondre enſuite manne & catholicum double, de chacun une once. On fait avaler un verre de ce remede, dans lequel on ajoute hipécacuana en poudre, depuis dix juſqu'à vingt-quatre grains. Quand le malade vomit, on lui fait boire à l'ordinaire de l'eau tiéde ; deux à trois heures après, on fait prendre le ſecond verre, dans lequel on mêle deux onces d'huile d'amandes douces. Tous les ſoirs depuis ce purgatif placé, on donne au malade trois ou quatre cuillerées du remede ſuivant ; on répete la même doſe vers deux heures après minuit, ſi les déjections continuent d'être fréquentes & les douleurs violentes. Prenez eaux diſtillées de menthe, de pouliot & d'alleluya, de chacune un petit verre, ſel d'abſinthe demi-gros, thériaque ou diaſcordium un gros, laudanum liquide trente gouttes, ſyrops de tanaiſie & de citron, de chacun une once... chaque matin à jeun un bol compoſé avec la thériaque, & demi-gros ou un gros de la poudre ſuivante, décrite dans la matiere médicale de M. Geoffroy. Prenez racine de fougere, rhubarbe & ſommités de tanaiſie, de chaque un gros, écorce de mûrier & coralline, de chacune deux gros,

æthiops minéral demi-once. L'aprés-midi des jours que l'on a donné de cette poudre, on fait prendre un lavement fait ſimplement avec le lait, deux jaunes d'œufs & une cuillerée de caſſonade.

Par ces remedes, j'ai obſervé journellement que la plûpart des malades rendoient des vers morts ou vivans, que les accidens diminuoient à proportion, & que les dyſſentériques étoient bientôt en état de prendre des œufs frais, du pain trempé dans du bouillon fait avec les viandes blanches & le ris. Le ſigne d'un amandement durable & certain étoit, lorſque la matiere des déjections acquéroit la liaiſon & la conſiſtance d'une eſpece de purée.

Ce traitement m'a paru également heureux dans les hommes, dans les femmes, dans les vieillards, dans les enfans : il ſeroit dangereux à pluſieurs égards dans les femmes groſſes ; cependant je n'en ai pour l'ordinaire ſupprimé que l'hipécacuana, comme émétique, & le ſuccès a été auſſi conſtant dans ſept à huit femmes enceintes attaquées de cette dyſſenterie, que dans les autres malades... Dans les dyſſenteries où l'appareil des vers ne paroiſſoit pas exiſter, (ce qui étoit fort rare) la guériſon étoit prompte... Dans les dyſſenteries accompagnées de vers aſcarides, le plus ſouvent trouvés par pelotons dans les gros inteſtins, la

guériſon

guériſon étoit certaine... Dans les dyſſenteries cauſées & entretenues par des vers ronds, & longs au moins comme la main, la maladie étoit plus opiniâtre : cette eſpece de vers s'eſt trouvée, par l'inſpection des cadavres, faire particuliérement ſon ſéjour dans l'eſtomac & dans les inteſtins grêles ; auſſi les malades attaqués de cette eſpece de dyſſenterie, avoient-ils un hoquet très-fatiguant, des vomiſſemens continuels, quelquefois même de ſang. Lorſque ces accidens commençoient à ſe calmer, on étoit obligé, pendant l'uſage de la poudre vermifuge, de répéter, par intervalle de quatre à cinq jours, le purgatif ci-deſſus marqué, obſervant d'en ſupprimer l'hipécacuana... Avec les unes & les autres de ces dyſſenteries, il s'eſt trouvé quelquefois une complication de fiévre putride ; pluſieurs de ces malades ont même été couverts de pourpre : dans ce cas, après avoir agi comme dans une dyſſenterie ordinaire, la principale attention m'a paru conſiſter à retrancher tous les narcotiques, crainte d'augmenter la diſpoſition où étoient les vaiſſeaux du cerveau à l'engorgement ; à entretenir les évacuations par les ſelles, lorſque le ventre devenoit pareſſeux, en faiſant uſage d'une décoction de tamarins ; à ſoutenir les forces par le moyen de potions aigrelettes, pour ne pas perdre de vue la matiere vermineuſe ; à procurer au

ſang quelques dépurations par le ſecours d'une tiſanne de ſcorſonere, & enfin de légeres teintures de quinquina.

On ne peut douter que les différentes eſpeces de vers ne ſoient la cauſe principale de cette dyſſenterie. M. Le Bret, Intendant de Bretagne, auſſi attentif à la conſervation des citoyens, que vigilant à remplir les devoirs de ſon miniſtere, envoya M. Sevoy, Médecin de Rennes, dans les Paroiſſes où cette maladie cauſoit tant de ravages, pour obſerver ſon caractere, & contribuer à trouver les moyens de la guérir & même de la prévenir. Il fit faire l'ouverture des cadavres d'un grand nombre de perſonnes, victimes de cette épidémie : il m'a aſſuré que dans tous il avoit trouvé une plus ou moins grande quantité de vers. De mon côté j'ai fait les mêmes recherches, & j'ai conſtamment reconnu la même cauſe, mais ſingulierement dans une fille de dix-ſept ans. Vingt-huit vers dont la plûpart étoient longs d'un pied, & dont quelques-uns encore vivans, étoient cantonnés dans l'eſtomac & dans les inteſtins grêles ; deux pelotons de vers aſcarides, qui chacun en contenoit ſans nombre, ſe trouverent boucher & diſtendre les parois de l'inteſtin colon, à environ la largeur de quatre doigts de diſtance l'un de l'autre ; une partie de l'inteſtin iléon étoit ſphacélée, l'eſtomac enflammé,

& la tunique veloutée entiérement détruite.

Pour me confirmer dans le traitement ci-deſſus marqué, je penſai que ce n'étoit pas ſur les malades de la campagne, ni même ſur ceux des maiſons particulieres de la ville, que je devois établir mon obſervation : un Médecin n'eſt point aſſez certain que les malades prennent les remedes dans la doſe ou l'ordre qu'il les a preſcrits ; le régime n'eſt preſque jamais obſervé : d'ailleurs bien des malades tentent des remedes vantés par le vulgaire, ſans que le Médecin en ſoit informé, & alors il eſt tout ſurpris de voir naître des effets oppoſés à ce qu'il avoit lieu d'eſpérer. L'Hôpital S. Nicolas de cette ville de Fougeres me parut propre à lever ces difficultés & à conſtater le fait. Depuis le commencement de Septembre juſques vers la fin d'Octobre, j'y ai traité ſoixante-dix de ces dyſſentériques, de tout âge, de tout ſexe. Les Dames Hoſpitalieres ont remarqué, comme moi, que ſur ce nombre il n'eſt mort que cette fille de dix-ſept ans dont j'ai ci-devant parlé, qui, lorſqu'on l'apporta à cet Hôpital, avoit tous les ſymptomes qui dénotoient un commencement de gangrene dans quelque partie du canal inteſtinal, & cinq femmes, d'un tempérament uſé, & dont la moins âgée avoit ſoixante-cinq ans.

Cette Obſervation paroît d'autant plus

intéreſſante, que cette dyſſenterie n'eſt pas entiérement ceſſée dans ce pays, & qu'elle pourroit bien reparoître dans la prochaine ſaiſon avec ſa premiere fureur. J'ai même obſervé que dans le cours de cet hiver, la plus grande partie des maladies de poitrine & de fiévres différentes avoient conſervé quelque choſe du caractere de cette dyſſenterie, en ce que dans les unes comme dans les autres, il ſe manifeſtoit preſque toujours un appareil conſidérable de vers; c'eſt ce qui a engagé à marier les vermifuges avec les remedes appropriés à chacune de ces maladies.... Je croirois enfin manquer à cette grande exactitude dont tout Obſervateur doit ſe piquer, ſi je paſſois ſous ſilence les remedes préſervatifs que j'ai conſeillés aux perſonnes qui craignoient cette maladie. Ils conſiſtoient à les faire ſaigner une ou deux fois, à leur faire faire uſage de petit-lait clarifié pendant trois ou quatre jours, à prendre chaque matin un bol compoſé avec demi-gros de la poudre vermifuge, un ſcrupule d'aloës & ſuffiſante quantité de ſyrop d'abſinthe, & à les purger, ſuivant l'âge & le tempérament.

L'intérêt que je prends à la ſanté de mes compatriotes, me fait déſirer qu'ils puiſſent retirer quelques avantages de ces obſervations; cependant j'avouerai que je n'aurois pu prendre ſur moi de les rendre publiques,

ſans l'obligeante invitation de M. Senac, premier Médecin du Roi, à qui j'ai eu l'honneur de communiquer ce Mémoire.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obſervations & de Remedes.

Ouverture du cadavre d'un homme mort d'un ſpina ventoſa, par M. PERRAULT, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi à Soiſſons.

Un homme âgé de cinquante-huit ans, très-robuſte & très-bien conſtitué, qui n'avoit d'autre emploi, que celui de travailler aux carrieres, en qualité de manœuvre, reſſentit, il y a environ quinze mois, en ſe baiſſant pour lever un fardeau, une douleur aiguë dont il manqua ſe trouver mal. Cet homme ne s'écoutant point, continua ſon métier pendant quatre mois, malgré les douleurs continuelles qu'il éprouvoit : au bout de ce tems, elles devinrent ſi vives, qu'elles le rendirent boſſu & courbé. Il fut obligé de garder le lit, ſans fiévre ni aucune altération ſenſible dans ſes fonctions. Cependant quelque tems après il mourut, en prenant un bouillon. Je l'ouvris. Les viſceres étoient dans leur état naturel, excepté le poumon droit qui étoit adhérent depuis le ſternum juſqu'aux ver-

tébres du dos. A l'épine, je trouvai une tumeur qui occupoit la troiſieme, la quatrieme & la cinquieme des vertébres dorſales. J'ouvris le périoſte qui formoit une eſpece de ſac; il étoit plein de pus ſans odeur. Les vertébres étoient cariées, les cartilages qui les uniſſent totalement détachés, & une partie de la moëlle épiniere ſuppurée. Quatre de mes Eléves ont aſſiſté à cette ouverture.

Obſervation ſur une payſanne dont on a coupé la matrice, par M. CAILLÉ, Médecin au Poirée ſous la Roche-ſur-Yon Bas-Poitou.

Le 16 de Mars 1756 je fus appellé au village de Bordigal, Paroiſſe de Sainte Flaire Bas-Poitou, pour décider ſi l'on couperoit la matrice de Catherine Grandeau, qui étoit totalement tombée depuis un mois; au premier coup d'œil la choſe me parut très-dangereuſe, mais tout mûrement examiné avec MM. Trichet, Biroteau, Frappier & Bacqua Chirurgiens, il fut décidé que cette partie ſeroit emportée; l'impoſſibilité qu'il y avoit de pouvoir la réduire & de la contenir à ſa place, à cauſe de ſon volume, & de la gangrene qui faiſoit ravage, fut la raiſon qui me détermina à faire faire cette amputation le plus près de la vulve qu'il fut poſſible: M. Trichet fut

celui qui fit l'opération ; la plaie donna peu de ſang, qu'on arrêta avec la charpie ſeche & des compreſſes contenues par un bandage convenable, enſuite on la panſa comme une plaie ſimple, qui fut parfaitement guérie le quinzieme jour : la malade étant venue à la Meſſe à la Paroiſſe de ſainte Flaire, qui eſt à une demi-lieue de ſa demeure, s'en retourna enſuite chez elle.

Cette malheureuſe payſane porte depuis ſa plus tendre jeuneſſe un virus ſcrophuleux, qui lui a ôté l'uſage d'une de ſes mains. Elle a auſſi un ulcere à une jambe qui ne cede à aucun remede ; il y avoit un mois que ſa matrice étoit tout-à-fait tombée, quoiqu'il y eût un an que cette fille s'appercevoit d'un dérangement dans les parties génitales, elle n'oſoit ſe plaindre par une pudeur mal entendue ; nous examinames la partie qui peſoit neuf onces. En la coupant en différens ſens, nous y trouvames des glandes dures, ſemblables à du ris de veau, qui donnoient une ſanie jaunâtre purulente, quoique cette partie fût dans ce pitoyable état, elle n'avoit pas cependant perdu ſa figure ordinaire.

Obſervation ſur une fille qui a été ſaignée du bras & du pied mille vingt fois, par M. BRILLOUET, Chirurgien Major de l'Hôpital de Chantilly.

La fille dont il s'agit, a eu ſes régles depuis quatorze juſqu'à ſeize ans; elles ſe ſupprimerent alors par une peur. Il ſurvint des accidens hyſtériques très-graves que pour-lors l'on ne put détruire. Elle a reſté dans cet état pendant dix-neuf ans avec le ventre fort gros, des vomiſſemens fréquens & des attaques de vapeurs épileptiques. Le ſeul remede qui la ſoulageoit, étoit la ſaignée qui a été réitérée juſqu'à mille vingt fois, ſçavoir, 80 du pied & 940 du bras. Dans la 19ᵉ année de ſa maladie, elle n'a été ſoutenue qu'avec des lavemens nutritifs; car le vomiſſement étoit continuel. Malgré ſon état déplorable, elle fut cependant obligée de ſe tranſporter à Ecouen ſur une charrette; ce qui devoit lui cauſer la mort, devint l'inſtrument de ſa guériſon. Les ſecouſſes de la voiture donnerent au ſang une nouvelle force, procurerent une hémorragie par la matrice qui dura un an, au bout duquel tems cette fille a été parfaitement guérie; elle s'eſt mariée, & depuis treize ans elle jouit d'une bonne ſanté.

Lettre contenant des éclairciſſemens ſur la maniere de faire de l'Eau de luce ſans intermede, à M. BOYER, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin ordinaire du Roi, & Chevalier de l'Ordre Royal de S. Michel, par M. BETBEDER, Inſpecteur des Eaux minérales de Mont de Marſan, &c.

MONSIEUR,

J'ai lu dans le Journal les différentes expériences que M. de la Riviere a faites, pour s'aſſurer de la vérité de mon procédé ſur l'Eau de luce : je ſuis étonné qu'il ait été ſi malheureux dans l'exécution. Mon procédé eſt exact, & l'on ne peut attribuer le peu de ſuccès qu'a eu M. de la Riviere dans la combinaiſon qu'il a tentée de l'huile de karabé avec l'eſprit volatil de ſel armoniac ſans intermede, qu'à ce qu'il n'a pas ſcrupuleuſement ſuivi mon manuel ; il s'en eſt viſiblement écarté, lorſqu'au lieu de quelques gouttes d'huile blanche de karabé (ce qui ne peut s'entendre que de deux, trois, ou bien quatre gouttes,) il a mis un gros de cette huile avec deux gros d'eſprit volatil de ſel armoniac en digeſtion dans un flacon de cryſtal. Je ne verſe que deux, trois ou quatre gouttes de karabé dans un flacon à Eau de luce : cette petite quantité s'étend

bientôt dans tout l'intérieur du flacon ; elle ſe diviſe & offre un plus grand nombre de ſurfaces aux pointes de l'alkali volatil. Les molécules de ce ſel agiſſant ſur les molécules huileuſes, pour ainſi dire iſolées par la grande extenſion qu'ont ſouffert les quatre gouttes, plus librement que lorſqu'elles ſe trouvent réunies à un gros de la même huile qu'a employée M. de la Riviere dans ſes expériences, s'uniſſent intimement avec elles, forment une ſubſtance ſavonneuſe ; & ſi après les premiers jours de digeſtion, il reſte encore quelques molécules huileuſes libres, elles ſeront bientôt ſaiſies par le nouvel alkali volatil que leur offrira la ſeconde doſe d'eſprit de ſel armoniac que j'ajoute dans le flacon, elles ſe combineront parfaitement, & l'expérience m'a appris qu'après deux ou trois jours de digeſtion à la même chaleur, les deux ſubſtances qui paroiſſent ſi immiſcibles à M. de la Riviere, ſe trouvent combinées ſous la forme & la conſiſtance d'un lait clair & jaunâtre, tel qu'on le trouve décrit dans mon procédé. Ce nouveau corps eſt un ſavon dans lequel on doit conſidérer les molécules ſalines comme autant d'aiguilles implantées par un bout dans une molécule huileuſe, & ſaiſiſſant par l'autre une molécule aqueuſe : c'eſt cet arrangement des pointes de l'alkali volatil qui rend ce ſavon ſoluble dans le menſtrue aqueux qui eſt la

baſe de l'eſprit volatil du ſel armoniac. D'où l'on doit conclure, qu'il réſulte de mon procédé un vrai ſavon, & par une conſéquence néceſſaire, même ſuivant les principes de M. de la Riviere, une véritable Eau de luce. Cette eau ne dépoſe point un ſédiment ; au contraire ce ſavon volatil, plus léger que le menſtrue aqueux dans lequel il eſt diſſous, s'éleve ſur la ſurface de l'eau, ſi on la laiſſe quelques jours ſans l'agiter, non ſous la forme des molécules huileuſes, ainſi qu'il arrive à l'Eau de luce faite par l'intermede de l'eſprit de vin, mais ſous celle du corps ſavonneux dont j'ai déja parlé ; la moindre ſecouſſe ſuffit pour le remêler avec toute la maſſe aqueuſe.

Voilà, Monſieur, des faits certains que j'ai recueillis d'après l'expérience, & qui ont ſervi de fondement à ma théorie de l'Eau de luce.

M. de la Riviere n'a point apperçu qu'en n'étendant pas ſuffiſamment l'huile de karabé, il a oppoſé aux molécules ſalines un obſtacle invincible, & que c'eſt-là le véritable nœud de la difficulté. J'oſe me flatter que s'il veut ſe donner la peine de vérifier de nouveau mon procédé, il réuſſira à combiner ſans intermede l'huile de karabé avec l'eſprit volatil de ſel armoniac, & qu'il parviendra à diſſiper les ſoupçons qu'il auroit pu jetter ſur mon exactitude ou ma ſincérité.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

MARS 1757.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties		
1	5	7½	7	28	6	0	S-O. à l'O. foible.	Pluie fine preſque tout le jour.
2	5½	8	7	28 28	6 6	$\frac{1}{8}$ 0	O. médiocre.	Couvert, épais. Brume médiocre.
3	5	10	6	28 28	5 2	0 0	O. au S-O. *idem*.	*Idem*, le matin. Nuageux le ſoir.
4	6	6	2½	28 28	1 1	0 $\frac{1}{6}$	O. le mat. *idem*. N-O. le ſoir.	*Idem*, pluie fine le mat.
5	0	3	1	28 28	1 3	$\frac{1}{4}$ $\frac{1}{2}$	N-O. médioc. Fort à 10 h. du matin.	*Idem*, neige & grêle par intervalles tout le jour.
6	0	3	0	28 28	3 4	$\frac{1}{2}$ 0	N. N-O. fort.	*Idem*.
7	0	2½	1	28 28	3 0	0 0	S-O. au N. N-O. fort.	*Idem*, neige le matin ; pluie fine le ſoir.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
8	0 1	1½	0 2	28	1	0	N. au N-	Nuageux.
				28	1	½	E. fort.	Serein à 7 h.
								du ſoir, & la
								uuit.
9	0 1½	0	0 1	27	10	½	S-E. fort	Couvert,
				27	6	0	par inter-	épais. Nei-
							valles.	ge fine tout
								le jour.
10	0 1½	0	0 1	27	6	¼	N. mé-	Couvert,
				27	8	½	diocre.	épais. Se-
								rein la nuit.
11	0 3	2	0 2	28	0	0	*Idem.*	Serein.
				28	1	½		
12	0 4	1	1	28	2	0	S-O. *id.*	Couvert.
				28	1	½		
13	1	3	4	28	0	0	*Idem.*	*Idem*, pluie
				27	11	½		fine tout le
								jour.
14	5	8	4	27	11	½	S-O. à	Nuageux.
				28	0	½	l'O. fort	Serein la
							par rafales	nuit.
15	3	5½	4	28	0	¼	S-O.	Couvert.
				27	5	½	*idem*. Im-	Pluie fine le
							pétueux à	ſoir.
							6 h. du ſ.	
16	1½	5½	3	27	6	¾	O. au N-	*Idem*, grêle
				27	10	0	O. fort.	le matin ;
								pluie petite
								le ſoir.
17	1¾	5	2	28	0	0	N. mé-	Couvert.
				28	3	½	diocre.	Pluie fine le
								matin & le
								ſoir.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	Barometre. pouces.	lignes.	parties.	Vents.	Etat du ciel.
18	1 ½	5 ½	4	28	4	0	N-E. à l'O. très-foible.	Peu de nuages.
19	3	8	7	28 28	4 3	¾ 0	S O. foible.	Nuageux.
20	5 ½	9	4	28 28	1 4	½ 0	*Idem*, le matin. N-O. le ſoir.	*Idem.*
21	3	8	6	28 28	4 4	½ 0	S-O. foible.	Couvert à 9 h. du mat.
22	5	11	7	28 28	3 4	0 0	S-O. au S. *idem.*	Nuageux. Pluie fine le ſoir.
23	4	12	9	28 28	4 2	½ 0	S. impétueux.	Nuageux. Bruine à 10 h. du ſoir.
24	7	9	8 ½	28 28	2 3	0 0	O. au S-O. fort par interval.	Couvert. Pluie fine le mat. & le ſ.
25	8	10 ½	6 ½	28 28	2 1	0 0	S.S-O. fort.	Nuageux. Pluie fine le ſoir.
26	4	10	5	28	5	0	S. foible.	*Idem*, pluie fine le mat.
27	3 ½	13	8	28 28	3 1	¾ 0	E. au S-E. forr.	Peu de nuages.
28	7	14	10	28 27	0 11	0 0	S-E. au S-O. fort.	Nuageux. Pluie médioc. le ſoir.
29	9 ½	13	6	27 28	9 0	½ 0	*Idem.*	*Idem*, pluie petite à midi. Tonnerre petit à 4 h. du ſoir.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
30	3	8	9	28 28	1 0	0 0	S. fort. Impétueux à 10 h. du ſoir.	Nuageux. Petite pluie le matin & le ſoir.
31	9½	10½	9	28 27	0 11	½ ½	S-O. médiocre.	Couvert. Pluie preſque tout le jour.

Le thermometre a marqué pendant ce mois 14 dégrés au-deſſus du terme de la congélation, & 4 dégrés au-deſſous : la différence entre ces deux termes eſt de 18 dégrés.

Le barometre a monté juſqu'à 28 pouces 6 lignes, & s'eſt abbaiſſé juſqu'à 27 pouces 5 ½ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 12 ½ lignes.

Le vent a ſoufflé 4 fois du N.
2 fois du N. vers l'E.
1 fois de l'E.
4 fois du S. vers l'E.
4 fois du S.
15 fois du S. vers l'O.
7 fois du O.
6 fois du N. vers l'O.

Il y a eu 1 jour de tems ſerein.
14 jours de tems nuageux.
16 jours de tems couvert.
8 jours de gêlée.
16 jours de pluie ou bruine.
4 jours de neige.
3 jours de grêle.
1 jour de tonnerre.

Les hygrometres n'ont marqué de la ſéchéreſſe, que vers la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1757.

Ce mois qui eſt ordinairement un des plus variables pour le tems, a été auſſi un des plus funeſtes par ſes effets. La pluie, les neiges, la grêle & le changement continuel de l'état de l'atmoſphere ont produit une très grande quantité de catharres, & ſur-tout de pleuro-péripneumonies. Ceux qui ont été attaqués de ces eſpeces de fluxions de poitrine, avoient communément le pouls petit & fréquent, la langue très-ſeche, des ſueurs & des diarrhées colliquatives; les ſaignées n'y paroiſſoient pas être auſſi ſouveraines, qu'elles le ſont ordinairement dans ces ſortes de maladies : rien cependant n'indiquoit de la ſaburre dans les premieres voies. On a obſervé auſſi des fievres violentes continues avec redoublemens, dans leſquelles le viſage & le corps ſembloient couverts d'une eſpece d'éruption miliaire, & qui étoient accompagnées d'envies de vomir & de déjections vertes; ce qui eſt preſque toujours le ſigne des maladies *ab acido ſpontaneo*. Peu de ſaignées, des lavemens & des purgatifs terminoient heureuſement ces ſortes de fiévres. Il eſt bon de remarquer cependant qu'il étoit très-difficile d'évacuer ces ſortes de malades, à moins que l'on eût préparé la matiere acide des premieres voies avec des abſorbans.

Il y a eu peu de petites véroles, quelques fiévres putrides, des maux de gorge ædémateux & inflammatoires.

Le nombre des malades & des morts a été plus conſidérable que dans les mois précédens.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mai. A Paris, ce 23 Avril 1757.

LAVIROTTE.

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1757.

TOME VI.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LIVRES NOUVEAUX.

ESSAI ſur l'uſage des Alimens, où l'on traite de la différence des Régimes, ſuivant la différence des hommes, par M. Lorry, Médecin de la Faculté de Paris. *In*-12. Tome II. A Paris, chez Vincent, rue S. Severin. Prix relié 2 liv. 10 ſ.

Le Tome I. de cet Ouvrage, où l'on traite de la nature & de la qualité des Alimens, ſe trouve chez le même Libraire. Prix relié 2 liv. 10 ſ. *Ces deux Volumes ſe donnent conjointement ou ſéparément.*

La Pharmacopée des Pauvres, accompagnée d'Obſervations ſur chaque formule, par le Docteur W... Membre du Collége Royal des Médecins de Londres, avec des notes ſur l'application des mêmes remedes & une table des maladies. A Paris, chez Claude Heriſſant, Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or & aux Trois Vertus. *In*-12. Prix relié 2 liv.

Elémens de Chymie, ſuivant les Principes de Becker & de Stahl, traduits du Latin ſur la ſeconde édition de M. Juncker, avec des notes, par M. de Machy, Apothicaire gagnant Maîtriſe de l'Hôtel-Dieu de Paris. A Paris, chez Simeon-Proſper Hardy, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſus de celle de la Parcheminerie, à la Colomne d'or. *In*-12. 6 Vol. Prix relié 15 liv.

RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

REFLEXIONS ſur différens accidens qui ont accompagné l'inoculation de la petite vérole, faite ſur un jeune homme d'une famille diſtinguée de Leyde, par M. *GAUBIUS, Profeſſeur de Médecine & de Chymie à Leyde.*

UN jeune homme, d'une famille diſtinguée de Leyde, me communiqua, au commencement de Mai 1755, le deſſein où il étoit de ſe faire inoculer la petite vérole, & me pria de vouloir bien me charger de ce ſoin. J'acceptai la propoſition avec d'autant plus de plaiſir, que connoiſſant à fond la perſonne que je devois inoculer, je la jugeai très-propre à ſoutenir cette opération ſans aucun danger.

La ſaiſon me paroiſſoit fort convenable à ce projet. Je préparai donc mon ſujet à l'ordinaire, & je ne négligeai aucune précaution qui pût donner lieu à aucun reproche légitimement fondé. Je fis le 25 Mai l'inoculation (*a*), comme j'ai coutume de la faire. Je n'entrerai pas dans ce détail que tout le monde ſçait, & qui par conſéquent eſt peu eſſentiel à cette hiſtoire. Tout ce que je crois néceſſaire d'obſerver, c'eſt que les huit premiers jours ſe paſſerent ſans aucune incommodité.

Sur le ſoir du huitieme & les deux jours ſuivans, le malade ſe plaignit de quelques friſſons & de maux de tête. Je ne remarquai pas cependant la moindre altération dans ſon pouls; rien dans les urines, dans les ſelles, ni dans toute l'habitude du corps, n'annonçoit le moindre dérangement. L'impatience, l'inquiétude, une imagination un peu ébranlée étoient les ſeules incommodités de l'inoculé.

Je penſois à réitérer l'inoculation, regardant la premiere comme infructeuſe; mais le 4 Juin au matin, je trouvai à mon malade une aſſez forte fiévre & une chaleur exceſſive. Cela continua juſqu'au 6, que l'éruption commença à ſe faire vers le ſoir. Le len-

(*a*) Voyez, ſur la maniere de faire cette opération, ce que dit M. Hoſty, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, qui a fait un voyage exprès à Londres, pour apprendre à bien inoculer. *Journal de Médecine, Tom. III. pag.* 274. 337.

demain, la petite vérole ſortit en grande abondance au viſage; elle étoit pour-lors en petite quantité dans les autres parties du corps, qui en furent bientôt couvertes à leur tour.

Je m'apperçus facilement que cette petite vérole étoit de la plus maligne eſpece. J'en fus pleinement convainçu le 11 de Juin, où je vis paroître les ſymptomes les plus fâcheux, & malgré des ſoins incroyables que j'ai pris, mon malade auroit ſans doute ſuccombé, ſi les chaleurs qui étoient pour-lors exceſſives, n'euſſent heureuſement ceſſé. Tout alla aſſez bien depuis ce jour juſqu'au 15, que le malade ſe croyant abſolument hors d'affaire, obligea ſa garde à lui laver la tête & les yeux avec du beurre. La nuit ſuivante, il fut très-agité; il ſurvint une groſſe fiévre & des délires continuels que j'eus le bonheur de calmer: ce fut pour lui la derniere époque de ſes allarmes; car dès-lors il alla de mieux en mieux juſqu'à l'entier rétabliſſement, auquel il ne parvint cependant qu'après avoir encore beaucoup ſouffert par les clous & les furoncles qui lui couvroient tout le corps. J'avois prévu cet accident, & j'avois pris toutes les précautions néceſſaires pour le prévenir, ou du moins pour le rendre plus ſupportable.

En faiſant le détail très-ſuccint de cette opération, mon deſſein n'eſt pas de décrier cette pratique, mais ſimplement de faire connoître qu'elle exige plus de ſoin & d'atten-

tion, que la plûpart des gens ne ſe l'imaginent. Le ſujet inoculé étoit d'un très-bon tempérament ; la ſaiſon paroiſſoit avantageuſe. Je ne peux douter que la matiere varioleuſe ne fût de la bonne eſpece ; elle avoit été procurée par M. le Profeſſeur Schwencke, à l'expérience & à l'exactitude duquel on peut ſûrement ſe rapporter. On n'a rien négligé dans la préparation. Ajoutez à cela que pendant ce tems, il ne régnoit ni petite vérole, ni maladies inflammatoires à Leyde & dans ſes environs ; & cependant combien de fois n'ai-je pas eu raiſon de craindre les funeſtes effets de cette triſte opération ? Je ne prétends pas, je le répete, conclure de-là que l'inoculation eſt nuiſible ou dangereuſe dans toutes les circonſtances & dans tous les cas. Je penſe ſeulement qu'on ne doit pas entreprendre cette opération à la légere, & ſans avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour en aſſurer le ſuccès (*a*).

Je crois, par rapport à la préparation, que par ſon moyen on peut diminuer la force du

(*a*) Touchant le choix du ſujet, on ne ſçauroit trop recommander de ſuivre les avis & les exemples de M. Ranby. Cet habile homme, zélé partiſan de l'inoculation, n'a jamais pratiqué cette opération, qu'un ſévere examen ne lui ait fait juger que le ſujet étoit en tout point bien conditionné. Il pouſſe le ſcrupule juſqu'à ne vouloir pas inoculer ceux qui demandent une préparation un peu longue, parce que c'eſt un ſûr indice de quelque vice actuel dans l'habitude du corps. On ne peut guéres douter que M. Ranby ne ſoit en partie redevable à cette attention des ſuccès qu'il a conſtamment eus dans la pratique de l'inoculation.

venin, au point que l'inoculé ait la petite vérole la plus facile & la plus heureuſe; mais je crains que cette foibleſſe de l'action du pus ne lui ait pas permis d'épuiſer toute la diſpoſition que le ſujet pouvoit avoir à l'infection, de ſorte qu'il pourroit reprendre la petite vérole une ſeconde fois. Je ſuis convaincu que le fait eſt poſſible, puiſqu'il arrive dans la petite vérole naturelle. Comme il y a des gens qui ne la prennent jamais, il peut y en avoir auſſi qui y ſoient tellement diſpoſés, qu'elle ne puiſſe pas être épuiſée par une ſeule attaque. Il peut ſe faire que pendant le tems que l'infection regne, un homme ſe trouve dans un état ſi favorable, ou ſoit attaqué ſi légérement, que la diſpoſition, quelle qu'elle ſoit, à recevoir la contagion, n'en ſoit que peu diminuée. L'expérience m'a appris que dans le peuple, on ne doit pas compter que ces petites véroles ſi bénignes, qui ne ſont accompagnées d'aucune fiévre, puiſſent exempter d'une ſeconde attaque.

Par l'hiſtoire que je viens de rapporter, on voit que la lenteur avec laquelle la matiere varioleuſe opere, ne fournit pas toujours un pronoſtic aſſuré, que la petite vérole ſera heureuſe: tout dépend encore ici de la conſtitution du corps. On ne doit donc pas non plus s'allarmer pour cela ſeul, que l'éruption ſe fait plutôt qu'on ne l'auroit attendue. Le plus ou le moins de diſpoſition à

recevoir la petite vérole, ne décide rien par rapport à la qualité de la maladie. On ne doit pas non plus s'impatienter ſi l'éruption tarde un peu, ni ſe hâter de recourrir à une ſeconde inoculation. Dans le cas que je viens de citer, l'éruption ne commença qu'après le dixieme jour; on a vu des circonſtances où elle a retardé juſqu'au quatorze, & même juſqu'au vingt-ſixieme jour (*a*).

Quelques perſonnes n'ont pas craint de dire, qu'on pouvoit par l'inoculation attirer la petite vérole, ſur telle ou telle partie du corps qu'on le trouvoit à propos. Voilà un préjugé populaire; attribuer à une pratique des effets qu'elle ne peut produire, c'eſt la décrier & non la célebrer; c'eſt rendre ſuſpects ceux qu'elle produit réellement. Quelques ſujets inoculés n'ont eu que deux ou trois puſtules autour des plaies; en conclura-t-on qu'il en ſera de même de tous ceux qui ſe ſoumettront à cette opération? L'inoculation a ſes avantages réels, *& bien démontrés* dans les cas même les plus fâcheux; il ne faut pas lui en prêter de chimériques.

On voit encore par cette inoculation, qu'il n'eſt pas vrai que la petite vérole inoculée ſoit toujours exempte de la fiévre ſecondaire, ou de ſuppuration. Je recommande à cette occaſion l'uſage du quinquina, que j'ai très-utilement employé ici, & dans quelques

(*a*) Voyez l'excrait du Rapport de M. Hoſty.

autres perſonnes attaquées de la petite vérole naturelle, pour modérer la fiévre, produire de bon pus & prévenir la gangrene.

J'attribue le changement ſubit en mieux, que mon malade éprouva, à l'avantage de la petite vérole inoculée. Lors même qu'elle eſt de la mauvaiſe eſpece, elle eſt toujours beaucoup plus douce & plus traitable que la naturelle ; & c'eſt à l'inoculation que ce jeune Seigneur eſt vraiſemblablement redevable de la vie : car avec cette diſpoſition particuliere, s'il eût eu la petite vérole naturelle, il y a tout lieu de croire qu'il n'en ſeroit jamais réchappé. Ce n'eſt donc pas pour déconſeiller cette pratique que j'ai publié ce Mémoire ; mais pour montrer la néceſſité d'agir avec précaution, & pour me rendre utile aux Médecins, en leur mettant ſous les yeux un fait qui leur fournit par ſes difficultés une occaſion de faire des réflexions utiles au genre humain, & propres à perfectionner l'inoculation de la petite vérole.

Nota. *L'Obſervation qui fait le ſujet de ce Mémoire, eſt une des plus intéreſſantes que puiſſe fournir l'hiſtoire de l'Inoculation : elle prouve également & la candeur & la bonne foi de l'opérateur, & l'importance de l'opération. Malgré la force avec laquelle M. Gaubius préſente ſes difficultés, il eſt facile de pénétrer dans ſes vues, & de s'appercevoir qu'il incline pour l'inoculation. Il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui ont pris parti dans cette nouvelle diſpute, fuſſent auſſi inſtruits, auſſi circonſpects & auſſi*

ſinceres, que le célébre Profeſſeur Hollandois. Dans tout ce qui concerne la vie des hommes, on doit ſe piquer de vérité & d'impartialité; il faut ſoumettre les eſprits avec des faits, & non les révolter par des injures.

HISTOIRE d'une fauſſe-couche ſinguliere, ſuivie peu de tems après d'une groſſeſſe extraordinaire, par M. DEYDIER, Ecuyer, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, & Médecin de l'Hôpital de Niſmes.

La Demoiſelle Siccaud, âgée d'environ trente-ſept ans, d'un tempérament ſanguin, vif & bilieux, ſe maria en Septembre de l'année 1754; quelques mois après ſon mariage, elle eut des maux de cœur, des nauſées, des vomiſſemens, des phantaiſies pour certains alimens. Elle éprouva de la ſenſibilité, & du changement à la couleur de ſon ſein, qui groſſit ſucceſſivement, de même que le ventre, où elle dit ſentir un mouvement inſolite & bien diſtinct; en un mot elle ſe crut groſſe, je fus appellé, je touchai le ventre & je trouvai à la région du baſſin une groſſeur & une réſiſtance; les régles cependant continuerent, non-ſeulement tous les mois, mais même ſouvent deux fois dans l'eſpace de trente jours.

Au bout de quatre mois, il lui prit tout-à-

coup une perte de ſang immodérée, des douleurs vives aux lombes, des tranchées & des défaillances ; le ventre s'éleva conſidérablement, devint très-douloureux ; elle rendit avec des caillots de ſang un corps ſolide, je le mis dans l'eau, le lavai, & l'ayant examiné, je le trouvai couvert d'une pellicule fine, je l'ouvris : c'étoit une maſſe charnue & fongueuſe, de la groſſeur & de la forme d'une petite noix ; la perte, les tranchées, les douleurs aux lombes, les défaillances duroient ; ſur le ſoir elle rendit un ſecond corps ſolide de la figure d'une ſauterelle privée de ſes ailes, je ne doute point que cet objet, vu par des gens crédules, n'eût donné lieu à un de ces contes avec leſquels nous ſçavons qu'on abuſe ſouvent de la ſimplicité du peuple. De la partie ſupérieure qui étoit arrondie, & de la groſſeur d'une petite lentille repréſentant la tête, partoient deux filamens membraneux, qui n'imitoient pas trop mal les deux eſpeces de cornes qu'on obſerve à la tête des grillots. Cette tête étoit continue avec une ſorte de col, d'environ deux lignes de longueur ſur une ligne & demie de diamétre, celui-ci faiſoit un tout avec un corps grêle, rond, long d'environ un pouce & demi, & de trois ou quatre lignes de diamétre ; les parties latérales de ce corps donnoient naiſſance de chaque côté à des petits prolongemens membraneux. Je lavai

ce corps, il devint de couleur de chair pâle; je l'ouvris avec des ciſeaux, & je ne trouvai qu'une texture membraneuſe très-flaſque.

Après ſa ſortie la perte continua, la malade eſſuya des fréquentes & dangereuſes ſyncopes, le ventre très-douloureux s'éleva prodigieuſement; j'invitai M. de la Fermiere, Chirurgien Major au Régiment de *** homme qui mérite la réputation & la confiance dont il jouit dans le corps où il eſt attaché, & qui ſe trouvoit ici par hazard, à venir voir avec moi la malade; nous mîmes en uſage tous les ſecours indiqués, elle guérit & ſe rétablit.

Environ cinq mois après, elle éprouva les maux de cœur, les nauſées, les vomiſſemens, les envies pour certains alimens; le même changement au ſein & aux ventre, qu'elle avoit obſervé quelques mois auparavant. Elle ſe crut groſſe, les régles ne manquoient point, elles paroiſſoient même, comme dans la précédente hiſtoire, plus d'une fois dans l'eſpace d'un mois; le ventre & le ſein groſſiſſoient ſucceſſivement. Je fus appellé & je conſeillai à la malade de ſe faire ſaigner; elle le fut dès le ſecond mois de cette groſſeſſe, & j'eus recours à cette eſpece de remede au moins douze fois dans l'eſpace de ſix à ſept mois. Vers le quatrieme la malade dit ſentir diſtinctement le mouvement de l'enfant qu'elle portoit, & vers la fin

du ſixieme me trouvant un jour chez elle, je fus témoin que ſes deux mains poſées ſur ſon ventre, pouſſées par la ſecouſſe du corps qu'il renfermoit, firent un jet qui les éloigna du ventre de plus de trois pouces ; le ventre & la gorge avoient acquis alors un volume plus conſidérable qu'on n'a coutume de les voir en beaucoup de femmes groſſes bien près du terme. Il y avoit aux mammelles du lait bien blanc & bien lié ; les régles alloient toujours de la même façon, malgré les fréquentes ſaignées ; les forces, l'appétit, les couleurs & l'embonpoint étoient au mieux, on attendoit l'accouchement vers les premiers jours du mois de Mai 1756 ; à cette époque rien ne parut, le ventre & la gorge alloient croiſſant ſucceſſivement ; les régles qui étoient attendues vers le cinq du mois de Mai n'arriverent pas, le lait dont la quantité & la conſiſtance avoient juſques-là augmenté, diſparut pour ne plus ſe montrer, non plus que les régles ; la malade dit toujours ſentir bien diſtinctement le mouvement de ſon enfant, elle crut s'être trompée dans ſa groſſeſſe d'un mois de date ; le dixieme & le onzieme mois ſe paſſerent en cet état, le ventre & la gorge augmentoient de volume par gradations ; j'avois ſouvent porté la main ſur le ventre, & j'avois toujours ſenti dans l'uterus un corps fort gros, très-ferme, arrondi aux deux côtés du baſſin, qui me

paroiſſoit laiſſer un vuide vers le milieu & ſur le plan de la ligne blanche.

L'embonpoint, le coloris, l'appétit étoient fort bons, le pouls réglé & plein; alors & vers la fin du onzieme mois, les malléoles commencerent à devenir légérement ædémateuſes; la malade en étoit peu incommodée, elle agiſſoit & diſoit ſentir toujours très-vigoureuſement le mouvement de ſon enfant; elle fut purgée avec des minoratifs à pluſieurs repriſes, je l'exhortai à modérer ſon appétit, à ne point ſe livrer à l'attrait qu'elle avoit pour la boiſſon, & à uſer d'eau ferrée, dans laquelle on avoit mis des cloportes. Plus elle avançoit, & plus le volume de ce qui étoit dans l'utérus me paroiſſoit conſidérable au tact, je ne fus jamais aſſez heureux pour ſentir les mouvemens qu'elle diſoit éprouver ſi fréquemment & ſi diſtinctement; l'œdeme gagnoit, il s'empara des jambes, & dans le quinzieme mois les cuiſſes, les feſſes, & les lombes en étoient affectés. Malgré les ſecours indiqués en pareille circonſtance, dont je faiſois uſer à la malade avec la prudence & la circonſpection qu'exigeoit ſon état, l'ædeme alloit croiſſant, il étoit vers le dix-ſeptieme mois, au point que les jambes, les cuiſſes, les avant-bras, & les mains avoient un volume énorme, les feſſes & les lombes étoient ſi prodigieuſement enflés, qu'il fallut ſe réſoudre à emprunter un

fauteuil, la malade ne pouvant ſe placer dans un des plus grands qu'elle eut ; les grandes lévres avoient acquis, ſelon ſon rapport & celui d'une ſage femme qui l'avoit examinée, le volume chacune des deux poings réunis. Le tiſſu cellulaire étoit ſi fort gonflé, qu'il s'étoit fait pluſieurs cloches aux lombes, aux feſſes, aux grandes lévres & aux jambes, elles crevoient & donnoit un peu d'ichor & de ſang, mais leur ſiége faiſoit éprouver des douleurs vives & très-âcres ; la malade avoit peine à trouver une ſituation convenable, ſon état étoit digne de compaſſion, le courage ſe ſoutenoit, & je ne négligeois rien pour la conſoler & relever ſon eſpérance. Les purgatifs ordinaires, les boiſſons diurétiques & apéritives : les cloportes en poudre réuſſirent, la malade urina prodigieuſement pendant long-tems, la nuit & le jour ; les œdemes des bras, des mains, des lombes, des feſſes, des grandes lévres, des cuiſſes, étoient totalement diſſipés vers le milieu du dix-huitieme mois ; celui des jambes étoit ſi fort diminué, que la malade trouvoit ſes bas larges & avoit la liberté d'agir, & de reſter dans la ſituation qui lui plaiſoit le plus.

Cependant le ventre reſtoit toujours gros & dur, je ſentois toujours les deux groſſeurs fermes, & le vuide du milieu que j'ai rapporté. Un matin que je touchai le ventre, la malade couchée ſur le dos dans ſon lit, je ſentis

pour la premiere fois ſous ma main la groſſeur arrondie du côté gauche, qui me rendit la même ſenſation, qu'on éprouve d'un muſcle que l'on tâte au moment de ſa contraction; mais je ne ſentis point la dépreſſion qu'on appercevroit de la part du même muſcle, dont la contraction feroit place au relâchement. Je ne ceſſois d'encourager la malade, & de l'aſſurer poſitivement d'une groſſeſſe d'enfant; j'employois pour y réuſſir tout ce qui étoit plus propre à la perſuader, qu'à me convaincre moi-même de cette idée; j'avoue que j'en avois dès long-tems une toute autre, & je ne doutois preſque point qu'elle ne portât une ou deux môles, tout au moins mes doutes ſe réuniſſoient-ils à décider que depuis long-tems, ſi elle portoit un enfant dans ſon ventre, c'étoit un enfant mort.

Une perſonne qui m'honnore de ſa confiance, s'intéreſſoit au ſort de la malade; je lui demandai du ſecours pour elle, ſon choix & le mien tomberent ſur M. Serres, Chirurgien & Accoucheur de Montpellier, dont la réputation eſt fondée ſur le mérite. Une opération l'ayant attiré en cette Ville, nous la vîmes enſemble, il l'examina de près, la ſonda avec les doigts, & nous fûmes aſſez d'accord ſur l'exiſtence d'une groſſeſſe, ou de pluſieurs môles; faiſant ſemblant d'adopter le calcul de la malade, qui déſormais

ne

ne datant l'époque de ſa groſſeſſe que du cinq du mois de Mai dernier, qui étoit celle où les régles qu'elle attendoit n'avoient point paru: nous conclumes avec elle que le terme de ſon accouchement n'expiroit que le cinq de Février, qu'il falloit l'attendre & y compter; ce jour arriva, & les choſes reſtant au même état, rien n'annonçoit l'accouchement, j'amuſai de mon mieux cette femme que je plaignois, & au ſort de laquelle je me ſuis véritablement intéreſſé. Le huit Février elle eut des tranchées, des douleurs aux lombes, des envies d'uriner toujours avec ardeur; la dyſurie étoit ſi vive, que le huit & le neuf la petite quantité d'urine qui ſortoit étoit un peu mêlée de ſang, du reſte la journée, & la plus grande partie du neuf, ſe paſſerent ſur un fauteuil à cauſer & à ſe nourrir de ſoupes & d'alimens ſolides. Le dix à quatre heures du matin, les douleurs des lombes, les tranchées & la dyſurie furent exceſſives; l'utérus ne s'ouvroit pas; juſques vers le midi la malade rendit aſſez abondamment des urines aqueuſes, légérement teintes de ſang; la ſage femme la ſonda, & m'aſſura que l'orifice de l'utérus étoit exactement fermé; les maux ſe calmerent quelques heures, ils redoublerent vers le ſoir, & à ſix heures, la ſage femme ayant pouſſé par mon ordre ſes recherches plus avant, elle me rapporta

qu'elle avoit touché dans la matrice quelque choſe de dur & d'arrondi, qu'il lui avoit paru éprouver la même ſenſation, que feroit ſur ſes doigts une petite portion de poitrine d'agneau ; mais qu'aſſurément ce n'étoit point un enfant.

Quoique je connoiſſe cette ſage-femme pour habile, qu'elle ait près de trente ans d'expérience acquiſe par le plus grand emploi, & qu'elle ait ma confiance, je conclus de ſon rapport tout l'oppoſé de ſon aſſertion, & je ne doutai plus ſi elle accuſoit juſte, qu'ayant ſenti des os, il n'y eut un enfant ; en effet le même jour à huit heures du ſoir, les maux redoublerent ; ils furent plus ſuivis, je fis faire du mouvement à la malade ; elle fut conduite au bord de ſon lit : je lui aſſujettis, du mieux qu'il me fut poſſible, avec mes genoux la cuiſſe qui y répondoit ; une femme robuſte tenoit l'autre écartée & ferme. Je portai ma main droite ſur le ventre, & je le comprimois avec méthode vers le bas. J'exhortai la ſage-femme à délivrer la malade, je lui dis de porter ſa main & de ſaiſir les pieds ; elle y réuſſit après un demi-quart d'heure de manœuvre, & m'annonça la victoire. L'inſtant d'après elle me montra dehors les deux pieds ; un effort de la part de la malade la ſeconda, & je vis en entier un enfant mort ſur le tablier de la ſage-femme. Le cordon livide tenoit à l'arriere-faix

qui étoit reſté ; je le fis ménager. Un troiſieme effort aidant le doux tiraillement du cordon, il ſortit entier ; les pertes l'accompagnerent. Je fis ſur le champ mettre au lit la femme délivrée ; elle n'eut pas une foibleſſe. Je l'ai conduite, tout s'eſt paſſé à l'ordinaire, point d'accidens ; le lait a paru en très-petite quantité & fort ſéreux. Au quinzieme jour, elle a été faire ſes dévotions dans la plus prochaine Egliſe.

L'enfant étoit une fille qui paroiſſoit à terme ; elle avoit la tête livide & groſſe, comme on l'obſerve dans un enfant qui naît rachitique ; le dos & le ventre étoient noirâtres, ainſi que le cordon, le reſte du corps avoit une couleur aſſez naturelle, ne s'excoriant point, ni n'exhalant pas une grande infection ; le placenta étoit naturel.

De la premiere hiſtoire réſultent trois queſtions, dont deux paroiſſent de pure ſpéculation, & la derniere de pratique. 1° Les deux corps étoient-ils des portions ſéparées d'une maſſe originairement mâle ? Ou bien 2° le premier n'étoit-il point le placenta, & le dernier le fœtus conçu depuis environ quatre mois ? N'auroit-on pas dû ſe flatter de prévenir le cas arrivé à la femme qui fait le ſujet de cette hiſtoire, ſi dès les premieres annonces de ſa groſſeſſe, elle eût été ſaignée du bras, & qu'on eût fréquemment réitéré ce ſecours ?

Comme je ſuis dans la perſuaſion que toute môle n'eſt autre choſe dans l'origine qu'une véritable conception de fœtus, dont les parties ne s'étant point développées par dégrés, par ordre & ſucceſſivement, ont crues en maſſe informe par un trop grand abord, ou un vice quelconque des liqueurs, je regarde de pure ſpéculation la premiere queſtion, & je crois plus raiſonnable d'enviſager la premiere maſſe comme le placenta, & la ſeconde comme le corps du fœtus lui-même. De-là j'imaginerois volontiers que les deux filamens membraneux obſervés à la tête, avoient été originairement les extrémités ſupérieures, & ceux qu'on voyoit ſortir de chaque côté du corps, les côtes & les extrémités inférieures.

Et parce que la femme dont on a parlé, eſt d'un tempérament ſanguin, bilieux & vif, on eſt porté à croire que des fréquentes ſaignées du bras, en diminuant la trop grande quantité des liqueurs, & en les faiſant dériver vers le tronc ſupérieur de l'aorte, en euſſent diminué & ralenti l'abord vers les arteres utérines, tandis que par une diéte convenable, un régime humectant & adouciſſant, on eût entretenu plus de fluidité & de douceur dans la partie lymphatique; on eſt, dis-je, fondé à penſer que par ce double moyen on auroit dû ſe flatter de prévenir la fauſſe-couche dont on a rapporté l'hiſtoire. Il faudroit donc, en

ſe mettant au-deſſus du préjugé trop ordinaire en ce pays, où l'on regarde comme une témérité de ſaigner avant le quatrieme mois une femme enceinte, employer ce remede dès les commencemens, & le mettre en uſage plus ou moins fréquemment, ſelon qu'on a affaire à un tempérament plus ou moins ſanguin ; on préviendroit ſans doute bien des fauſſes-couches qui arrivent ſans cauſes évidentes.

La ſeconde hiſtoire préſente pluſieurs queſtions. La Demoiſelle Siccaud étoit-elle réellement groſſe d'enfant, lorſqu'elle éprouva, environ cinq mois après ſa fauſſe-couche, les premiers ſymptomes de groſſeſſe ? L'étoit-elle en ce tems & vers le ſixieme mois, terme auquel il y avoit au ſein du lait ſi bien conditionné, un ventre déja ſi gros & ſi dur, où elle diſoit ſentir ſi vigoureuſement & ſi diſtinctement le mouvement d'un enfant, tems où nous fumes nous-mêmes témoins du jet des deux mains que nous avons rapporté ? L'étoit-elle vers le 5 Mai ? Le devint-elle ſeulement en ce tems ? Ou bien a-t-elle porté un enfant au-delà de dix-huit mois ? Enfin l'a-t-elle porté long-tems mort dans ſon ſein ? Ce ſont autant de queſtions que nous abandonnons volontiers pour le préſent, parce qu'elles ſont d'un détail & d'une diſcuſſion qui nous meneroient trop loin.

OBSERVATION

Sur un homme d'une groſſeur extraordinaire, & guéri particuliérement par les épiſpaſtiques, par M. Peffault de la Tour, Docteur en Médecine à Beaufort en Anjou.

M. le Curé de S. Euſebe de Genne en Anjou, âgé de cinquante ans, ſanguin & replet, grand dormeur, grand mangeur, & prenant peu d'exercice, obligé depuis l'âge de trente-deux ans de ſe faire ſaigner & purger cinq à ſix fois chaque année, indépendament de beaucoup de ſaignées qu'on avoit été obligé de lui faire pour des maladies preſſantes, & toujours relatives à ſon tempérament, intimidé par le préjugé d'une hydropiſie imaginaire, avoit omis pendant l'eſpace de dix-huit mois les ſages précautions dont il avoit ci-devant fait uſage, de façon qu'il parvint à un état de pléthore & de groſſeur ſi conſidérables, qu'il fut obligé de me faire appeller le 18 Août dernier, pour y remédier.

Je lui trouvai le viſage livide, les yeux d'un rouge foncé, la reſpiration difficile, les urines échauffées & en très-petite quantité, le pouls extrêmement plein, le ventre pareſſeux; il étoit d'un ſi grand aſſoupiſſement, qu'il dormoit debout, & *d'une corpu-*

lance ſi monſtrueuſe qu'il avoit près de ſix pieds de circonférence; les cuiſſes & les jambes étoient à proportion; il avoit le ſcrotum au moins gros comme un quart de boiſſeau, & toute la ſuperficie depuis la tête juſqu'aux pieds rouge & enflammée.

Je le fis ſaigner du bras pluſieurs fois, & lui preſcrivis une diéte exacte, avec des fomentations réſolutives ſur les jambes, les cuiſſes & le ſcrotum, jointes à des fumigations de baies de geniévre, une tiſane composée d'une infuſion de vulnéraires avec la régliſſe, ſur chaque verre de laquelle on ajoutoit une cuillerée de vinaigre ſcyllitique, & enfin des purgatifs de tems à autre, ce qui au bout de quelques jours, le mit en état d'entreprendre le voyage de Saumur, à quatre lieues de ſa demeure, tant pour changer d'air, que pour y voir ſa famille qui y réſide; il y fut ſurpris à ſon réveil d'un coup de ſang, la langue s'embarraſſa, & l'apoplexie ſeroit indubitablement ſurvenue, ſi M. Coſnard, Médecin de grande réputation, n'y eut apporté un reméde auſſi prompt qu'efficace, par la ſaignée pluſieurs fois répétée, & autres remédes qu'il jugea néceſſaires. Ce nouvel accident détermina notre malade à s'en retourner chez lui, où étant arrivé, il ſe purgea, & ſe fit faire deux cauteres aux jambes; quelques jours après, les accidens ſe renouvellerent avec plus de

violence que jamais : on me manda avec inſtance, & je m'y tranſportai le 28 Octobre dernier ; je le retrouvai avec tous les ſymptomes que j'ai détaillés ci-deſſus, je le queſtionnai de nouveau, je l'examinai attentivement, après quoi je lui preſcrivis d'appliquer huit ſangſues à l'anus qui, trois heures après furent ſuivies d'une copieuſe ſaignée du bras ; le lendemain matin l'ayant trouvé preſqu'expirant, avec tous les ſymptomes d'une mort prochaine, je le fis ſortir du lit & tranſporter dans un fauteuil, où il perdit entiérement connoiſſance, & ne la recouvra qu'après une ſaignée de la jugulaire, immédiatement après laquelle je lui fis prendre ſept grains de kermès dans une cuillerée de vin, qui occaſionnerent une évacuation très-copieuſe par haut & beaucoup plus par bas ; tout cela n'accorda qu'un répit de peu de durée. Les mêmes accidens ſubſiſtant toujours, il fut reſaigné au bras le lendemain matin, & pour vaincre le ſommeil dont il étoit accablé, je me décidai pour les épiſpaſtiques, composés de moutarde & d'ail, que je lui fis appliquer aux deux pieds depuis la plante juſqu'au deſſus des malléoles, avec d'autant plus de raiſon qu'il avoit eu depuis deux à trois ans quelques attaques de goutte. L'effet répondit à mes vues, les douleurs qui dans ces circonſtances ſont d'un heureux préſage, furent vives & continuelles juſqu'au

lendemain matin, que ne pouvant me refuſer à l'impatience du ſouffrant, je les fis lever; il parut pluſieurs veſſies remplies d'une très-grande abondance de ſéroſité que je fis ouvrir & couvrir de feuilles de poirée. Je ne perdis pas de vue l'énorme groſſeur du ſcrotum, ſur lequel je fis appliquer douze ſangſues, & pour dégorger plus promptement cette partie, je fis faire de légeres ſcarifications avec la pointe de la lancette. Il ſembloit que la nature n'attendoit que ce ſecours pour triompher de la maſſe énorme ſous laquelle elle étoit prête à ſuccomber; il ſe fit une ſi prodigieuſe tranſpiration, non-ſeulement par les phlycténes ouvertes, mais encore par une infinité d'excoriations que les humeurs ſe formerent elles-mêmes par leur acrimonie ſur toute l'étendue des pieds, des jambes, d'une partie des cuiſſes & du ſcrotum, que pendant trois ſemaines, trois douzaines de ſerviettes ſuffiſoient à peine toutes les vingt-quatre heures: l'on voyoit à chaque panſement, avec un étonnement très-grand, les ruiſſeaux couler de ces différentes ſources qui paroiſſoient ne devoir jamais ſe tarir.

Ce qui ne contribua pas peu à l'entretien de cette précieuſe criſe, furent les pilules de ſavon, dans lequel j'avois fait incorporer la poudre d'arum, de cloportes & le tartre ſoluble; l'infuſion de *camphorata hirſuta* de Montpellier, & le criſtal minéral pour tiſane

ordinaire ; le petit lait pour boiſſon intermédiaire, & par-deſſus tout, la ſituation déclive que je fis garder au malade pendant tout ce tems dans ſon fauteuil.

Cet écoulement ayant duré trois ſemaines avec la même abondance, le ventre étant totalement affaiſé, la tête entiérement dégagée ; je me ſuis trouvé dans l'obligation de le ſupprimer par des fomentations aſtringentes, & au moyen du diapalme que je fis appliquer ſur les différentes excoriations dont j'ai parlé ci-deſſus, avec la précaution toutes-fois des deux cauteres, que j'ai fait ranimer & qui ſubſiſtent encore ; un bol compoſé de jalap, rhubarbe, mercure doux, diagrede ; un grain de gomme gutte, & le ſyrop de rhamno le purge avec tout le ſuccès poſſible, tous les quinze jours ou trois ſemaines, ſans omettre les ſaignées du bras de tems à autre ſuivant la plénitude du pouls.

Il y a tout lieu de penſer que cette maladie n'a été portée à un tel point que par la modicité des excrétions, qui n'ont point été proportionnées à l'abondance des ſécrétions, que les humeurs dont la quantité eſt preſque toujours en raiſon de celle du ſang, ne manqueroient jamais de produire les mêmes effets dans tous les tempéramens pléthoriques, ſi les évacuations abondantes, telles que les ſueurs, les urines, l'inſenſible tranſpiration, &c. ne dégageoient à proportion les parties qui en ſont les dépoſitaires.

L'on peut penſer auſſi que dans cette circonſtance, les principaux viſceres n'ont point été bien eſſentiellement intéreſſés, que le ſiége du mal ſe trouvoit particuliérement dans toute l'étendue du tiſſu cellulaire & du corps graiſſeux, que cette maladie n'a cédé que parce que l'art à heureuſement à tems opéré des évacuations conformes aux intentions de la nature. C'eſt enfin par ces différens moyens que, contre toute eſpérance, Dieu a rendu ce Paſteur aux vœux de ſes Paroiſſiens, de ſa famille, & de tous ſes amis.

NOUVELLE Analyſe des Eaux minérales de Greoux en Provence, par M. DARLUC, Docteur en Médecine à Caillan.

La Provence eſt très-féconde en eaux thermales : celles de Greoux, quoique fort anciennes, ne jouiſſent cependant que depuis peu d'une grande célébrité, qu'elles doivent en partie à la qualité de leurs principes mieux connus, à l'aſpect agréable du lieu où elles naiſſent, & aux commodités des bains ; ce qui fait qu'on y court des endroits les plus reculés de la Province, autant pour ſa ſanté, que pour ſon plaiſir.

Dans le grand nombre d'Auteurs qui ont

écrit ſur ces eaux, je n'en ai vu aucun qui en ait fait une Analyſe complette : tous ſe ſont bornés à nous donner une idée du local de la ſource minérale, de la maniere pratique de prendre les eaux ; & lorſqu'il a été queſtion de nous développer leurs principes, ils y ont mis abondamment tous les divers ſels, les ſoufres, les bitumes, que charient communément les eaux minérales chaudes, ſans aucun examen préalable de leur part. Un de ces Traités les plus nouveaux m'étant tombé dernierement entre les mains, & l'Auteur prétendant en avoir tiré par l'évaporation une terre martiale, un fer nullement décompoſé & chargé de phlogiſtique, je crus devoir aller prendre moi-même ces eaux pour rétablir ma ſanté. Telles ſont les remarques que je fis ſur les lieux, & l'Analyſe Chymique que j'achevai quelque tems après ſur les eaux tranſportées.

Cette fontaine très-abondante, & qui depuis un tems immémorial n'a jamais tari, coule aujourd'hui dans un ſouterrein, au milieu d'une agréable campagne parſemée d'arbres & de plantes odoriférentes, où l'on a pratiqué des bains & des étuves très-commodes, & au-deſſus des chambres fort aérées. La ſource immédiate n'en eſt pas connue, ou du moins M. l'Abbé Gravier qui en eſt le propriétaire, s'étudie-t-il à la cacher, parce que ſes voiſins jaloux d'une eau

ſi précieuſe, l'ont menacé pluſieurs fois d'en couper la ſource, pour la faire naître dans leur fonds. Elle ne doit pas être cependant fort éloignée de la fontaine, par la nature du terrein empreint des minéraux, d'une terre crétacée que les eaux charient, & d'un ſel ſéléniteux que l'on trouve en abondance à quelques pas de la fontaine, où l'on voit jaillir divers filets de ces eaux thermales qui dépoſent des flocons bitumineux ſur le ſable, & paroiſſent être des rameaux de la grande ſource. Plus loin vers le nord, on trouve des marcaſſites, des pyrites ſulfureuſes qui, expoſées à l'air, tombent facilement en efflorescence.

Ces eaux exhalent à leur fontaine une odeur nitro-ſulfureuſe qui ſemble approcher de la poudre à canon brûlée, avec une vapeur acide qui agit directement ſur le fer, & corrode à la longue les grilles des fenêtres. Cet acide eſt ſi tenu, ſi volatil, qu'il s'exhale ſur le champ, & les eaux ne font bientôt plus la moindre impreſſion ſur les teintures blues des végétaux. C'eſt ici ſûrement l'acide vitriolique très-décompoſé avec un principe ſubtil aérien qui s'évapore facilement, & dont on pourroit former des concrétions ſalines neutres, en lui préſentant des linges impregnés de leſſives alkalines, ſur-tout le matin que cette vapeur acide paroît plus condenſée.

L'argent eſt un peu bruni par le contact des eaux ; elles ſont claires & limpides, ont un goût bitumineux & ſalin, une odeur d'œufs couvés, & donnent des nauſées approchantes : cette odeur leur dure longtems, après qu'elles ont perdu leur chaleur, pourvu qu'on ait ſoin de les tranſporter dans des bouteilles bien bouchées. Leur chaleur, au mois de Mai de l'année derniere qui fut extrêmement pluvieux, n'alla pas au-delà du trentieme dégré du thermometre de M. de Reaumur : je ne doute pas cependant qu'elle n'augmente davantage en été ; avoiſinées comme elles ſont par des ruiſſeaux qui coulent au pied des bains, & d'une grande riviere, la cruë des eaux peut fort bien en altérer la chaleur dans les tems pluvieux. On trouve cette eau minérale un peu graſſe & onctueuſe au toucher ; les canaux des fontaines & les pierres ſur leſquelles elle coule, ſont incruſtées d'un ſédiment blanchâtre, ſavonneux & ſalin, & les eaux en ſtagnation hors des bains dépoſent quantité de flocons graiſſeux, en forme de glaires d'œufs & de même couleur : on en voit d'autres, d'une couleur verte, qui ſembleroient d'abord annoncer que ces eaux charient quelques particules cuivreuſes ; mais examinées au microſcope, on trouve que c'eſt une eſpece de mouſſe qui végete ſur ces glaires.

L'acide ſurabondant de ces eaux eſt ſi vo-

latil, comme nous avons dit, que verſées ſur le lait & bouillies avec lui, elles ne le coagulent point. Leur effet ſur le corps humain eſt d'exciter puiſſamment les urines & les ſelles, elles teignent les excrémens en verd, avec de vives épreintes au fondement dès les premiers jours; elles pouſſent également bien par la tranſpiration, & amenent très-ſouvent des ſueurs ſalutaires. Verſées ſur le ſang humain, elles le raréfient, & lui donnent une couleur plus rouge & vermeille: elles changent la teinture de noix de galle en brun clair, font effervefcence avec l'huile de tartre par défaillance, ſe troublent, deviennent laiteuſes, & précipitent beaucoup de terre alkaline d'un goût âcre & urineux. La crême de tartre n'y ſouffre cependant aucun changement, on la retrouve encore au fond en même nature; ce qui prouveroit que la terre alkaline de ces eaux, qui forme la baſe des ſels décompoſés par l'alkali fixe, eſt d'une nature fort douce. Les acides minéraux bien concentrés donnent une effervefcence marquée avec ces eaux. Le vitriol de mars les colore en jaune, s'y décompoſe dans le moment, & laiſſe précipiter le mars ſous la forme de l'ocre que l'acide vitriolique tenoit en diſſolution.

Auparavant de procéder à la connoiſſance des ſels contenus dans ces eaux par la diſſolution, j'ai cru que la voie de com-

paraiſon pourroit donner quelque lumiere ſur leur nature. Les diſſolutions de toutes les eſpeces de ſels contenus dans les eaux minérales, tels que le nître, le vitriol, l'alun, le ſel marin, &c. ſur leſquelles on a verſé quelques gouttes de mercure diſſous dans l'eſprit de nître, ont donné chacune des teintes & des couleurs différentes. Cet eſprit de nître avec le mercure diſſous, également verſé ſur pluſieurs verres d'eau minérale, a toujours pris une couleur d'agathe ou de gris de perle; ainſi qu'avoit fait le ſel marin diſſous, deux verres ont ſeulement approché de la diſſolution du nître qui étoit blanchâtre & laiteuſe. D'où il paroît réſulter que le ſel dominant des eaux de Greoux eſt le ſel marin; ſi elles contenoient quelque vitriol, il auroit paru au changement de couleur.

J'ai fait évaporer huit livres de ces eaux au bain Marie, qui ſe ſont troublées en peu de tems, & ont dépoſé au fond une pellicule graſſe, d'un gris obſcur; le réſidu étoit d'un goût fort ſalé, faiſant efferveſcence avec les acides, & verdiſſant le ſyrop violat. Cette liqueur ainſi concentrée, miſe à cryſtalliſer, a donné pluſieurs petits cubes de ſel marin, peſant un gros vingt grains de nître, & beaucoup de ſubſtance ſéléniteuſe ſous la forme d'une terre alkaline fine légere, de la nature de la craie.

Par

Par une ſeconde évaporation de huit livres d'eau juſqu'à ſiccité, j'en ai retiré trois gros de ſel ſéléniteux, d'un gris ſale, qui faiſoit une légere exploſion ſur le feu, & paroiſſoit un peu décrépiter par le mêlange du ſel nîtreux & du ſel marin uni à beaucoup de terre abſorbante preſqu'inſoluble dans l'eau : ce ſel ne changeoit point la teinture de tourneſol. L'acide vitriolique verſé deſſus juſqu'au point de ſaturation, a produit d'abord une grande effervescence, avec des vapeurs qui paroiſſoient à l'odorat tenir de l'acide marin & de l'acide nîtreux; diſſous enſuite dans l'eau de pluie, filtrée, évaporée & miſe à cryſtalliſer, il a fourni du ſel de Glauber & des ſélénites. L'acide nîtreux verſé ſur ce même ſel, n'a preſque point donné d'effervescence, (il falloit que cet acide ne fût pas bien concentré); le mêlange pourtant ſuffiſamment ſaturé, a produit par la même voie un peu de nître quadrangulaire.

La liqueur concentrée d'une troiſieme évaporation de la même quantité d'eau, après en avoir ſéparé la pellicule graſſe, diſtillée dans un alambic de verre au feu de ſable, a donné une liqueur légérement acide qui, ſaturée avec l'alkali fixe de ſoude bien purifié, filtrée, évaporée, a régénéré très-diſtinctement le ſel marin par la cryſtalliſation. Il paroît par cet examen que ce dernier ſel eſt le plus abondant dans ces eaux, avec un

peu de nître à baſe terreuſe, & beaucoup de terre alkaline abſorbante qui forme des ſélénites avec l'acide vitriolique. Les proportions paroiſſent être de douze à quinze grains de ſel marin, de trois ou quatre de nître, de vingt grains de ſubſtance ſéléniteuſe ſur une livre d'eau, & d'une portion d'acide vitriolique ſurabondante, avec une matiere ſulfureuſe, graſſe & bitumineuſe : on n'y trouve, comme l'on voit, aucune trace de vitriol de cuivre, ni de fer.

L'odeur, le tact, le ſédiment gras des eaux, les flocons ſavonneux qu'elles dépoſent, décelent d'abord la partie ſulfureuſe ſubtile, unie avec une huile bitumineuſe qu'elles perdent en peu de tems. Quantité de ce ſédiment ramaſſé dans les canaux des bains & deſſéché, donne une matiere graſſe friable, qui s'enflamme un peu ſur les charbons ardens. Calcinée dans un creuſet, elle ſe diſſipe en fumée avec un peu d'exploſion, & laiſſe une terre crétacée qui noircit dans le creuſet, fermente avec les acides minéraux : leſſivée dans l'eau bouillante, & filtrée, elle ne dépoſe aucun ſel par l'évaporation.

Les flocons dont je fis ſécher une aſſez grande quantité, préſenterent les phénomenes ſuivans. De ſavonneux qu'ils étoient auparavant ſous les doigts, ils ne firent plus qu'une maſſe terreuſe à demi-friable, d'un

gris obſcur tirant ſur le bleu, mêlée de filamens bitumineux, avec une odeur déſagréable & ſulfureuſe. Cette maſſe réduite en poudre fine, & jettée ſur les charbons ardens, donnoit une flamme rougeâtre; leſſivée avec l'eau bouillante, on en ſéparoit beaucoup de terre abſorbante qui fermentoit conſidérablement avec l'acide vitriolique; triturée avec le mercure, elle s'uniſſoit par la partie graſſe aux globules de ce mixte, & formoit un æthiops. L'alkali de tartre broyé dans un mortier de verre avec cette maſſe, exhaloit une odeur d'*hepar ſulphuris*, la rendoit ſoluble dans l'eau bouillante, & après en avoir ſéparé la terre abſorbante par le filtre, on précipitoit un peu de ſoufre brûlant avec un acide quelconque. Le nître chauffé ſeulement dans un creuſet, s'enflammoit, détonoit dans le moment par le contact de cette terre bitumineuſe deſſéchée. On voit par ce réſultat que c'eſt une huile ſulfureuſe ſubtile, formée de beaucoup de phlogiſtique & unie à une terre abſorbante, compoſant un vrai bitume dont ces eaux ſont enrichies, en outre des principes détaillés ci-deſſus.

Les vertus médicinales de cette ſource ſont marquées, comme l'on voit à l'énumération que nous avons faite, d'un acide ſulfureux minéral, d'une huile très-légere, bitumineuſe, de beaucoup de ſel gemme & nîtreux, & d'une ſubſtance ſéléniteuſe dont elles ſont

impregnées. Elle eſt diurétique, purgative, délayante, réſolutive, émolliente, diaphorétique, vulnéraire, &c. Dans tous les cas où il faut détremper, donner de la ſoupleſſe à la roideur des parties, réſoudre, ramollir, elles réuſſiſſent parfaitement bien. Les rhumatiſmes, la paralyſie récente, la goutte vague, la plûpart des affections cutanées, y trouvent un prompt ſoulagement, ſans parler de beaucoup de maladies internes où elles conviennent également bien, telles que les obſtructions des premieres voies, la jauniſſe, les coliques humorales-néphrétiques, les pâles couleurs, le vomiſſement, la douleur d'eſtomac, les gonflemens des hypocondres, &c. Il ſuffit de diſſoudre quelque peu d'un ſel purgatif dans le premier verre, pour en augmenter l'action par bas, qui ſe ſoutient conſtamment pendant tout le tems deſtiné à l'uſage de ces eaux. Elles excitent toujours un flux abondant d'urine & de ſueurs ſalutaires. On les prend également tranſportées, & leur effet, aux ſueurs près, ne differe pas beaucoup de celui qu'elles font à la ſource ; mais il faut avoir attention de ne les mettre que dans des vaiſſeaux exactement fermés, & de ne pas les garder d'une ſaiſon à l'autre, ſans quoi elles perdroient bientôt leur odeur ſulfureuſe, & dépoſeroient à la longue leurs principes, n'ayant plus qu'un goût fade & inſipide.

On s'en ſert également pour les vieilles plaies, les ulceres fongueux, qu'elles détergent au mieux; & l'on pourroit compoſer des onguens & des baumes avec les matieres qu'elles dépoſent, ainſi que je l'ai vu pratiquer aux bains de Bareges. Ce n'eſt pas ſans raiſon, comme l'on voit, que cette ſource minérale eſt fort en réputation dans la Province.

Suite des Obſervations de M. JULLIOT, Apothicaire de Paris, ſur la nouvelle Edition du Cours de Chymie de Lemery, revue, corrigée & augmentée par M. B...

Quand nous avons entrepris ces Obſervations, notre deſſein n'étoit pas de critiquer M. B.... pour qui d'ailleurs, nous avons une conſidération particuliere; mais ſimplement de relever les erreurs qui pourroient lui être échapées. C'eſt pourquoi nous ne reprendrons pas ce qu'il dit de la définition que Lemery a donné de la Chymie, pour y ſubſtituer une deſcription très-longue & très-entortillée de cette ſcience; nous ne nous arrêterons pas non plus à quelques autres paſſages de l'Editeur ſuſceptibles de reproche, de peur que l'on ne regarde notre critique comme minucieuſe; & que l'on ne nous ſoupçonne de vouloir jetter de l'aigreur

dans cette diſpute, qui n'eſt faite que pour découvrir la vérité, & favoriſer par-là les progrès de la Chymie. Paſſons aux principes.

Le premier principe, dit Lemery (*a*), *qu'on peut admettre pour la compoſition des corps, eſt un eſprit univerſel, qui étant répandu par-tout, produit diverſes choſes, ſelon les diverſes matrices ou pores de la terre dans leſquels il ſe trouve embarraſſé; mais comme ce principe eſt un peu métaphyſique, & qu'il ne tombe pas ſur les ſens; il eſt bon d'en établir de ſenſibles, je rapporterai ceux dont on ſe ſert communément.* C'eſt à cet endroit que le nouvel Editeur s'arrête. *Ce principe*, dit-il (*b*), *n'eſt rien moins que métaphyſique*; l'expérience du *tartre vitriolé*, formé en expoſant *l'alkali fixe à l'air libre*, eſt rapportée comme *preuve certaine que l'acide vitriolique eſt répandu dans l'atmoſphere*, & c'eſt pourquoi *on regarde cet acide comme l'acide, ou l'eſprit univerſel.*

Cette expérience, dont l'Editeur ſe ſert pour argumenter contre l'Auteur, & qu'il rapporte ſans aucune reſtriction, comme *preuve certaine que l'acide vitriolique eſt répandu dans l'atmoſphere*, donnant à entendre que cet acide minéral, n'eſt pas différent de l'*eſprit univerſel*, établit une théorie peu aſſurée. Si on accorde que l'acide primitif

(*a*) Lemery, pag. 2 & 3.
(*b*) L'Editeur, pag. 3, note (*b*).

donne naiſſance à tous les acides (nîtreux, vitrioliques, &c.) peut-on raiſonnablement en induire que l'acide du vitriol, qui eſt un de ces acides ſecondaires, n'eſt autre choſe que l'acide primitif ; il y auroit abſurdité. D'ailleurs la conſéquence qu'on veut tirer de la formation du tartre vitriolé eſt trop précipitée, comme je vais le prouver par les expériences qui ſuivent. Qu'on expoſe en différens tems, & en divers lieux, à l'air libre quelques alkalis fixes, comme je l'ai tenté moi-même : on trouvera des variétés qui ne s'accordent pas avec l'expoſé de l'Editeur, c'eſt-à-dire, on obtiendra tantôt un ſel gras & de nature ammoniacale, qui n'a aucun rapport avec le tartre vitriolé, ni par la forme des cryſtaux, ni par ſes propriétés ; tantôt un ſel de nature nîtreuſe. (Il eſt bon de faire remarquer que je m'étois ſervi d'eau de pluie bien pure pour la diſſolution de l'alkali fixe, & que d'autres préferent de le laiſſer tomber en deliquium à l'air.) Je n'ai pu à la vérité obtenir un vrai nître de ces liqueurs, non plus que des cendres de bois neuf que j'avois expoſées d'un autre côté, & qui y ſont reſtées près de deux mois. Je répétois cette derniere expérience d'après Stahl (*a*), qui nous aſſure que ces cendres préſentées à l'air

(*a*) Stahl Fundamenta Chymiæ, pag. 57. *Non generatur hoc nitrum, ſed generatum jam in aëre vagans, & ſub ſpiritûs formâ latè diffuſum ſale fixo irretitur.*

ſ'humectent d'abord, & aprés quelques ſemaines ſe deſſechent, & donnent alors par la lixiviation & la cryſtalliſation *un vrai nître*, à quoi il ajoute que *ce nître*, loin d'être un produit nouveau, exiſtoit déja & étoit répandu dans l'air ſous la forme d'*eſprit*. Il n'y auroit donc qu'à conclure de ce fait, que *l'acide nîtreux*, & l'*eſprit univerſel* ſont la même choſe ; le même Auteur dans ſon *Opuſcul. Chym.* (*a*), nous rapporte qu'en expoſant aſſez long-tems à l'air libre tel alkali qu'on voudra, on en obtiendra un ſel de ſaveur ſulfureuſe ; ces deux citations de Stahl annoncent aſſurément autre choſe que du tartre vitriolé, donc la loi générale qu'on veut établir dans cette nouvelle édition, eſt ſuſceptible de bien des difficultés, & peut être appellée *un peu métaphyſique* pour des commençans.

On pourroit croire que l'*eſprit univerſel* auroit moins d'altérations à eſſuyer dans ſon union avec les baſes métalliques, parce qu'il les ſaiſiroit aiſément, & pour ainſi dire à ſon choix ; que ces concrétions ſalines une fois formées, ſont d'une nature plus fixe & peu ſujettes à d'autres élaborations, & qu'il en eſt tout autrement des autres ſubſtances dans leſquelles cet acide eſt reçu ; mais prétendre

(*a*) Stahl Opuſcul. Chym. Phyſ. Med. cap. 5. *Si quodvis ſalinum alkalinum aëri diutiùs commiſeris, & hunc coagulaveris, facilè obtinget deinde ſapor ſulphureus.*

pour cela que l'*acide primitif* eſt le même que l'acide vitriolique, qu'ils ſont tous deux de même nature ; *rien n'eſt plus fautif que cette conſéquence*, puiſque de l'aveu de l'Editeur, *tous les acides* quelconques, *ſont autant de déguiſemens de l'acide primitif.* Les propriétés que nous reconnoiſſons dans les acides nîtreux & marin, leur volatilité, leur divers effets, ſoit dans les Ouvrages de la nature, ſoit dans nos opérations chymiques, ne ſemblent-ils pas avoir plus de rapport avec ceux de l'*eſprit univerſel*, que n'en a l'acide vitriolique, qui eſt connu le plus fixe, & le plus groſſier de tous les acides & par conſéquent moins diſpoſé à entrer promptement dans la mixtion des corps, & qui lui-même, loin de pouvoir donner ſon nom au *principe* dont il eſt formé, n'a emprunté le ſien que des ſubſtances dont on le retire le plus communément, & cependant avec la plus grande difficulté ?

Le premier des principes chymiques admis par les Anciens, eſt l'*eſprit* ou *le mercure*, ainſi nommé par analogie avec le minéral qui porte ce nom, à cauſe de ſa pénétration & de ſa volatilité ; *c'eſt*, dit Lemery, *le premier des principes actifs qui paroît lorſque nous faiſons l'anatomie d'un mixte, c'eſt une ſubſtance ſubtile* (a), *pénétrante, légere, qui eſt plus en agitation qu'aucun des autres principes ;*

(*a*) Lemery, pag. 4.

c'eſt lui qui fait croître les mixtes en plus ou moins de tems, &c.

Cet Auteur ne pouvoit expliquer plus intelligiblement ce que les Anciens nommoient *eſprit* ou *mercure*, *mercurius*, *ſpiritus*, *fluidum volatile* (*aqua madida*, *ſpiritualis*, *fluxilis.*) Sa deſcription s'accorde parfaitement avec celle que les meilleurs Auteurs nous en ont donné : Stahl n'en fait pas de diſtinction d'avec le principe aqueux ou le phlegme pur, (*Phlegma ſeu aqua inſipida*) & ſi le nouvel Editeur eut conſulté ce grand Chymiſte, il n'auroit pas confondu comme il l'a fait, le *mercure* des Anciens avec les *eſprits acides*, les *eſprits ardens*, les eſprits *volatils*, &c. qui ſont viſiblement autant de compoſés artificiels dans leſquels les trois principes actifs, c'eſt-à-dire, l'eſprit, l'huile & le ſel ſont ſouvent réunis. *Artificiale compoſitum ſunt ſpiritus ardentes & ſalini minerales... item vina, aceta, ſalia volatilia plantarum.* Stahl. fundamenta Chymiæ pag. 16; & ailleurs : *Spiritus ſic dicti ardentes, compoſitum artificiale, ex combinatione phlegmatis & olei ſubtiliſſimi.* Stahl dans un autre endroit en parlant de l'inutilité d'admettre ces deux principes paſſifs des Anciens, c'eſt-à-dire, *le phlegme* & *la terre*, dit préciſément que ſous la dénomination d'*eſprit* ou *de mercure*, on doit auſſi comprendre le phlegme ou l'eau pure &

inſipide ; mais non pas les liqueurs ſpiritueuſes qui affectent le goût ou l'odorat : *Si quidem per ipſum ſpiritum intelligendum eſt phlegma ſeu aqua inſipida ; nam ardentes & ſapidi ſpiritus huc non poſſunt trahi, utpote manifeſte ex aquâ & oleo vel ſale compoſiti.*

Si l'Editeur eut même voulu s'éviter la peine de conſulter Stahl, il n'avoit qu'à s'en tenir au texte de l'Auteur, qui, à l'examiner de près, y eſt aſſez conforme, & ſembloit prévenir les objections ; car ajoute Lemery : *L'eſprit* ou le *mercure ne ſe peut tirer pur des mixtes, non plus que les autres principes dont nous allons parler ; où il eſt enveloppé d'un peu d'huile qu'il enleve avec lui, & alors on le peut appeller eſprit volatil, comme ſont les eſprits de vin, de roſes, de romarin, ou bien il eſt embarraſſé dans les ſels qui retiennent ſa volatilité, & alors on le peut appeller eſprit fixe, comme ſont les eſprits acides de vitriol, d'alun,* &c. Toutes ces liqueurs forment donc autant d'exceptions dans Lemery, & on ſera extrêmement ſurpris que l'Editeur ait pris (pour appuyer ſon commentaire) tout le contre-ſens de l'Auteur. Ce n'eſt, dit-il (*a*), *ni l'abondance de l'eſprit, principe dans les animaux & dans les végétaux, qui les rend ſuſceptibles de la corruption, ni la petite quantité*

(*a*) L'Editeur, pag. 4. note (*d*).

de ce même principe dans les minéraux, qui rend ceux-ci incorruptibles. (Lemery ne dit pas que les minéraux ſoient rendus incorruptibles; mais *qu'ils ſemblent incorruptibles*, par comparaiſon avec les végétaux & animaux.) *Rien n'eſt plus propre au contraire*, continue l'Editeur, *à préſerver les végétaux & animaux de la corruption, que ce qu'on appelle eſprit; en quelque ſens qu'on prenne ce terme de Chymie*, &c. Il cite enſuite contre le texte de l'Auteur les exemples de l'*eſprit aromatique*, de l'*eſprit acide*, *que les plantes fourniſſent dans leur analyſe*, des *eſprits acides* minéraux, qui ne ſont rien moins que des *principes*, comme Lemery avoit pris ſoin d'en avertir; qu'on s'en tienne donc à la ſignification ſtricte de l'*eſprit principe* des Anciens, dont Lemery veut parler, & dont il excepte toutes les liqueurs ſpiritueuſes qui ſervent d'exemples dans la remarque de l'Editeur; en un mot, que l'on prenne l'*eſprit principe* dans le ſens de l'Auteur, on trouvera qu'il a un exact rapport avec celui que Stahl appelle *fluide volatil*, *eſprit* ou *mercure*, & qu'il confond avec le *phlegme pur*, ou l'*eau principe*, & on ne ſera pas ſurpris que cet eſprit inſipide & d'une nature très-volatile, *faſſe croître les mixtes* (comme Lemery l'avance) *en plus ou moins de tems, ſelon qu'il s'y rencontre en plus ou moindre quantité, & que par*

ſon trop grand mouvement, il arrive que les corps où il abonde ſont plus ſujets à la corruption, comme on le remarque dans les animaux & les végétaux; au contraire la plûpart des minéraux où il eſt en petite quantité ſemblent incorruptibles (*a*); cette théorie s'accorde parfaitement avec l'*eſprit principe*, ou l'*eau inſipide* que Stahl décrit (*b*). L'expérience journaliere nous confirme combien la ſurabondance de l'eau eſt nuiſible aux productions de la terre. L'altération qui arrive dans les fermentations, tant naturelles qu'artificielles, a pour cauſe principale ce même principe aqueux, lequel étant en mouvement met en jeu les autres principes, d'où s'enſuit la formation des *eſprits ardens*, *volatils*, &c. ſoit que ce principe péche *en quantité* dans les corps naturels, ſoit que la juſte meſure du mouvement néceſſaire ſoit dérangée, leur deſtruction s'enſuit; les minéraux même ne ſont pas exempts de cette loi; *quoiqu'ils ſemblent incorruptibles*, ou plus durables que les autres.

(*a*) Lemery, pag. 4.
(b) *Sthal Fundam. Chym.* pag. 4.

La ſuite au Journal prochain.

OBSERVATION

Sur une tumeur des teſticules, groſſe comme la tête d'un enfant de trois ans, radicalement guérie par M. CIVADIER, Chirurgien Major des Gardes du Corps.

Dans le mois de Mars de l'année 1755, un homme âgé de ſoixante-deux ans, d'un tempérament aſſez fort, me conſulta ſur une tumeur conſidérable qu'il avoit aux teſticules. je l'examinai; je trouvai le ſcrotum auſſi gros que la tête d'un enfant de trois ans, & d'une ſi grande dureté qu'il ne me fut pas poſſible de porter un bon jugement ſur le caractere de la maladie. Je m'informai du malade de la cauſe de ce gonflement ſurprenant. Il me dit qu'il y avoit environ trente ans qu'il avoit eu un écoulement virulent par la verge, qui lui avoit cauſé une fluxion ſur les teſticules, & qu'il en avoit été guéri après avoir fait uſage pendant ſix ſemaines des remedes que lui avoit donné quelqu'un à qui il s'étoit adreſſé. Il m'ajouta qu'il s'étoit marié, qu'il avoit eu des enfans, & qu'il n'avoit jamais éprouvé la moindre incommodité. Ce n'eſt que depuis huit ans que cette tumeur a commencé à reparoître : elle s'eſt accrue inſenſiblement, ſans que le malade y

ait donné aucun lieu. Il y a huit mois cependant qu'il fit une chûte, & depuis ce tems la tumeur à fait des progrès ſi conſidérables, qu'elle lui cauſoit des douleurs qui l'empêchoient de marcher, ce qui étoit d'autant plus extraordinaire qu'elle ne l'avoit pas fait ſouffrir auparavant. Après tout ce détail, & l'examen que je fis, je jugeai que cette tumeur n'étoit qu'une ſuite de celle qu'il avoit eu anciennement, & qui avoit été mal traitée. Comme le malade venoit d'eſſuyer une eſpece de fluxion de poitrine, qu'il avoit été ſuffiſament ſaigné & purgé, & que d'ailleurs il avoit bu beaucoup de tiſane, je n'exigeai point de lui d'autre préparation.

Je le mis à l'uſage des pilules mercurielles, qui à petite doſe lui lâchoient le ventre de deux jours l'un. Je lui appliquai à froid ſur la tumeur un cataplaſme fait avec la pulpe des plantes & des farines émollientes, & une certaine quantité d'onguent napolitain. Au bout de huit jours, je m'apperçus que la tumeur commençoit à s'amollir, & qu'elle diminuoit de volume ; de ſorte que trois ſemaines après l'uſage de ces remedes, j'apperçus à la partie inférieure des bourſes une fluctuation bien ſenſible. Je crus pour lors n'avoir rien de mieux à faire que de donner une iſſue aux liquides ; ce que je fis avec un trocar armé de ſa cannule, que j'enfonçai dans l'endroit ou la matiere étoit épanchée. J'en

tirai plus de trois palettes d'un ſang noir qui ſortit avec aſſez de facilité. Après cette opération la tumeur diminua conſidérablement ; je touchai pour lors les teſticules & les diſtinguai parfaitement bien. Je les trouvai très-durs. Je penſai le malade comme à l'ordinaire. Le lendemain matin à la levée de mon appareil, je ſentis encore de la matiere à l'endroit ou j'avois fait la ponction ; mais l'ouverture s'étoit fermée, & pour lors j'eus recours à un cauſtique fort doux pour faire une nouvelle ouverture. J'en eus tout l'effet que je pouvois en attendre ; l'eſcarre ſe ſépara facilement, & mon cataplaſme étoit tout rempli de ſang noir, tel que je l'avois tiré avec le trocar. Le malade fut purgé tous les huit jours avec des médecines très-douces, qui produiſoient cependant un effet ſuffiſant. Par le moyen de cette eſpece d'ouverture que j'ai pratiquée avec le cauſtique, je donnois paſſage aux liquides à meſure qu'ils étoient épanchés, & les teſticules ſe débarraſſoient tous les jours des humeurs qui les diſtendoient, je n'ai laiſſé cicatriſer la plaie, que quand j'ai été ſûr qu'il ne reſtoit aucune dureté & aucun gonflement ſenſible dans ces parties. La guériſon a été complette au bout de deux mois & quelques jours.

On voit par cette Obſervation que l'on peut conſerver un virus dans le ſang, pendant un très-long-tems ſans en être ſenſible-

ment

ment affecté ; mais qu'après cela il peut reprendre de nouvelles forces, & cauſer des ravages d'autant plus à craindre, qu'on n'en ſoupçonne plus la cauſe. Il eſt bon auſſi d'obſerver que le volume d'une tumeur, quelque monſtrueuſe qu'elle ſoit, ne doit pas empêcher d'avoir recours aux moyens ordinaires pour donner du ſoulagement au malade. Si j'euſſe été effrayé de la groſſeur de la tumeur, il eſt certain que j'aurois conſeillé au malade de ne tenter aucun remede, comme l'ont fait de très-habiles gens qui ont été conſultés, & qui ont dit qu'il n'y avoit pas d'autre remede que l'amputation dont le ſuccès paroiſſoit très-douteux.

OBSERVATION

Sur un ſarcome peſant quatre livres deux onces, dégénéré en cancer ulcéré & extirpé, par M. MAUGUE', Lieutenant de M. le premier Chirurgien, & Chirurgien des Hôpitaux de Nevers.

Le premier de Février 1750, Jean-Martin Dargentan, âgé d'environ quarante-cinq ans, eſt entré à l'Hôtel-Dieu de Nevers; il avoit une fiévre légere continue, qui n'étoit que ſymptomatique ; il étoit maigre &

foible ; il ſe plaignit à moi d'une groſſe louppe qu'il avoit ſous le bras. Je le viſitai, & je reconnus que c'étoit un ſarcome dégéneré en cancer ulcéré. Il étoit ſitué ſous l'aiſſelle gauche, à deux travers de doigt au-deſſous des mammelles ; il occupoit depuis la deuxieme vraie côté, juſqu'à la cinquieme, en figure ronde, large dans ſa partie ſupérieure comme le deſſous d'une aſſiette, & ſe terminoit en pointe mouſſe, formant la figure d'un pain de ſucre de la longueur de neuf pouces quelques lignes ; il étoit ouvert depuis ſa partie inférieure juſqu'à ſa partie moyenne, & rendoit une humeur purulente, ſanguinolente & fœtide : il avoit toujours le bras élevé, & étoit hors d'état de faire aucuns travaux pénibles. Cet homme ne ſe panſoit qu'avec du linge ſec & quelque onguent que quelqu'un lui donnoit, & dont il lui conſeilloit de faire uſage. Le deux il fut ſaigné ; le ſoir je lui fis donner un lavement ; le trois je le purgeai avec une médecine ordinaire, il prit enſuite un apoſême fébrifuge. Il a continué cet apoſême pendant quatre jours, la fiévre a cédé ; je lui propoſai pour-lors l'opération, qui fut faite le neuf du même mois en préſence du Médecin de l'Hôtel-Dieu, & de quelques-uns de mes Confreres. Je préparai l'appareil ; je fis un cataplaſme aſtringent ; je me munis d'agaric de chêne, qui cependant me fut d'un léger ſecours. Ce ſarcome étoit ſi gros, &

ſes racines ſi profondes, que je fus obligé dans l'opération de mettre les côtes à découvert.

Mon appareil poſé & le bandage fait, le ſang me parut être arrêté ; mais un quart d'heure après il ſurvint une hémorragie des plus conſidérables. Je préparai le plus promptement qu'il me fut poſſible un ſecond appareil, qui ne me fut pas plus avantageux que le premier ; car le ſang ſortoit à flots. J'en fis faire un troiſieme, je me munis de plus grands morceaux d'agaric ; je fis pluſieurs boutons de charpie, dans leſquels j'avois mis de la poudre fine de vitriol, beaucoup de charpie ſeche, mon cataplaſme aſtringent, pluſieurs compreſſes & le bandage du corps, par deſſus lequel je fis un autre bandage avec une bande large de quatre doigts & de la longueur de trois aunes, paſſant par deſſus & par deſſous les épaules, finiſſant mon bandage circulairement à l'entour du corps, portant toujours mon point d'appui ſur mon appareil, ſerrant médiocrement, de peur de contraindre la reſpiration : je panſai le malade le plus vîte qu'il me fut poſſible, ayant ſoin d'appliquer mes boutons de vitriol ſur l'embouchure de chaque artere, & mon agaric par-deſſus couche par couche, & en grande quantité, parce que je penſai que c'étoit le point d'appui qui me manquoit, & que faute de cette reſſource, l'agaric ne pouvoit point criſper l'ouverture des vaiſ-

ſeaux, cette partie faiſant un vuide. Le malade ſe trouvoit mal à chaque inſtant : je crus qu'il mourroit entre mes mains ; on lui donna un peu de vin, qui le ranima & le rappella à lui. Une heure ſe paſſa ſans rien appercevoir : j'étois pour-lors content, & je crus l'hémorragie arrêtée. Deux heures après j'apperçus un ſuintement qui ne m'effraya point : dans l'intervalle je fis donner à mon malade un petit bouillon, car les foibleſſes continuoient toujours ; je fus cependant obligé de le quitter. Environ une demi-heure après, on vint bien vîte me chercher, & on me dit que cet homme ſe mouroit & perdoit tout ſon ſang. J'y fus promptement, & je me fis préparer par un garçon Chirurgien que j'avois laiſſé auprès de lui, une aiguille courbe enfilée de fil ciré, n'ayant plus d'autres reſſources. Je touchai le pouls de mon malade que je trouvai très-mauvais ; je lui fis donner un peu de vin, & je penſai que je n'avois pas d'autres moyens plus ſûrs pour arrêter le ſang, que la ligature des vaiſſeaux, cette partie étant trop voiſine du cœur & du poumon, & que leurs mouvemens continuels formoient un obſtacle, & empêchoient l'action des cauſtiques & des aſtringens. Je fis la ligature de deux gros rameaux des arteres axillaires ; j'appliquai deux couches d'agaric, mon cataplaſme aſtringent, mon bandage de corps, & le ſcapulaire.

Je réuſſis par-là à arrêter le ſang : mon malade étoit dans un état des plus déplorables, je lui fis faire une potion légérement cordiale, & lui en faiſois donner quelques cuillerées; je lui ai fait faire de bons bouillons, & les forces peu-à-peu ſont revenues. Je paſſai enſuite à l'examen de ce ſarcome; il peſoit quatre livres deux onces, & quelque choſe de plus : je l'ouvris, il étoit très-dur, & rempli d'une humeur glaireuſe & fœtide; ſa partie charnue étoit belle, & parſemée de petits vaiſſeaux ſanguins; il étoit recouvert d'une peau très-fine, de la couleur ordinaire de la peau, mais un peu plus rougeâtre. Il avoit dans l'intérieur de petits filamens blancs, que je pris pour des petits nerfs; toute ſa ſurface externe étoit inégale, & élévée en pluſieurs boſſes de moyenne groſſeur, plus conſidérables les unes que les autres, & de figure ronde.

Je ne touchai à l'appareil que le onze, qui étoit le ſecond jour de l'opération; mon deſſein n'étoit pas de le lever tout entier, mais il tomba tout-à-coup, & j'eus la ſatisfaction de voir l'hémorragie très-bien arrêtée. Je panſai mon malade avec un digeſtif ordinaire & un grand emplâtre par-deſſus d'onguent de ſtyrax. J'ai continué ce panſement pendant huit jours, après leſquels je m'apperçus que les chairs qui pouſſoient

étoient glanduleuſes. J'ajoutai dans mon digeſtif ordinaire de la poudre d'alun calcinée, & du précipité rouge; j'en chargeois mes plumaſſeaux, & j'avois ſoin de ne point garnir les bords de la plaie de ces mêmes plumaſſeaux, parce que les chairs en étoient bonnes, mais d'un emplâtre qui couvroit le tout, & qui étoit fait avec l'onguent de ſtyrax, dans lequel j'avois mêlé un tiers de baume d'Arceus, & de mon bandage ordinaire. J'ai continué ce panſement juſqu'au 4 Avril. La plaie n'étant pas plus grande qu'une féve, je ne la panſai qu'avec un petit emplâtre de baume d'Arceus; j'ai eu ſoin d'y paſſer quelquefois la pierre infernale. Dans l'intervalle de cette cure, j'ai ſaigné deux fois le malade, & je l'ai purgé autant; il a pris des apoſêmes fébrifuges, & depuis le jour de l'opération il n'a preſque pas eu de fiévre. Il eſt ſorti de l'Hôtel-Dieu le 20 Avril en très-bonne ſanté.

DESCRIPTION des pleuro-péripneumonies qui ont régné à Aumale & dans le voiſinage en 1756, aux mois de Mars, Avril, Octobre & Novembre, par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, Médecin de la Ville & de l'Hôpital d'Aumale.

Je n'écris point pour vanter mes ſuccès. Je ne puis faire ici que l'hiſtoire de mes malheurs. J'ai plus perdu de malades, que je n'en ai ſauvés. Mes ſucceſſeurs auront l'avantage de trouver dans mes Obſervations le tableau exact de nos maladies populaires : ils profiteront des fautes que j'ai pu faire ; ce ſont les vues que je me propoſe. J'appelle malignes, les pleuréſies & péripneumonies que je vais décrire. Il plaira peut-être à d'autres de les qualifier de putrides ou bilieuſes ; les noms y font (*a*) peu de choſe. Soyons d'accord ſur l'identité des ſymptomes, nous le ſerons bientôt ſur la nature & le caractere de la maladie.

(*a*) Un Médecin auſſi éclairé, auſſi judicieux, que l'eſt M. Marteau, qui d'ailleurs par ſa modeſtie releve beaucoup le prix de ſes talens, traite peut-être avec trop d'indifférence le nom que l'on doit donner à cette maladie qu'il décrit avec toute l'exactitude dont eſt capable un bon Obſervateur. Il ſemble qu'il ſeroit à propos de ſçavoir ſi cette fiévre étoit bilieuſe ou maligne, ou ſi elle étoit compliquée, puiſque le traitement auroit dû en être totalement différent.

Elle s'annonçoit le plus ſouvent le matin par un friſſon plus ou moins violent. La fiévre s'allumoit avec altération, chaleur à la peau, anxiété univerſelle, accablement de tête, nauſées, vomiſſement bilieux. Le pouls étoit large, dur, & un peu fréquent. La fiévre s'animoit de plus en plus. Le viſage ſe coloroit d'un rouge foncé. La reſpiration étoit fréquente, & accompagnée de ſoupirs. Douze ou quinze heures après, les malades ſe plaignoient d'un point de côté aigu, qui entrecoupoit la reſpiration. La douleur occupoit tantôt les fauſſes & tantôt les vraies côtes; quelquefois elle demeuroit fixe, quelquefois elle s'étendoit vers les clavicules, & tantôt elle étoit ambulante d'un côté à l'autre. Le premier & tantôt le ſecond jour, les malades jettoient des crachats teints de ſang, auxquels il en ſuccédoit d'autres qui étoient roux, ſafranés, ou bruns & très-fluides. Le pouls les premiers jours étoit large; mais vers le quatrieme il devenoit mol, petit, ſerré, précipité. Le ſang étoit couvert d'une coënne épaiſſe, jaune, & d'une médiocre conſiſtance. Les urines étoient le plus ſouvent brunes, avec un nuage au milieu; quelquefois elles devenoient troubles ſans ſédiment; communément elles dépoſoient les premiers jours un ſédiment briqueté, mais inégal, furfureux, & comme feſtonné. L'os de la pomette, du côté

de la douleur latérale, étoit ordinairement maſqué d'une plaque d'un rouge violet; le reſte de la face devenoit pâle & livide. La langue ſe conſervoit humide, & ſe couvroit d'une craſſe blanche ou jaune. Quelques malades eſſuyoient un flux qui ſe ſupprimoit, le troiſieme ou le quatrieme jour au plûtard. Du 3 au 4, la douleur de côté s'éclipſoit; la reſpiration devenoit moins entrecoupée, plus égale, mais auſſi plus oppreſſée, avec ſifflement. Les malades commençoient à ſe plaindre d'un poids accablant ſur le ſternum; du reſte la toux ſe calmoit, & les malades ſe félicitoient d'un mieux toujours inſidieux. Les crachats diminuoient avec la toux, & devenoient écumeux. Peu-à-peu le ventre ſe tendoit; dans ceux dont les urines étoient bourbeuſes, les regards devenoient égarés: un délire vague, avec de grandes agitations, accompagnoit dans ceux-ci le dernier période de la maladie; dans les autres, la raiſon ſe conſervoit ſaine & entiere. Dans les uns & les autres, le pouls ſur la fin devenoit intermittent, mol & onduleux, ou petit, aigu & fugitif. Le râle terminoit toujours la tragédie, à l'exception d'un ſeul que j'ai vu mourir en phrénéſie, avec ſoubreſaults des tendons, & ſans oppreſſion marquée. Ils mouroient la plûpart le 5, au plûtard au commencement du 7.

Trois de ces maladies ſe ſont terminées par

des vomiques après le quarantieme jour, quelques-unes par des ſueurs critiques, le 5 & le 7, & plus ſouvent, le 7 & le 9; car une ſeule criſe ne ſuffiſoit pas ordinairement pour la parfaite guériſon de ces maladies.

J'ai ouvert trois cadavres, deux au printems, & un l'automne. J'ai trouvé dans tous les trois le lobe du poumon, du côté de la douleur, dur, gangréneux, conſidérablement engorgé d'un ſang noir, & adhérent à la plévre; celle-ci étoit ſaine; mais la membrane externe des poumons y demeuroit collée ſous la forme d'une coënne blanche, de l'épaiſſeur d'une ligne & plus. Cette membrane abandonnoit plus aiſément les poumons, que la plévre: elle étoit ferme comme du lard, & ſe déchiroit cependant facilement ſous les doigts. Les bronches de ce lobe étoient farcies d'une ſanie purulente. Le lobe oppoſé étoit mol, mais également gangréné. Le péricarde dans chaque ſujet contenoit environ un gobelet de féroſité jaune. Dans les deux oreillettes de deux de ces trois ſujets, j'ai trouvé des concrétions ſanguines; elles étoient de même nature que le ſang tiré de la veine: la coënne y étoit exactement diſtincte de la partie rouge. Chacun de ces grumeaux avoit ſeize à dix huit lignes de longueur, ſur trois à quatre d'épaiſſeur. J'ai obſervé dans tous les trois ſujets également la gangrene au colon. Le

reſte des inteſtins étoit prodigieuſement gonflé de vents ; les autres viſceres étoient ſains.

Le pronoſtic de cette maladie étoit plus ou moins fâcheux, ſuivant le nombre & la gravité des ſymptomes. Appuyé du concours de pluſieurs obſervations, je puis établir, comme aſſez généralement certains, les pronoſtics ſuivans. S'il ſe rencontre dans la pratique quelques exceptions, elles ſont rares ; & l'on doit ſe ſouvenir de cet Aphoriſme d'Hippocrate : *Etiam in acutis non omninò tutæ ſunt prædictiones, neque ad mortem, neque ad ſanitatem.*

Pronostics.

1° La petite quantité de ſang dans les crachats eſt de mauvais augure. Ceux qui ont échappé, ſont ceux qui en ont craché le plus.

2° Les crachats jaunes ſont mauvais, les roux plus fâcheux, les bruns mortels.

Tous ſont funeſtes, quand au quatrieme ou ſixieme jour au plûtard, ils ne commencent pas à donner des ſignes de coction.

3° La pâleur des joues & des lévres, dès les premiers jours, eſt un ſigne très-dangereux.

4° La couleur cramoiſi ſur l'os de la pomette, du côté de la douleur latérale, eſt d'un mauvais augure.

5° La ſuppreſſion du flux eſt très-dange-

reuſe ; elle conduit au météoriſme du bas-ventre.

6° La tenſion du bas-ventre eſt mortelle. On ne peut attendre aucune criſe, tant qu'elle ſubſiſte ; cependant elle peut accompagner la ſuppuration.

7° La ceſſation ſubite du point de côté, la fiévre ſubſiſtant, eſt mortelle, quelque bien que paroiſſe le malade.

8° L'éclipſe du point de côté menace de délire, ſi les urines ſont troubles, & devient funeſte à la poitrine, ſi elles reſtent rouges avec énéorême.

9° L'oppreſſion ſuccédant au point de côté eſt mortelle.

10° Quand le point de côté eſt erratique, l'état du malade eſt très-dangereux.

11° Il en eſt de même de la progreſſion de la douleur vers les clavicules.

12° Le ſifflement de la gorge, avec une toux peu fréquente & comme éteinte, eſt un ſigne de la gangrene des poumons. Les trois que j'ai ouverts, avoient eu ce ſymptome.

13° La ſueur manquée le 7, laiſſe rarement d'eſpérance d'autre criſe que la ſuppuration, ſi les malades ſurvivent le 14.

J'ai vu un de ces malades, après le 7 paſſé ſans criſe, devenir bouffi, & les jambes s'enfler, la fiévre étant preſqu'éteinte, & les crachats paroiſſant bien cuits. L'oppreſſion

étoit forte au moindre mouvement ; il ne pouvoit repoſer ſur les côtés. J'attendois une vomique. Il mourut ſubitement du 11 au 12, ſans doute par l'effuſion du pus ſur le diaphragme.

14° La fiévre ſubſiſtant au-delà du 14, on eſt ſûr d'une ſuppuration après le quarantieme jour. Je l'ai vue une ſeule fois s'annoncer le dix-huitieme jour ; alors la fiévre ſe convertit en intermittente anomale, & ne redevint continue que les derniers jours de la ſuppuration, avant la rupture de la vomique.

METHODE CURATIVE.

En traçant ici la méthode que j'ai ſuivie, je n'ai garde de la propoſer comme une régle de conduite. Elle m'a ſauvé pluſieurs malades; mais pour la plûpart elle a été inſuffiſante. C'eſt un aveu que je dois à la vérité.

La roideur & la plénitude du pouls, l'ardeur du point de côté demandoient promptement le ſecours de la ſaignée. Je la faiſois pratiquer au bras. Les nauſées, les vomiſſemens bilieux, ſuivis quelquefois de flux, étoient un ſigne de l'orgaſme des humeurs contenues dans les premieres voies ; après une ou deux ſaignées, j'adminiſtrois la manne avec deux onces d'huile d'amandes douces, & deux grains de tartre ſtibié, ou l'eau de caſſe aiguiſée d'émétique. J'obſervois, s'il

arrivoit que les malades m'appellaſſent trop tard, de ne jamais placer ce remede au-delà du troiſieme jour, parce qu'après ce tems le ventre commençoit à ſe météoriſer. Après l'effet de l'émético-cathartique, je faiſois rouvrir la veine, & donner des lavemens d'eau miellée. Je continuois les ſaignées au bras, ſuivant l'indication que me fourniſſoit la violence de la fiévre & du point de côté. Je faiſois enſorte de mettre le ſang au large dans les quatre premiers jours, parce qu'après ce terme, c'étoit énerver les forces de la nature, & courir le riſque d'empêcher la réſolution. Ce n'étoit que dans le cas où je voyois une nouvelle inflammation ſuccéder à la premiere, que je me permettois la continuité des ſaignées : rarement ai-je excédé le nombre de huit à neuf, & en ai-je fait au-deſſous de quatre. La force actuelle du malade, & celle des accidens, ſont les ſeules régles qu'on puiſſe conſulter; mais comme j'avois à combattre moins une inflammation légitime de la plévre & des poumons, qu'à adoucir une humeur extrêmement âcre & cauſtique, qui faiſoit facilement tomber les parties en gangrene, je n'ai pas cru devoir prodiguer le ſang. L'altération de cette humeur, ſon attraction au-dehors étoient mes principaux objets. C'eſt dans cette derniere vue, que dès les premiers inſtans j'appliquois ſur le point de côté des fomentations émollientes

& réſolutives. J'y ſubſtituois le troiſieme jour des emplâtres de poix navale, avec l'oliban & la térébenthine, & dans le cas où la douleur étoit ambulante, ou tout-à-fait fugitive, je couvrois ces emplâtres de poudre de cantharides. La ventouſe précédoit le véſicatoire. Ce remede m'a aſſez bien réuſſi, quand il a été appliqué à tems, & ſans trop épargner l'épiſpaſtique; mais les malades ne ſe déterminent pas volontiers à ſupporter ce remede, ou ne s'y décident que trop tard. Je faiſois en ſorte de tenir le ventre libre par les lavemens aiguiſés de cryſtal minéral. Quand ſur la fin du quatrieme jour la poitrine commençoit à être oppreſſée, (ſigne certain d'une inflammation aux poumons qui menaçoit de dégénérer promptement en gangrene) j'avois recours à la ſaignée de la jugulaire, toutes les fois qu'elle étoit praticable. J'en ai remarqué de bons effets; mais il n'étoit pas toujours poſſible de la faire, tantôt à raiſon de la molleſſe du vaiſſeau, tantôt à raiſon de la répugnance obſtinée des malades. Le délire m'a trois ou quatre fois déterminé à l'ouverture de la ſaphene; je n'en ai tiré aucun fruit: je dois au contraire convenir qu'elle n'a jamais manqué de combler les accidens, & de précipiter la fin des malades. C'eſt un conſeil que je crois dicté par l'expérience, d'éviter les ſaignées du pied dans les tenſions ſpaſtiques de l'ab-

domen, quelque forte que ſoit l'indication tirée du délire. Ces ſortes de délires ne ſont que ſympathiques. Ils paroiſſent ne reconnoître d'autre cauſe que le gonflement, & la preſſion des viſceres du bas-ventre ſur l'aorte inférieure qui, éprouvant de leur part trop de réſiſtance, refoule le ſang vers le cerveau.

Quand l'affaiſſement de la poitrine acheminoit à la ſuppreſſion de l'expectoration, j'appliquois les véſicatoires *internis tibiis*. Ce remede a eu quelques ſuccès. Quand il a été appliqué cinq à ſix heures avant le jour de criſe, il a produit de groſſes phlyctenes, un ſuintement conſidérable, long-tems continué, & enfin une ſuppuration; mais quand les eſcarres étoient pâles, & ſe ſéchoient promptement, tout étoit déſeſpéré.

Le nître camphré pendant tout le tems de la maladie, après la purgation, étoit un remede que je regardois comme eſſentiel pour prévenir le danger de la gangrene. Vingt-quatre grains de nître, ſur quatre grains de camphre, étoient la doſe ordinaire pour chaque jour, en ſix priſes. L'infuſion théiforme de camomille romaine, étoit quelquefois employée dans les mêmes vues.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obſervations & de Remedes.

Sur une fille devenue totalement ſourde, qui cependant a trouvé les moyens de comprendre tout ce qu'on lui dit, par M. DE LA RUE, *Chirurgien & Démonſtrateur Royal en Anatomie à Rennes.*

J'eus occaſion, il y a quelques années, de voir au Château de Fougeraie, à une lieue de diſtance de Château-Briand, une Demoiſelle âgée d'environ quinze ans, qui a eu le malheur de perdre l'uſage de l'ouie, après une maladie aſſez grave. Cet accident eſt d'autant plus fâcheux que cette ſurdité eſt extrême, que cette Demoiſelle eſt bien faite, d'une très-jolie figure, qu'elle a tout l'eſprit poſſible, & qu'ayant été parfaitement bien élevée & inſtruite, elle ſent mieux que perſonne le prix des avantages dont elle eſt privée. L'art cependant paroît vouloir l'en dédommager, & fait en elle ce que la nature lui refuſe. Elle s'eſt donné le talent de diſtinguer très-promptement tout ce qu'on lui dit au ſeul mouvement des lévres, pouvu cependant qu'on prononce en appuyant ſur les ſyllabes. Quoique ceci paroiſſe remarquable, on n'y voit rien cependant que l'ha-

bitude ne donne tous les jours à la plûpart des ſourds. Voici ce qui fait le ſingulier. Cette jeune Demoiſelle ſe voyant ainſi réduite à ce triſte état de ſurdité, a voulu ſe ménager une reſſouce dans le cas où un ſecond accident la priveroit de la vue. Elle s'eſt accoutumé à ſuivre très-bien la converſation, pourvu qu'on trace avec le bout du doigt ſur ſa main, ſur ſon bras, ſon front, *ou même ſon dos*, les mots & les phraſes qui compoſent le diſcours qu'on lui tient. On écriroit auſſi vite qu'on le fait ſur le papier, elle ne s'y tromperoit pas, en obſervant d'écrire diſtinctement. Elle eſt ſi exercée à cette eſpece de ſenſation qu'elle y réuſſit également bien, pendant la nuit & pendant le jour, & elle répond ſouvent très-juſte avant que l'on ait pu tracer la phraſe en entier.

Ce fait eſt connu dans toute la Ville de Château-Briand.

Nouvelles Eaux minérales découvertes à Paſſy, Chez Madame de Calſabigi.

On a découvert à Paſſy, près Paris, dans la maiſon de Madame Calſabigi, de nouvelles eaux minérales, vitrioliques, ferrugineuſes, aſtringentes, qui ſont d'une efficacité ſinguliere, pour fortifier les fibres relâchées, arrêter les hémorragies, les écoulemens ſéreux, les diarrhées. Les Médecins

les plus célébres, en ont déja fait un grand nombre d'expériences. Leurs certificats qui établiſſent les propriétés médicinales de ces eaux, ſe trouvent imprimés ainſi que les Analyſes Chymiques de ces mêmes eaux, & la maniere d'en faire uſage dans une Brochure qui ſe diſtribue avec les eaux chez *M. Girard, dans une maiſon qui communique avec la rue Beaurepaire & Tireboudin, près l'Hôtel de Coaſlin ; & chez le Sieur Nay, au Caffé Anglois, rue Jacob Fauxbourg S. Germain.* Le prix de ces eaux a été fixé par Arrêt du Conſeil d'Etat, à quinze ſols la bouteille ; avec une ſeule bouteille de ces eaux, & quatre fois autant d'eau commune, on peut faire cinq bouteilles d'une eau minérale, qui aura beaucoup de rapport avec celle de Spa ; ces nouvelles eaux de Paſſy étant les plus riches en minéraux qui ſoient connues juſqu'à préſent.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

AVRIL 1757.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6h. du matin	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties*		
1	8½	9	7	27	8 7	½ 0	S. S-E. au S. S-O. fort.	Couvert. Pluie méd. par intervalles tout le jour.
2	4½	8	5		10 6	0 0	O. N-O. au S-E. médiocre.	*Idem*, pluie petite le ſ.
3	3½	9	5	28	1 2	0 0	O. très-fort. Coup de vent à 6. h. du ſ.	Nuageux. grêle méd. le matin & le ſoir.
4	3½	10	5		3 6	0 0	O. au N. N-O. fort.	Nuageux.
5	3	9	7		6 7	½ 0	N. au N-E. médiocre.	*Idem.*
6	4	12	7		7 6	0 0	*Idem.*	*Idem.*
7	4½	11	8		6 5	0 0	N. N-E. au N. N-O. foible.	*Idem.*
8	5	14	11		5	0	*Idem.*	Serein.

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	Barometre. pouces.	lignes.	parties.	Vents.	Etat du ciel.
9	8	16	12	28	4 1	½ 0	N. au N. N-E. *id.*	Serein. Brume méd. le matin.
10	8	16	9	27	11 8	0 ½	E. au S-O. foible.	Nuageux. Pluie méd. à 5 h. du ſ.
11	5	10	7		10 7	0 0	O. fort.	*Idem*, pluie méd. par interval. tout le ſoir.
12	6	8	5		2 4	¾ 0	*Idem*. Coup de vent impétueux à 7 h. du matin.	Couvert. Orag. pluie, grêle méd. & tonnerre à 9 h. du matin. Neige très-épaiſſe à 11 h. Grêle & pluie alternatives le ſoir.
13	4	11	6		5 7	¼ ½	O. au S-O. fort.	Nuageux. Pluie fine le ſoir à 2 h.
14	4½	11	5		8 9	0 0	S-O. *id.*	Nuageux. Pluie petite & grêle le ſoir.
15	3½	12	6	 28	11 0	0 0	O. S-O. foible.	Peu de nuages.
16	4 3/2			27	10	½	*Idem*, médiocre.	Nuageux. Pluie fine vers midi.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
17							S-O. au S-E. fort par ſecouſ.	*Idem*, pluie médiocre le matin.
18			11	28	0	0	E. médiocre.	Serein.
19	9	18	13		0	0	S. au S-E. fort par intesvalles.	Nnageux mat. & ſoir.
20	10	17	12		1 0	0 0	S-O. médiocre.	*Id.* quelques gouttes de pluie à 3 h. du ſ.
21	8	9	5½	27	10 11	0 ½	S. an S-O. fort.	*Idem*, pluie fine le mat. grêle petite à 5 h. du ſ.
22	4	9	7	28 27	0 11	0 0	S-O. médiocre.	Nuageux.
23	4½	12	7	 28	11 0	0 $\frac{2}{1}$	S. S-O. au O. N-O. foible.	*Idem.*
24	6	9	6		1 1	0 ½	N. N-O. au N. *id.*	Couvert le mat. nuageux le ſoir.
25	4½	13	9		2 1	0 ½	E. au S-O. médioere.	Peu de petits nuages.
26	7	16	11½		2 1	0 0	N. au N. E. *idem.*	Serein.
27	9	18	12		1 3	0 0	S.S-O. au O. foible.	Peu de petits nuages.
28	10	18	13		3 3	½	N-O. au N-E. *id.*	*Idem.*

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
29	10 $\frac{1}{2}$	18	13	28	2	0	O. au N.	*Idem.*
					1	0	*idem.*	
30	11	19	13		0	$\frac{1}{2}$	N-O. foible.	*Id.* orage à 3 h. du ſoir, tonnerre, groſſe pluie & grêle. Fine pluie à 6 h. du ſoir.
				27	11	$\frac{1}{2}$		

Le thermometre a marqué pendant ce mois pour la plus grande chaleur 19 dég. & pour la moindre chaleur 3 dég. au-deſſus du terme de la congélation : la différence entre ces deux termes eſt de 16 dég.

La plus grande élévation du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 7 lignes, & ſon plus grand abbaiſſement a été de 27 pouces 2 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 16 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 6 fois du N.
8 fois du N. vers l'E.
3 fois de l'E.
4 fois du S. vers l'E.
2 fois du S.
13 fois du S. vers l'O.
7 fois du O.
9 fois du O. vers le N.

Il y a eu 3 jour de tems ſerein.
24 jours de tems nuageux.
3 jours de tems couvert.
12 jours de pluie.
5 jours de grêle.
1 jour de neige.
2 jours de tonnerre.
1 jour de brouillard.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement du mois, & de la ſécheresse à la fin.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1757.

Le tems qui a preſque toujours été couvert, humide & venteux pendant ce mois, eſt devenu la ſource de bien des affections chroniques, qu'il a produites, ou qu'il a augmentées. Les laſſitudes ſpontanées, les douleurs vagues dans toute l'habitude du corps : les accès de rhumatiſme & de goutte ont été les différentes maladies qui s'y ſont ſuccédé les unes aux autres. Nous avons obſervé auſſi des affections ſcorbutiques, qui ont paru faire des progrès conſidérables, & qui étoient accompagnées d'une œdeme univerſel, & d'une foibleſſe dans le pouls inexprimable ; ce qui a le mieux réuſſi, c'eſt l'uſage des corroborans, des ſtomachiques, unis aux antiſcorbutiques âcres. Nous avons vu ſur-tout tirer un grand ſuccès du quinquina en extrait, placé avec intelligence.

Les maladies aiguës étoient des petites véroles, des fiévres putrides, des maux de gorge œdémateux & inflammatoires, des fiévres continues avec redoublemens, bilieuſes, dans leſquelles ſur-tout, on a eu recours aux lavemens & aux légers purgatifs. Dans le délire de ces fiévres, on a remarqué que la ſaignée du pied étoit mortelle. Ne pourroit-on pas tenter dans ces ſortes de cas, de faire plonger les pieds dans de l'eau chaude, & d'appliquer à l'extérieur des ſerviettes trempées dans l'eau froide, ſur-tout lorſqu'il ſe manifeſte au commencement de la maladie, & que l'érétiſme général empêche de placer les véſicatoires ? C'eſt à l'expérience à en décider.

Fin du Tome VI.

TABLE
GENERALE
DES MATIERES

Contenues dans les ſix premiers mois de 1757.

Epitre Dédicatoire. Page 3
Avertiſſement de l'Auteur du Journal. 5
Fin des Expériences ſur l'Irritabilité. Par M. Lorry, Médecin de Paris. 7
Obſervation ſur un homme frappé du tonnerre. Par M. Henry, Chirurgien à Auxerre. 19
Lettre ſur une maladie accompagnée de ſymptomes extraordinaires, & ſur l'efficacité des ſeuls humectans dans les maladies hyſtériques. Par M. Pomme fils, Médecin à Arles. 22
Obſervation ſur la fiévre miliaire des femmes en couche. Par M. Bonté, Médecin à Coutances. 29
Deſcription d'un enfant né avec trois jambes. Par M. Lieſching, Médecin à Tubingue. 45
Obſervations ſur la réunion des parties de l'inteſtin après l'opération des hernies avec gangrene. Par M. Lapeyre, Chirurgien Major de l'Hôtel-Dieu & de l'Hôpital Militaire de Caën, &c. 48
Méthode de préparer l'œthiops martial en très-peu de tems. Par M. Majault, Médecin de Paris. 57

Obſervations ſur quelques maladies épidémiques qui ont régné dans la Provence depuis 1748. Par M. Darluc, Médecin à Caillan. 64

Obſervations Météorologies, faites à Paris pendant le mois de Novembre 1756. Par M.*** 76

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1756. 80

Obſervations ſur la maladie noire. Par M. Varnier, Médecin à Vitry-le-François. 83

Obſervation ſur des vers ſortis de l'aîne d'une payſanne. Par M. Le Beau, Médecin, au Pont de Beauvoiſin. 96

Lettre ſur une fiévre d'un caractere particulier. Par M. Sumeire, Médecin à Marignane, &c. 98

Obſervation ſur des portions d'os ſortis de l'urétre. Par M. Gontard, Conſeiller-Médecin à Villefranche en Beaujolois. 107

Mémoire ſur les Eaux thermales de Bains en Lorraine, comparées dans leurs effets avec les Eaux thermales de Plombieres dans la même Province. Par M. Morand, Médecin de Paris. 114

Obſervations ſur l'Eau de luce. Par M. De la Riviere, Médecin de Paris. 122

Obſervation ſur un fœtus mal conformé. Par M. Bouſquet, Chirurgien à Mâcon. 128

Mémoire ſur l'utilité de l'amputation faite près des malléoles dans les maladies du pied, & ſur une bottine de nouvelle invention. Par M. Ravaton, Chirurgien Major de l'Hôpital Militaire de Landaw. 130

Obſervation ſur une hydrophobie à la ſuite d'une chûte avec commotion. Par M. Trecourt, Chirurgien Major de l'Hôpital Royal & Militaire de Rocroy. 139

Détail des maladies les plus remaquables obſervées à Helmſtat dans les années 1754 & 1755. Par M. Conradus Fabricius, Médecin. 142

Exraits, Précis & Annonces d'Obſervations & de Remedes. 147
Sur une abſtinence de ſoixante-neuf jours ſuivie de la mort. Par M. Gerard, Médecin à Carrouge. *ibid.*
Sur une paralyſie guérie par une fiévre putride. Par M. Herman, Médecin du Roi, à Marſal. 148
Sur le mercure campħré. Par M. Cordet, Chirurgien à S. Pere en Rez. 149
Sur un gonflemet ſurprenant de l'ovaire droite d'une femme. Par M. Guilbert, Chirurgien à Caën. *ibid.*
Sur l'uſage de l'orobe ſauvage dans le rhumatiſme goutteux. Par M. Ritterus, Médecin. 150
Remede ſouverain contre la rage. Par M. Le Joyant, Curé de N. D. de la Quinte près le Mans.. 151
Uſage du même remede pour les beſtiaux. 154
Obſervations Météorologiques, Décembre 1756. 156
Maladies qui ont régné à Paris dans le mois de Décembre 1756. 159
Hiſtoire d'une fille, à qui l'on a tiré pendant dix à douze ans des aiguilles de toutes les parties du corps. Par M. Boucher, Médecin à Lille. 163
Obſervation ſur un vomiſſement habituel ſuivi de la mort. Par M. Bernard, Médecin de Paris. 174
Obſervations ſur les effets merveilleux du quinquina dans la gangrene. Par M. Marchant, Médecin à S. Jean d'Angely. 178
Guériſon d'un cancer à la mammelle par l'uſage des feuilles de belladona priſes en infuſion. Par M. Lambergen, Médecin à Groningue. 187
Obſervations pratiques ſur le quinquina. Par M. Vandermonde, Auteur du Journal. 193
Nouvelle Analyſe Chymique des Eaux minérales d'Helmſtad. Par M. Conradus Fabricius. 203
Obſervation ſur une plaque oſſeuſe trouvée dans la poitrine. Par M. Pequeult, Médecin. 212
Obſervation ſur un homme qui rendoit du pus, des matieres fécales & des vents par la verge. Par

M. Donadieu, Chirurgien, à Figeac. 214
Extraction d'une pierre de la véſicule par une opération particuliere. Par M. Civadier, Chirurgien-Major des Gardes du Corps. 216
Obſervation ſur une exfoliation ſinguliere & ſucceſſive du perioſte. Par M. Gaudet, Chirurgien. 220
Lettre ſur une maladie populaire qui a régné dans les Hôpitaux de Provence. Par M. La Berthonye, Médecin à Toulon. 223
Extraits, Précis & Annonces d'Obſervations & de Remedes. 229
Sur l'uſage intérieur de l'agaric de chêne. Par M. Brillouet, Chirurgien. *ibid.*
Sur une chienne conformée comme un perroquet, & ſur une fille qui reſſembloit à une guenon. Par M. Marechal fils, à Plancoet près Dinan. 231
Compoſition de bougies ſouveraines dans les maladies de l'urétre. 232
Remede contre la rage. 233
Vertu du ſuc des feuilles du frêne contre la morſure de la vipere. ibid.
Obſervations Météorologiques, Janvier 1757. 235
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1757. 240
Hiſtoire d'une fille qui, ſans le ſecours de ſes mains, & avec ſon ventre, imitoit le bruit d'un tambour de guerre & des maréchaux qui battent ſur une enclume. Par M. Gottlob Thebeſius, Médecin. 243
De l'uſage des mucilagineux dans quelques maladies de l'œſophage, de l'eſtomac, des inteſtins & de la trachée-artere. Par M. Majault, Médecin de Paris. 249
Analyſe das Eaux minérales de Caën. Par M. Morlet, Apothicaire réſident à Caën. 257
Obſervation ſur une femme qui avoit deux matrices. Par M. Sanyer du Lac le fils, Médecin. 278
Obſervation ſur une régénération du canal de l'uré-

tre totalement détruit par une gangrene de cauſe interne. Par M. Lapeyre, Chyrurgien à Caën. 281
Détail d'un empyeme de pus, guéri après l'exfoliation d'une partie des vraies côtes. Par M. Caeſtryck, Chirurgien à Thionville. 287
Obſervation très-ſinguliere d'une femme qui a rendu ſon enfant par le fondement. Par M. Guillerme, Chirurgien. 292
Obſervation ſur un abſcès à la cuiſſe, à l'ouverture duquel eſt ſortie une épingle d'un pouce deux lignes, & incruſtée du côté de ſa pointe. Par M. Durand, Chirurgien. 296
Extraits, Précis & Annonces d'Obſervations & de Remedes. 300
Sur quatre conduits urinaires. Par M. Devilliers, Greffier de M. le premier Chirurgien du Roi au Mans. *ibid.*
Sur des vers ſanguins. Par M. Baratte, Chirurgien à Aumale. *ibid.*
Sur une mort ſubite occaſionnée par la rupture d'un vaiſſeau. Par M. Henry, Chirurgien. 301
Sur un vieillard de 96 ans, auſſi luxurieux qu'un homme de 20 ans. Par M. Behr, Médecin. 304
Effet de l'huile de noix & du vin d'Alicante contre le ver ſolitaire. Par M. Paſſerat de la Chapelle, Médecin. 305
Moyen ſûr d'appaiſer & de diminuer ſans aucun danger la violence des douleurs de la goûtte. Par M. Fuun, Médecin à Harlem. 307
Extrait d'une Théſe ſoutenue aux Ecôles de Médecine de Paris ſur l'Irritabilité. Par M. de Villars, Médecin à Paris. 310
Obſervations Météorologiques, Février 1757. 316
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1757. 320
Réflexions ſur la gangrene extérieure & ſur la génération des vers dans les fievres putrides-mali-

gnes. Par M. Boucher, Médecin. 323

Obſervation ſur une maladie noire d'une eſpece particuliere. Par M. Vandermonde, Auteur du Journal. 336

Obſervation ſur un ſphacele ſingulier du pied. Par M. Richard Dupleſſis, Médecin de Nantes. 341

Deſcription d'un monſtre Cyclope mis au monde à Berlin. Par M. Eller, Médecin. 347

Obſervations critiques ſur la nouvelle Edition du Cours de Chymie de Lemery. Par M. Julliot, Apothicaire à Paris. 360

Obſervation ſur une hernie inguinale. Par M. Baratte, Chirurgien à Aumale. 371

Obſervation ſur une carie au coronal. Par M. Guinot, Chirurgien à Enſisheim. 375

Obſervation ſur un abſcès formé à la ſurface interne du foie. Par M. Durand, Chirurgien à Arras. 377

Deſcription d'une dyſſenterie épidémique qui a régné à Fougeres. Par M. Le Nicolais du Saulſay, Médecin à Fougeres. 380

Extraits, Précis & Annonces d'Obſervations & de Remedes. 389

Ouverture du cadavre d'un homme mort d'un ſpina ventoſa. Par M. Perrault, Chirurgien à Soiſſons. *Ibid.*

Obſervation ſur une payſanne dont on a coupé la matrice. Par M. Caillé, Médecin au Poirée Bas-Poitou. 360

Obſervation ſur une fille qui a été ſaignée mille vingt fois. Par M. Brillouet, Chirurgien à Chantilly, 392

Lettre contenant des éclairciſſemens ſur la maniere de faire de l'Eau de luce ſans intermede. Par M. Betbeder, Médecin à Bourdeaux. 393

Obſervations Météorologiques, Mars 1757. 396

Maladies qui ont régné à paris pendant le mois de Mars 1757. 400

Réflexions ſur différens accidens qui ont accompagné l'inoculation de la petite vérole, faite ſur un jeune homme. Par M. Gaubius, Médecin à Leyde. 403

Hiſtoire d'une fauſſe-couche ſinguliere, ſuivie peu de tems après d'une groſſeſſe extraordinaire. Par M. Deydier, Ecuyer, Docteur en Médecine, à Niſmes. 410

Obſervation ſur un homme d'une groſſeur extraordinaire, & guéri particuliérement par les épiſpaſtiques. Par M. Peſſault de la Tour, Médecin à Beaufort. 422

Nouvelle Analyſe des Eaux minérales de Greoux en Provence. Par M. Darluc, Médecin. 427

Suite des Obſervations de M. Julliot *ſur la nouvelle Edition du Cours de Chymie de Lemery.* 437

Obſervation ſur une tumeur des teſticules. Par M. Civadier, Chirurgien à Paris. 446

Obſervation ſur un ſarcome dégénéré en cancer ulcéré & extirpé. Par M. Maugué, Chirurgien à Nevers. 449

Deſcription des pleuro-péripneumonies qui ont régné à Aumale. Par M. Marteau de Grandvilliers, Médecin à Aumale. 455

Extraits, Précis & Annonces d'Obſervations & de Remedes. 465

Sur une fille devenue totalement ſourde, qui cependant a trouvé le moyen de comprendre tout ce qu'on lui dit. Par M. de la Rue, Chirurgien. *ibid.*

Nouvelles Eaux minérales découvertes à Paſſy, chez Madame de Calſabigi. 466

Obſervations Météorologiques, Avril 1757. 468

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1757. 472

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

PAGE 262. ligne 17. quelques particules d'un beau blanc; *liſez*, d'un beau bleu.

Dans l'Obſervation ſur la maladie noire, pag. 336. & ſuiv. *liſez*, M. *Varnier*, par-tout où il y a M. *Navier*.

Page 340. note (*a*), Journal de Médecine, Février 1756, page 13, *liſez*, Février 1757, pag. 83.

Pag. 347. ligne 7. c'étoit un fœtus mâle de huit à neuf ans, *liſez*, neuf mois.

AVERTISSEMENT.

PARMI les Conſultations que l'on a adreſſées de Province à l'Auteur du Journal, il y en a une qui a été envoyée par un Médecin ou un Chirurgien, qui eſt égarée; on ne peut pas y répondre qu'on ne faſſe remettre un ſecond Mémoire à conſulter.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juin. A Paris, ce 23 Mai 1757.

LAVIROTTE.